CAHIERS SALESIENS

RECHERCHES ET DOCUMENTS POUR SERVIR
A L'HISTOIRE DES SALESIENS DE DON BOSCO
DANS LES PAYS DE LANGUE FRANCAISE

FRANCIS DESRAMAUT

FRANCISQUE DUPONT

MISSIONNAIRE SALESIEN (1908-1945)

II

DE TOKYO A KE SO (1935 -1945)

MAISON PROVINCIALE SALESIENNE
393 BIS, RUE DES P¨YR2NEES
75020 PARIS

Numéro 44

Février 2004

ŒUVRES et MISSIONS DON BOSCO
Province de France
393 bis rue des Pyrénées
75020 PARIS
Téléphone 01 47 97 51 21
Fax 01 47 97 22 51

Le 02 février 2004

«Qualité» «Nom.Prénom»
«ad1»
«Ad2»
«CP» «VILLE»
«Pays»

Cher Confrère et Ami de Don Bosco

Nous vous adressons le fascicule année 2004 des Cahiers Salésiens, publiés par le Père Desramaut : N° 44 : "*Francisque Dupont, missionnaire salésien (1908-1945) Tome II*".

Vous en souhaitant bonne réception, veuillez croire à nos sentiments fraternels et cordiaux.

Economat Provincial

CAHIERS SALESIENS

RECHERCHES ET DOCUMENTS POUR SERVIR
A L'HISTOIRE DES SALESIENS DE DON BOSCO
DANS LES PAYS DE LANGUE FRANCAISE

FRANCIS DESRAMAUT

FRANCISQUE DUPONT
MISSIONNAIRE SALESIEN (1908-1945)

II

DE TOKYO A KE SO (1935-1945)

Numéro 44 Février 2004

Sommaire

De Tokyo à Ke So (1935-1945)
6. L'entrée en théologie à Tokyo, 171. - 7. L'apostolat du théologien Francisque Dupont, 203. - 8. La progression vers la prêtrise et la guerre mondiale, 237. - 9. Le Père Dupont en Indochine française, 267.
Annexes, 323.

Responsable de la publication : Francis Desramaut, Toulon.

Chapitre sixième

L'ENTREE EN THEOLOGIE A TOKYO

Un projet missionnaire

Ce jour de la mi-février 1935, à quelques pas des remparts de la cité impériale de Tokyo, Francisque s'était donc interrogé : "Ces portes archaïques et mystérieuses, qui ne laissent pénétrer que de rares privilégiés, gardent peut-être la clef d'une tragique énigme. La nation, qui a pour emblème le soleil, ouvrira-t-elle son coeur au Soleil de la Grâce ?" Tel était le problème fondamental pour lui, nouveau missionnaire au Japon. Mais il avait garde d'en rester à des généralités poétiques.

Quelques semaines plus tôt, il avait expliqué aux jeunes de Paris-Ménilmontant comment lui-même comprenait l'"ouverture à la Grâce" en terre de mission : "Etre missionnaire, c'est vouloir que tous les hommes connaissent le bonheur d'être chrétiens, et reconnaissent Jésus comme le seul Maître, l'Evangile comme seule Loi, l'Eglise comme leur grande famille ; c'est vouloir que Dieu, votre Dieu, soit connu, adoré et aimé de tous les hommes."[1] En bon salésien à l'écoute de Pie XI, le pape de *Quadragesimo anno* (1931), quelques jours après, dans une lettre aux mêmes correspondants, il donnait une forte couleur sociale à son action future au pays du soleil levant. "Une belle mission m'attend en terre Nippone. Une classe ouvrière exploitée, plus de femmes que d'hommes dans certaines industries : ainsi 81 % des ouvriers du textile sont des femmes ; sur 900.000 ouvriers de cette industrie, il y a 150.000 enfants de moins de 16 ans." Il adressait alors au P. Dhuit :cette exhortation caractéristique "Avant tout, faites beaucoup prier pour moi vos enfants, vos grands, vos familles, vos communautés religieuses. Criez-leur toute la misère de la classe ouvrière nippone. Pensez que parmi les classes dirigeantes du Japon, parmi les catholiques nippons si rares, les sauveurs du peuple le plus intelligent, le plus moderne, le plus évolué, les trois quarts de la population - 60 millions environ - sont encore plongés dans la plus basse, la plus profonde misère. Et ce, parce que la lumière du Calvaire, le halo de la Croix rédemptrice et seule Rédemptrice, n'a pas encore suffisamment éclairé cette île qui menace le monde de ses canons."[2] Explication très contestable, car Francisque est, comme toujours, absolu et carré dans ses jugements. Il n'importe. Au Japon, il ne fréquentera pas les gens huppés, si ce n'est, comme don Bosco, pour solliciter leur aide, surtout financière.

Le Japon à évangéliser

"Cette île menace le monde de ses canons." Quand deux générations se seront écoulées, une telle assertion sera devenue énigmatique. Le cours de sa monnaie (le yen) préoccupera le monde, nullement les armes du Japon. La face de l'univers aura beaucoup changé en un demi-siècle.

En 1935, Francisque entrait dans un monde dont il n'avait pas la simplicité d'ignorer l'histoire politique et religieuse. Et, de fait, durant les dix années qui lui resteraient à vivre, même quand il aurait quitté cette patrie d'adoption, il dépendrait des orientations et des secousses presque toujours violentes provenant du chapelet d'îles égrenées entre l'Asie et l'océan Pacifique et groupées sous l'appellation de Japon. Pour comprendre notre héros, un aperçu sommaire du visage politique et religieux de cette région, telle qu'il la découvrait, ne nous sera pas inutile. D'autant plus qu'un jour viendra où ses compatriotes exploiteront à leur avantage sa connaissance exceptionnelle de l'âme japonaise.

Le Japon des années 1930 était un pays orgueilleux, qui rêvait d'une Grande Asie Extrême-Orientale placée sous son hégémonie. Ce pays qui grandissait, s'industrialisait et s'armait avec une rapîdité stupéfiante depuis soixante ans entendait traiter d'égal à égal avec les plus puissantes nations d'Europe et d'Amérique. Et la religion, telle qu'il la comprenait, participait obligatoirement à l'effort commun. La petite nation insulaire de race asiatique à peine sortie en 1868 (ère Meiji) d'un obscurantisme millénaire et d'une anarchie féodale, allait pouvoir sauter à la gorge de la formidable puissance américaine.

La raison première d'un essor aussi déconcertant doit être cherchée dans le patriotisme d'un peuple farouchement obéissant sous le signe sacro-saint de l'empereur, le mikado. L'autorité suprême lui appartenait. Au cours des années 1930, dans cette monarchie constitutionnelle, il ne sera même plus permis de croire que "l'Empereur est l'organe de l'Etat". Il faudra affirmer que "tous les pouvoirs sont sous la personne de l'Empereur". "C'est en somme, concluait l'archevêque de Tokyo en 1935, dire que l'Empereur est l'Etat."[3] L'empereur s'immisçait assez peu et directement dans les affaires du pays, soin qu'il laissait à ses ministres et au Parlement ; mais, dans les circonstances graves, il intervenait et tout le monde s'inclinait. De prestige inégalé, on le considérait un peu comme un dieu (un *kami*) ou, de toute manière, comme un être d'une essence particulière. Car il descendait d'une dynastie ininterrompue depuis les origines du Japon. Le peuple se glorifiait de cette particularité unique dans les annales de l'histoire. On employait pour lui les mêmes termes que pour la divinité. Son portrait était considéré comme un trésor sacré ; il était entouré d'une espèce de culte dans les écoles et renfermé dans un édicule à part devant lequel on se découvrait. Un supérieur d'école qui aurait laissé cette précieuse image disparaître dans un incendie aurait été certainement congédié, et il ne lui restait plus qu'à se suicider. Le cas s'était plusieurs fois présenté, ainsi que celui d'instituteurs périssant dans les flammes pour avoir essayé de sauver la photographie de l'Empereur. Le Japonais vénérait son souverain, il aimait profondément son pays qu'il plaçait au-dessus de tous les autres. Il l'appelait même le pays des dieux, administré par les descendants des dieux et habité par une race divine. Pour un pays honoré d'un

tel amour et d'un tel culte, les Japonais sacrifiaient volontiers leur vie quand le devoir l'exigeait. Pour eux, comme pour les volontaires français de l'an II, la plus belle mort était celle du champ de bataille. L'opinion n'admettait pas qu'un soldat se constitue prisonnier, même dans les cas les plus désespérés. En 1934, quand Francisque se préparait à joindre le Japon, on citait le cas d'un colonel grièvement blessé au cours de la précédente guerre sino-japonaise. Il avait été recueilli par les soldats chinois et soigné dans un hôpital de l'ennemi. Là, il avait reçu des lettres de sa femme lui racontant que tout le monde au Japon se détournait d'elle et de ses enfants et les montrait du doigt. Une fois guéri, le colonel se rendit de nouveau à l'endroit où il était tombé blessé, et se tira un coup de revolver dans la tête. C'était à peu près le seul moyen, croyait-il, de reconquérir l'honneur pour lui et les siens.[4]

La convoitise envers une Chine toute proche, immense, invertébrée, et donc tentante, expliquait aussi l'expansionisme japonais. Et la concurrence féroce qui opposait les unes aux autres les nations de race blanche colonisatrices de l'Extrême-Orient et du Pacifique donnait au Japon un appétit insatiable. Car, à l'inverse de la France, de la Grande-Bretagne, des Etats-Unis, des Pays-Bas, de la Russie et de l'Allemagne, n'était-il pas chez lui dans cette immense région ?

Les conquêtes avaient commencé en 1895 à la suite d'une victoire navale sur la Chine : le Japon y avait gagné l'île de Formose (notre Taïwan), lointain prolongement de l'archipel nippon situé au large de Hong-Kong. La Russie, puissance blanche, était proche du Japon. En 1904 la guerre russo-japonaise tourna à son avantage. Il en profita pour prendre pied au nord de la Chine en Mandchourie. Jusque-là, la Chine protégeait la Corée, péninsule méridionale de 220.000 kilomètres carrés, qu'un simple détroit (entre la mer Jaune et la mer du Japon) séparait du Japon. C'était pour le Japon un pays frère. Des victoires sur le suzerain chinois lui donnèrent pleine liberté d'action en Corée. D'où un traité de protection en 1905, puis d'annexion pure et simple en 1910. La mainmise japonaise sur l'administration coréenne fut aussitôt complète. Les Japonais interdirent la publication de journaux en coréen et instaurèrent un régime de terreur policière, qui ne se relâchera un peu qu'après un soulèvement national en mars 1919. La Corée était vassalisée. Le Japon la moderniserait pour en tirer le maximum d'avantages à son profit.

Au temps de la première guerre mondiale, le Japon était donc devenu puissance colonisatrice. Il rêvait de balayer de l'Extrême-Orient les nations de race blanche, qui s'y étaient abusivement installées. Les "vingt-et-une demandes" du gouvernement japonais formulées en 1915 allaient dans ce sens. Une première satisfaction lui fut laissée après la guerre de 1914-1918, où il s'était officiellement impliqué avec les Alliés contre l'Allemagne vaincue : la Société des Nations lui octroya un mandat sur les archipels ex-allemands des mers du Sud (Carolines, Mariannes, Marshall). Regardez une carte : le Japon mordait désormais dans le Pacifique. Cependant, durant les années 20, divers traités et conférences (Washington ...), concernant surtout le respect du *statu quo* en Chine et la limitation du tonnage des flottes de guerre, humiliaient le Japon, tenu pour sa marine à un coefficient 3, face aux coefficients 5 des flottes respectives des

Etats-Unis et de la Grande-Bretagne. L'empire du mikado ne pardonnera pas aux puissances occidentales d'avoir alors perdu la face. Puisque l'on voulait enrayer l'essor naval de leur pays, les états-majors poussaient leurs pions sur terre, côté chinois. Ce que l'on a appelé le premier "incident de Chine" aboutissait (septembre 1931) à l'occupation de l'immense Mandchourie (aujourd'hui Chine du Nord), jusque-là protégée par la Russie devenue communiste en 1917. La Mandchourie fut aussitôt proclamée indépendante sous le nom de Mandchoukouo (mars 1932) et placée sous la régence du prince Puyi, ex-empereur mandchou. Cet Etat fantoche était en fait un véritable protectorat dépendant du Japon. A partir de ce territoire, le protecteur annexait dès 1932 une province de la Chine du Nord (le Jehol). La guerre sino-japonaise avait ainsi commencé. Car les nationalistes chinois ne supportaient pas l'appétit japonais aux dépens de leur nation. Le débat entre les représentants des deux antagonistes, qualifié d'"homérique" par les observateurs, fut porté à Genève devant la Société des Nations. En mars 1933, le gouvernement du mikado, estimant qu'il ne pouvait admettre des conclusions qui lui liaient les mains, quittait la S.D.N. Et, afin d'éviter toute équivoque sur ses intentions, il publiait le 17 avril 1934 une déclaration sensationnelle, par laquelle il s'opposait brutalement à toute nouvelle ingérence des puissances en Chine, devenue sa chasse gardée. Il s'apprêtait à dénoncer le traité des années 20 et à réclamer pour sa flotte la parité avec celles de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis. (Ce sera chose faite lors d'une conférence navale tenue à Londres en novembre 1935.)

Les "canons" japonais menaçant le monde que Francisque évoquait en février 1935 étaient ceux de la puissante flotte de guerre nippone. Il faut comprendre qu'à la différence de la Chine divisée par des batailles de chefs, la nation japonaise étroitement soudée autour de la personne sacrée du mikado se soumettait avec allégresse à la politique guerrière et impérialiste de son gouvernement.

L'idéologie politico-religieuse japonaise des années 1930

Une idéologie politico-religieuse très surveillée, dite shintoïsme d'Etat (Kokka-Shinto), animait en effet tout le Japon. Essayons de comprendre. Francisque arrivait dans un pays religieusement très différent de ceux qu'il connaissait, essentiellement monothéistes. Une religion monothéiste exclut celles qui ne le sont pas. Shintoïsme et bouddhisme, qui sont surtout des sagesses, cohabitent sans grandes difficultés avec d'autres religions.[5]

En 1884, une déclaration officielle avait semblé indiquer que l'Etat japonais rompait avec les merveilleuses croyances nationales, d'origines animistes, groupées dans le shinto, et rejetait comme désuets les récits mythologiques des vieux livres. Le Japon officiel alignait ainsi sa conduite sur le laïcisme qui prévalait alors en Europe ; il déclarait l'Etat neutre en matière religieuse et rendait leur liberté aux autorités du shintoïsme et du bouddhisme, religions jusque-là protégées par lui et dont elles dépendaient étroitement. Mais cela n'empêchait pas la constitution et la persistance d'un shintoïsme d'Etat, culte patriotique relevant du ministère de l'Intérieur. Plusieurs déclarations allaient affirmer le rôle de mystique nationale dévolu à ce shintoïsme officiel, qui devait grouper tous les citoyens sans

distinction de croyance autour de la Famille impériale, héritière authentique des ancêtres divins. Les Japonais pouvaient appartenir ou non à des sectes religieuses se réclamant du shintoïsme, être chrétiens ou être bouddhistes ; comme sujets de l'Empire, ils étaient tous censés s'inspirer des traditions nationales consacrées pieusement par le culte officiel.

Cette religion nationale était une divinisation du Japon et de ses héros; avec l'empereur pour chef suprême. Il officiait lui-même aux grands jours, et, simultanément, chaque préfet et les maires des bourgades revêtaient des costumes spéciaux pour aller adorer au nom de leurs administrés au temple du département ou de la localité.

La morale civique de Confucius, qui mettait tellement en valeur les devoirs du vassal envers son suzerain pénétrait la religion nationale. La philosophie confucianiste imprégnait l'âme japonaise. Selon le confucianisme, les principales vertus qui doivent conduire à la perfection sont le *ren*, c'est-à-dire la compassion ou la sympathie qui porte à secourir ses semblables, et le *yi*, c'est-à-dire l'équité qui fait respecter les biens d'autrui et tient compte du statut social de chacun. La sagesse s'acquiert par l'étude, la réflexion et l'effort. On parvient ainsi à l'idéal individuel d'homme supérieur, calme et vertueux, sage, droit, confiant, connaissant la "volonté du ciel" et pouvant faire ce qui lui plaît sans la transgresser. Comme corollaire à la constitution de 1889, l'empereur Meiji avait publié en 1890 un rescrit clairement inspiré de cette éthique confucéenne. Ce document qui proposait les vertus privées et publiques à pratiquer par les citoyens nippons était devenu la charte de l'éducation dans les établissements scolaires. En qualité d'héritier de ses illustres ancêtres, l'empereur y rappelait à ses sujets "les principes essentiels de la constitution nationale". Ces principes s'inspiraient de la loi naturelle et, à ce titre, s'accordaient avec les préceptes du Décalogue et de la morale chrétienne. Malheureusement, selon une interprétation à laquelle les missionnaires n'échappaient pas, la reconnaissance d'un Dieu personnel et unique semblait à plusieurs incompatible avec le loyalisme quasi-religieux envers l'empereur, qualifié de dieu, et la fidélité aux ancêtres, essence même de l'esprit japonais.

La distinction que la constitution établissait entre le culte purement patriotique et le culte vraiment religieux ne passait pas dans tous les esprits. Pour les Japonais les plus évolués, soucieux de rigueur scientifique, qui plaçaient le shinto tout entier au rang de légendes, les rites shinto quels qu'ils fussent ne constituaient que des gestes traditionnels sans portée religieuse. Mais tous les chrétiens n'en étaient pas là. D'où de pénibles cas de conscience. C'était une nouvelle "affaire des rites", analogue à celle de la Chine au dix-huitième siècle. Au début des années 1930, l'arrivée au pouvoir d'hommes inspirés par un nationalisme étroit et passionné avait fait prévoir une crise grave. Un jour vint où le ministre de l'éducation nationale ordonna à tous les directeurs d'école de l'empire de conduire leurs élèves à certains jours de fête nationale aux temples dits *jinja* du shintoïsme d'Etat. De ce fait, l'Eglise catholique s'était trouvée dans l'obligation de donner à ses fidèles des directives explicites. Ce lui fut l'occasion de résoudre l'ensemble de la question de la participation catholique à des

cérémonies et à des rites de cultes non chrétiens, du bouddhisme aussi bien que du shintoïsme. Son appréciation tint compte, non seulement des déclarations des autorités de l'Etat, mais surtout de l'évolution des esprits depuis une cinquantaine d'années sous la pression des idées venues de l'Occident, en particulier du scientisme et du laïcisme contemporains.

La question mûrissait heureusement en ce sens tandis que Francisque pénétrait au Japon. En 1936, une instruction romaine (de la Sacrée Congrégation de la Propagande) reconnaîtra qu'il était permis de prendre part aux cérémonies accomplies aux *jinga*. La permission se fondait sur une réponse officielle du vice-ministre à l'archevêque de Tokyo, affirmant leur caractère purement patriotique de révérence et de reconnaissance envers la Famille impériale et les grands serviteurs de la patrie. Mais l'instruction romaine irait plus loin en permettant aux fidèles invités à des cérémonies de funérailles, de mariage et autres usages de la vie sociale, de participer en ces occasions à des rites qui, à l'origine, avaient un caractère religieux, mais n'avaient conservé qu'une signification de courtoisie et de sympathie mutuelle. Seraient visés des rites relevant du bouddhisme aussi bien que des sectes religieuses relevant du shintoïsme. L'instruction s'appuiera sur un changement dans les mentalités de la population. Les usages avaient perdu leur lien intrinsèque avec les religions païennes pour se transformer en manifestations de pure civilité. L'Eglise prenait garde de se marginaliser sous le régime militaire au nationalisme ombrageux qui régentait alors le Japon.[6]

La situation durcissait en effet vis-à-vis de l'étranger. Dans son rapport de 1935 sur la situation de l'Eglise au Japon, l'archevêque de Tokyo, Mgr Chambon, l'expliquait . "Plus encore dans le domaine des idées que dans l'industrie, le Japon veut retrouver son vrai visage ; soixante-cinq ans de promiscuité occidentale en auraient altéré les traits ; la Restauration de Meiji doit être suivie de celle de Showa. On parle de plus en plus d'esprit japonais, et cet esprit, au lieu d'emprunter un éclat quelconque à l'étranger doit rayonner lui-même dans l'Extrême-Orient. Il n'est plus admis maintenant qu'un étranger soit principal de lycée, professeur d'histoire, professeur de morale. L'instructeur militaire, dans chaque lycée, a des attributions ou, mieux, remplit un rôle qui dépasse de beaucoup la surveillance des exercices et de la tenue. Les Associations d'anciens militaires forment un réseau qui couvre le pays ; elles savent imposer, avec l'appui d'officiers très patriotes, leur conception de la Constitution japonaise."[7]

Au total, les Japonais de 1935 témoignaient de qualités morales qui les plaçaient à "une belle hauteur sur l'échelle des peuples", à l'estime d'un père des Missions Etrangères de Paris, qui les connaissait bien.[8] Francisque s'en était aussitôt émerveillé. Culte de la famille et de l'autorité, patriotisme, bravoure, sobriété, amour du travail, générosité, délicatesse, courtoisie, esprit de sacrifice, ils avaient tout cela, avec des nuances bien entendu, et, en plus, quelques défauts, comme tout le monde.

Le missionnaire salésien de 1935 devait accepter la réalité des faits. La vraie difficulté et, en somme, l'unique, du progrès de l'apostolat catholique au

Japon tenait à la position d'esprit des Japonais d'alors. Leur nationalisme les dressait contre l'étranger et contre tout ce qui était étranger. Sur les missionnaires catholiques couraient des contes ridicules, qui trouvaient facilement crédit chez les enfants. On les persuadait par exemple que les missionnaires catholiques, pour conquérir le Japon, coupent la tête des enfants, arrachent le foie aux mourants afin d'en composer des remèdes et de s'enrichir. La tendance nationaliste reparaissait jusque dans ces légendes.

Pour le missionnaire, d'après Mgr Cimatti parlant au nom de ses confrères, il s'agissait de tenter de transformer les idées et la conscience d'un peuple, de civilisation brillante, avec un culte à soi, et défendant farouchement l'une et l'autre, pour faire de lui une nation, qui, tout en restant japonaise, serait chrétienne dans son art, dans ses idées, dans sa religion, dans ses lois, en un mot dans sa vie totale.[9] Un idéal de chrétienté, qu'il est aujourd'hui permis de trouver utopique. Mais n'était-il pas fondé sur la conviction que le Verbe incarné est destiné à éclairer de la lumière de l'Evangile tout homme venant en ce monde ? Francisque va tenter d'incarner l'Evangile autour de lui, surtout dans les catégories déshéritées de la population.

Les oeuvres salésiennes de Tokyo. Mikawajima

Le 17 février 1935, Francisque informait sa soeur Janine de son arrivée dans la capitale. " ... Je loge dans une de nos maisons de Tokyo. Nous en avons deux, une imprimerie et un patronage. J'habite l'imprimerie ..." Ces deux fondations, l'une et l'autre très récentes, convenaient admirablement à Francisque.

En juillet 1930, l'archevêque de Tokyo avait acquis, à Mikawajima, dans la banlieue septentrionale de la ville, un terrain de 1980 m², avec l'intention d'y établir un centre paroissial.[10] Trois ans après, le même archevêque pouvait annoncer que, le 29 janvier 1933, les Pères Salésiens y avaient pris posssession de la nouvelle paroisse Saint Jean. "Avec l'aide d'un scolastique, ainsi que d'un Frère salésien, le P. Piacenza y reçoit les enfants d'un quartier très populeux. A côté de jeux variés, chaque soir, projections et cinéma religieux enchantent plus de quatre cents bambins. Les parents sont admis à regarder par les fenêtres."[11] Mgr Cimatti était plus explicite sur la qualité salésienne de la nouvelle paroisse. "La portion de terrain confiée à nos sueurs est considérable. Elle comprend deux quartiers de la capitale et compte 300.000 âmes, dont à peine trente sont chrétiennes. Zone très pauvre, notée comme la plus misérable de Tokyo, dans tous les sens du mot. Elle est surtout peuplée, archi-peuplée d'enfants. A deux pas de la Mission nous avons plusieurs écoles primaires débordantes d'élèves. Ceux-ci, quand leurs classes sont achevées, traînent dans les rues, à faire pitié. Le travail manque à cause de la crise, les écoles professionnelles font défaut ou sont trop loin. Résultat : ces enfants, livrés à eux-mêmes, se gâtent les uns les autres." Il faudrait créer là une conférence de St Vincent de Paul, des études du soir ... "Beaucoup de ces enfants ne peuvent faire leur devoir de classe à domicile. La lumière, l'espace, la tranquillité, leur manqueraient trop. Songez donc, s'exclamait Mgr Cimatti, ces malheureux sont parfois entassés à 8, 10, 12 personnes dans la même chambre. Jugez de l'hygiène et de la moralité de ces agglomérations"[12]

Malgré une santé précaire, le vaillant Père Piacenza faisait merveille à Mikawajima. La description de la fête de Noël 1933 dans son patronage est touchante. L'auteur, religieuse d'un pensionnat aisé de la ville (la Futsu-Ei-Wa) qui avait fait préparer par ses élèves des cadeaux de Noël pour la circonstance, s'exclamait : "Quel spectacle ! Nous sommes au début de l'Oeuvre de Don Bosco et ses Fils de Tokyo n'ont rien à envier au hangar Pinardi. Ils sont là plus d'un millier, les déshérités de la fortune, pauvres petits loqueteux, déguenillés, à l'air espiègle, hébété ou fripon, qui sourient à un arbre de Noël que dédaigneraient les heureux de ce monde. Ils sont là dehors, malgré l'air vif et leurs habits troués, séparés de la foule par une mince bande d'étoffe, et ils sont contents. La fabrique d'engrais qui voisine répand une odeur nauséaboude, mais ils n'y prennent pas garde, car, pour eux, c'est Noël. Ils sont là aussi, ces vaillants pionniers de l'Evangile, ces nobles fils de Don Bosco : trois seulement pour toute cette masse, et, si leurs visages expriment la joie, ils trahissent aussi la fatigue. Ceux près desquels ils se dévouent sont plutôt crasseux, mais eux, ils sont propres, et c'est ce qui les différencie de leurs clients. Nous sommes à Bethléem, et bien que nos élèves aient fourni des boîtes de caramels pour sept cents enfants, des jouets et des habits usagés, nous n'osons pas dire que les Rois Mages ont passé, mais seulement que les bergers sont venus. C'est la désolation de notre bonne Mère, qui voudrait pouvoir suppléer à ce qui manque, s'y emploie néanmoins en partie et se promet de faire beaucoup mieux l'année prochaine.

"La fête commence par le cantique en japonais : "Les anges dans nos campagnes". Suit un sermon du Révérend Père sur la fête du jour, puis une petite comédie. Enfin c'est la distribution des caramels. Il faut voir comme chacun lève en l'air le billet qui lui donne droit à la boîte de bonbons que nos élèves se font un bonheur de lui offrir. Les uns la considèrent longuement, d'autres la mettent précieusement dans ce qui leur sert de poche. Tous sont contents et tout se passe avec ordre, mais quel travail pour les Révérends Pères ! Viennent ensuite d'autres comédies, puis la loterie si impatiemment attendue, et enfin le compliment. L'enfant qui en est chargé conclut en disant que tous doivent crier : "Vive la Futsu-Ei-Wa", puisque ce sont les élèves et les maîtresses de cette école qui ont en majeure partie contribué à leur arbre de Noël. Et il entonne un formidable "Futsu-Ei-Wa, Banzaï !", que répètent à l'envi ses mille camarades.

"Nous nous retirons, tout émues et remplies d'admiration pour les Religieux Salésiens et leurs Oeuvres. Notre bonne Mère se promet bien de leur venir en aide. Et voici qu'en sortant, l'une de nos Juvénistes, qui a chez elle un nombreux personnel domestique, se prend à me dire en me montrant ces petits miséreux : "Oh, c'est vers ceux-là que je voudrais aller."

Le Père Pietro Piacenza tint deux ans et demi à la tête de la paroisse et du patronage de Mikawajima. Les maux qui l'accablaient l'abattirent peu après l'arrivée de Francisque à Tokyo. Le 24 mai 1935, il avait encore eu le bonheur d'"offrir à Marie Auxiliatrice un bouquet de 15 baptêmes", écrivit poétiquement l'archevêque, Mgr Chambon. Le 4 juin, ce fut la fin ; il n'avait que quarante-et-un ans. L'émotion suscitée par sa mort inopinée permit de mesurer l'impact de son

zèle infatigable et de son amour pour les enfants. "En deux ans d'apostolat, le petit groupe de 30 chrétiens de la première heure était arrivé à 300, et les enfants du Patronage atteignirent souvent le chiffre de 1.000. Païens et chrétiens à l'unisson, enfants et jeunes gens, illustres personnages, clergé et communautés religieuses, tous voulurent contempler une dernière fois son aimable visage, et prier devant sa dépouille mortelle exposée pendant deux jours à la chapelle du Patronage. Jour et nuit, les chrétiens convertis par son zèle d'apôtre et les catéchumènes, ainsi que les parents de nos enfants du Patronage, vinrent témoigner leur reconnaissance et leur affection envers cet excellent Confrère qui était surnommé communément le Saint du quartier, le Père des enfants. Mgr l'Archevêque et S. E. Mgr le Délégué Apostolique, Mgr Cimatti et plusieurs salésiens venus de Miyasaki, unis de coeur avec nous et nos bienfaiteurs et amis, prirent part aux solennelles funérailles pour le repos éternel de ce très regretté confrère, de ce prêtre au coeur d'apôtre."[14] Francisque savait qu'il tenait un exemple à imiter en la personne du Père Pietro Piacenza. Nous le vérifierons bientôt.

L'imprimerie salésienne de Tokyo. Le lancement de "Japoneries"

Tandis que Francisque travaillait à Turin au service de la presse, la deuxième oeuvre salésienne naissait à Tokyo. L'archevêque annonçait dans son rapport de 1934 : "Les Salésiens préparent sur un terrain d'un hectare et demi la fondation qui conservera le souvenir de la canonisation de leur fondateur. Ce terrain de Kami Igusa n'est pas très éloigné du séminaire régional. L'école de typographie est en construction."[15] L'oeuvre, ouverte en juin 1934, reçut d'abord le nom de librairie salésienne.[16] Francisque, destiné à étudier la théologie au séminaire régional tout proche, fut logé en février 1935 dans ce centre qu'il dénommait imprimerie. "J'habite à l'imprimerie, expliquait-il à sa soeur. Cette maison est une école professionnelle, 10 apprentis typographes pour l'instant, une maison en bois, plaquée de ciment (un étage), beaucoup de fenêtres, type japonais ... "[17] "Notre maison est dans Tokyo, mais à la périphérie de la ville, donc dans les champs. C'est la partie nouvelle de Tokyo, où l'on commence à construire", expliquait alors Francisque à sa tante Maria.[18]

L'atelier salésien ne chômait pas. On y imprimait régulièrement plusieurs revues salésiennes et d'action catholique. C'était en japonais "Don Bosco", "Lectures catholiques", "Shimai" (les Soeurs) ; et, en italien, ":Les amis de la Mission". Une Histoire sainte en japonais était en chantier. Le centre se voulait véritable école professionnelle. Dans les mois qui suivirent l'arrivée de Francisque un atelier de tailleurs fut ajouté à l'imprimerie.

Francisque croyait en la puissance de la presse dans l'oeuvre évangélisatrice. Il avait exprimé cette conviction à ses camarades scouts dès le camp de Villozon en 1928. Puis le Père Auffray l'avait mis au service de la presse salésienne à Turin. A Tokyo, l'imprimerie lui offrait l'occasion de réaliser un projet qui avait probablement éclos à Miyasaki au contact du P. Caro. L'équipe salésienne française du Japon, les P.P. Jean Tanguy, René Caro et lui-même, lancerait un bulletin à l'intention de leurs amis de France, de Belgique et d'ailleurs. Francisque en serait le secrétaire-coordinateur. Ce bulletin dénommé *Japoneries*

serait imprimé dans sa maison d'accueil. Comme le faisait le *Bulletin salésien* pour la famille salésienne, *Japoneries*, "bulletin périodique pour les amis des missionnaires salésiens au Japon", donnerait des nouvelles de l'oeuvre salésienne dans ce pays et solliciterait le soutien, surtout financier, de ses correspondants. Le Groupe missionnaire du scolasticat de Lyon-La Mulatière constituerait pour lui un relais naturel en France. On sait que Francisque était arrivé à Tokyo à la mi-février. Les cours de théologie ne commenceraient qu'en avril. Outre l'étude du japonais, sur laquelle il s'acharnait, aidé par un jeune homme, aspirant salésien connaissant le français, il se lança bientôt dans la mise sur pied de sa revue, dont le premier numéro put sortir, daté de mai 1935.

C'était une brochure de seize pages sous couverture souple ornée d'un Fuji-Yama stylisé. Elle se présentait : "Je m'appelle JAPONERIES. J'ai été mise au monde pour intéresser tous mes lecteurs au travail des fils de St. Jean Bosco au Japon. Je m'adresse d'abord à tous les amis des missionnaires salésiens au Japon et à tous ceux qui aiment les Missions. Je n'ai qu'un désir : susciter des générosités spirituelles et matérielles toujours plus nombreuses en faveur des missionnaires salésiens au Japon, et faire aimer les âmes japonaises." Mgr Cimatti lui avait adressé un "précieux encouragement" (p. 2).

Deux pages "à tous nos Amis", signées par "le trio : R.P. Tanguy, R.P. Caro, Abbé Dupont", mais certainement écrites par le dernier nommé, expliquaient l'origine de la nouvelle publication. Le trio en question avait hésité à se lancer. Son modeste bulletin ne ferait-il pas double emploi avec tant d'autres revues existantes de bien meilleure allure ? Et puis, comment le financer ? Mais des amis de France, de "vieux routiers du journalisme", les avaient suppliés, paraît-il, de se mettre à l'oeuvre. D'ailleurs un apostolat très accaparant ne leur permettait plus de tenir à jour leur correspondance avec leurs bienfaiteurs et de "répondre à toutes les questions de leur zèle et de leur charité, même en rognant sur les heures indispensables de sommeil". Alors, un beau jour ils se décidèrent. La Providence pourvoirait. L'interrogration en caractères majuscules : "Qui ne trouverait pas 10 francs par an pour nous aider à publier JAPONERIES ?", post-scriptum des deux pages du trio, disait au lecteur comment servir d'instrument à la bonne Providence.

Ce premier numéro, agrémenté de paysages fleuris et de photographies de sites et de groupes avait belle allure dans sa nécessaire modestie. Le P. Caro y présentait "les cinq premières fleurs", c'est-à-dire les cinq premiers élèves de son séminaire de Miyasaki entrant en avril au grand séminaire de Tokyo. Les nouveaux grands séminaristes étaient croqués avec bonheur. Francisque retrouvait dans leurs portraits certains phénomènes, qui l'avaient surpris là-bas, d'après l'article publié dans le *Bulletin salésien* de ce mois de mai 1935 sur "la vie d'un petit séminaire japonais". Il y avait M. Akematsu ("Pin de l'aurore"), descendant des chrétiens de St François Xavier, dont les ancêtres souffrirent pour la foi ; très réservé, Akematsu était un grand amateur de livres ; M. Oka ("la colline"), doué d'une mémoire surprenante, capable de réciter deux cents vers de Virgile sans broncher et de lire Cicéron dans le latin original ; M Ueda ("sur la rizière"), qui, à Miyasaki, lisait la méditation communautaire "comme un vieux moine" et, au cours de ses

trois ans de séminaire, avait fait baptiser dix membres de sa famille "chrétiens sans le savoir" ; M. Hirayama ("large montagne"), qui parlait français, italien, et avait été directeur du petit théâtre du séminaire de Miyasaki ; M. Foukaori ("fossé profond"), première clarinette, fou de Virgile et orateur dans l'âme. Cinq étaient partis, quinze nouveaux les remplaceront, se réjouissait le P. Caro, très fier de son labeur.

Le P. Tanguy expliquait, sous forme de conversation téléphonique, les besoins de sa cure de Miyakonojo : il n'avait pas de presbytère, habitait une maison de location, ne disposait pour son patronage que d'une cour grande comme un mouchoir de poche. Alors ... L'abbé F. Dupont accompagnait un conte curieux, intitulé "Bouddha le voleur", d'une série de quatre photographies de ponts enjambant le Sumigawa, fleuve qui traverse Tokyo. C'était quatre images éloquentes du modernisme de la ville. Après quoi, le P. Caro reparaissait pour le titre "La première communion d'une païenne", 'histoire délicieusement racontée d'une vieille dame païenne, qui, un jour de Pâques, avait cru pouvoir se joindre au cortège des chrétiens vers le banc de communion, et qui, pour se faire pardonner une telle incartade, s'était convertie, avait appris le catéchisme, avait été baptisée par le conteur un jour de 15 août et avait alors pu faire très légitimement sa "deuxième communion".

Le lecteur de *Japoneries* retrouvait le nom de Francisque au bas d'une page sur "le mois de la jeunesse", le mois de mai, symbolisé au Japon par une carpe. Lui-même avait autrefois célébré en France le chamois et l'aigle, modèles des jeunes qui, dégoûtés de toute médiocrité, tiennent à gravir des sommets. Dans son pays d'adoption, les Japonais, peuple de pêcheurs, cherchent leurs symboles parmi les poissons. Les carpes, que Francisque retrouvait en mai suspendues par la tête en haut des "mâts de la jeunesse", exaltaient une série de vertus que notre missionnaire privilégiait. Sa propre mystique s'accordait avec celle du Japon. Francisque éducateur s'adaptait joyeusement à la culture du pays. Lisez plutôt.

"La carpe est un poisson qui lutte de toutes ses forces dans les fleuves pour remonter le courant des eaux. Pendant un mois, celui-là même où les forces de descente affrontent, dans le coeur de la jeunesse, les appels vers les cîmes, la jeunesse japonaise est invitée à regarder ce poisson qui doit signifier toutes les batailles qu'elle doit soutenir pour se frayer un chemin d'honneur, de vertu parmi et contre les courants de la vie, toutes les victoires qu'elle doit remporter sur les facilités de la vie. La carpe, dit-on, se laisse ouvrir le ventre, rigide, sans résistances vaines, défiant, dans la souffrance et la mort, ses vainqueurs. A son exemple, la jeunesse japonaise doit savoir pour la patrie s'offrir, radieuse et tranquille, aux batailles de chaque jour et à la mort."

Son évocation se terminait sur une note salésienne. Il se rappelait que les premiers chrétiens lisaient dans le mot grec *ichthus* (poisson) les initiales des titres de "Jésus Christ, fils de Dieu, sauveur". L'eucharistie, présence réelle de Jésus-Christ, et la dévotion à Marie n'entraînent-elles pas le jeune chrétien sur un chemin d'exigences, analogue à celui que le Japonais symbolise par la carpe ? "Dans les catacombes, un poisson figurait aussi une autre Force, celle du chrétien :

l'Eucharistie, la Force dont toutes les autres ne sont qu'une pâle image, la seule avec laquelle elle peut se conserver pure. A travers l'erreur du symbole, puisse la jeunesse japonaise découvrir la Vérité ! Le Japon offre à sa jeunesse, en hommage d'espérance, le mois de mai. Demain, la jeunesse du Japon l'offrira-t-elle à Notre-Dame, en hommage à la Reine des lys ?"

Des appels à l'aide séparaient les articles. Voici les deux plus brefs : "Ce Bulletin vous plaît. Faites-nous le savoir par une lettre chargée !!! Je promets toutes les bénédictions aux Coopérateurs qsui soutiendront nos Missions" (St. Jean Bosco)"(p. 2). Et puis : "100.000 catholiques au Japon et 70 millions d'habitants. Qui ne voudrait nous aider de ses prières, de ses sacrifices et de ses offrandes à fiancer le Japon au Christ !" (p. 8).

Le grand séminaire régional des Missions Etrangères de Paris

"Bientôt j'irai au Grand Séminaire japonais, à 20 minutes de notre maison, loin comme des Sablons au bourg de la Pacaudière", avait écrit Francisque à sa tante Maria le 17 février.

L'érection du Grand Séminaire de Tokyo avait constitué une étape importante dans l'oeuvre apostolique des Pères des Missions Etrangères de Paris qui, depuis soixante-dix ans, travaillaient patiemment à la constitution d'une Eglise catholique au Japon. Un clergé purement japonais devrait progressivement remplacer les missionnaires français et autres. Ce grand séminaire le formerait sur place. La construction avait été bénite solennellement le 17 octobre 1929. Sa situation dans le Grand Tokyo, donc en dehors de la ville, rendait le site agréable. L'éloignement relatif du centre présentait, estimait-on alors, plus d'avantages que d'inconvénients.

L'archevêque de Tokyo, lui-même de la Société des Missions Etrangères, avait obtenu pour son séminaire des enseignants d'autres diocèses japonais. Ce qui; jugeait-il, avait permis "d'organiser des cours qui soient dignes d'un Grand Séminaire". Le Délégué apostolique avait présidé les examens de Pâques 1930 et pu ainsi rendre compte à Rome (Sacrée Congrégation de la Propagation de la foi) de la qualité intellectuelle de l'établissement.[19] Des ordinations ponctuaient régulièrement les années de la maison : le samedi des Quatre Temps de décembre 1930, l'archevêque put ordonner deux diacres et six minorés ; et, le 29 juin 1931, deux prêtres japonais, les premiers à être ordonnés dans l'institution.[20] L'entreprise progressa sensiblement en 1932. De séminaire diocésain, le grand séminaire de Tokyo reçut officiellement le statut de "séminaire régional." Un décret romain (Sacrée Congrégation de la Propagation de la Foi), daté du 11 juin, lui reconnut ce titre, confia l'institution à la Société des Missions Etrangères, avec pour but principal de former un "clergé indigène", en approuva le règlement et nomma à sa tête le P. Candau, des Missions Etrangères évidemment. Tant et si bien que Mgr Chambon dénombrait en 1932, dans son séminaire désormais régional, soixante-sept élèves (chiffre jamais atteint jusque-là), dont vingt-et-un relevait de son diocèse de Tokyo.[21] En 1933, le séminaire devint centre paroissial,

ce qui permit de confier des cours de catéchèse aux séminaristes, dont le nombre avoisinait quatre-vingts. Un aile avait été ajoutée au bâtiment.[22] .

Le 5 avril 1934, le Père Candau, Recteur, présenta un rapport d'activités, qui impressionna, nous dit-on, les personnalités ecclésiastiques réunies ce jour-là à Tokyo, et mérita ensuite à Rome les éloges du cardinal préfet de la Congrégation de la Propagation de la Foi. Le séminaire pouvait désormais se prévaloir, autour de son Recteur, lui-même professeur de théologie fondamentale, d'un corps professoral honorable : MM. Cossard, qui faisait fonction de directeur spirituel, Anouilh, professeur de théologie dogmatique, Arvin, professeur de droit canonique, Noda, professeur de philosophie.[23] Les cours de théologie professés en latin étaient d'une parfaite orthodoxie scolastique. D'ailleurs, le P. Candau arrivait de Rome, où il avait été formé. (Il est vrai que le lyonnais Louis Micolon voyait dans cette éducation un handicap, plus qu'un avantage. Francisque lui répliquait qu'une dizaine d'années de vie missionnaire lui avaient donné une grande largeur d'esprit.) Telle était l'institution avec laquelle Francisque prit contact au lendemain de son arrivée à Tokyo. A partir de la rentrée d'avril 1935, il y suivra les cours pendant la journée, pour ensuite rejoindre le centre salésien, sa véritable résidence.

Un noviciat et un scolasticat auprès de l'école professionnelle

Japoneries serait une publication en principe semestrielle. De fait, son numéro 2 parut daté du mois d'octobre 1935. Francisque, qui s'y était moins impliqué que dans le numéro initial, l'avait surtout garni de grandes images de sites japonais. Un "paysage nippon" couvrait à lui seul les deux pages centrales du petit fascicule, qui n'en avait toujours que seize. Dans ce numéro moins varié que le précédent, les "Alpes japonaises" avaient droit à un article non signé. Un article illustré par la photographie du premier évêque japonais sacré par Pie XI en 1927; présentait consciencieusement l'"Eglise catholique au Japon". Un autre, très copieux et signé par le P. Tanguy, "curé par intérim" (à la suite de la mort du P. Piacenza) décrivait la paroisse et le patronage de Mikawajima. Enfin, une page donnait des nouvelles du noviciat salésien tout juste construit auprès de l'école professionnelle de Tokyo. Francisque avait demandé cet article à un jeune salésien italien, Luigi Dal Fior, son compagnon de théologie au séminaire .

Le 18 avril, Francisque avait expliqué à sa soeur comment la construction avait été menée. "Ici, on construit le noviciat salésien japonais. Ce n'est pas long. On achète une maison en bois japonaise toute bâtie. Les charpentiers s'en emparent, la démontent pièce par pièce, vous emballent tout ça, le chargent sur des camions automobiles et puis vous le portent où vous voulez. Sur le terrain convenu, ils vous le remontent, et vous avez une maison qui semble toute neuve, là où il n'y avait qu'un champ de blé."[24]

Luigi Dal Fior, qui francisait sa signature en L. Des Fleurs, ne témoignait pas (ou pas encore) de grandes qualités d'écrivain. Lisons pourtant son petit article, car sa description palote élargit un peu notre connaissance du milieu de vie de notre héros. Le noviciat de Tokyo n'était pas un immense bâtiment en ciment armé, mais une simple maison japonaise en bois, pourvue d'un étage, qui,

toutefois, pourrait recevoir une vingtaine de novices. Le secteur du grand Tokyo, où les salésiens avaient installé leur école professionnelle, était encore, expliquait-on, des plus reposants et agréables. Un bois protégeait la maison du vent et des ardeurs du soleil. Devant l'entrée principale passait un chemin de campagne ombragé de cerisiers, l'arbre préféré des Japonais. Au-delà du chemin coulait "en chantonnant" une petite rivière. A part le chant des cigales et des grillons en été, tout, au jugement du rédacteur, était paix et tranquillité sur ce site "des plus convenables à la méditation des novices". Deux photographies de cette maison du noviciat, reproduites dans le *Bulletin salésien* de janvier 1936, complètent pour nous la description du clerc Luigi. L'entrée de l'immeuble, fort étroite, n'avait rien de solennel. Sur l'une des façades la paroi du rez-de-chaussée se ramenait à une suite de sept fenêtres accolées l'une à l'autre. A l'étage, six fenêtres plus espacées laissaient supposer des pièces séparées. L'ensemble correspondait tout à fait au style d'architecture que Francisque avait décrit dans son courrier de France au lendemain de son arrivée au Japon. La légèreté de la construction amortirait les secousses des petits tremblements de terre. La toiture et les parois en grande partie vitrées protégeraient les locataires de la pluie, mais certainement pas du froid d'hiver et très peu de la chaleur d'été. Les novices salésiens partageraient le sort de leurs compatriotes des habitats traditionnels. Ils auraient le P. Jean Tanguy pour maître des novices. Et les théologiens en résidence dans l'école professionnelle devaient en principe leur tenir compagnie. "Le déménagement ne sera pas long, expliquait Francisque à tante Maria : une cour à traverser"[25]

Au vrai, ils s'en furent loger au scolasticat voisin de ce noviciat. En octobre 1935, l'article de Luigi Del Fior signalait qu'un scolasticat salésien prenait forme auprès du noviciat fraîchement éclos. "Le lieu est charmant, solitaire. C'était jadis une petite école. Les pinèdes qui l'entourent vous feraient oublier que vous habitez une capitale de 6.000.000 d'habitants, expliquera le chroniqueur du *Bulletin salésien*. C'est la ville et la campagne tout à la fois." Une photographie illustrait son propos. L'habitat des scolastiques ressemblerait en un peu plus grand à celui des novices, leurs voisins : du bois, des vitrages, un étage, une toiture à peine inclinée. Il suffirait certainement à la douzaine d'étudiants en philosophie que comptait le scolasticat d'alors. Mais il fallait prévoir un avenir florissant[26].

La question missionnaire au Japon

Francisque avait aux premiers jours d'avril entamé ses années de théologie au grand séminaire régional. Les cours de théologie fondamentale du P. Candau l'intéressaient vivement. "Tu veux me suivre dans mon train-train quotidien, écrivait-il à sa soeur Janine ; lis plutôt. Vers 5 h du matin, lever (il est 8 h du soir du jour précédent chez vous). Je travaille dans ma petite chambre. 6 h 1/2, messe, méditation. 7 h 1/2, départ en vitesse, serviette sous le bras pour le tram : sept minutes à pieds dans les champs de blé au pas de chasseur, sept minutes de tram électrique, encore quatre minutes à pieds, et c'est le grand séminaire. Trois heures de classe de 8 h à 11 h 30, retour, dîner. Et, la soirée, je travaille dans ma chambre : théologie, japonais, correspondance, jusqu'au souper à 5 h du soir (il est 9 h du matin à Tassin). Je travaille jusqu'à 10 h du soir (1 h de

l'après-midi chez vous). Et, au lit, car, au Japon, il faut bien dormir si l'on veut se bien porter. Il y a tant d'électricité, de petits tremblements de terre ... "[27]

Il avait soif d'apprendre pour devenir un apôtre efficace. La question missionnaire au Japon l'obsédait. Il avait probablement lu à Turin, avant son départ vers ce pays un article documenté de son compatriote René Caro paru dans le *Bulletin salésien* en 1932 sur la "tâche très dure" de la christianisation au Japon. "Que l'évangélisation du Japon est difficile !" Le P. Caro citait une brochure de l'évêque de Nagasaki, Mgr Hayasaka : "Les Japonais refusent de prêter l'attention au missionnaire. Pendant assez longtemps, cet insuccès fut mis à la charge des Pères de la Société des Missions Etrangères de Paris. Ils étaient seuls sur les lieux et leur insuccès fut attribué à leur manque d'expérience dans l'évangélisation moderne. D'autres missionnaires, mieux équipés, plus au courant des nouvelles méthodes, réussiraient mieux. Depuis, les Allemands sont venus, mais ils ne réussirent pas mieux. Des Italiens, des Espagnols, des Canadiens sont venus et ils ont éprouvé les mêmes déboires. Même insuccès sur toute la ligne. La cause n'est pas à chercher dans les missionnaires, qui sont des hommes de mérite, animés du plus pur zèle apostolique ; ils réussissent bien ailleurs, ce n'est qu'au Japon qu'ils se trouvent tous également condamnés à la stérilité. La cause n'est pas non plus dans le caractère du peuple japonais qui faisait les délices de saint François Xavier et a donné tant de martyrs à l'Eglise. La vraie cause se trouve, en partie du moins, dans l'éducation actuelle du Japon." L'article du P. Caro faisait le procès d'un système qui pétrissait l'esprit du peuple japonais pour le détourner du christianisme, lui faire croire et pratiquer toutes les superstitions du bouddhisme et surtout du shintoïsme. Le christianisme serait antipatriotique, antiscientifique. Devant ce discrédit, il restait, sans négliger la prédication directe, à recourir aux oeuvres de charité et d'éducation chrétienne.[28] L'explication était-elle parfaitement convaincante ? La question missionnaire avait-elle été convenablement traitée dans le Japon des années 1930 ?

Le cours du P. Candau *De vera religione* (la vraie religion) la posait inévitablement. Sans doute Francisque passa-t-il plusieurs heures à s'en expliquer avec Louis Micolon dans l'immense lettre qu'il data du vendredi saint 19 avril. Il y analysait les obstacles à la pénétration chrétienne dans le pays, décrivait sommairement les moyens mis en oeuvre pour contribuer à cette pénétration, enfin présentait quelques résultats obtenus cueillis surtout à l'écoute du P. Candau.

Comment prendre contact avec les âmes en masse ?. "Mets-toi bien dans la tête, insistait Francisque à son ami Louis, la position du catholicisme au Japon : tolérance religieuse, même liberté [religieuse] si tu veux, mais culte de l'empereur. Sans doute, beaucoup n'y croient plus, mais le fait reste. Rappelle-toi Cicéron à son époque et le crime de lèse-majesté. Du jour au lendemain, le Japon peut mettre poliment à la porte les missionnaires et museler le clergé indigène. Même dans les écoles catholiques, une surveillance étroite règne. La chapelle doit être en dehors des établissements scolaires. Les cours d'histoire et de morale doivent être donnés par un professeur japonais agréé par le gouvernement. Aucun cours de religion ne peut être donné en classe. Les catholiques sont noyés dans une

atmosphère païenne. Les bonzes agissent en dessous de toute leur puissance, très forte auprès du gouvernement."

Par ailleurs, notait Francisque, le parti militaire, très puissant, est shintoïste à fond, farouchement anti-chrétien et contre tout ce qui vient de l'étranger. Lui-même avait rêvé d'un jocisme japonais. Mais, s'apercevait-il sur place, il est très difficile de prendre la défense des masses par la question sociale, mettant ainsi en cause le patronat et le gouvernement. Ce serait la guerre ouverte contre le catholicisme avec le départ des missionnaires. Il faut donc être très prudent et très patient.

"Au Japon, il y a des missionnaires de valeur, mais les résultats sont lamentables." Louis s'était étonné du petit nombre des catholiques et de la rareté des conversions.. "Crois que cette angoisse que vous ressentez, tous ici nous l'avons. Tous les missionnaires et le clergé indigène en cherchent les causes [et] utilisent les meilleures méthodes [d'évangélisation]." L'action se devait d'être culturelle, comme Mgr Cimatti le comprenait bien. Les idées empiristes, pragmatiques, évolutionnistes de l'Occident pénètraient peu à peu au Japon. Mais il demeurait très difficile de traduire la pensée religieuse. "L'énorme difficulté de prêcher le dogme catholique, la philosophie catholique, la théologie, c'est que tout cela est fondu dans le moule de la pensée occidentale, totalement étrangère à l'Orient. Le syllogisme, nos motifs de crédibilité, notre apologétique ont peu de prise sur les Japonais. Nos arguments leur échappent complètement, ils n'ébranlent nullement leur raison, encore moins leur coeur." Louis avait recommandé de faire en sorte que la religion perde son air étranger. "Nous devons donc porter uniquement le Christ, mais dans une doctrine adaptée à l'esprit oriental." "Mais voilà le hic, observait Francisque. Le bouddhisme a des siècles de travail [derrière lui]. Il a moulé la pensée, les moeurs, les usages, les traditions, les âmes, la société. Vois chez nous comme il est tout de même difficile de tuer le catholicisme. Notre pays a été moulé avec lui, pénétré de lui, engendré pour ainsi dire dans le sein du catholicisme. Ici, c'est le bouddhisme !!! Il faut donc un miracle de Dieu, produisant des circonstances favorables."

Puisque les masses demeuraient imperméables, il fallait, au Japon, travailler auprès des élites. La culture évoluerait. "C'est bon au Japon, car ces âmes qui ont pris contact avec l'Europe (laïque, matérialiste) pourront plus facilement comprendre le catholicisme." Au reste, les masses souvent suivent l'élite. La préparation d'un clergé indigène intellectuellement solide s'imposait. Les missionnaires s'y sont toujours employés au Japon. Les meilleurs sujets sont envoyés à Rome, à Louvain, à Paris, en Allemagne pour leurs études philosophiques et théologiques. Et, observait Francisque en connaissance de cause, "le Grand Séminaire de Tokyo est sérieusement organisé quant aux études." Il insérait ici une curieuse remarque à partir de réflexions recueillies dans son séminaire . "Les séminaristes japonais ne peuvent étudier comme nous. Ils deviennent aussitôt phtisiques. On ne peut donc pas les pousser trop fortement dans les études. D'autre part le latin est un gros obstacle. Beaucoup ne sont pas assez forts quand ils entrent au Grand Séminaire. On lutte le plus possible contre ce mal. "Certes tous les missionnaires sentent le besoin de former un clergé

indigène vertueux et, en son sein, des théologiens, des philosophes, car, au Japon, c'est de toute urgence. Beaucoup d'étudiants lisent Kant, James, Comte, etc. Bergson va être traduit." Et puis, "à Tokyo, les catholiques les plus instruits suivent un cercle d'études où des cours de théologie, de philosophie, leur sont donnés en même temps que des questions sociales, apologétiques, de sciences naturelles sont traitées par des compétences. On tente tout !" Il est vrai que l'université catholique, coulée au départ par le gouvernement, et devenue le réceptacle des élèves ayant échoué dans les universités d'Etat, ne démarrait pas, malgré la valeur des jésuites allemands qui la dirigeaient. En revanche, les Marianistes, les Dames de St Maur, les religieuses de St Paul de Chartres et les Dames du Sacré Coeur tenaient des collèges florissants, très renommés, destinés aux hautes classes de la société. Selon Francisque, les Dames du Sacré Coeur refusaient des quantités d'élèves et, faute de place, choisissaient les meilleures candidates (40 sur 300 demandes d'entrée). Elles recevaient des jeunes filles de ministres. Autrement dit, les catholiques se dépensaient beaucoup au service de la culture au Japon.

La relation au bouddhisme

La relation au bouddhisme, sur laquelle Louis Micolon l'avait interrogé, apparaissait alors sous la plume de notre apprenti théologien. "Mon vieux Louis, quand j'aurai fait un peu plus de théologie avec le Père Candau, je pourrai mieux te répondre. Je ne connais pas encore le bouddhisme, ni l'âme japonaise, ni sa pensée, ni sa langue : je n'ai que quelques mois de Japon, n'oublie pas. Mais on apprend beaucoup à chaque classe du Père Candau. Dans une dernière classe, il nous expliquait un texte [du Père] de Grandmaison à propos de la tradition." Dans une religion telle que le bouddhisme, la tradition "dévie un élan naturellement bon et perpétue les erreurs, avec les rites, les symboles, les formules". "Eh bien, le bouddhisme, c'est cela : une déviation. Comprends-moi, je ne puis t'expliquer tout au long. Beaucoup d'âmes bouddhistes ferventes, croyantes, prient avec un coeur simple, droit, pur. Leurs formules, leurs rites sont faux (frapper des mains pour attirer l'attention des dieux, etc.), mais cette prière sous des rites faux, païens, déviés, monte certainement au coeur du vrai Dieu; car c'est le vrai Dieu qu'à travers l'erreur des divinités shintoïstes ou bouddhistes leur coeur prie et cherche.

"Une mère païenne, bouddhiste, avouait au P. Candau que, chaque matin, elle se levait à 4 h pour aller à pied au temple assez éloigné, afin de prier pour que ses fils étudiants à l'Université, avec la science, acquièrent la vertu et la conservent. Et elle revenait en hâte pour présider à leur lever et se dévouer auprès d'eux. Et elle veillait sans cesse avec un soin jaloux à les préserver des dangers moraux à travers la déviation, l'erreur des rites, des symboles, des formules, [dans] l'élan naturel, vrai, le besoin de Dieu, le sens catholique. Et d'autres qui se confessent à des missionnaires mieux que des chrétiens, disant qu'ils sentent le besoin de se libérer de leurs misères, de les avouer pour se purifier. Et cette autre âme qui trouve le vrai Dieu en cherchant le sens de la souffrance. Un beau jour, elle trouve dans le christianisme la clef de l'énigme. Elle avait déjà deviné le sens chrétien de la souffrance et elle cherchait la religion qui, dans sa doctrine, aurait

expliqué, affirmé cette réponse qu'elle avait su d'elle-même donner au problème du mal physique.

"Et ce prof d'Université qui recevra demain le baptême. Il étudie toutes les religions, son coeur est inquiet, son âme n'est pas remplie. Un jour, il rencontre le missionnaire catholique, il étudie notre religion, suit nos offices, se fait expliquer la messe, y assiste plusieurs fois. Il n'est pas satisfait. Il va en Amérique étudier et vivre le protestantisme dans un grand séminaire protestant. Il en sort, s'apercevant que c'est une mutilation du Christ. Il retourne au Japon, de nouveau fréquente l'Eglise catholique, étudie. On le présente ces temps au P. Mateo[29]. Il lui expose ses objections, longuement, contre le catholicisme, pourquoi il ne peut se décider. Après l'avoir écouté avec patience, le P. Mateo le prie de se mettre à genoux avec lui et de prier. Il lui dit : Celui qui perdra son âme, la sauvera. Voulez-vous croire au Christ, à la Vérité, mais de toute votre âme ? La prière n'est pas finie que le prof est ébranlé et dit : Je crois. Quelques semaines plus tard, il devait prendre le baptême." "Je t'en raconterai d'autres, concluait Francisque au terme de sa lettre. Ah ! le Japon, le Japon ! Aie confiance ! - Francisque."[30]

On le voit, le traité *De vera religione* enseigné par le P. Candau exprimait déjà en 1935 des idées que la déclaration *Nostra aetate* de Vatican II sur "les relations de l'Eglise avec les religions non-chrétiennes" finirait par heureusement entériner trente ans plus tard. Francisque avait un bon professeur de théologie fondamentale. "La fondamentale est un peu sèche, pas très emballante. Cependant notre prof, grâce à des comparaisons avec le religieux japonais, l'âme japonaise, son esprit, grâce à de nombreuses histoires d'âmes, de faits d'apostolat, met beaucoup de vie, de soleil dans ces thèses un peu arides, du moins au début" "C'est un apôtre avant tout, écrira-t-il bientôt à Louis Micolon. Sa théologie est esssentiellement pratique, est tournée vers l'action et adaptée aux problèmes japonais, problèmes qu'il connaît fort bien. Car ce Père a de grandes relations avec tous les universitaires japonais, avec tout le mouvement intellectuel du Japon. C'est aussi le missionnaire parlant le mieux la langue japonaise, au point de parler aussi bien que beaucoup de Japonais des plus cultivés, fait à peu près unique."[31]

Retour sur une vocation salésienne et missionnaire

A l'approche de sa profession perpétuelle, fixée au 23 octobre 1935, exactement trois ans après la profession de Melles le 23 octobre 1932, Francisque s'interrogea sur l'authenticité de sa vocation. "Cette année, j'ai eu beaucoup de doutes sur ma vocation salésienne et missionnaire", avouait-il le 22 septembre à Louis Micolon. Il revoyait avec son ami le chemin parcouru depuis Saint-Gildas, dix ans auparavant. Il s'était alors emballé, aveuglé, parce que émotif, toujours émotif, ce Francisque. Le P. Duperray l'avait freiné, mais sans l'arrêter, bien au contraire. Quelques circonstances extérieures l'avaient orienté sur la voie salésienne. D'abord et surtout, la rencontre fortuite à Lourdes du P. Dudant, ancien élève des salésiens, à l'origine d'une amitié, qui, après deux ans, lui faisait découvrir la Société salésienne. Un conseil entendu d'un prêtre eudiste, le P. Georges, lors d'une retraite à Charlieu avait beaucoup pesé sur sa détermination. Il était dès lors lancé à fond. L'emprise de ce prêtre de passage avait été très forte

sur lui ; son conseil, tenir compte des circonstances de la vie, avait été, somme toute, décisif.

Au grand séminaire, un directeur de conscience, autre que le P. Perro, aurait pu l'orienter ailleurs. Au début de l'année scolaire, ce P. Perro lui avait dit : "On verra dans deux ans !". Puis, en juin, au temps de la béatification de don Bosco, trois ou quatre semaines après avoir lu le récit qui lui était imposé sur sa vocation, un beau jour, lors des fêtes consécutives à cette béatification, il lui avait dit : "En avant, chez les salésiens !". Le cardinal, par faveur, lui avait donné son exeat. Francisque voyait dans ces circonstances des signes indubitables d'un appel à la vie salésienne. En tout cas, à l'époque il avait vu les choses ainsi. Au postulat, il avait éprouvé quelques hésitations. La règle lui plaisait, l'esprit, les confrères, la vie salésienne lui convenaient. Mais il ne trouvait pas la Société suffisamment intellectuelle, les études assez bien organisées, les diplômes vraiment estimés, ainsi que les oeuvres d'Action catholique les plus modernes. Là encore, un prêtre avait exercé une grande emprise sur son coeur. Il lui avait montré les possibilités d'avenir que la Société, parce que ouverte à tous les talents, à tous les goûts, offrait à ses sujets. Il pourrait devenir prédicateur, faire du scoutisme, etc.

Autre concours providentiel de circonstances, ce prêtre avait été, l'année suivante, son maître des novices. Et il avait trouvé au noviciat, chez certains de ses confrères, les mêmes goûts, les mêmes tendances, le même désir de moderniser davantage leur Société salésienne. Désormais, il était conquis. Au reste, ses supérieurs de France n'avaient pas ménagé leurs efforts de modernisation. Puis, au régiment, l'emprise d'un jésuite l'avait orienté vers les missions. L'idée avait précédemment germé en lui ; ce prêtre l'avait encouragé. A Melles, l'année suivante, il s'était donné joyeusement à l'entreprise éducative. "En toute simplicité", il se reconnaissait capable d'être dans la vie un très bon éducateur.

Puis ses supérieurs l'expédièrent à Turin dans la presse salésienne. Parti avec enthousiasme, se croyant "fini" pour toute sa vie dans la carrière de salésien publiciste et conférencier, il avait bientôt déchanté. En fait, son travail consistait surtout à recevoir des pèlerins, à leur servir de cicerone, et, plus encore, à tenir la correspondance française du supérieur général, des lettres banales, puisqu'il s'agissait de remercier de l'argent reçu. Cette correspondance lui prenait les deux tiers, sinon les trois quarts de ses journées. Il bénéficiait de l'école du P. Auffray, de l'usage d'une bonne bibliothèque, voyait passer des personnes fort cultivées avec qui parler, mais craignait de devoir faire sa théologie (à la Crocetta !) en cumulant ce travail de secrétaire et de journaliste en herbe. Son désir des Missions était alors reparu, impérieux. Sa déception, à Turin, n'y avait certes pas été étrangère. Cependant, il avait la certitude d'être appelé. Il l'avait cru. C'était au fond toute la raison de son départ. "Ajoutes-y, confiait-il à Louis, un idéal d'expiation, de vie plus dure, donc plus sainte." Dieu n'avait pu permettre qu'il se soit trompé de route dans sa vocation salésienne et missionnaire. Il l'avait prié en lui demandant sincèrement de ne faire que sa sainte volonté. Il avait toujours pris conseil et n'avait jamais rien fait sans l'ordre ou le conseil d'un supérieur légitime.

Au Japon, il avait certes perdu toute espérance de gloire et de célébrité comme orateur et conférencier. Mais il aurait la possibilité - immense - de faire beaucoup de bien dans des oeuvres d'Action catholique, de scoutisme à développer, de journaux à fonder pour les salésiens, de jocisme ou d'oeuvres similaires à introduire au Japon, d'apostolat près des hautes classes ou près du peuple. Il trouvait en mission dans ce pays beaucoup de liberté d'action et de possiblités, par l'étude approfondie de la langue, la spécialisation dans les questions sociales proprement japonaises, l'étude des questions théologiques et morales appliquées au terroir, l'étude des religions et puis la presse catholique, les oeuvres de jeunesse ... Par la parole et par la plume, il pourrait trouver "grand emploi" de ses dons.

"Mais, il y a un terrible mais, un fameux si, confiait-il à son ami Louis ce 22 septembre, neuf mois après avoir débarqué au Japon, à condition que je sache bien la langue nippone. Je crois pouvoir y arriver, parce que parti assez jeune, mais cela exige un gros effort de volonté et de persévérance". Un simple détail sur cette langue assurément la plus polie du monde. "Par exemple, expliquait Francisque, nous nous servons du même verbe *manger* pour dire : le chien mange, l'homme mange. Eux, ils ont un verbe pour dire : le chien mange et un autre pour l'homme. Le verbe *dire* est différent quand il s'agit d'un inférieur, d'un égal ou d'un supérieur. Il faut bien faire attention à ces variantes sous peine de froisser gravement. Une belle langue, donc, mais très difficile."[32]

Au terme du retour sur son cheminement spirituel, Francisque concluait l'examen de conscience avec une extrême humilité : "Je n'ai peut-être pas fait fausse route. J'ai été souvent paresseux, surtout à Charlieu (on n'a pas su me prendre pour me corriger de ce défaut que tel professeur a su discerner). D'ailleurs, je suis aussi trop nerveux, bilieux, incapable de fournir certains efforts trop longs. Par paresse, j'ai raté certaines voies (j'aurais pu décrocher certains diplômes, peut-être trouver le temps de les préparer chez les salésiens). Puis, ma timidité, mon manque de simplicité, d'ouverture, de volonté et de persévérance m'en ont surtout empêché. Dieu, dans sa bonté, me permet en missions d'expier tout cela et, en quelque sorte, de le réparer. Sans doute, le temps perdu, les occasions laissées, tout cela est bien perdu. Mais, ici, je pourrai encore bien servir l'Eglise, les âmes, le Christ."

"Qu'importe si je ne suis toute ma vie qu'un humble petit missionnaire ignoré de tous, peut-être réussissant peu ici-bas. Mais si, par ces humiliations, par la sainteté de ma vie, par tous mes renoncements intellectuels, humains et à mes rêves d'orgueil, je sauve pour l'éternité beaucoup d'âmes, des sauvés que je ne connaîtrai qu'au ciel, oui, qu'importe le reste. Mais voilà, à certains jours, c'est dur d'accepter cela. A certaines heures, les rêves d'orgueil me reprennent ; alors je rêve, je combine plans sur plans, j'espère encore la gloire, la renommée, la célébrité, les honneurs. Prie pour que je tue ces désirs en moi. D'autres heures, je désire l'oubli, l'humiliation, le martyre. Prie, Louis, pour que je fasse bien toute la volonté de Dieu sur moi." Au bout du compte, son objectif était de devenir un bon missionnaire, ce qui réclamait de lui de la sainteté, un forte théologie, une bonne

connaissance des Saintes Ecritures, une vraie connaissance de la langue nippone. Il n'avait pas le droit de perdre son temps.[33]

La profession perpétuelle (23 octobre 1935)

Le 24 mars, les salésiens avaient eu dans leur école professionnelle la visite du P. Mateo, que Francisque présentait alors à sa soeur Janine en ces termes. C'est "l'apôtre du Sacré-Coeur, de l'intronisation des familles au Sacré Coeur, auteur du fameux livre, traduit en toutes les langues, même en japonais, *Jésus, Roi d'amour*, qui a voyagé dans le monde entier. Il est pour deux ans au Japon, afin de prêcher des retraites aux missionnaires. C'est vraiment un homme de Dieu, un saint. Il nous a fait une profonde impression. Prie pour que je lui ressemble."[34] En septembre, une retraite spirituelle préparatoire aux ordinations des Quatre Temps avait été prêchée au séminaire (en latin) par ce prêtre. Il avait insisté sur l'idée que, sans le sacrifice, la messe bien dite, le surnaturel, rien ne se fait au service des âmes. Dans sa jeunesse et alors qu'il avait fondé une université au Pérou, il avait surtout cru à l'éloquence et à la science. Puis, par grâce divine, ces moyens certes pas inutiles l'avaient déçu. Car, avant tout le reste, il fallait mettre le sacrifice, la prière, la sainteté. "Puissé-je le comprendre enfin !", s'exclamait Francisque.

"Prie pour moi le 23 octobre, jour de ma profession perpétuelle", écrivait-il ce 22 septembre à son ami Micolon. L'aspect spirituel du geste ravissait son âme : "Second baptême, tout neuf, comme la petite Marie-Thérèse de Jean le Malgache, une sorte de martyre, tu y penses, tu réalises cette folie de Dieu pour ton ami. Ce sera cela pourtant."[35]

A l'approche de la journée décisive, il avait encore réfléchi. Au vrai, il n'avait jamais hésité sur sa vocation. Mais on sait combien la loyauté lui tenait à coeur. Il s'était donc alors posé nettement la question : "Dans les circonstances actuelles, loyalement, sans tromper l'Eglise, mes supérieurs, suis-je libre de poursuivre mon idéal ? " C'était bien autre chose qu'une hésitation, mais un devoir à remplir, une question à résoudre. Il avait demandé les documents nécessaires et, avec ses supérieurs, il avait réfléchi. Le P. Mateo, à qui il s'était confessé, avait été formel. Unanime la réponse avait été : en avant ! Elle comblait le secret désir de son coeur.

Le jour solennel était enfin venu. Le 24 octobre, Francisque écrivait à sa tante Maria : "Tu peux croire que, fou de joie, hier j'ai fait mes voeux. Quelle faveur que Dieu me fait dans sa miséricorde, puisque les théologiens affirment que la profession religieuse perpétuelle est un nouveau baptême, un martyre. Me voici donc pur comme un petit enfant. Tout le passé est pardonné, réparé par le Christ, en somme inexistant quant au péché et à ses peines. Une vie nouvelle commence pour moi, une jeunesse nouvelle. Prie pour que je sois fidèle à ma promesse d'hier." ... "Inutile d'ajouter combien j'ai prié pour nos morts, tous nos morts, pour mes parents, amis, pour nos pécheurs, pour toi, pour Zéphine. Je n'ai pas le temps de te décrire mes impressions, mes sentiments. Le silence te parlera davantage."[36]

Epreuves familiales

Francisque partageait les joies et les peines des siens. "La souffrance, la Croix du Maître ajustée à nos épaules, à notre foi, à notre amour aussi, voilà la Loi par laquelle on sauve les âmes, on gagne son éternité de bonheur ; par laquelle on fait des Révolutions spirituelles profondes en soi, autour de soi. Alors, vieux frangin, écrivait-il à son beau-frère Georges Durget, il y a donc des crises de noir. On va prier près du tabernacle, on se jette dans un livre de français, un roman par exemple, qu'une gentille frangine vous a envoyé, ou plus simplement avec un gentil effort de volonté, dans ces livres de japonais si étranges, l'on regarde de temps à autre son crucifix, une image de sainte Thérèse ou, parfois, l'on ouvre le calepin où dorment et veillent les images des siens, on pleure un bon coup et puis tout joyeux ayant offert ses larmes, sa peine, son chagrin, à l'hostie qui s'offre à Tokyo comme à Tassin, tous les matins sur l'autel, [et] que nous mangeons peut-être ensemble tous les dimanches, on repart sur la Route du Ciel. ..... Tu piges ?"[37]

Il recevait alors la nouvelle de la mort de sa tante religieuse visitandine décédée à Paray-le-Monial le 1er mars. Tante Maria la lui apprenait. Et une lettre très détaillée provenant du monastère lui permettait de connaître les derniers temps de cette bonne religieuse, à laquelle il était allé faire ses adieux le 17 octobre précédent. Pendant ses dernières semaines, elle avait connu, comme Thérèse de Lisieux, les affres de l'abandon qu'on lui décrivait avec franchise et délicatesse. Puis elle était morte en paix.

Peu après la visite de Francisque, soeur Anne-Marie Dupont avait retrouvé l'infirmerie. C'était pour y beaucoup souffrir physiquement et moralement. "La ferme et paisible confiance dans laquelle un persévérant travail de toute sa vie paraissait l'avoir bien établie, avait soudain fait place à d'inexprimables angoisses. La mort lui causait un indicible effroi et une répugnance presque insurmontable. Seule, la fine pointe de son âme adhérait à la volonté divine. Mais, trop affaiblie par la maladie pour voir clair dans son conflit intérieur et ne discernant plus le sentiment du consentement, elle se sentait et se croyait comme rejetée de Dieu. Elle descendit vraiment alors avec son Maître dans ces mystérieux abîmes de déréliction qui ont arraché à Jésus agonisant la supplication de Gethsémani : "Mon Père, s'il est possible, éloignez de moi ce calice !" ; et le grand cri du Calvaire : "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?" Ce qui doublait la souffrance de la bien-aimée soeur, c'était que, ne pouvant plus lire, ni s'occuper à quoi que ce fût, elle n'avait même pas la diversion d'entendre ce qui se passait autour d'elle et, n'ayant plus la force de se servir de son cornet acoustique, ne saisissait que quelques paroles de Notre Mère et de ses dévouées infirmières.

"Dans le courant de février 1935, son mal progressant, elle désira et demanda l'extrême-onction, qui lui fut conférée le 15 février, fête du bienheureux Claude de la Colombière. Quelques jours après, elle dit à son infirmière : "Notre Seigneur vient de me faire une grande grâce. Il m'a dit : "Désormais, je ne veux

plus qu'un seul de tes regards m'échappe." Puis, fixant son crucifix, elle ajouta : "Oui, mon Jésus, c'est fini. Je ne veux plus que vous, et vous seul !" Cette parole intérieure donna à la bien-aimée soeur la force de supporter jusqu'au bout ses grandes souffrances.

"Au soir du 28 février, la pauvre mourante était si oppressée et avait tant de peine à avaler que l'on n'espérait pas qu'elle pût recevoir le lendemain la sainte communion. Mais, pendant la nuit, un grand calme se fit en tout son être, et elle dit à la soeur de voile blanc [une novice !] qui la veillait, qu'elle croyait bien pouvoir communier. "Ô mon Dieu, répétait-elle, venez, venez m'aider à mourir ... Que vous êtes bon de me donner la force de mourir !" Elle reçut en effet ce suprême viatique au matin du 1er mars, ouverture du mois de saint Joseph et premier vendredi. Une demi-heure plus tard, ses traits changèrent soudain, elle inclina la tête à gauche et, sans effort ni agonie, rendit doucement le dernier soupir. L'âme de notre chère soeur, affranchie de sa prison de terre, était montée - nous l'espérons - avec Notre Seigneur, en Paradis."[38]

"C'est un gros chagrin pour moi, écrivait Francisque à sa soeur à la réception de ces détails, car elle me protégeait tant de ses prières. Il est vrai que, du ciel, elle sera encore plus puissante, et nous vivrons plus unis. Cette mort tranquille doit nous réconforter. Sa mort semble avoir été calme, douce, un passage serein et facile entre deux mondes, la vision de Celui qu'elle avait préféré à tous et à tout, qu'elle avait servi généreusement, fidèlement, sans le voir ; la prise de contact avec cette Vérité qu'elle avait embrassée avec ardeur. C'est aussi l'avertissement que d'autres êtres chers partiront pour la patrie et, par ce chemin jonché de nos morts, nous arriverons aussi à notre terme, à notre mort. Ici, les mots trompent, c'est commencement, c'est Vie qu'il faut écrire. Ce sera l'heure où notre esprit libéré de la chair embrassera l'Esprit pour l'éternité. Avec tous nos chers morts, nous chanterons un choral puissant, sans effort, sans fatigue, sans préparation coûteuse, sans discordances, avec des voix pleines."[39]

La santé physique et morale de son père Laurent constituait pour Francisque une écharde permanente. Laurent n'était pas heureux en ménage. "Parlant de mon foyer, je ne suis pas aimable et ne peux pas l'être, avait-il écrit un jour à son fils. On me reproche jusqu'à ma nourriture et ma paresse (ce que je discute pas) ... " En outre, son organisme se détériorait. En 1934, on déplora chez lui une "nouvelle petite attaque" de paralysie. "Te voilà donc, cher papa, réduit à un carême forcé." lui écrivait alors Francisque" Sa santé s'en était trouvée et définitivement fort ébranlée[40]. Quand son fils partait au Japon, le pauvre Laurent parlait de quitter son foyer de Roanne et de rejoindre en Bretagne un ancien camarade, avec qui il terminerait ses jours, parce que, disait-il, "sa famille ne (voulait) plus de lui"[41]. Laurent avait toujours été un faible, un enfant, et désormais, c'était un malade. Il se disait (écho de sa femme Marie-Louise) dans le besoin et protestait contre ce qu'il croyait être l'abandon de ses enfants, Francisque et Janine. De Tokyo, en août 1935, Francisque pouvait écrire à son beau-frère : "Georges, papa est un malade, un grand nerveux, démoralisé par sa paralysie. Il souffre beaucoup moralement. Dans le fond, il aime trop sa fille, ses

enfants. Il souffre de ne pas rencontrer assez de sympathie, de prévenances de leur part."[42]

Francisque prêchait sa soeur, peu encline à pardonner à son père de l'avoir laissée pour vivre avec une femme, qu'elle ne pouvait aimer. Il souffrait du peu d'empressement des jeunes mariés à lui rendre visite à Roanne. S'efforçant de les excuser, il ne pouvait s'empêcher d'ajouter : "Je sais que tu es femme de coeur et que tu tiendras ta promesse d'aider papa en cas de nécessité, que tu ne laisseras aucun des miens sans secours au moins moral. Mais donner un peu de son coeur, même quand le devoir strict ne l'oblige pas, comme c'est chrétien ! J'y compte, Janine. Il me semble que c'est maman qui, du ciel, t'y invite pour la remplacer, pour remplacer tante Anne-Marie, pour me remplacer auprès de papa, de tante Maria, en leur portant un peu de ton riche amour." "Cette démarche pourra te coûter quelques sacrifices de susceptibilité ou de préférence" Il exhortait sa "belle âme grande, généreuse, à imiter le Maître et à marcher un peu sur la Route du Calvaire". Notre nouveau théologien se reprenait alors : "J'ai fait un sermon sans le vouloir. Me le pardonneras-tu ?"[43] Janine ne s'exécutait pas. Laurent s'était endetté. Sa dette s'élevait à 6.000 francs, qu'il voulait faire régler par ses enfants. "Espérons que ma belle-mère comprendra tout son devoir et que papa sera désormais contrit et sage et que l'honneur de notre nom ne restera nullement maculé par des imprudences", écrivait Francisque à Georges le 10 novembre 1935[44]. Un jour viendra où Francisque apprendra qu'une décision du tribunal de Lyon forçait Janine à verser à son père une pension alimentaire mensuelle de cinq cents francs (ramenée à trois cents après appel), qui grèvera fortement le salaire de Georges. Celui-ci se montra magnifique de courage et de patience, mais Janine en restera traumatisée le reste de ses jours.

Francisque cherchait à consoler ce père imprudent, indécis et valétudinaire. Trois de ses lettres à Laurent Dupont écrites de Tokyo cette année-là, l'une à la nouvelle de la mort de sa soeur religieuse à Paray (le 31 mars), une deuxième le 20 mai, une troisième à l'occasion de la nouvelle année (le 29 décembre), le disent avec éloquence. Tout en le plaignant, il s'efforçait de tourner son âme vers Dieu.

La lettre de condoléances pour le décès de sa soeur se transformait peu à peu en homélie, en invitation faite au vieil homme à méditer sur le sens de sa vie, à prier avec ceux qui lui furent chers et à préparer son éternité: "Il ne faut pas la pleurer, bien cher Papa, mais la prier, ta soeur, la prier comme une sainte, comme une élue. Avec ma chère maman Anne-Marie, ta soeur, là-haut, travaillera pour toi, pour ton âme. Toute sa vie, elle fut aux siens, derrière les grilles de son cloître. Tu sais quelle fut sa passion : que Notre Seigneur soit aimé de nous tous, comme elle l'aimait. Si j'ai eu cette magnifique vocation de religieux, de missionnaire, de prêtre, je le dois bien, avec le sacrifice de ma chère maman, à tous ses sacrifices, à ses prières dans le cloître de Paray. C'est bien elle qui, par ses immolations et ses prières, m'aura conduit sur cette terre du Japon, où Dieu m'appelait pour sauver les âmes, me sanctifier, prendre ma part de la Croix Rédemptrice, en la portant sur les sentiers des îles du Levant.

"De là-haut, bien cher Papa, elle continuera à te parler tendrement comme une soeur ; écoute-la comme on écoute une voix d'en-haut. Elle n'a rien négligé derrière ses grilles en fait de sacrifices, d'immolations pour se donner tout entière à son Jésus et pour qu'il nous sauve et nous sanctifie. Elle a emporté dans la mort le secret de tous ses actes d'amour pour que nous soyons moins prodigues et plus fidèles. Dieu est venu la chercher, parce qu'elle avait fini sa mission, celle de nous conduire à Jésus. Maintenant dans la gloire, elle va contempler nos pauvres âmes se donnant enfin sans retour, totalement à ce Jésus qui l'enferma toute jeune dans l'austérité d'un cloître. Ah ! si tu sais, cher Papa, retenir la leçon de sa vie de cloîtrée, tu trouveras la paix, cette paix que l'Eglise, chaque année, à Pâques, veut donner aux chrétiens par une sainte confession et une fervente communion.

"Je te souhaite cette joie de Pâques. Notre chère défunte te l'obtiendra du haut du ciel. Elle est partie avant nous, pour préparer dans la maison du Père, notre place. Ne nous affligeons pas et n'ayons pas peur ! La vraie maison n'est pas nos maisons de pierre, c'est le ciel. Soyons prêts à quitter l'exil, la vallée des larmes, pour le pays où nous attendent pères, mères, frères, soeurs, amis et surtout le Père des cieux. Bien cher Papa, je m'offre à remplacer celle qui était si bonne pour ton coeur, si charitable, si prévenante. Je suis prêt à écouter tes douleurs, je pense que, du ciel, elle m'aidera à la remplacer totalement dans sa vie d'abnégation, d'immolation, de don total au Seigneur, et de charité pour les siens. Courage, paix et joie.

"Bien cher Papa, ne pleure pas, retourne chaque jour plus près de ton Dieu. Offre ton fils au Seigneur avec la même foi que les patriarches, en chrétien généreux, offre ton âme au souffle de l'Esprit et préparons-nous tous chaque jour, à la revoir, celle que tu aimais tant. N'en doute pas, ses dernières pensées auront été pour toi, pour te confier à son Divin Epoux, à notre Mère des cieux. Rappelle-toi ses conseils et suis-les. Mon coeur souffre avec le tien. Prie aussi avec moi, tous les jours, tu lui ferais tant plaisir, à moi aussi. Pense à ton âme, comme elle y pensait et comme j'y pense. Je t'embrasse bien fort pour elle et pour moi. Regarde vers le ciel et la joie emplira ton coeur. Ton fils. - Francisque."[45]

Joies familiales

Belle compensation à ces tristesses, tandis qu'à Tokyo il se disposait à émettre sa profession perpétuelle le jeune couple de Georges et de Janine donnait à Francisque un grand bonheur au cours de l'été 1935. Janine allait être mère. "Je suis fou de joie !", lui écrivait-il. Et aussitôt, repensant à sa récente semonce . "Chère petite soeur, avant cette lettre, tu en auras reçu une autre un peu vive. Pardonne-moi. Si j'avais su ton état et toutes ces circonstances, j'aurais été plus miel. Mais tu comprendras aussi ma situation. Je voudrais tant, tant et tant une réconciliation avec Roanne, plus de compréhension mutuelle. J'espère que cette naissance sera le trait d'union, le signe de réconciliation, l'occasion unique."

Il criait : "Banzaï ! Banzaï ! En japonais : Bravo ! Bravo ! ou Vivat ! Vivat ! Omedeto gozaimas ! Félicitations ! .... Bons baisers, bien chère petite Janine !"

On lui proposait d'être parrain de l'enfant à naître, qui, si c'était un garçon, se prénommerait Frantz en signe de souvenir perpétuel de Francisque. Celui-ci opposa quelques réserves sur le parrainage (le droit canonique interdit au prêtre d'être parrain). Cependant il comprenait fort bien que le frère de Georges puisse signer les registres, tandis que lui-même serait parrain "par la pensée, par le coeur, par le désir, oh oui, mille fois !" En revanche, le prénom Frantz ne le satisfaisait guère. Pourquoi pas François ? Il partait en bataille. "Je ne suis pas d'avis de ces prénoms raccourcis, diminutifs, déformations païennes du vrai nom, du nom de son saint patron, véritable laïcisation d'un symbole chrétien." "Tu m'objecteras, écrivait-il à sa soeur : Francisque ? [Mais] ce nom vient directement du latin et a le même sens que François, c'est François plus proche du latin" "Si François ne vous plaît pas, je ne vois guère autre chose." "Frantz évoque l'Alsace, c'est assez gentil. Ce nom a l'avantage d'être court. Je ne sais pourquoi on n'aime pas dire François tout court. C'est pourtant rapide, cela sonne bien français ! Peut-être, quelle sottise ! cela évoque 'François les bas bleus'. Plusieurs beaux noms ont été ainsi tournés en ridicule, les plus belles trouvailles de la chrétienté ont été déformées dans certaines régions. Ainsi, Benoît, le grand fondateur des Bénédictins, des moines défricheurs, fait maintenant penser à un imbécile, c'est triste !" Et Francisque revenait à François, dont il ne croyait pas la réputation si fâcheuse. Tout nom de saint est beau, et, si le patron de l'enfant devait être saint François de Sales, cela suffirait au parrain salésien. En revanche, il annonçait que Régis préconisé par tante Maria, probablement par dévotion envers saint François Régis, vénéré à La Louvesc, ne lui plaisait pas du tout. "Les noms très rares ne sont pas les plus jolis ; dans cette question, les plus communs sont encore les plus beaux. Ils sont communs par le nombre, ce qui indique le bon sens de nos pères très chrétiens et leur foi solide, leur attachement aux noms des apôtres : Paul, Pierre, Jean, Marie."

Au cas où le bébé serait une fille, Francisque se lançait alors dans une petite dissertation sur les prénoms féminins. Guerre encore aux déformations. "C'est la tâche de notre époque de reconstruire la cité chrétienne, donc, en face des païens, de faire claquer les plus beaux noms de la chrétienté. Voilà mon idée. Donc, sur l'acte de baptême : Marie-Josèphe, très bien. Mais on peut mettre en tête un autre nom qui resterait celui de l'usage courant, un nom court, bien sonnant, bien chrétien et aussi bien français." Et il alignait une vingtaine de noms pourvus selon lui de ces qualités, de Geneviève, Blanche et Anne, à Odile, Claire, Marguerite et Suzanne. "Restez bien libres, concluait-il bravement au chapitre des prénoms, mais du bon goût, s. v. p., du sens chrétien. Regardez surtout :le patronage. Sans doute tous les saints se valent, mais il vaut mieux que ce soit une fête chère aux coeurs catholiques et français, une fête liturgique marquée dans le calendrier de l'Eglise."

"Il faut penser à l'influence que peut avoir un patronage sur la vie d'une âme. Il faut penser à l'adolescent de demain qui cherche un appui dans son saint patron. Si la vie de ce patron est obscure, effacée, peu commémorée dans la liturgie, l'influence du patronage est nulle. L'enfant ne priera jamais son patron, n'en connaîtra jamais la vie, n'en célébrera jamais la fête. Déplorable !" Il

prétendait alors "fermer la parenthèse", mais ne pouvait s'empêcher d'insister : "Ton sens chrétien, ton bon goût et ceux de ton entourage sauront imposer au petit être un beau nom bien chrétien, bien français, de bon goût, surtout sans déformation, sans diminutif stupide, comme si on n'avait pas le temps de dire un nom de trois ou quatre syllabes tout entier, sans l'escamoter. C'est une aberration quand on y réfléchit. Il est aussi rapide de dire François que Frantz avec un peu d'habitude. Il faudra veiller à ne pas laisser prendre par des voisins ou amis, parents, les premiers temps la mauvaise habitude de laïciser, séculariser, déformer le nom de baptême."

Comme elle pouvait s'y attendre, Janine recevait avec des félicitations une pluie de conseils du grand frère missionnaire. Après les considérations sur le prénom, les recommandations personnelles lui arrivaient surabondantes, parfois désordonnées (Elles ont été réorganisées dans la copie qui suit), toujours pressantes, chaleureuses, dictées par l'amour extraordinaire que Francisque éprouvait envers sa soeur. Un pèlerinage à Lourdes avait mis le futur enfant sous le patronage de Marie. "Je suis heureux, Janine, que tu aies mis ce grand événement sous la protection de Notre Dame de Lourdes ! Comme je vais prier pour toi, inutile de te le dire tout au long.

"Vis ces mois-ci d'une grande vie chrétienne ! Pas de mondanités, pas de légèretés, de la force et de la joie chrétienne. Vie d'union avec le petit être qui se forme en toi. Tu formes son corps et son âme d'une certaine façon, en ce sens que les réactions de ton âme, de ton tempérament agissent sur le corps qui se forme. Et tu sais quelle relation étroite existe entre l'âme et le corps. Si ta santé physique, ton calme sont décisifs pour le tempérament du petit être, tes états d'âme présents, ta sainteté actuelle ne le sont pas moins pour son âme. Consacre à la Vierge et à Dieu ce cher petit ange que Dieu te donnera, dont tu portes l'espérance.

"Du calme, de la patience, de la volonté, soigne-toi bien, sois fidèle jusqu'au bout aux prescriptions de la Faculté ! Surtout repos ! Ne sors pas trop, ne te fatigue pas, laisse bien loin de ton esprit, de ton foyer, les préoccupations et obligations mondaines. Sans doute, c'est un peu une vie de moniale qu'il te faut mener. Mais quand tu méditeras sur le beau rôle qui t'échoit, sur les riches conséquences qui seront la conclusion de toutes tes immolations, privations, sacrifices, de ces mois vécus austèrement, saintement, en esprit de résignation, d'acceptation joyeuse, comme la Vierge mère, quand tu songeras à la petite vie qui grandit en ton sein, qui demain sera la fierté de ton foyer, qui t'unira encore plus à ton mari, à cette vie qui sera ta joie, ta fierté, ta consolation, peut-être un prêtre, un religieux, un grand saint ou une grande sainte, alors rien ne comptera plus. Offre-le déjà à Dieu, par les mains de Notre Dame. Offre-toi avec lui, comme une même et sainte Hostie. Sois généreuse, Janine, pour lui, pour une âme !!! Je prie beaucoup pour toi.

"Prépare ton âme à ton rôle de mère. Choisis tes lectures. Pas de romans pendant cette période (souligné). Demande à ton confesseur les ouvrages à lire, en principe tout ce qui a trait à l'éducation des enfants, à l'initiation des petits enfants à la vie chrétienne. Il y a aussi des livres pour futures mères. Consulte la revue de

l'Association du Mariage Chrétien, elle t'indiquera un bon choix de livres. Et puis, lis l'Evangile, souvent, l'Introduction à la vie dévote, l'Imitation. Prie beaucoup et médite. Vis en union intime avec Jésus Hostie. Approche-toi souvent de la Table sainte (souligné). Tu sais physiologiquement l'influence de la mère sur le corps et l'âme du petit être pendant cette période. L'enfant sera beaucoup ce qu'est la mère physiquement et moralement à cette époque. Il importe donc que tu sois calme, recueillie, l'imagination en paix et dirigée plutôt vers les choses du ciel, de l'âme. Nourris ta pensée, ton coeur, tes sens, de visions chrétiennes, de sentiments et d'idées chrétiennes."

Francisque ne se lassait pas. "Je te recommande "Lettres et Essais" du lieutenant de vaisseau P[ierre] Dupouey et la brochure de Mireille Dupouey ; les ouvrages de Marie Fargues sur l'éducation des petits : "Méthodes actives dans l'enseignement religieux", "Pour travailler avec le Bon Dieu"[46]. N'oublie pas ton immense responsabilité et ton rôle magnifique : coopérer avec Dieu à la Création, et cela de façon intime, très intime. Prie, prie, communie, communie, sois patiente. Vis du Christ, avec Lui, en Lui, pour Lui et par Lui. Du calme, de la confiance. Je sais combien Georges t'évitera tout ce qui pourrait t'émotionner, te tracasser. Mais, je t'en prie pour cette chère petite âme que Dieu va vous confier, sois forte, calme, obéissante, persévérante, laisse-toi bien soigner, et accepte avec joie les mille inconvénients, sacrifices de ton état. Unis-toi à Notre Dame, mère de Jésus, imite-la. Sois sacrifiée."

Il allait quand même devoir s'arrêter. "Aie confiance en Dieu, ne crains point. Courage, confiance, patience. Mon coeur est près de toi. Tu sais que mon affection te reste entière. Prie tante de Paray, notre chère petite maman, Jeanne d'Arc, ta patronne. Je t'aime bien, ma petite soeur, je voudrais être près de toi. Mais Georges me remplace. Allons, sois bien sage, chère petite soeur et maman. - Francisque."[47]

Frantz Durget vit le jour le 29 janvier 1936. Le débat sur le prénom Frantz s'était terminé. "D'ailleurs, c'est un nom très en vogue en Alsace et cette province est très française, la province de mon service militaire ! Encore une raison de plus pour que mon filleul me soit cher", écrivait alors Francisque. Et de se réjouir de la date de la naissance, car saint François de Sales, son patron et celui de la Société salésienne, était alors fêté le 29 janvier. La coïncidence lui paraissait providentielle. "Remercions Dieu que ton fils et mon filleul soit venu le jour de ma fête, écrivait-il à Janine. Saint François de Sales nous fait un beau cadeau, et il protègera bien ce cher petit chrétien. Nos chers morts n'auront pas été étrangers à ce concours de circonstances. De là-haut, ils se réjouiront et veilleront bien sur Frantz." Et, à Georges : "Mes félicitations, Georges, et ensemble Deo gratias ! A Dieu, d'abord, notre merci de t'avoir donné un fils, de t'avoir fait père, responsable d'une âme de chrétien. A Lui, merci, parce que c'est un fils et qu'il est bon que ce soit ainsi. Merci à Lui de nous l'avoir envoyé le jour de la fête de mon saint Patron, qui sera le sien. C'est le signe, pas vrai ?, un signe providentiel et un signe de chair, que Dieu nous veut bien unis, bien frères. Pour cela aussi, merci. Merci enfin parce que tout s'est bien passé, et que Janine et bébé vont bien."[48]

L'inauguration officielle du scolasticat (8 décembre 1935)

A partir de l'école professionnelle, l'oeuvre salésienne s'était développée depuis les débuts de Francisque en théologie. On y avait ouvert un patronage. Les enfants commençaient à venir, écrivait Francisque en juin. Garçons et filles ensemble, car, ici, on n'a pas l'habitude, quand les enfants sont jeunes, jusqu'à dix ou douze ans, de bien séparer les sexes. Ce serait incompréhensible au Japon. Toutefois, remarquait-il, "à la louange de l'Etat japonais", à l'école la séparation est bien nette.[49]

L'inauguration officielle du scolasticat qui, désormais, abritait Francisque eut lieu fin 1935. On évoqua alors les débuts misérables de l'institution. Elle était née à Miyasaki, dans l'île de Kiu-Shiu, qui avait vu arriver en février 1926 la première expédition salésienne au Japon. Ce fut d'abord un pauvre logis ouvert à tous les vents. Quatre chambres le composaient, la cour comptait cinquante mètres carrés, la maison était de bois et les murs de carton. Il est vrai que les scolastiques retrouvaient là le type d'habitation habituel dans la région.[50] Le scolasticat n'y demeura pas longtemps. Presque chaque année, il fut transféré, s'améliorant avec les déplacements successifs. Et, au fur et à mesure des déménagements, non seulement il devenait plus spacieux, mais sa population augmentait. Le dernier transfert venait de lui faire franchir un millier de kilomètres pour l'installer à Tokyo, où Francisque l'avait vu construire en un temps record auprès du noviciat du P. Tanguy. Une douzaine de scolastiques y logeaient, japonais pour la moitié.

Le 8 décembre, l'archevêque de Tokyo, Mgr Chambon vint bénir le local. De nombreux missionnaires, relevant de plusieurs familles religieuses, lui tenaient compagnie. Tous les coopérateurs salésiens de Tokyo étaient présents. Pour honorer et divertir ces personnalités, on leur offrit en soirée une "académie" musico-littéraire, que le chroniqueur salésien jugea "des plus réussies". La plus grande salle du logis avait été transformée en théâtre. Ses murs fraîchement crépis avaient été recouverts de draps piqués de drapeaux, ceux du pape et ceux du Japon. Les scolastiques assuraient la partie musicale, les petits artistes du patronage la partie dramatique. "Tous authentiques païens", se délectera à annoncer le chroniqueur du *Bulletin salésien*. En fin de séance, le Père Tanguy remercia l'archevêque et tous ses hôtes de leur présence, les assurant de la fidèle collaboration des fils de saint Jean Bosco. Et Mgr Chambon clôtura la fête pour dire la joie que cette journée lui avait procurée. Puis, tourné vers les deux cents petits patronnés accourus pour la fête, il ajouta dans leur langue : "Ce que je voudrais redevenir enfant comme vous, pour profiter des bienfaits d'une éducation si paternelle !"[51]

Tel était le genre d'apostolat que notre nouveau théologien entendait pratiquer le plus tôt possible dans son pays d'élection.

Notes

1. Aux Ménilmontagnards, Turin, 5 décembre 1934 ; dans *La Chronique du P. S. P.*, janvier 1935, p. 6.

2. Aux Ménilmontagnards, vers le 1er janvier 1935, *La Chronique du P.S.P.*, février 1935, p. 30-32.

3. *Rapports des évêques des Missions Etrangères de Paris,* 1935, Tokyo, p. 2-3. Ces Rapports annuels imprimés peuvent être consultés aux archives des Missions Etrangères, 128, rue du Bac, Paris, 7ème.

4. Ces notes sur le patriotisme japonais ont été empruntées à l'article du P. Dossier, m.e.p., "L'âme japonaise", dans le *Bulletin salésien*, 1933, p. 22-23. Inutile de préciser que Francisque avait étudié cet article à Turin.

5. Je m'inspire ici de l'article de H. Mora, m.e.p., "Le shintoïsme", dans S. Delacroix, *Histoire universelle des missions catholiques,* t. IV, Paris, 1958, p. 198 ; ainsi que de celui du P. Dossier, m.e.p., "L'âme japonaise", dans le *Bulletin salésien*, 1933, p. 19-24.

6. Pour les notes sur la religion au Japon, je m'appuie ici sur deux articles de H. Mora, m.e.p., "Les missions du Japon" et "Le shintoïsme", dans S. Delacroix, *Histoire universelle des missions catholiques*, t. III, Paris, 1957, p. 292-295 ; t. IV, Paris, 1958, p. 198-199.

7. Mgr Chambon, dans *Rapports des Evêques des Missions Etrangères*, 1933, Tokyo, p. 3.

8. P. Dossier, m.e.p. dans le *Bulletin salésien*, janvier 1933, p. 22.

9. V. Cimatti, "Mission salésienne de l'île Kiou-Siou", *Bulletin salésien,* 1933, p. 336.

10. *Rapports des évêques des Missions Etrangères*, 1931, Tokyo, p. 3.

11. *Rapports des évêques des Missions Etrangères*, 1933, Tokyo, p. 4.

12. V. Cimatti au Recteur majeur Pietro Ricaldone, Tokyo, 25 mars 1933, *Bulletin salésien*, juin 1933, p. 169.

13. Récit dans les *Annales des Soeurs de Saint-Paul de Chartres*, reproduit dans le *Bulletin salésien*, 1934, p. 277-278.

14. J. Tanguy, "Tombé sur la brèche", *Bulletin salésien*, 1935, p. 309.

15. *Rapports des évêques des Missions Etrangères*, 1934, Tokyo, p. 5.

16. Photographie de "la librairie salésienne de Tokyo", dans le *Bulletin salésien,* 1934, p. 370.

17. A Janine, 17 février 1935, *Lettres*, p. 76.

18. A tante Maria, Tokyo, 17 février 1935, *Lettres*, p. 144.

19. D'après Mgr Chambon, dans *Rapports des évêques des Missions Etrangères,* 1930, Tokyo, p. 3.

20. *Rapports des évêques des Missions Etrangères*, 1931, Tokyo, p. 4.

21. *Rapports des évêques des Missions Etrangères*, 1932, Tokyo, p. 8.

22. *Rapports des évêques des Missions Etrangères*, 1933, Tokyo, p. 4-5.

23. *Rapports des évêques des Missions Etrangères*, 1934, Tokyo, p. 4-5.

24. A Janine, Tokyo, 18 avril 1935, *Lettres*, p. 83.

25. A tante Maria, Tokyo, 29 juin 1935, *Lettres*, p. 147.

26. "Une troisième fondation à Tokyo", *Bulletin salésien*, mars 1936, p. 70-72.

27. A Janine, Tokyo, 18 avril 1935, *Lettres*, p. 83.

28. René Caro, "Un voyage plein d'enseignements", dans *Bulletin salésien*, février 1932, p. 60.

29. Mateo Crawley-Boevey, dit le Père Mateo (1875-1960), né au Pérou d'un père anglais et d'une mère péruvienne, ordonné prêtre dans la société des Pères de Picpus, était l'apôtre de l'intronisation du Sacré-Coeur dans les familles. En cette année 1935, il se consacrait à une tournée de conférences dans les communautés missionnaires d'Extrême-Orient.

30. A Louis Micolon, Tokyo, 19 avril 1935, *Lettres*, p. 245-248.

31. A Louis Micolon, Tokyo, 22 septembre 1935, *Lettres*, p. 250, 251.

32. Ce détail sur le japonais dans une lettre à Janine, Tokyo, 17 février 1935, *Lettres*, p. 77.

33. A Louis Micolon, Tokyo, 22 septembre 1935, *Lettres*, p. 249-250.

34. A Janine, Tokyo, 24 mars 1935, *Lettres*, p. 79.

35. A Louis Micolon, Tokyo, 22 septembre 1935, *Lettres*, p. 248, 251.

36. A tante Maria, Tokyo, 24 octobre 1935, *Lettres*, p. 148.

37. A Georges Durget, Tokyo, 24 mars 1935, *Lettres*, p. 80.

38. Voir la notice imprimée anonyme, *Soeur Anne-Marie Dupont, 1872-1935*, p. 18-19.

39. A Janine, Tokyo, 18 avril 1935, *Lettres*, p. 82.

40. Laurent Dupont à Francisque, Roanne, 10 décembre 1930, *Lettres*, p. 167 ; Francisque à son père Laurent Dupont, Turin, 23 février 1934, *Lettres*, p. 167 ; Francisque à Janine, Turin, 24 février et 12 juin 1934, *Lettres*, p. 56, 60.

41. A Janine et Georges, Turin, 6 décembre 1934, Lettres, p. 67-68.

42. A Georges, Tokyo, 10 août 1935, *Lettres*, p. 88.

43. A Janine, Tokyo, 2 juin 1935, *Lettres*, p. 84.

44. A Georges, Tokyo, 10 novembre 1935, *Lettres*, p. 92.

45. A Laurent Dupont, Tokyo, 31 mars 1935., *Lettres*, p. 169.

46. L. Chaigne, "Dupouey, Pierre et Mireille", *Catholicisme*, t. III, col. 1188. Les *Lettres et Essais* venaient d'être publiés au Cerf en 1934. G. Jacquemet, "Fargues, Marie", *Catholicisme*, t. IV, col. 1101-1102. Le livre *Méthodes actives dans l'enseignement religieux*, qui contribua au renouvellement de l'enseignement du "catéchisme", venait d'être publié au Cerf en 1934.

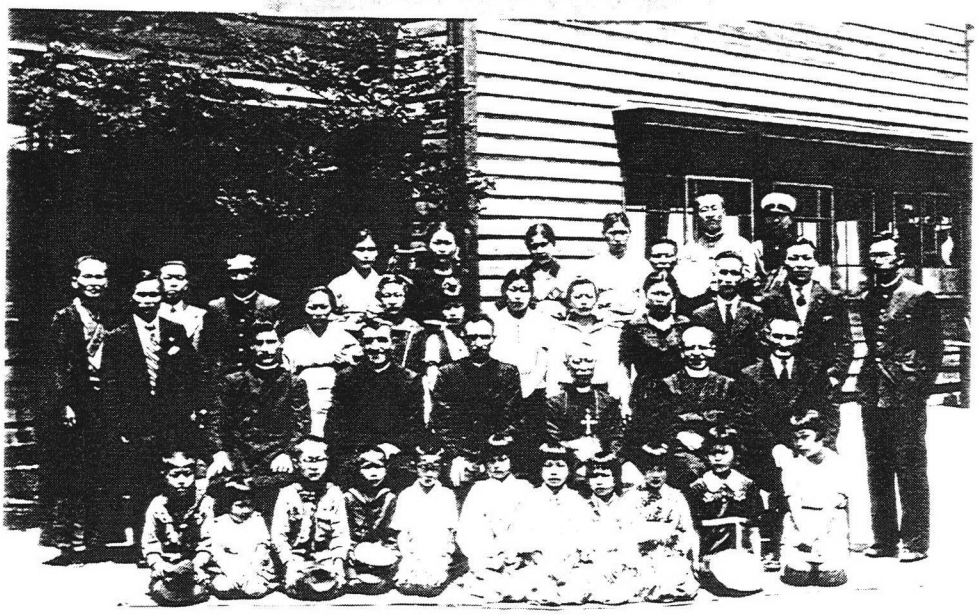
47. A Janine, Tokyo, 10 août 1935, *Lettres*, p. 86-88.

48. A Janine et à Georges, Tokyo, 22 février 1936, *Lettres*, p. 93-94.

49. A Janine, Tokyo, 2 juin 1935, *Lettres*, p. 84.

50. En voir une photographie dans le *Bulletin salésien*, mars 1936, p. 72. Le lecteur attentif constate aussitôt que les "cinq mètres carrés" que l'article voisin attribue à la cour primitive ne peuvent résulter que d'une erreur de communication.

51. D'après l'article "Une troisième fondation à Tokyo", *Bulletin salésien*, février 1936, p. 70-72.



- Tokyo, Yokohama 1972

Chapitre septième

L'APOSTOLAT DU THEOLOGIEN FRANCISQUE DUPONT

La volonté apostolique de Francisque

Francisque s'était mis en 1935 au service du patronage de l'école professionnelle, puis il s'était intéressé à celui de Mikawajima. Cependant sa trop faible connaissance du japonais le paralysait encore dans sa volonté d'apostolat. "Sais tu, écrivait-il à l'ami Micolon au bout d'une année, que c'est terrible d'avoir à étudier le japonais en plus [de la théologie] ? Oh, quelle langue difficile et les caractères ... ! On s'étonne après cela du lent progrès de la foi, mais le missionnaire est paralysé par la langue. Prie pour moi à ce sujet. Tu connais combien j'aimais parler et écrire, surtout parler. C'est une rude privation et humiliation de me sentir incapable d'improviser, d'exprimer ma pensée comme je le voudrais. J'en souffre surtout à cause de la hâte que j'ai de faire du bien. J'espère que Dieu bénira ces humiliations."[1]

L'Oratoire salésien de Mikawajima en 1936

C'est dans l'oeuvre fondée par le Père Piacenza à Mikawajima, dénommée par les salésiens "Oratoire St Jean l'Evangéliste", que Francisque déploiera progressivement son zèle apostolique. Il commencera de la fréquenter régulièrement au cours du quatrième trimestre de 1935, alors que le P. Pedro Escursell y avait succédé au pionnier, le P. Piacenza. La paroisse de Mikawajima disposait désormais, auprès d'une usine d'engrais chimiques répandant des odeurs nauséabondes, d'une résidence pour le curé, d'une grande salle tenant lieu d'église et de locaux pour un patronage florissant. Un oratoire, au sens salésien du terme, y avait pris forme.

L'oratoire St Jean l'Evangéliste était très vivant. Tous les après-midi, son portail s'ouvrait. Deux à trois cents garçons et fillettes remplissaient la cour de cris, de rires et de jeux. A la sortie de l'école, ils venaient s'y dégourdir les jambes. Et ils trouvaient là des salles d'étude pour étudier leurs leçons et rédiger leurs devoirs scolaires. "Une riche aubaine pour eux, écrivit le P. Tanguy, quand on pense que le logis familial de l'écolier japonais est très souvent un appartement de trois ou quatre chambrettes fort étroites où doit vivre un régiment de frères ou soeurs dont plusieurs en bas âge".

Le dimanche matin, quand Francisque arrivait de son scolasticat après une heure de trajet en train électrique, la cour était à peu près vide. C'était l'heure de la messe, célébrée dans l'unique salle de réunion de l'oeuvre. Archi-pleine

d'enfants le soir, elle était le matin à peu près remplie d'adultes, les femmes d'un côté avec leurs voiles de mousseline blanche couvrant leur chevelure, les hommes de l'autre côté. Au fond de la salle deux grands panneaux avaient été ouverts. L'autel et son tabernacle étaient ainsi offerts à l'adoration des chrétiens. Le P. Tanguy, qui avait été curé intérimaire, calculait que, le dimanche, environ trois cents fidèles participaient à la messe et s'approchaient de la sainte table. Il faut croire que tous les baptisés se déplaçaient, puisque, selon une statistique religieuse de juillet 1935, la paroisse comptait alors deux cent soixante-dix catholiques et que, dans l'année, quarante-et-un baptêmes avaient été conférés.

Le dimanche après-midi, ce n'était plus trois cents, mais six cents, sept cents enfants et plus qui se pressaient dans la cour. Balle au camp, parties de ping-pong disputées par des fillettes parées de leurs kimonos; balançoires, pas de géants, parties de base-ball arbitrées par un jeune salésien, agrémentaient le terrain. Vers dix-sept heures, une clochette interrompait les jeux. "Sur deux files bien sages, garçons d'un côté, fillettes de l'autre, tout ce peuple d'enfants entrait dans la salle, qui, d'église le matin, était redevenue salle de réunion. Et là, assis sur leurs talons, le benjamin de la famille attaché sur le dos du frère ou de la soeur aînée, ils entendaient une belle histoire, "empruntée, écrivait le P. Tanguy, soit à leur riche folklore, soit à la Bible [Ancien Testament], soit à l'Evangile, histoire que de grandes images rendaient vivantes." La séance se terminait quelquefois par une distribution de bonbons, et toujours par celle des bons points de présence. En veillée, le cinéma faisait salle comble, et, dans la cour, de nombreux retardataires tentaient de saisir quelques scènes à travers les fenêtres restées ouvertes. Pour certaines fêtes, telles que Noël, un bazar de charité rassemblait jusqu'à 1.500 enfants du quartier. La générosité des élèves d'établissements aristocratiques tenus par des religieuses - Dames de Saint-Maur, Soeurs de Saint Paul de Chartres, Dames du Sacré-Coeur - fournissait tous les cadeaux, vêtements, jouets, livres, douceurs, qui récompensaient l'assiduité des patronnés et attiraient de nouvelles recrues.[2]

Francisque confirmait. "J'ai passé la fête de Noël à notre patronage de Mikawajima, expliquait-il à tante Maria le 30 décembre 1935. Nous avons fait une distribution de jouets et gâteaux à plus de 2.000 enfants. Plusieurs ambassadeurs étaient venus assister à l'arbre de Noël, les communautés de soeurs françaises qui tiennent à Tokyo de grands collèges pour l'aristocratie (Dames de St Maur, du Sacré-Coeur, de St Paul de Chartres) avaient donné des automobiles de cadeaux."[3]

La paroisse comptait un groupe de jeunes filles rattaché à l'association Shimaikwai (Union de Jeunes Filles), fondée et dirigée par des missionnaires catholiques. Avec, en 1935, cinq mille membres, dont deux mille chrétiens, elle avait pour but l'éducation morale de la jeune fille, l'organisation de ses loisirs, l'entraide fraternelle, la préparation à la vie civique et familiale. L'association s'adressait à toutes les jeunes filles, riches ou pauvres, païennes ou chrétiennes. Ce mouvement suscitait de grands espoirs dans la communauté catholique. Imprégné d'esprit chrétien et chevaleresque, il proposait comme modèle, aux jeunes filles nippones, la Vierge Marie, exemple de pureté et de sacrifice.[4]

Sous la conduite de son curé, le P. Escursell, la paroisse montra une belle vitalité au cours du premier trimestre de 1936. Pour les fêtes du Premier de l'An, les militants et militantes d'Action Catholique confectionnèrent le traditionnel gâteau de riz pour les pauvres du quartier. Le 11 février, fête nationale, deux cents familles pauvres, dont les enfants fréquentaient le patronage, vinrent choisir un lot de vêtements d'hiver. Tous les jours, sauf le dimanche, une centaine de petits arrivaient matin et soir au jardin d'enfants de la paroisse. Un dispensaire gratuit, où soigneraient quatre médecins catholiques, était sur le point d'ouvrir ses portes.

On comprend que, dans ce contexte effervescent, notre Francisque, aux sympathies bien connues pour le scoutisme, ait été invité dès l'automne 1935, à créer pour les garçons de Mikawajima un groupe scout analogue à l'association féminine Shimakwai, c'est-à-dire propre à développer leur éducation morale et physique et à les préparer à la vie. Le scoutisme sera son oeuvre apostolique majeure jusqu'au sacerdoce en 1938.

Le scoutisme préconisé à Mikawajima

Rude entreprise, qu'il n'accepta que "par obéissance". Car ce scoutisme nippon ne pourrait correspondre en tous points au scoutisme français de Saint-Gildas. Il flaira d'emblée les difficultés auxquelles il se heurterait. Quoi qu'il en soit, il entreprit, pour la présenter à ses petits nippons, l'étude systématique du scoutisme de Baden Powell à travers le livre programme du P. Jacques Sevin, justement intitulé *Le Scoutisme*, ouvrage paru en troisième édition chez Spes en 1933. C'était urgent, puisque les premiers engagements publics (promesses) devraient être pris aux alentours de Pâques 1936.

"L'âme du scoutisme, son principe vital et sa vivante expression, c'est la promesse et la loi scoutes", enseignait le P. Sevin. (Toutes les citations entre guillemets sont ici empruntées au livre du P. Sevin.) L'Anglais Baden Powell donnait à la promesse scoute la forme suivante : "Sur mon honneur, je promets de faire tous mes efforts pour : 1° remplir mes devoirs envers Dieu et envers le roi, 2° aider mon prochain en toutes circonstances, 3° observer la loi scoute." Cette religion de l'honneur convenait à merveille au tempérament japonais. Le roi était pour lui le mikado, qu'il confondait volontiers avec une sorte de Dieu. C'était sa patrie. Les chrétiens donneraient au mot Dieu toute sa force. La formule de la promesse serait donc compréhensible aux futurs scouts de Mikawajima.

Cependant, il leur faudrait s'entendre sur le contenu de la "loi scoute", à laquelle ils déclareraient se soumettre. L'abbé Dupont énonçait ses dix articles, puis les commentait de son mieux à la suite de son auteur. C'était :

1. L'honneur d'un scout est d'inspirer confiance.
2. Le scout est loyal au roi et à ses officiers, à ses parents, son pays, ses patrons et ses subordonnés.
3. Le devoir d'un scout est de se rendre utile et d'aider son prochain.

4. Le scout est l'ami de tous et le frère de tout autre scout, à quelque classe sociale que celui-ci appartienne.

5. Le scout est courtois.

6. Le scout est bon pour les animaux.

7. Le scout obéit aux ordres de ses parents, de son chef de patrouille, de son scoutmestre, sans récriminer.

8. Le scout sourit et siffle dans toutes ses difficultés.

9. Le scout est économe.

10. Le scout est pur dans ses pensées, ses paroles et ses actes.

Mieux que des injonctions, les dix articles "définissaient" le scout authentique. "Les dix articles de la loi énoncent des faits, des définitions, avertissait le P. Sevin. Le chef [Baden Powell] nous dit : voilà ce qu'est un scout : homme d'honneur, loyal, dévoué, courtois, bon, joyeux, obéissant, pur, etc. Qui ne s'efforce pas de devenir tel, n'est pas un scout et n'en gardera pas longtemps l'uniforme. Que ce soit bien entendu dès votre entrée."

Voyons sommairement ce qu'impliquaient, selon Baden Powell, ces dix articles. le premier surtout, clef de voûte du système éducatif scout. "L'honneur d'un scout est d'inspirer confiance." D'abord, la franchise. La loi dit équivalemment aux nouveaux venus : un honnête homme ne ment pas. Nous vous traitons en hommes. Il est entendu que nous avons confiance. Un scout qui mentirait pourrait être invité à rendre son insigne ou même à se retirer de l'association. Cette entente préalable est indispensable à l'existence même du système. Si le scout n'a pas assez de principe intérieur pour être parfaitement franc et honnête, la surveillance devra être resserrée au détriment de la formation à la liberté et à l'initiative, et l'on retombe dans le genre de discipline qui a pour axiome fondamental la défiance du supérieur envers l'inférieur. "Nous, scouts, nous estimons au contraire, dit Baden Powell, que la seule discipline qui dure est celle qui vient de l'intérieur. Et voici comment nous procédons : on apprend à l'enfant ce que c'est que l'honneur, ce que c'est que la conscience. Après quoi, on lui fait un point d'honneur de faire tous ses efforts pour accomplir ce que sa conscience lui indique comme devoir." Le scoutisme est une pédagogie de l'honneur, de la liberté et de l'inventivité. Au lendemain de son débarquement au Japon, Francisque l'avait vue appliquée avec succès au petit séminaire de Miyazaki sous le gouvernement du P. Caro. "Quand on libère les enfants de la gangue des pièces [de théâtre] toutes faites, où ils ne créent rien, n'inventent rien, sinon des rôles appris par coeur et souvent sans joie, ils nous découvrent alors des talents insoupçonnés de poètes, de psychologues, d'acteurs et de metteurs en scène : ils se révèlent parfois dramaturges brillants. Bravo, Père Caro, pour votre audace et votre confiance !"[5]

Le loyalisme envers l'autorité réclamé par le deuxième article convenait à merveille au Japon militarisé des années 1930. Le scout est un homme sur qui l'on peut compter, un "loyal serviteur", comme l'écuyer du chevalier français Bayard. Qui l'a pour chef, sait qu'il ne sera pas lâché par lui.

Le troisième article : "Le devoir d'un scout est de se rendre utile et d'aider son prochain", énonçait un devoir à faire passer avant tout le reste, fallût-il sacrifier son plaisir, sa commodité, sa sûreté personnelle. Le scout doit en toutes circonstances être prêt à opérer un sauvetage, à secourir la victime d'un accident. Il s'efforce d'accomplir chaque jour une bonne action, si modeste soit-elle, une B. A., terme tombé en France dans le langage courant. "Servir !" Tel est le mot d'ordre, le fond même du scoutisme d'après Baden Powell. "Pas de jour sans un exploit qui le couronne", selon un héros de Shakespeare. Le scout incarne le dévouement à toute réquisition et sans réquisition. Le vrai scout se doit d'acquérir une qualité : l'esprit de dévouement, puis les connaissances pratiques : secourisme, débrouillardise, qui lui permettent de se dévouer intelligemment. Ce qui manque à tant d'hommes pour se mettre au service d'autrui, ce n'est pas tellement le courage et la générosité, que le savoir-faire. On n'aime à faire que ce que l'on sait bien faire. La "Bonne Action quotidienne" apprend le dévouement. Elle dresse personnellement le scout à se dévouer, fin propre de la prescription. La valeur d'une troupe se mesure, non à la multiplicité des brevets conquis par elle, signe de ses compétences, mais à son estime et à la pratique de la Bonne Action.

La fraternité, la courtoisie, l'obéissance réclamées par les règles 4, 5 et 7 trouvaient dans les petits Nippons un écho favorable. La sixième règle : "Un scout est l'ami des animaux" les surprenait. Mais on sait que les garçons sont souvent cruels dans leurs jeux. Entraver le développement de leurs instincts barbares, leur apprendre à soigner les animaux domestiques n'est donc pas superflu. Au reste, les directives du mouvement n'ont jamais incité les scouts à une quelconque sensiblerie envers leurs "frères inférieurs". Le scout évite donc de les faire souffrir et ne tue que les animaux malfaisants ou ceux qui doivent servir à son alimentation.

La huitième règle : "Un scout sourit et siffle dans toutes ses difficultés" pouvait étonner. Il fallait la bien comprendre. C'est dans les difficultés, les contrariétés, les duretés de la vie que le scout averti s'efforce de conserver le sourire. Le P. Sevin commentait : "Quand il reçoit un ordre, il obéit joyeusement, rapidement et non avec la lenteur d'un chien qu'on fouette. Les scouts ne doivent pas grogner à la fatigue. Dans leurs embarras, ils ne doivent ni pleurnicher, ni s'attraper mutuellement, ni jurer, mais conserver leur sourire et continuer à siffloter. Dans n'importe quelles circonstances désagréables, forcez-vous à sourire immédiatement, sifflez un air et cela vous remettra d'aplomb. ... Souriez, sifflez une chanson : découragement et mécontentement s'envoleront." Cette huitième règle de la loi scoute était une école de maîtrise de soi.

Il paraît qu'à l'origine la loi scoute ne comprenait que neuf articles. On demanda à Baden Powell pourquoi il n'y avait pas fait figurer la pureté. "Mais parce que la pureté est la chose la plus importante du monde, aurait-il répondu. L'inscrire à côté de l'économie ou de la bonté envers les animaux (règles 6 et 9) semblerait la mettre sur le même plan que ces vertus secondaires." Cependant, après réflexion, il finit par ajouter la règle 10 : "Un scout est pur en pensées, en paroles et en actions." Une explication très militaire la commenta : "C'est-à-dire, que [le scout] méprise le jeune serin qui raconte des saletés et, pour lui-même, il

ne cède ni à la tentation, ni d'en parler, ni d'y penser, ni d'en faire. Un scout est pur de corps et d'âme, il est viril." Cet appel à la virilité convenait tout à fait à notre abbé Dupont.

Considérée dans son ensemble, la loi scoute était un code d'éducation individuelle et sociale, notre abbé le savait depuis près de dix ans. La pureté protège les énergies contre l'affaiblissement et l'amollissement. La belle humeur facilite l'effort. L'humanité envers les animaux préserve la bonté du coeur. La franchise et l'économie sont des moyens de fortifier le sentiment de la diginité personnelle, la conscience, le sens des responsabilités. La valeur sociale des autres préceptes était obvie. Les scouts apprennent la subordination nécessaire en se soumettant au chef de patrouille. Ils ont la volonté d'être toujours dévoués et, pour entretenir ce vouloir, de poser un acte au moins une fois par jour. Au lieu de la résignation dans la peine, ils s'entendent prescrire la joie et l'entrain. C'est toute une ascèse. "Le bon scout est un gentleman, expliquait Baden Powell, parce qu'il est bien discipliné, loyal, poli, brave, de bon caractère et qu'il aide les femmes et les enfants." Il y engage son honneur. Tel était l'idéal que l'abbé Dupont allait vouloir obtenir des garçons de Mikawajima décidés à entrer dans sa troupe. Mais, comme partout, il y avait loin de la coupe aux lèvres.

L'engagement des scouts de Mikawajima (Pâques 1936)

"Ma troupe scoute est en plein travail de formation. Cinquante petits scouts, tous pleins d'entrain. Tous les dimanches, je vais m'en occuper", annonçait Francisque en février 1936 à son beau-frère Georges Durget[6]. Pendant le carême, il commença de quitter le scolasticat dès le samedi soir pour être à pied d'oeuvre toute la journée du dimanche[7]. La première troupe scoute catholique de Tokyo naquit à Mikawajima le 12 avril 1936, dimanche de Pâques. Ils étaient exactement trente-sept, ces garçons, recrutés pour la plupart parmi les enfants du patronage, tous fils de pauvres ouvriers de cette banlieue surpeuplée de la capitale. Deux seulement étaient chrétiens. A quelques détails près, car l'argent leur manquait, et, en principe, ils auraient dû - chose impossible - s'équiper à leurs frais, ils avaient revêtu l'uniforme qui les distinguait de leurs camarades : chemise kaki, peu salissante, au col dégagé, souple, dont les manches seraient habituellement roulées jusqu'au coude ; autour du cou, un foulard de couleur voyante ; un pantalon kaki, maintenu par une ceinture, dans l'attente d'un authentique ceinturon, avec des mousquetons, auxquels pendraient un solide couteau de poche et un sifflet ; enfin et surtout, un chapeau de feutre aux larges bords rigides, destiné à les protéger du soleil et de la pluie, ainsi qu'un bâton, dont on leur avait dit que ce n'était pas une lance de combat, mais un instrument de travail aux multiples usages : confection de civières, perche à sauter fossés ou palissades, défense contre les animaux enragés, barrière pour refouler dans les services d'ordre, etc. ...

La cérémonie se déroula dans la cour du patronage, devant le chef Futara, chef de la Fédération des Scouts du Japon, et de Mgr Chambon, archevêque de Tokyo. L'abbé Dupont en longue soutane noire s'engagerait lui aussi. Le chef Futara expliqua aux jeunes et à la foule des assistants le sens du geste que les garçons alignés allaient accomplir. Puis il demanda à ceux-ci : "Savez-vous ce

qu'est votre honneur ?". A quoi, ils répondirent : "Oui, mon honneur consiste à mériter confiance." Le chef continua : "Puis-je compter sur votre honneur que vous remplirez vos devoirs envers Dieu et la patrie, que vous aiderez les autres en tout temps et que vous observerez la loi scoute ?" Réponse affirmative. Les trente-sept garçons et l'abbé Dupont s'engagèrent alors individuellement : "Sur mon honneur, je promets de faire tous mes efforts pour : 1° remplir mes devoirs envers Dieu et envers la patrie, 2° aider mon prochain en toutes circonstances, 3° observer la loi scoute." L'hyme national fut chanté par la nouvelle troupe et, en guise de remerciement, les invités passèrent entre les deux files des nouveaux scouts sous la voûte de leurs bâtons dressés et croisés, un fanion par patrouille. Puis les scouts organisèrent quelques jeux en manière de divertissement.[8]

Cet apostolat tellement conforme à son tempérament réjouissait beaucoup notre missionnaire. "Louis, je fais du scoutisme, annonçait-il fièrement le 30 avril à son ami Micolon. J'ai fait le jour de Pâques ma Promesse en langue japonaise devant un païen, le Comte Futara, Chef Président des Scouts du Japon. Je porte le chapeau de B.P. et la fleur de lys scoute et le foulard vert, vieux frère. Je revis, plus belles encore, les heures de notre rhéto. Notre troupe a 37 nouveaux scouts et une vingtaine de novices. L'honneur étant tout au Japon, le scoutisme peut réussir magnifiquement. Le danger est que leur nationalisme, l'amour du costume, ne les détournent de la spiritualité profonde et chrétienne du vrai scoutisme. Ma troupe est la première catholique de Tokyo (catholique nominalement, [car] il n'y a que 3 chrétiens)." Il s'épanchait : "Prie pour ces chères petites âmes si intéressantes. Ah, si tu savais comme ils ont pris mon coeur, Louis. Quel dommage que je ne puisse encore manier la langue, ni toujours les bien comprendre. Par ailleurs, on est dans la purée. Ce sont de pauvres enfants d'un quartier miséreux. C'est à nous à tous les équiper, costumes, etc. On n'a encore rien pour camper ... Si tu me trouvais une troupe qui veuille s'intéresser à notre sort, tu serais un type épatant ... , même sans ça ! Penses-y donc. Tu collaboreras ainsi à préparer des âmes nippones au Christ. Car le scoutisme peut être un grand moyen de nous les approcher, ces coeurs d'enfants. Ils m'aiment déjà bien. Tous les samedis soir et dimanches, je me donne à eux faisant un peu d'instruction scoute, leur parlant ! Voilà toujours de pauvres choses pour aller aux âmes : des noeuds, des mouvements avec les bâtons, du sémaphore, la Loi scoute, et, au bout peut-être, la grâce pour plusieurs. [...] Une autre fois, je te parlerai plus longuement de mon expérience scoute ici. Je ne puis encore bien juger des difficultés. La régularité, la constance, l'intériorité seront sans doute les points faibles. La susceptibilité, l'orgueil seront aussi les grands obstacles. Mais, en avant, il y a, je crois, beaucoup de bien à faire. Dommage qu'on ne soit [pas] ensemble. Je commence à aimer le Japon, mes petits scouts passionnément. Ah ! si ce n'était la langue ... "[9]

La troupe scoute de Mikawajima fut mise à contribution pour animer certaines fêtes. Par exemple, le 26 avril, déroulant un beau programme, elle rehaussait la fête de la reconnaissance officielle de l'école professionnelle "Don Bosco" par la Province de Tokyo[10]. Elle était pauvre. Le 11 mai, Francisque écrivait à Louis Micolon : "J'ai fait hier une belle sortie avec mes chers scouts. Hélas, on n'a encore rien de l'indispensable pour camper, même pas pour une

seule patrouille. A Dieu vat !"[11]. Mais la situation s'améliorait. Le 5 juillet, huit nouveaux scouts faisaient leur promesse et une meute de louveteaux prenait le départ. Du 9 au 16 août, trois patrouilles de la troupe scoute dressèrent leurs tentes sous les pins, au bord de la mer, à cent kilomètres de Tokyo. Au départ la troupe fut photographiée dans la cour du patronage, avec, en son centre, l'abbé Dupont en soutane sous un large chapeau scout.[12] La veille de leur retour à la capitale, elles donnèrent un feu de camp pour remercier la sympathique et généreuse population de la plage.[13]

Francisque expédia alors à Lyon un article qu'il intitula "La Première Catholique de Tokyo". Le Groupe missionnaire salésien de la ville le confia pour publication aux Oeuvres Pontificales de la Propagation de la Foi. Il y traçait l'histoire de sa jeune troupe et y disait les espoirs qu'elle suscitait dans son coeur missionnaire.

Cette première troupe "catholique" de Tokyo était d'une espèce particulière. Lui attribuant le titre juridique d'"Association patriotique et catholique de jeunesse de Mikawajima", les autorités civiles du Japon ne lui reconnaissaient l'appellation de "catholique" qu'en deuxième plan. Toutefois, le chef de troupe était catholique et deux de ses assistants catéchumènes.

Le Groupe allait se complétant. Depuis que huit louveteaux avaient prêté serment de fidélité à la Loi de la Jungle et maintenant que les bases d'un Clan Routier allaient être jetées, il serait bientôt complet : Meute, Troupe et Clan. Affilié à l'Association officielle japonaise des Eclaireurs, il jouissait, au sein de la fédération, de toute la liberté nécessaire pour l'éducation religieuse et morale des garçons. Les petits chrétiens y pratiquaient librement et publiquement leur religion. On tâchait de donner à tous une éducation morale d'inspiration chrétienne sur la base de la Loi Scoute. Les méthodes d'éducation scoute pouvaient être, sinon un "chemin de Damas" pour quelques-uns, du moins, pour tous, dans la mesure où ils deviendraient de véritables et parfaits scouts, tels que les avait rêvés Baden Powell, une splendide marche d'approche vers le "Divin Eclaireur".

Aller par le jeu scout vers le Christ, pourquoi pas ? interrogeait Francisque. "On essaie ici ce qui a réussi ailleurs. Et ne ferait-on de ces garçons que d'excellents scouts, des types de loyauté et de chevalerie, on aurait déjà de quoi se réjouir. Deux ou trois ans de Louvetisme, quatre de Scoutisme et quelques années de Route, peut-être toute une jeunesse au service de la même troupe, l'éveil d'une vocation de chef-scout. Dix années de vie scoute et d'un scoutisme authentique, je crois que cela peut servir à quelque chose pour aller au Christ. Le jeune homme qui aura derrière lui une dizaine d'années de jeu et de service scouts chez nous, dans le frottement fréquent d'une soutane et d'autres camarades catholiques, aura certainement des préjugés en moins sur le catholicisme, quelquefois le désir d'étudier cette religion et, qui sait, un jour au l'autre, de la faire sienne".

L'abbé Dupont s'inquiétait manifestement d'une dérive possible de son apostolat de missionnaire. Inutile d'espérer que tous les scouts, devenus adultes,

ayant persévéré dans le service de la Troupe, s'orientent nécessairement vers le Christ, en un mot qu'ils se convertissent. Il nourrissait seulement l'espoir d'en voir quelques-uns devenir plus hommes d'abord, et même chrétiens ensuite. Ce double espoir était-il une folie ? L'avenir le lui dirait. Francisque croyait pouvoir l'espérer de la force des méthodes scoutes, si sa troupe jouait le jeu scout en profondeur, si elle savait éviter l'écueil d'un scoutisme de parade, de costume et de fanfare, où il dénonçait le grand danger et la grande difficulté du scoutisme à la japonaise.

Et puis, le scoutisme était, comme l'école, une voie de pénétration dans la société. A la suite du camp du mois d'août, plusieurs familles, par des lettres ou par une visite, avaient tenu à remercier notre missionnaire. Il voyait là un autre avantage du scoutisme, celui de démolir quelques-unes des barrières qui séparent le missionnaire de la famille des enfants. Retenir le jeune homme dans un milieu catholique (car, observait-il, on lâche facilement le patronage vers quatorze ou quinze ans, moins facilement la troupe scoute, si elle fut aimable et réellement scoute), former une élite parmi les "païens" eux-mêmes, abattre des préjugés sur la religion catholique, dresser des ponts entre la famille des enfants et le missionnaire, offrir un splendide terrain d'action catholique aux jeunes chrétiens, tels lui semblaient être les principaux avantages d'un scoutisme catholique au Japon. L'abbé Dupont tentait une expérience, d'autres la jugeraient. Lui espérait qu'avec la grâce de Dieu, elle ne serait pas qu'un échec.[14]

Cet article, fruit de ses réflexions d'une première année de scoutisme, laisse déjà entrevoir quelque hésitation. En effet, les mois passant, l'enthousiasme initial de l'abbé Dupont retomba un peu. Il s'efforçait de faire appliquer le programme de Jacques Sevin dans son patronage et dans ses camps. Mais, avec ses scouts, il ne pouvait être question d'enseignement évangélique et chrétien à proprement parler. Au fait, notre missionnaire ne prêchait à ses jeunes que la loi naturelle. Ton programme est bien laïque, observera un jour l'ami Micolon, qui ne connaissait que les Scouts de France imprégnés de religion chrétienne et catholique. Deux ans après le lancement, Francisque répondra avec un brin d'amertume à ses observations fraternelles : "Tu me parles de ma Troupe et me donnes de judicieux conseils que je savais d'ailleurs. Mais, mon vieux Louis, on fait souvent le contraire de sa volonté. J'ai lancé la Troupe par obéissance (souligné), sachant encore à peine les éléments de la langue, donc esclave de mon Chef de Groupe. Et puis le Japon n'est pas la France, le scoutisme n'y est pas le scoutisme Scout de France, ni même à fond celui de B[aden] P[owell]. C'est plutôt genre ... balilla !!! Hélas ! Et puis l'enfant nippon ne se traite pas comme le petit français. Il reste que la voie du succès est bien dans le scoutisme Scout de France, le vrai de B[aden] P[owell]. Je reçois les revues scoutes, Bulletin, "Chef", etc. Je suis de près le mouvement Scout de France. Mais l'application en est bien difficile ici. Il faut suivre de loin. Et puis notre scoutisme est vicié à la base (quatre mots soulignés) , comprends bien ça, parce qu'il ne peut s'appuyer sur aucune religion. Notre Troupe est en majorité païenne : dix enfants catholiques sur cinquante, il faut procéder avec grande prudence en question d'éducation (familles, Etat, etc. ...) D'autre part, l'éducation est surtout matérialiste actuellement à l'école, d'où scoutisme très laïque. Tu vois mes difficultés ... "[15]

JAPONERIES

Japoneries durant le premier semestre de 1936

Pour cette année 1936, *Japoneries* nous a déjà fourni diverses nouvelles sur la troupe scoute de Mikawajima. La revue parut alors à trois reprises : en janvier, en mai et en octobre. Francisque se démenait pour obtenir de ses trois confrères francophones des articles et des photographies, propres à familiariser les abonnés avec des lieux et des oeuvres aux noms étranges à leurs yeux et à leurs oreilles. Mais la tâche, qui retombait progressivement sur ses seules épaules, devenait de plus en plus lourde et difficile.

Le fascicule de janvier était d'honorable qualité. Les missionnaires salésiens au Japon souhaitaient une "bonne année" aux lecteurs de la revue (p. 1). Mgr Cimatti présentait ses voeux aux "Amis de Japoneries" (p. 2). Le P. René Caro contait, avec le sens du pittoresque qui lui était naturel, ses "souvenirs de vacances" en compagnie de ses jeunes garçons dans une île de l'océan Pacifique dénommée Aoshima (p. 3-4). Le P. Dumeez, salésien belge, débitait une "complainte du missionnaire", mendiant en une suite de couplets des ressources pour son petit séminaire de Nakatsu (p. 5-7). Huit photographies occupaient les deux pages centrales. On y découvrait le jardin d'enfants d'Oïta, l'orphelinat et l'asile de vieillards de Miyazaki, le patronage de Mikawajima (une multitude d'enfants assis sur leurs talons dans la grande salle de réunion), l'oeuvre d'Oïta et son église Saint François Xavier, les orphelins de Miyazaki et leur "père adoptif", l'école professionnelle Don Bosco de Tokyo et ses Coopérateurs (p. 7-8). Puis venait un "journal de 1935" sur la vie de la préfecture apostolique de Miyazaki et des diverses oeuvres salésiennes au Japon. Le P. René Caro reparaissait pour une description gracieuse et poétique d'actes de dévotion "au temple shinto" (p. 12-14). "Tous missionnaires", annonçait l'article terminal, qui réclamait une mobilisation générale des chrétiens catholiques pour la conversion des infidèles, dont le nombre croissait dramatiquement avec les années (p. 15-16).

L'esprit de la croisade missionnaire lancée par Pie XI au début de son pontificat apparaissait dans ces lignes non signées, que notre abbé Dupont, secrétaire de rédaction, avait certainement écrites, aidé, pour les statistiques, de la revue de l'Union Missionnaire du Clergé de France signalée en cours de texte.

Il déplorait que le Japon ne comptât alors que cent mille catholiques pour plus de 70 millions de "païens". Aujourd'hui, calculait-il, l'Eglise catholique dans le monde est dans la proportion de 1 contre 5. Elle réalise chaque année 500.000 conversions, alors que, pour rétablir seulement l'équilibre avec la progression du monde qu'il dénommait "païen", il faudrait en réaliser six millions et demi, et dix millions pour marquer un progrès réel. La conclusion venait : "L'extension de l'Eglise ne peut pas être obtenue par le seul jeu de la vitesse acquise et grâce seulement à une impulsion moyenne. Le triomphe du Christ est au prix d'un grand effort. Ce triomphe, le Divin Maître ne veut l'obtenir qu'avec le concours de ses disciples. Il nous estime trop pour vouloir faire sans nous ce qui doit être l'oeuvre commune de toute son Eglise. Ainsi se découvrent à nous l'honneur et les responsabilités de notre vocation apostolique de chrétiens. Dans la mesure où tu es du Christ, mon Frère, tu es appelé à participer à sa mission, à son oeuvre

sanctificatrice, à l'élimination de l'infidélité. Ici apparaît dans toute son opportunité la consigne lancée avec une vigueur impressionnante par le Souverain Pontife, et qui est loin d'être pleinement comprise : l'Action catholique dont une forme éminente est l'action missionnaire." Le souci majeur de Francisque dans son pays d'adoption : donner au Christ les âmes infidèles, transparaissait de ces lignes.

Un "pressant appel", lui aussi rédigé par l'abbé Dupont, secrétaire de rédaction, mais pour le compte du P. Tanguy, directeur du noviciat et du scolasticat salésiens récemment ouverts à Tokyo, couvrait la troisième page de converture. La charge matérielle de cette oeuvre, qui est "d'une importance primordiale", puisqu'elle doit assurer la formation des premiers salésiens japonais, "nous incombe totalement", affirmait-on. Or, notait l'appel, les circonstances la privent de nombreuses générosités. "La recherche du pain quotidien devient un problème presque insoluble." Après la Providence, il en confiait la solution à tous les Amis de *Japoneries* et de l'Oeuvre Salésienne en France, en Belgique, en Suisse. "Un petit geste, un tout petit geste de chacun d'eux serait un geste sauveur." Venaient alors des chiffres propres à concrétiser ces "gestes sauveurs". La pension annuelle d'un novice s'élevait à 1500 francs, celle d'un scolastique à 1800 francs ; une journée de pain du noviciat à 50 francs, celle du scolasticat à 50 francs. La quête des ressources prenait une importance accrue dans la petite revue.

Le numéro de mai 1936 de *Japoneries* s'ouvrit par un article non signé, oeuvre à l'évidence de notre secrétaire de rédaction (p. 1-3). Intitulé "Redite", il y expliquait avec bonheur la situation de la revue, sa raison d'être et, exemples parlants à l'appui, les moyens de la soutenir. Un an après sa création, elle avait doublé son tirage, passant de 600 exemplaires en mai 1935 à 1200 en mai 1936. De la sorte, gagnait-elle de l'argent ? Non pas ! *Japoneries* n'était pas une affaire commerciale, elle ne cherchait pas à réaliser de "gros dividendes". "La pauvrette, elle en est fort loin et à tout jamais incapable. Tant mieux ! Elle est toute heureuse de pouvoir payer son éditeur scrupuleusement et d'apporter de temps à autre quelques jolis billets dans les poches toujours vides des missionnaires qui lui donnèrent le départ."

Que voulait-elle donc ? Voici. "Faire connaître les efforts et les réalisations des fils de saint Jean Bosco au Japon, leur procurer des sympathies agissantes. Intéresser ses lecteurs à la conversion de ce cher peuple et aux problèmes missionnaires que pose ce pays. Etendre le cercle des amis de nos Oeuvres Salésiennes au Japon et de ceux de la Préfecture Apostoliques de Miyasaki. Voilà tout son rêve. Elle existe pour tous les bienfaiteurs de nos Oeuvres Salésiennes au Japon et pour tous les coeurs généreux qui désireraient s'y intéresser". Et notre secrétaire de solliciter dix francs aux lecteurs de chaque numéro, "guère plus de deux yens, deux pauvres yens". Pour justifier sa quête, il faisait défiler (sans les nommer) les besoins des oeuvres salésiennes de Miyazaki, de Nakatsu et surtout de Tokyo. "Il en faut tellement de ces yens pour construire une église, fonder un jardin d'enfants, un dispensaire, nourrir un scolasticat, un petit séminaire, créer des patronages et des écoles professionnelles." Tout cela, au reste, ne constituant qu'une "marche d'approche indispensable pour orienter les âmes vers le Christ !"

Francisque donnait alors en exemples de générosité une famille du patro du Père Dhuit à Paris-Ménilmontant et la direction de la maison salésienne de vocations tardives de Maretz, qu'il était parvenu à gagner à sa cause. "Japoneries connaît une famille ouvrière : le chef du foyer et la mère sont malades. Le fils, un tout jeune employé, après six mois de chômage, vient de retrouver du travail. Sur la première paye du *petit*, la maman a prélevé la pièce de dix francs pour le missionnaire adopté par le patro que fréquente son fils. Et dans ce patro, pourtant accablé de dettes, d'impôts, de charges sociales, on épaule vaillamment un missionnaire du Japon. Cet exemple vient d'une hauteur de Paris que l'on dit très rouge ! Japoneries connaît encore telle maison de vocations tardives dans les brumes du Nord, dont le directeur ne craint pas d'ajouter quelques unités à ses milliers de francs de dettes pour répondre aux S.O.S. de son ancien élève, aujourd'hui missionnaire au Japon." Cet article "Redite" était illustré par une photo du Père Tanguy, directeur du noviciat et du scolasticat, posant au milieu de ses novices.

Sous le titre "Tranche de vie missionnaire et salésienne", le secrétaire de la revue se faisait ensuite chroniqueur de la vie missionnaire salésienne au Japon (p. 3-6), puis il signait un article "Nos scouts de Mikawajima", contant la naissance de "la première troupe scoute catholique de Tokyo" (p. 7-8). Le Père René Caro avait fourni la légende étrange de "l'infortunée Youkiko", jeune servante "aux cheveux sombres ruisselants à la clarté de la lune" et aux yeux "qui avaient tant souri d'amour", victime à jamais de la jalousie de sa maîtresse mourante (p. 9-12). Et le Père Dumeez faisait paraître un article très sérieux sur "le recrutement des vocations", impliquant la création d'une sorte de pré-petit séminaire, qui lui fournirait des éléments pour son oeuvre de Nakatsu. (p. 14-16).

Enfin, les troisième et quatrième pages de couverture de ce numéro de mai 1936 sollicitaient en grandes :majuscules le soutien des lecteurs au noviciat et au scolasticat salésiens de Tokyo et leurs abonnements au *Bulletin salésien* et à *Jeunesse et Missions*. L'abbé Dupont avait garde d'oublier ses confrères de Turin deux ans auparavant.

Japoneries en octobre 1936

Le numéro suivant de *Japoneries* parut en octobre 1936, un peu plus épais que les quatre précédents (vingt-quatre pages au lieu de seize) et agrémenté de nombreuses photographies. La quasi-totalité de ses articles provenaient de Francisque. Il y déversait généreusement en style volontiers imagé ses idées, ses observations et ses sentiments après dix-huit mois de vie japonaise.

Sous le titre "Tous Missionnaires", il commençait par exhorter ses correspondants à créer dans leurs maisons d'éducation des groupes qui adopteraient les salésiens du Japon et travailleraient avec eux à convertir le pays (p. 1).

Sous forme humoristique, le secrétaire de rédaction décrivait longuement son travail des mois d'été ("Propos de vacances", p. 2-7). *Japoneries* ne disposait vraiment que d'un minimum de personnel. "Le Rédacteur en Chef, le Secrétaire de Rédaction, l'Administrateur, le Gérant responsable, c'est tout un !" Son bureau était celui du bienveillant directeur du scolasticat et du noviciat. La Rédaction devait pleurer un article d'un directeur de séminaire "à qui quatre heures de classe par jour ne laissent guère le loisir de s'adonner aux plaisirs du journalisme" et qui, hormis ses heures d'inspiration, se dit incapable de rien produire. (Vous avez probablement reconnu le P. Dumeez, directeur de Nakatsu). Le plus difficile à obtenir, d'après la même Rédaction, "c'est la photo adéquate, la bonne photo, selon la haute école de journalisme" du P. Auffray à Turin. Malheureusement, cette école n'avait pas pu livrer à l'abbé Dupont "la recette infaillible pour l'obtenir, surtout lorsque quinze heures de chemin de fer séparent la rédaction de son correspondant".

L'administrateur de *Japoneries* dépouillait pour ses lecteurs le courrier des mois d'été. Il ne nous est pas difficile de déterminer l'origine précise de la plupart des collectivités expéditrices, dont, par délicatesse, il taisait les noms. L'administrateur ouvrait une enveloppe partie d'un centre des bords de Loire (le Château d'Aix) riche du trésor spirituel de ses élèves de cinquième, celle d'une directrice d'école de village également en bordure de Loire, celle du P. Dhuit (Paris-Ménilmontant), qui, durant sa colonie de vacances en Normandie, avait intéressé la population de Domfront au missionnaire adopté par son patro, celle en provenance d'au-delà la frontière française du groupe missionnaire d'une école (Melles-lez-Tournai, en Belgique), animé par son "régisseur de théâtre" (le P. Bernier), celle d'un grand collège salésien de l'Est (Saint-Dizier), la grosse enveloppe grise du groupe missionnaire du scolasticat salésien de Lyon, l'enveloppe de troupes scoutes lyonnaises, enfin celle d'un florissant patronage salésien d'Oran en Algérie. S'y ajoutaient quelques particuliers, dont les gestes touchaient beaucoup l'abbé Dupont. "On dirait, remarquait notre rédacteur-administrateur, que plus la crise empoisonne le petit commerce, les petits agriculteurs, plus l'horizon s'obscurcit au ciel de notre chère patrie (n'oublions pas que nous sommes en 1936 !), plus nos amis veulent se montrer généreux, catholiques !". "Ce que nous apprécions le plus, c'est le sacrifice, la prière, l'offrande spirituelle au Maître de la Moisson pour la conversion du Japon. Ce qui nous touche le plus, c'est de sentir que l'on veut être missionnaire avec nous." Francisque concluait : "Vraiment ce courrier aura redonné à l'équipe "Japoneries" de l'esprit de conquête. Merci, merci, bien chers amis !"

Le P. Dumeez avait écrit pour le numéro un petit article assez désolé sur la vigueur de la "propagande religieuse" shintoïste, bouddhiste et protestante dans son district de Nakatsu, où lui-même était unique prêtre catholique (p. 8-9 et 12). Puis Francisque dressait, carte à l'appui, un tableau soigneusement chiffré du "travail missionnaire" salésien dans la préfecture apostolique de Miyasaki et dans la capitale, Tokyo (p. 10-11)

Sous le titre "Une heure à Mikawajima", il relatait une interview imaginaire obtenue du P. Escursell, qui lui permettait d'expliquer de manière très

vivante les transformations de sa deuxième maison de Tokyo au cours de l'année 1936 (p. 12-16, 21), une maison qui - il l'ignorait - deviendrait un jour totalement sienne. Un chantier annonçait la construction d'un long bâtiment d'un étage, qui aurait par la suite deux étages. (Ce bâtiment avait, remarquait Francisque, l'inconvénient de diminuer d'autant la surface de la grande cour du patronage.) Au rez-de-chaussée une salle de théâtre qu'une cloison mobile transformera en deux salles à l'usage du jardin d'enfants, lequel disposera du premier. Une association venait d'être créée pour soixante-dix mamans de ces petits. Chaque mois un médecin leur donnerait une leçon de puériculture et, chaque semaine, des maîtresses spécialisées leur enseigneraient le tricotage et l'art de disposer les fleurs, art très apprécié au Japon. Le P. Escursell prévoyait au futur deuxième étage des cours du soir, d'abord de dessin industriel et de mécanique-électricité, puis de langues étrangères. A l'une des extrémités du chantier, le rez-de-chaussée d'un pavillon était occupé par un dispensaire, pharmacie, cabinet de consultation et salle d'attente, le tout inauguré le 5 juin par le Président des oeuvres de bienfaisance de l'arrondissement en la présence de Mgr Chambon, archevêque de Tokyo. En la circonstance, ce "païen" avait, à la surprise de Francisque, "prononcé un discours remarquable d'esprit chrétien". Question peut-être indiscrète : "Beaucoup de clients ? - Mais, chaque soir, de dix à vingt, rarement moins de la dizaine", répondait le P. Escursell. Au premier étage de ce même pavillon, deux salles, qui, chaque après-midi, recevaient une cinquantaine d'enfants de l'école primaire voisine venant y rédiger leurs devoirs. Une autre salle, local de la troupe scoute, servirait prochainement de cabinet de consultations pour l'avocat du secrétariat social. Autre heureuse création du P. Escursell, ce secrétariat social, dirigé par un avocat catholique, pourra rendre de grands services aux nombreux petits commerçants et artisans du quartier, ainsi qu'aux familles ouvrières, souvent en peine de conseils et de secours. L'abbé Dupont et le P. Escursell descendaient dans la cour. Ils regardaient, face au pavillon du dispensaire et à l'autre extrémité du chantier, la salle de réunion faisant fonction d'église, où, ce jour-là, quelques infirmières adoraient leur Seigneur et Maître avant de prendre leur service. "Avez-vous des catéchumènes, mon Père ? - A toutes les grandes fêtes, j'ai la joie de donner quelques baptêmes. Pas de pêches miraculeuses ! Cependant, par la brèche des oeuvres sociales, peu à peu, le Christ se fraye un chemin au coeur de ce monde païen."

La marche de toutes ces oeuvres, à quoi s'ajoutait la nouvelle construction, nécessitait un gros budget. Le P. Escursell se démenait pour y subvenir, soutenu par de chaudes sympathies dans le monde des ambassades et même dans la haute société japonaise. Toutefois, il fallait sans cesse relancer les générosités et réchauffer les bonnes volontés. "Heureusement, observait le P. Escursell, j'ai une excellente auxiliaire : la presse." Il faisait imprimer chaque mois le "Courrier de Mikawajima" : quatre feuilles avec de nombreux clichés, un texte japonais et une version française pour ses illustres amis du Corps Diplonatique. De temps à autre, il expédiait une circulaire à ses amis d'Espagne (le P. Escursell est Catalan) et d'Italie. Le visage du Père s'embrumait douloureusement. "Un bras généreux lui manquait" depuis trois mois : l'Espagne, où la révolution franquiste avait éclaté, entraînant des destructions, des massacres et des troubles généralisés. Et l'interview s'achevait. Sur la rue, "à quelques mètres de la mission, la grosse

caisse de l'Armée du Salut attroupait la foule et, un peu plus loin, le tambourin du bonze appelait à la prière ... "

Quatre petits articles non signés, oeuvres de l'abbé Dupont par conséquent, complétaient cet intéressant numéro. "Au fil des jours" (p. 17-20) tissait la chronique de la vie salésienne au Japon depuis le mois d'avril. Ce mois-là, le lancement d'une troupe scoute à Mikawajima et une exposition de l'Art du Livre à l'école professionnelle Don Bosco de Tokyo, où l'on avait pu admirer des réalisations d'ateliers salésiens de typographie du monde entier (Nice et Marseille étaient représentés) ; le 5 juillet, une fête sportive à Mikawajima ; du 2 au 8 août, la prédication d'une retraite spirituelle aux salésiens par le P. Matéo, "grand commis voyageur du Roi d'Amour" ; le 6 septembre, la bénédiction de la première pierre de nouveaux locaux à l'école professionnelle de Tokyo ; le 19 septembre, l'ordination au diaconat de trois jeunes salésiens, la réception des premiers ordres mineurs pour deux autres, tandis que cinq autres entraient dans le clergé par la tonsure ; l'annonce pour l'automne de l'arrivée au Japon d'une expédition de dix-sept religieux salésiens. Cette chronique se terminait par le dénombrement plutôt mélancolique des catéchumènes, des récents baptêmes et des baptisés catholiques dans la préfecture apostolique de Miyasaki. Elle calculait : sur une population totale de 1.825.436 habitants, 1.822.645 sont bouddhistes ou shintoïstes, environ 1.500 âmes adhèrent à des sectes protestantes, et il n'y a que 1.361 fidèles catholiques. "Un gain d'une centaine d'âmes par an. Une goutte d'eau dans l'océan païen".

Puis une note dressait l'état de "la presse salésienne au Japon" (p. 20), en précisant le tirage de ses publications.[16] Ensuite, sous le titre peu adapté au contenu, mais révélateur de l'une de ses grandes préoccupations "Pour une J.O.C. au Japon" (p. 21-22), Francisque se faisait l'apôtre des écoles professionnelles salésiennes dans le pays. Il fallait, à l'exemple de don Bosco, y ouvrir ces écoles "pour soustraire les jeunes apprentis à l'exploitation d'un certain patronat peu scrupuleux, aux dangers d'une vie sociale matérialiste et païenne, pour former les habiles techniciens, artisans et bons citoyens que la classe ouvrière et l'Eglise réclament." Enfin, dans une courte note "Vocations indigènes" (p. 23-24), il relevait le double objectif que Mgr Cimatti assignait aux salésiens du Japon pour leur deuxième décade dans le pays : "1) Recrutement des vocations indigènes. 2) Développement du Petit Séminaire de Miyasaki et du noviciat et scolasticat salésiens de Tokyo". Quatre ou cinq appels à l'aide couvraient la finale du texte et les pages 3 et 4 de la couverture.

L'humble littérature de *Japoneries* nous parle donc aujourd'hui beaucoup d'un Francisque de mieux en mieux enraciné au fil des mois dans son pays de mission. Malheureusement, elle devra bientôt se taire. "Le prochain numéro de Japoneries paraîtra en janvier. Trouvez-lui de nouveaux abonnés", annonçait, en deuxième page de couverture, le fascicule d'octobre 1936. Le retour définitif en France de sa "meilleure plume", celle du Père René Caro, l'un des trois fondateurs de la publication, lui fut fatal. Le numéro 6, celui de janvier 1937, ne vit jamais le jour. Désormais, Francisque ne correspondra plus avec ses amis que par le canal

détourné du *Courrier de Mikawajima*, le feuillet magazine en images du P. Escursell.

Les traités de théologie scolastique du séminaire de Tokyo

Malgré d'absorbantes occupations secondaires, notre jeune missionnaire avait garde de négliger la théologie, raison essentielle de sa présence à Tokyo. Sept scolastiques salésiens de quatre nations différentes fréquentaient en avril 1936 le séminaire des Pères des Missions Etangères. Quant à Francisque, il y entamait alors, avec sa deuxième année de théologien, l'étude de la théologie spéciale en dogmatique et en morale. (Le programme des disciplines enseignées ne comportait ni Ecriture sainte, ni Histoire de l'Egise, et, sans faire l'objet d'un enseignement particulier, le Droit canonique était intégré dans les traités de morale.) Son enthousiasme de 1935, suscité par le cours de théologie fondamentale du P. Candau, disparut en 1936. Assurément, les Pères se montraient très bons envers leur élève salésien, leur bibliothèque était suffisante, quoique peu accessible à Francisque qui ne résidait pas sur place. Mais désormais, dans sa correspondance avec Louis Micolon on ne lit plus guère d'éloges et quelques réserves apparaissent sur l'enseignement qu'il recevait en dogmatique. Sans prétentions excessives, Francisque enviait Louis, qui avait pu s'instruire auprès de maîtres qualifiés en Faculté de théologie de Lyon. (Il y préparait alors une thèse sur Augustin d'Hippone.) Il lui écrira un jour : "J'admire beaucoup l'esprit sacerdotal et missionnaire des Pères des Missions Etrangères de Paris. Au Grand Séminaire, les Pères sont vraiment épatants de ce côté-là. Sans doute l'enseignement n'y a ni la puissance, ni la profondeur, ni le brillant, ni la vie, ni l'originalité de celui que tu as reçu au S[éminaire] U[niversitaire], mais, pour les Japonais, il est très adapté et convenable. Je garde un bon souvenir de mon année d'apologétique. Et puis, ici, il faut s'en tenir encore pour longtemps à l'apologie et à la morale. Cependant, il faudra bien faire vivre le dogme à nos chrétientés."[17] Lui-même eût préféré en dogmatique une autre nourriture intellectuelle que des traités systématiques plutôt étrangers à son âme sensible et très religieuse. Car, en soi, la théologie le "passionnait" (le verbe revient à plusieurs reprises dans sa correspondance). Quelques maîtres-livres, à l'occasion un article de revue parcouru au séminaire,. lui permettaient de s'adonner à un travail surtout personnel. "Oh ! quelque chose de bien élémentaire", avouait-il à Micolon. Et la théologie morale enseignée lui convenait. "Nous avons un professeur de morale très clair, très précis et un missionnaire de valeur par surcroît. D'où gros intérêt de ce côté."[18] Essayons de comprendre.

Voici, pour éclairer un peu le lecteur, la liste des traités de dogmatique dite spéciale. C'était, dans l'ordre et après traduction des titres latins des deux volumes de dogmatique spéciale du sulpicien Adolphe Tanquerey (1854-1932) : la Foi, Dieu Un et Trine, Dieu Créateur et Sauveur (littéralement : Elevant), le Verbe Incarné et Rédempteur ; puis la Grâce, les Sacrements (en général et en particulier) et les Fins dernières.

La présentation de ses manuels par le cardinal archevêque de Paris François Richard nous dit dans quel esprit avaient été composés les énormes

volumes latins de théologie dogmatique et morale de cet auteur. Après avoir rappelé qu'une bonne formation des clercs en théologie exige une doctrine puisée aux sources les plus pures, exposée avec clarté et selon une méthode scientifique, mais aussi adaptée aux besoins et aus moeurs du temps, le cardinal assurait avoir trouvé toutes ces qualités dans la *Synopsis Theologiae Dogmaticae et Moralis* (Tableau de la théologie dogmatique et morale) de M. Tanquerey. En effet, "les citations de la Sainte Ecriture y sont soigneusement reproduites, selon le voeu du pape Léon XIII, qui souhaitait fort que "l'usage de la Sainte Ecriture pénètre tout l'enseignement de la théologie et en soit pour ainsi dire l'âme" ; en outre, les témoignages des Pères et des Conciles, dans la mesure où ils renferment des vérités révélées, n'y ont pas été négligés. Et puisque, selon le précepte de l'Apôtre, le ministre du Christ doit être capable à la fois d'exhorter dans la saine doctrine et de répondre à ceux qui la contredisent, l'auteur présente les contradicteurs, surtout contemporains, qu'il importe principalement de confondre de nos jours, avec leurs arguments généralement extraits de leurs ouvrages, pour en démontrer la faiblesse, alors même qu'ils les habillent de concepts neufs et d'une terminologie éventuellement nouvelle. Quant à la morale, l'auteur s'emploie, selon les mots du Seigneur lui-même, à faire son trésor du nouveau et de l'ancien : l'ancien, c'est-à-dire avant tout les principes, qui, éternels, demeurent immuables, tandis que le reste est emporté par le courant des choses ; le nouveau, c'est-à-dire qu'il explique, juge et résout les problèmes nés de nouvelles recherches et de nouvelles conclusions sur les formes des actes, des contrats, des droits et des offices, qui se sont multipliées en notre temps."

Relevons sans tarder, parce que plutôt secondaire ici, la dernière phrase du cardinal, témoin de la place exorbitante occupée alors en morale par le traité de la justice "juridique" des juges, des notaires et des commerçants, qui, en effet, avait droit dans la collection à un volume *De Justitia* de 550 pages. La justice sociale, qui préoccupait pourtant les gens avertis depuis le milieu du XIXème siècle et qui était entrée en 1891 avec *Rerum novarum* dans l'enseignement ecclésiastique le plus officiel, n'y apparaissait guère qu'à propos du droit de propriété et dans la réfutation des thèses collectivistes et socialistes.

Regardons plutôt d'un peu près la méthode de M. Tanquerey en théologie dogmatique.

Cet auteur rendait d'abord compte du sens des termes de la thèse abordée et du problème qu'elle posait. Puis il la démontrait. Ainsi, pour prouver que "le Christ institua l'Eglise comme société", il recourait à la Bible et à l'enseignement des Pères et des Conciles. Les théories contraires, professées le plus souvent par les libéraux, les protestants, les jansénistes, ou même (rarement) les Grecs orthodoxes, étaient alors exposées et réfutées. Au besoin, M. Tanquerey avançait les explications différentes des auteurs catholiques (Duns Scot, Suarez, etc.), saint Thomas ayant nécessairement la prééminence parmi eux, car la théologie de l'auteur était composée, selon son titre, "ad mentem S. Thomae Aquinatis, hodiernis moribus accommodata.", c'était-à-dire "selon l'esprit de saint Thomas d'Aquin et adaptée aux moeurs contemporaines".

L'Ecriture sainte était en principe l'âme de ces thèses. Mais il s'agissait toujours de phrases bibliques de la Vulgate extraites de leur contexte et sans nul souci du genre littéraire du passage ou du livre concernés. Dans son traité sur "Dieu créateur", à partir du récit de la Genèse considéré (à tort) comme historique, M. Tanquerey n'obligeait certes pas l'étudiant à croire que le monde fut créé par Dieu en une petite semaine : les six jours pouvaient désigner six périodes. Mais il enseignait que les "premiers parents" furent créés par Lui, corps et âme, et qu'une opinion différente serait fort téméraire. En outre, ces premiers parents, nés en état de grâce n'étaient ni ignorants, ni sujets à la concupiscence, à la douleur et à la mort ; et ils dominaient les animaux. Impossible donc de prétendre qu'ils aient été créés barbares ("in statu barbariae"), comme le soutenaient les évolutionnistes. Ils étaient nés civilisés.

Autre cas, pris dans le traité sur "le Verbe Incarné et Rédempteur". M. Tanquerey voyait dans le psaume 2 et dans la prophétie d'Isaïe sur l'Emmanuel deux annonces de la divinité du Christ Jésus. Le psaume 2, 7 affirmait, d'après le texte de la Vulgate latine : "Le Seigneur m'a dit : Tu es mon Fils, moi, aujourd'hui, je t'ai engendré." Le Messie est donc donné par le psalmiste comme Fils éternel de Dieu, commentait M. Tanquerey.. Mais les exégètes informés notent qu'au vrai, dans ce passage, Yahvé, en sacrant son messie roi sur Israël, le déclare "son fils" selon une formule familière à l'ancien Orient. Rien à voir par conséquent avec une filiation éternelle en Dieu. Quant au texte d'Isaïe 7, 13-15 : "La jeune fille est enceinte et va enfanter un fils qu'elle appellera Emmanuel (Dieu avec nous)", il signifie qu'un fils va naître au roi Achaz, lequel s'appellera en réalité Ezéchias. Avec le nom d'Emmanuel, Isaïe n'attribuait à ce fils qu'un titre prophétique, pas davantage. Il semble inutile d'insister. Glaner des phrases dans les livres de la Bible pour nourrir une démonstration théologique n'est pas de bonne méthode.

.Le savant sulpicien manquait de la culture nécessaire pour construire des thèses à partir de l'Ecriture sainte. Et, comme tant d'autres, sa tendance à y découvrir partout des preuves en leur faveur brouillait son regard. Faute d'esprit critique, Francisque ne prêtait guère attention à ces failles. Certains développements bibliques de son professeur lui plaisaient même, tandis que l'aridité des démonstrations le laissait quelquefois perplexe. "En dogme, si le professeur ne casse rien, il n'est pas trop barbant et s'appuie beaucoup sur la Sainte Ecriture, dont il fait parfois des commentaires fort intéressants, originaux."[19]

Francisque étudia le traité de la Grâce avec une attention. particulière. Depuis Saint Gildas, il gardait ce don divin continuellement à l'esprit. Le travail de la grâce dans les âmes le fascinait. Certes, les débats opposant catholiques, jansénistes et protestants, sur l'accord entre la grâce et le libre arbitre, sur la "grâce efficace" et la "grâce suffisante", débats que M. Tanquerey analysait consciencieusement, le retinrent assez peu. Et il passa vite sur les systèmes catholiques : molinisme et congruisme, thomisme et augustinisme, qui tentaient d'ajuster le geste efficace de Dieu d'un côté et la liberté de l'homme de l'autre, deux réalités également incontestables dans l'action de la grâce salvatrice. Mais il

s'intéressa beaucoup au problème du salut des infidèles, qu'il avait sans cesse sous les yeux au Japon. Faute de "grâce efficace", quel sort attend les multitudes, qui ne seront jamais baptisées, ne poseront jamais un acte de foi chrétienne et n'appartiendront jamais à l'Eglise du Christ ? Ces malheureux seront-ils damnés ? Le traité posait la question du salut des païens à propos de l'universalité de la "grâce actuelle". Les justes ont droit à de telles grâces, expliquait M. Tanquerey, encore qu'elles soient toujours gratuites. Elles poursuivent les pécheurs, tels l'enfant prodigue de l'Evangile, qu'ils soient ordinaires ou endurcis. Dieu a certainement la bonté de la donner de quelque manière, bien mystérieuse, aux petits enfants, qui n'ont pu être baptisés. Et les "infidèles" adultes, s'ils observent la loi divine inscrite dans leur conscience, peuvent être (miraculeusement ?) l'objet de grâces actuelles, préludes à une grâce de "justification", qui fait des hommes les amis de Dieu, ses enfants d'adoption, ses héritiers, des participants de la nature divine et des temples du Saint Esprit et de toute la Sainte Trinité, selon l'enseignement du chapitre qui suivait ("la nature de la justification").

Cette découverte ravissait Francisque. Après l'étude du traité, il écrivait à Micolon . "Le traité de la Grâce, avec le grand problème de la Rédemption, m'a passionné. Je crois que beaucoup seront sauvés. Je pense à ces paysans japonais, aux vertus familiales solides et riches, travailleurs acharnés, misérables, aimant de toute leur âme leur Patrie, leur famille, leur terre, jusqu'au sacrifice. Ames simples qui ne pensent pas aux problèmes métaphysiques, sans grande instruction (école primaire, où on apprend à peu près uniquement des caractères chinois), sans instruction religieuse aucune. Ils prient les ancêtres de la famille, font de temps en temps un pèlerinage aux temples des héros de la patrie. Non, je ne les vois pas se damner en masse. Ils n'ont pas le temps de s'occuper de leur âme, de s'inquiéter des problèmes religieux. La culture de leur riz, de leur blé, le souci de la récolte leur est déjà d'un assez grand poids. Pas de dimanche, guère de repos, toujours le front vers la terre ... "[20]

Le professeur de dogmatique galopait d'un traité à l'autre. Après les généralités sur les sacrements, il expliquait chacun d'eux en particulier. Le traité de l'Eucharistie toucha profondément Francisque. "Quelle splendeur !". "Je vois la Pénitence, annoncera-t-il en janvier 1938, très important. Le traité du Mariage sera à voir à fond, ici des plus essentiels, à cause des situations invraisemblables produites par les mariages mixtes et le milieu païen."[21] Reste que cette théologie scolastique ne le satisfaisait pas vraiment. Une théologie affective et mystique, nourrie de saint Paul et de saint Jean, lui eût mieux convenu en tant que missionnaire au Japon. Au fait, il eût préféré une "théologie monastique" à la manière de Bernard de Clairvaux, capable d'alimenter et de fortifier son âme. Une lettre du 1er avril 1937 nous apprend : "Je finis ma deuxième année de théologie. C'est ravissant, mais on n'a pas le temps de méditer, d'approfondir, de la vivre. C'est trop manuel, course des Traités. Il faudrait réorganiser tout l'enseignement de la théologie, un enseignement dans le réel, qui serait chaleur, vie, une descente du Christ en nos âmes, un amour qui illuminerait, réchaufferait, plus que des chocs de systèmes, d'opinions, des réfutations d'erreurs, des exposés de situations. Enfin, on aura parcouru de grandes avenues, aperçu à toute vitesse, comme des touristes de l'Agence Cook, que ce devait être très beau, qu'il y avait là quelque

chose à voir qui valait la peine. On aura lu et plus ou moins bien retenu un guide. (...) J'ai peur que l'apostolat, la vie salésienne nous privent de ce retour à fond, où l'on trouverait dans sa théologie la Personne du Christ, son Divin Coeur, l'angoisse du drame de sa Passion et de sa Rédemption, qui feraient de nous des apôtres comme Xavier, Paul, Jean Bosco, François de Sales. Cela, ni le manuel, ni le professeur ne le donnent. Et le peuvent-ils ?"

L'abbé Dupont rêvait d'une théologie qui l'aurait au moins personnellement affermi dans un Japon encore imperméable au message du Christ. "C'est un problème fou de penser à ces millions de types de Japonais qui ne sont pas du Christ. Tu ne saurais croire combien l'ambiance païenne pèse. Il faut au missionnaire beaucoup de force d'âme, de vie intérieure. Ici, c'est l'emprise formidable d'un nationalisme fait religion, fait Dieu. Le shintoïsme, c'est cela. Les conversions sont rares, lentes. A part les baptêmes dans les hôpitaux catholiques ou asiles de vieux, les baptêmes d'enfants de chrétiens, les baptêmes d'adultes ou les vraies conversions sont en nombre infime."[22]

Peu à peu, l'ordination sacerdotale approchait. Le grand souci de Francisque était le japonais. Sera-t-il jamais prêt pour annoncer le Christ dans son pays de mission ? "Vêtir de japonais toutes ces idées chrétiennes, toute notre théologie, voilà un travail capable d'épuiser une vie, et encore sans y réussir fameusement. Demande pour moi, écrivait-il à Micolon, le "don des langues", celui de m'assimiler ces milliers de caractères, et toute cette politesse de la langue et cette mentalité orientale et nippone. Je me sens si peu prêt à être le héros (comprendre probablement : le héraut, mais le lapsus éventuel demeure significatif) du Christ."[23]

L'évolution de la troupe scoute de Mikawajima

La troupe scoute de Mikawajima exerçait son zèle, sans malheureusement lui permettre de le déployer autant qu'il eût aimé le faire. Les camps lui offraient des temps privilégiés de formation. Mais le terreau païen ne supportait pas une franche annonce de Jésus Christ aux jeunes. Trop d'enfants ne persévéraient pas dans le scoutisme. Et puis, l'instruction et la direction laissaient parfois à désirer et il arrivait que l'ivraie nuisît au bon grain. La Troupe en pâtissait. Enfin, la pauvreté des familles freinait les activités formatrices. Au cours de lettres, aux signatures suivies systématiquement de la croix potencée du scoutisme, Francisque faisait part de ces soucis à son ami Micolon, parmi ses correspondants le plus à même de le comprendre sur ce chapitre.

Le 7 janvier 1937, il lui annonçait : "Ma troupe repart avec élan, après une crise de Chefs. Quatre jeunes catholiques ont fait leur promesse de Routiers et pris du service à la Troupe. La Fédération m'a donné un général pour la formation des cadres. C'est un ancien élève de l'Ecole supérieure de guerre de Paris. Il parle très bien le français, [c'est] un bon papa. J'ai tout de même pas mal de soucis matériels et surtout spirituels avec ce Groupe. Huit enfants chrétiens sur soixante-dix, l'apostolat est difficile. Beaucoup de superficiel, de parade, de

costume, etc. ... Et puis les préjugés contre le catholicisme sont terribles. Enfin, on sème, on sème. Il lèvera bien quelques grains."[24]

En effet, les occasions de parader ne manquaient pas à la troupe. Au cours de la fête de saint Jean Bosco, le 31 janvier, patronage et scouts de Mikawajima s'affrontaient dans divers jeux. Le mois de février les voyait "un peu partout" à Tokyo. L'ambassade d'Italie les recevait "royalement" toute une soirée. Ils n'oublieraient pas les bontés de l'ambassadeur et de tous les membres de l'ambassade à leur égard. Une partie de canotage offerte par eux les enthousiasma. Ils tenaient bien leur place au rassemblement de toutes les troupes de Tokyo (à A rakawa-ku). Le 11 février, fête nationale, ils participaient au magnifique défilé allant du Parc d'Ueno au Palais Impérial.[25]

Le 1er avril suivant, Francisque intervenait auprès de Louis Micolon sur un ton moins triomphant : "A propos, je t'ai demandé de m'aider un peu par ta Troupe. On est bien pauvre. Il faut que, dès maintenant, je prépare mon camp de cet été. Or, je n'ai qu'une tente. Il m'en faudrait bien deux ou trois autres au minimum, soit 350 francs. Les enfants ne peuvent pas grand chose. Ils paieront le riz qu'ils mangeront, c'est tout. Trois de mes Routiers recevront le baptême à Pentecôte. Du moins, je l'espère. Prie pour eux. J'ai de la peine à obtenir la persévérance de mes scouts. Sur les soixante, j'en ai une trentaine d'assez fidèles, on devra en renvoyer une dizaine. Les Routiers sont maintenant onze. Mais les pauvres, peu libres, n'ont que deux dimanches de repos par mois et, avec quatorze, quinze heures de travail par jour à l'usine, tu piges ! Trois parmi eux sont étudiants et, partant, plus libres. On essaie d'atteindre les parents. La première tentative n'a pas été heureuse. Prie, prie pour qu'on réussisse mieux à la seconde tentative. Fais prier ta Troupe et, si elle peut nous aider un peu matériellement, merci. Aidez-nous surtout à orienter quelques âmes vers Dieu, à sauver des enfants du vice, des mauvais camarades, du cinéma, de tous les dangers des grandes capitales et de la misère ouvrière. On est en plein dans la zone, vieux frère. Pas en rêve, en plein dans le réel du taudis."[26] .

Le 23 juillet, à l'approche du camp d'été, Francisque expliquait : "Peut-être t'apprêtes-tu à partir camper avec ta Troupe en Corse ou dans quelque beau coin des Alpes ou de Bretagne ? Quant à nous, notre pauvreté ne nous permet pas de si longs déplacements. A une heure de train de Tokyo, nous trouverons une petite ville au bord de la mer, quelques vallées, collines, bosquets. On campera dix jours. Je me réjouis des relations fraternelles entre ta Troupe et la mienne. Pendant le camp, je ferai écrire ma patrouille de chrétiens à tes Castors. Ici, on n'emploie plus des noms d'animaux, mais de grandes familles nobles pour désigner les patrouilles. Nous n'avons pas encore choisi les noms de ces familles pour les nôtres. [La suite, où l'on voit apparaître une patrouille d'Aigles, nous laisse entendre que cette mode japonaise ne l'a pas emporté à Mikawajima.] Et puis la Troupe tâchera de te fabriquer un petit objet japonais pour ta Troupe. Nos scouts chrétiens prient pour les tiens. On sera heureux de recevoir une lettre d'eux de temps en temps.

"Je joins un petit mot personnel pour les tiens. Du camp, un de nos scouts chrétiens écrira et je traduirai. Vous conserverez comme document ce griffonnage en caractères chinois. Prie pour le succès de notre camp, je pense conduire vingt à trente scouts. J'ai pas mal de soucis avec la Troupe. C'est très difficile d'obtenir la persévérance des enfants au Japon. Et puis mes chefs ne sont pas assez libres. Je suis souvent seul ou presque, avec un seul chef pour m'aider. Ce chef change chaque dimanche du mois. Tous ne peuvent pas être libres tous les dimanches. Un dimanche l'un vient, un autre, l'autre. D'où difficultés d'instruction et de formation. Mon général est le plus fidèle, deux à trois dimanches par mois. Donc, prie pour ma Troupe. J'ai deux Routiers que, depuis longtemps, je désire [voir] devenir chrétiens. Ce sont de braves jeunes gens bien disposés, assez instruits en catéchisme. Il faudrait un dernier coup de pouce de la Grâce. Aidez-nous.

"J'ai aussi un projet de réunion des parents de nos scouts. Hélas ! La première tentative a piteusement échoué : deux ou trois grands-mères, une soeur aînée, un seul père de famille. Mais on remettra ça. Le groupe avait soixante scouts et louveteaux. On est tombé à cinquante et, sur ce nombre, trente seulement fréquentent la Troupe assez régulièrement, les autres à l'avenant. Mes chefs devraient aller les voir chez eux. Hélas, ils n'ont guère le temps, les pauvres. Tu connais leur horaire de travail."[27]

Le 29 septembre, Francisque put donner des nouvelles du camp, qui ne l'avait que médiocrement satisfait. "Cet été, j'ai fait un camp de dix jours au bord de la mer. Cinq jours, genre colo : bains de mer, vie en dortoir dans une école ; et cinq jours en plein bois, sous la tente avec vingt scouts : trois patrouilles et cinq Routiers. Le général commandait. Du bon travail scout (théorique) [Comprendre : sur la théorie]. Une patrouille (chrétiens) a donné à bloc : obéissance, dévouement, esprit épatant. Les deux autres (païens), ça flottait beaucoup plus. Mais, dans l'ensemble, triste impression, absence de vie chrétienne, de vie sacramentelle, d'esprit chrétien, de la Grâce, du Christ tout court. Sensation de vie laïcisée : même impression qu'à la caserne, la discipline militaire en moins. Esprit scout bien inférieur à l'esprit Scout de France. Grosse difficulté à faire garder une Troupe mixte : païens et chrétiens. Et puis l'enfant chrétien au Japon est sans cesse plongé dans un bain païen : école (!), souvent famille plus ou moins instruite de religion (moins que plus), camarades païens, ambiance, tout quoi ! Ils n'ont aucune idée de se faire apôtres, de l'être, de ce que peut être l'apostolat, la conquête. Le christianisme au Japon a vécu caché, traqué, en "catacombes" pendant trois siècles. D'où cette attitude de vivre replié sans penser à conquérir ... Et puis, grande déficience de vie chrétienne profonde chez les récentes générations de chrétiens convertis depuis peu de temps. Donc, tu entrevois nos difficultés. Actuellement, ma Troupe n'a aucun chef catholique, c'est un gros souci. L'esprit laisse bien à désirer. D'autre part, assez de défections, des départs, des rentrées, des départs. Travail en profondeur bien difficile. Utilité bien incertaine pour une orientation vers le Christ. Mais apparence. Dieu voit nos efforts, Il est le Maître du fond. (...) J'ai plusieurs jeunes chrétiens qui ne pratiquent pas. Parmi les huit ou dix chrétiens de la Troupe, très peu sont fervents, quelques-uns inquiétants. Et pense aux trente autres qui sont païens."[28]

Au vrai ce scoutisme de Mikawajima le décevait. La troupe traversait alors une "crise très dure", reconnaissait en automne sa correspondance au Groupe Missionnaire de Lyon : départs d'enfants, renvois, départs de chefs, de Routiers, dont deux pour la guerre en Chine. Heureusement, à cette date, il avait découvert un ex-chef scout, vieux marin, brave païen, qui "ferait bien son affaire". Travaillant en permanence à la paroisse, il avait été chargé spécialement de la troupe, sous les ordres du Général et sous la "surveillance ecclésiastique" de Francisque. Après une "grande épuration", la troupe, "réduite à quarante-cinq scouts", ne comportait plus que "des éléments de choix". Optimiste, l'abbé Dupont la voyait renaître sous l'impulsion du nouveau chef.[29]

Cependant Francisque s'interrogeait sur la valeur apostolique de son scoutisme japonais très laïque. Le défaut de chefs de patrouille un peu capables rendait même problématique sa simple portée éducative, pourtant essentielle au mouvement. N'oublions pas qu'en scoutisme la patrouille est l'unité vitale de la Troupe, et que le garçon doit obéissance à son chef. Le 21 janvier 1938, il disait à Louis Micolon sa lassitude toutefois encore teintée d'une lueur d'espérance : "Tu vois nos difficultés : manque de chefs, difficultés d'en former. Même les éléments catholiques ne sont pas mûrs pour comprendre le scoutisme catholique tel que vous l'entendez, tel que je l'entends avec toi, tel qu'on l'a rêvé ensemble. Mais il faut semer, aller lentement. Peu à peu on trouvera peut-être les C[hefs de] P[atrouilles] idéaux et ... d'abord les scoutmestres ! Prie quand même pour eux. On tâche de leur glisser un peu de vrai idéal scout. Même difficulté pour le campisme, tant de problèmes moraux ... sans compter les financiers ... Pauvreté de nos scouts, de la Troupe, etc ... Distance pour trouver la campagne. Tokyo est immense, mon ami. Pas de cohésion entre groupes catholiques. En ce moment, j'ai relâché mon service, à cause de ma prochaine Ordination. Un brave vieux marin (païen) assiste le général. Un jeune homme baptisé de Noël y a pris du service, c'est un de mes espoirs. Prie pour lui. J'ai deux autres Routiers que j'espère voir devenir chrétiens. Prie pour eux !"[30]

Puis quelques réalisations le réconfortèrent en ce début d'année 1938. Entre deux réunions de la Troupe, il annonçait à Louis : "J'ai décidé mes patrouilles à écrire. Donc la Patrouille des Aigles vous écrit. Elle vous salue fraternellement, vous remercie de vos prières et de vos sacrifices. Elle vous dit sa joie que des frères scouts de France pensent à elle, et prie à son tour pour vous. Elle vous dit sa joie de courir parfois les bois (trop rarement). Dimanche dernier, capture de lapins dans un bois pour les élever. On a une vraie ménagerie ici : lapins, poules, une chèvre (en ville, à la Mission). Ils vous envoient une collection d'insectes de leur camp d'été. Un Routier baptisé de Noël vous écrit en anglais. Priez pour lui. (...) On prépare les deuxièmes classes. On a monté une exposition de matériel, camp en miniature, une tente déployée et dressée à l'intérieur du local (...) Fais prier pour mes scouts, ils en ont tant besoin. Neuf sur dix [sont] païens !"[31] En avril, il estimait que la troupe allait "assez bien". Le baptisé de Noël, "très fervent, enseignait le catéchisme aux scouts qui le désiraient. Sur quarante, dix environ suivaient ses causeries. Il nourrissait quelques espérances. Le "vieux marin, un type rigolo", se convertirait-il ?[32] L'arrivée du baptisé de Noël le réjouissait beaucoup. En mai, il s'en expliquait à Louis Micolon : "J'ai un

Etudiant des Hautes Ecoles Commerciales de Tokyo. Chef épatant, chrétien fervent. Il sait bien anglais, allemand, italien. Un chic apôtre. Je vais chercher à le bien former. Prie pour lui." Il annonçait alors qu'il venait d'être "bazardé" secrétaire d'une Commission d'information pour le Scoutisme dans le Bureau d'Action Catholique de Tokyo. L'autorité religieuse avait confiance en lui.[33] .

Quand vint l'été, l'optimisme l'emporta à nouveau dans l'âme de Francisque. L'esprit de sa troupe renouvelée, où il reprenait un service régulier, le satisfaisait enfin. "En ce moment, ma Troupe de Mikawajima va bien : quarante-six inscrits, quarante fréquentent très régulièrement, une dizaine [sont] volontaires pour l'étude du catéchisme." Tout en préparant le camp du mois d'août à Oshima, au pied d'un volcan sur une île proche de Tokyo, il cherchait à pénétrer les familles des scouts. Du "beau travail" s'annonçait de ce côté. Son objectif était de maintenir dans la Troupe les plus anciens scouts. Quelques-uns, alors, se convertiraient, pensait-il. Pour l'instant, les enfants se montraient "très bons, très obéissants, ardents". Francisque avait organisé au scolasticat un camp de deux jours "des plus réussis". "Discipline, bon esprit, joie, esprit de sacrifice"[34].

Le 8 juillet, il pouvait écrire à Louis : "Ma Troupe en ce moment réorganisée marche bien. Sur quarante-cinq, quarante fréquentent régulièrement, enfants bons, on a fait une sérieuse épuration." Il se félicitait de la collaboration du Routier étudiant en H.E.C. "J'ai trouvé une perle de Routier, fervent, ardent, les enfants en sont ravis. Il fait le catéchisme à plusieurs petits païens, beaux espoirs. J'ai déjà deux Novices Routiers parmi nos scouts. Des rares du début de la Troupe : en trois ans on a dû faire peau neuve !! J'ai trouvé deux autres Chefs, étudiants de l'Université Catholique. J'espère faire du chic boulot pour le Christ avec eux. Un vieux marin païen fait du scoutmestre. Le général assure toujours la direction du groupe. C'est un très brave homme. Les patrouilles marchent assez bien. On a quelques bons C[hefs de] P[atrouilles] et seconds. Il y a encore beaucoup à faire Je pense partir pour un camp de huit jours dans une île près de Tokyo au pied d'un volcan. Peut-être la Troupe au complet. On verra. Hélas, la caisse est vide ... Les enfants aident un peu, mais tout est cher cette année ... Enfin, j'espère un cadeau de la Providence. Prie pour mes scouts, quelques-uns s'orientent vers le Christ."[35] .

La préparation de ce camp lui causa quelques soucis. Le jeune catholique, son meilleur chef, parce que malade, ne pourrait y prendre part. Francisque resterait donc seul à la direction avec le général et le vieux marin. Il lui faudrait beaucoup s'appuyer sur des chefs de patrouilles encore bien jeunes . Heureusement l'esprit était bon et la discipline assez facile. Plusieurs parmi les plus âgés commençaient à écouter avec plaisir parler du Christ et de la religion. Ils témoignaient moins d'antipathie envers la soutane. Une dizaine se montraient très attachés à la troupe. "Hélas, s'exclamait une fois encore Francisque, beaucoup ne font que passer, passer à la Troupe, sans bien juger ce qu'est le scoutisme, un Scout, et sans retirer grand fruit de notre présence et de notre témoignage chrétien Mais qui sait le mystère de la Grâce ! Priez donc un peu pour ces âmes d'enfants et de jeunes gens, et surtout pour des vocations de chefs catholiques. Ca manque."[36]

L'"orientation des jeunes vers le Christ" par l'enseignement religieux le taraudait. N'était-ce pas la première raison de sa présence au Japon ? Et puis il fallait d'urgence former des cadres pour la Troupe. Le 11 octobre, il écrivait à Micolon : "Mes vacances ont passé comme un rien. Trois semaines de "curé", un chic camp avec trente-cinq scouts (cinq jours)." Entre le 6 et le 11 août, les scouts avaient installé leurs tentes à Osina, une île volcanique à cinq heures de bateau de Tokyo. La troupe avait fait l'ascension du volcan, qui continuait à émettre des fumées et des gaz. On entrait un peu dans le cratère et, par un système de miroirs, on voyait à 600 mètres de profondeur l'orifice du volcan, d'où s'échappaient feu, gas et fumées. Il avait plu, mais la gaieté l'avait emporté.[37] (Francisque ne confiait pas à Louis, et, moins encore, à tante Maria, son imprudence, quand il avait failli se noyer lors d'une baignade dans un endroit assez dangereux. Déjà il "buvait la tasse" et avait dû son salut à son chef, le "vieux loup de mer" que nous commençons à connaître.)[38]

"Parmi mes scouts, j'ai quelques enfants qui se préparent [au baptême]. Quelques-uns savent déjà le catéchisme. Il faut attendre le placet de la famille et qu'ils soient un peu plus âgés. A propos, si tu trouvais quelque occasion de livres catholiques (sur la philosophie ou la religion catholique, les sacrements ou le dogme), en *anglais*, tu me rendrais service. Un de mes chefs m'en demande. Il ne sait pas le français, mais très bien l'anglais. La Troupe marche assez bien en ce moment. On intensifie la formation des C[hefs de] P[atrouilles] et des instructeurs. On essaie de jeter des bases religieuses et de donner une orientation chrétienne sans heurter. Je suis Secrétaire aussi du nouveau Bureau d'Action Catholique à Tokyo, pour le Scoutisme Catholique au Japon. Si tu as de chics tuyaux, trucs, expériences scoutes, envoie, envoie. Tout est à organiser ici. Prie pour que je réussisse dans mes projets (première réunion d'aumôniers scouts, premier camp des chefs catholiques, etc.) Tout est encore à l'état de projet. Les Dominicains canadiens travaillent bien avec méthode, calme ... Hélas, ils sont au nord du Japon, loin de Tokyo."[39]

La dernière lettre de Francisque à Louis Micolon sur le scoutisme fit état - sans plus - d'une exposition de travaux manuels organisée par ses scouts[40]. Heureusement pour notre curiosité, l'article qu'il expédiait simultanément à Turin sur la vie de la paroisse de Mikawajima, consacrait au scoutisme et à cette exposition quelques alinéas substantiels.

Parmi les baptisés de Noël 1938, expliquait-il, la paroisse avait eu le bonheur de compter deux de ses scouts, venus au scoutisme parce que catéchumènes. Lui-même en espérait beaucoup, souhaitant qu'ils soient un "levain dans la pâte" parmi leurs frères scouts. "Puissent-ils en attirer beaucoup dans la *Patrouille du Christ*", s'exclamait notre Francisque, qui les voyait déjà arriver, car plusieurs de ses scouts désiraient le baptême et étudiaient leur catéchisme. Très naturellement, l'article glissait alors vers l'exposition. Laissons le missionnaire salésien s'exprimer avec la chaleur qu'on lui pardonne aisément. On remarquera son souci de pénétrer l'âme japonaise, autrement dit la culture de son pays d'adoption. La connaissance de la langue, sur laquelle il s'acharnait, ne lui suffisait

donc pas. Il essayait de percevoir l'esprit du peuple à travers les dessins et les objets usuels de ses jeunes. Cette nourriture intellectuelle lui sera un jour précieuse.

"Puisque je vous parle des Scouts de Mikawajima, je m'en voudrais de ne pas mentionner la magnifique Exposition de Travaux manuels et de dessins, organisée par eux, à l'occasion de Noël. Nos cinq Patrouilles y étaient représentées. Le visiteur, rien qu'en s'arrêtant quelques instants à chacun de ces cinq stands, pouvait se faire une idée assez complète de l'âme japonaise. Ces chers petits japonais à la taille élancée, au nez fin et aux yeux droits (leurs soeurs ont les yeux un peu obliques !) ont déjà un profond sentiment de la nature et savent l'exprimer de bien des manières, ordinairement originales : dessins, jouets et objets de toutes sortes, qui manifestent leur goût artistique. Les photographies ci-contre (l'article du *Bulletin salésien* est illustré de deux grandes photographies de l'exposition) vous en laissent voir quelques-uns : un appareil de télégraphe, des modèles réduits d'aéroplanes, un camp scout en miniature, divers jeux et objets en bois, tous décorés ou sculptés avec goût. De nombreux enfants ont visité cette Exposition, heureuse manifestation de l'activité et de la vie de notre Troupe. Elle vit et ... fait du bruit : elle possède une bonne clique déjà renommée dans le quartier."

Francisque concluait l'article sur le scoutisme à Mikawajima par l'une de ses antiennes favorites, qu'il habillait ici avec soin. "Voilà de bons moyens pour attirer et retenir les enfants ! Nous travaillons, nous travaillons ... Il faut longtemps pêcher dans la nuit. Mais, un jour, le Maître s'embarque avec nous. Il fait jeter avec nous les filets ... Et, au geste stérile d'hier succède l'abondance d'aujourd'hui, de demain ! Car, pour nous, c'est encore demain." La note finale était un tantinet mélancolique.[41]

Francisque en quête de fonds

Les problèmes d'argent reparaissaient lancinants dans les nouvelles sur le scoutisme à Mikawajima. La population était pauvre ; les tentes coûtaient cher ; les parents ne pouvaient payer l'uniforme des jeunes scouts ; au camp, la participation financière des jeunes ne représentait que le riz qu'ils mangeaient. Francisque avait toujours besoin d'argent. En outre *Japoneries* répétait que les ressources du noviciat et du scolasticat du P. Tanguy dépendaient de la générosité de ses coopérateurs locaux ou lointains.

A peine arrivé à Tokyo, Francisque avait entrepris de chercher des ressources en France. Louis Micolon et sa troupe scoute furent aussitôt mis à contribution. Le patro du P. Dhuit à Paris-Ménilmontant l'avait adopté le jour de son départ vers le Japon. Le bulletin du patro reproduisit ses lettres et ses appels à l'aide. Les jeunes, leurs parents et les chrétiens fervents du quartier le soignèrent avec une admirable régularité. Dans la chapelle du P.S.P, un tronc sollicitait leur générosité. Elle était grande et persévérante, à juger par la rubrique "la cassette du missionnaire", qui, à trente reprises entre le mois de mai 1935 et le mois d'avril

1940, aligna dans *La Chronique du P.S.P.* les sommes recueillies à son intention, petites, parfois importantes, accompagnées de leur mention d'origine.

Francisque trouvait, pour remercier la "grande famille du P.S.P.", des mots qui la touchaient. Imaginez sa fierté à la lecture de cette lettre publiée en avril 1936 : "C'est une émouvante surprise, chaque fois, pour votre missionnaire, de lire le coin qui lui est réservé. Dans un fond de page, entre deux tranches de vie ardente du P.S.P., se blottit votre souvenir pour moi - souvenir prouvé - mais surtout et mieux encore, se traduit par quelques chiffres magnifiques votre esprit catholique. Rien de ce qui touche au travail de l'Eglise - dès lors qu'on vous donne l'occasion de le montrer - ne vous est étranger. Ce bout de page, ce discret palmarès de vos privations, c'est le thermomètre de votre température chrétienne ; ces quelques lignes traduisent le style de la formation du P.S.P., j'allais dire "Dhuitienne", mais je ne voudrais ni inventer un néologisme, ni ennuyer le P[ère] D[huit] ! Le P.S.P. veut être "présent" partout pour témoigner en faveur du Christ. Il considère comme un honneur d'avoir un de ses anciens collaborateurs d'une heure - heure d'été ! - sentinelle avancée de l'Eglise et se fait un devoir de l'aider à faire bouger le Christ dans ce Japon dont le soleil monte de plus en plus sur l'Asie. Par tout le visible de ces offrandes, si généreuses en ces temps de misère, je vais à l'invisible, à ce que ne dit pas ce bout de page. Je sens derrière, vos prières, vos sacrifices, vos communions, votre charité qui m'aident à ne pas être trop lâche, et sans doute à être une *présence* dans le néant du paganisme."[42] Le Père Dhuit, qui parvenait quelquefois à lui expédier un mandat de mille francs et plus, aura probablement été le plus grand bienfaiteur de Francisque Dupont, "son missionnaire" privilégié.

Aimant écrire et correspondre, ce missionnaire dégourdi recensa ses bienfaiteurs français possibles et leur fit connaître ses besoins par des roulantes scoutes, par *Japoneries*, par *Jeunesse et Missions*, par le *Bulletin salésien*, ainsi que par des lettres particulières. Comme il avait été professeur à Melles-lez-Tournai, il se rappela au bon souvenir des Mellois, en particulier du P. Bernier. D'anciens élèves ou des amis du noviciat de 1930-1931 étaient éparpillés dans la France salésienne. Pourquoi n'organiseraient-ils pas dans leurs maisons des journées missionnaires avec collectes pour un abbé Dupont aux prises avec de criantes nécessités ?

Le recours au Groupe missionnaire de Lyon-Fontanières

Enfin, il mobilisa le scolasticat de Lyon-Fontanières. Un Groupe missionnaire y avait été constitué par quelques étudiants ou professeurs, parmi lesquels on repère (grâce à la correspondance conservée) Marcel Chardin, Ange Bérichel, Maurice Malaquin, Gérard Leigniel et Pierre Faudet. Il gérait un petit musée et cultivait les relations avec les missionnaires salésiens français. Ingénieux, Marcel Chardin avait créé en son sein un service philatélique à l'avantage des missions salésiennes. La récolte de timbres courants auprès des missionnaires eux-mêmes, auprès de particuliers ou d'entreprises de bonne volonté lui permettait, surtout grâce à un système de troc avec des marchands étrangers, d'intéresser les enfants et même des collectionneurs généralement bienveillants

pour les bonnes oeuvres. L'argent ainsi peu à peu gagné irait aux missionnaires. Francisque n'avait jamais séjourné dans ce scolasticat. Mais Tassin était proche et il s'y était fait connaître. Puis il était entré au Japon bien décidé à quêter des ressources de ce côté-là. A peine arrivé il proposait un article à la petite revue de la maison *Salesiana*. Puis *Japoneries* créé, rappelons-le, dès le mois de mai 1935, désigna le Groupe missionnaire de Fontanières comme relais des abonnements et des dons au Japon salésien. De la sorte, le Groupe lyonnais devenait le "siège social" de l'abbé Dupont en France. Toutefois, jusqu'au sacerdoce de 1938, ledit abbé, encore simple étudiant, demeurait très dépendant de son directeur. "Je ne sors pas, sinon pour scouter", précisera-t-il au Groupe. Il n'achetait rien, par exemple aucun timbre japonais, et transmettait simplement ses commissions au P. Tanguy, qui s'en chargeait lui-même.[43]

La propagande pour le missionnaire Francisque Dupont incombait au siège social lyonnais. Ainsi en janvier 1937, il l'invitait à réveiller le zèle de certains amis qui paraissaient l'oublier. "Secouez Mr Micolon. Où Mr Chartier [qui avait été Chamois] est-il vicaire ? J'ai mon cousin Jean Cottier, chef de Clan Routier à la Vème [Troupe] Lyon. Il doit y avoir aussi le Routier Fallaix [autre Chamois] à cette même Troupe. Faites-les relancer par Louis Micolon. Et puis travaillez St Dizier [le collège de l'Immaculée Conception, dont les salésiens venaient d'assumer la charge en 1935]. J'ai là un ancien élève (Caboche) à la tête des Scouts avec Mr Chiron, un de mes vieux amis de Melles. Et ces grands coeurs scouts ne m'aideraient pas ? Un petit mot du Groupe missionnaire servirait beaucoup. Relancez Melles qui dort ... Paris travaille bien grâce à un vieux lutteur : le Père Dhuit. Tous mes jeunes confrères de noviciat, à part Leigniel et Lescop, Mr Charles [Meulenyser], me laissent royalement tomber. Je leur pardonne, mais pas chic. Vous allez dire : les missionnaires sont les gens les plus exigeants de la Terre, ce P. Dupont en particulier. Non, mais Mikawajima est archipauvre, comprenez-le, la misère ouvrière en plein. La Troupe regorge de demandes. Avec le général [à sa tête], elle repart dans un élan splendide. C'est l'heure de nous aider. Si je vous chauffe dur à Lyon, c'est que je connais votre dévouement émouvant. Mais le Christ vous le rendra pour moi, pauvre bougre égoïste."[44]

De Tokyo il surveillait attentivement les entrées de fonds, ce qui revenait, soit au noviciat-scolasticat du P. Tanguy, soit à la Troupe de Mikawajima. On conçoit que cette sorte de distinction ait pu échapper un temps aux comptables de bonne volonté de Lyon-Fontanières. La confusion entre les destinataires leur valut des lettres fulminantes de l'abbé Dupont. Les comptes devaient être séparés avec le plus grand soin. Il fallait toujours se soucier de l'origine des mandats. Une somme provenant d'un ancien Chamois devenu vicaire dans le diocèse de Lyon était à l'évidence destinée aux scouts de Mikawajima. Au long de quatre pages humoristiques, mais aussi rageuses, une lettre à l'abbé Malaquin, datée du 30 décembre 1936, dit, redit et répéta de dix manières la nécessité de bien identifier les destinataires. Il fallait absolument régler le problème de la comptabilité des centres salésiens de Tokyo : Mikawajima (quartier de l'oeuvre et de la Troupe scoute) et Itubashiku (quartier du scolasticat), Scout (Escursell) et Scolasticat (Tanguy).

"Je suis à cheval sur deux maisons. J'ai deux personnalités. Mais, Père Malaquin, vous connaissez la vie salésienne, les affaires [de] comptabilités. Même avec le directeur le plus saint, le plus gentil [vous aurez reconnu le directeur du scolasticat, Jean Tanguy], c'est toujours toute une histoire pour séparer ce qui est des scouts et de Mikawajima, de ce qui ne l'est pas, surtout si, par exemple, et c'est le cas du mois d'août, où l'offrande était seulement pour les scouts et [qu'elle] est arrivée au scolasticat. Quand il n'y a pas d'argent au scolasticat, et c'est toujours ainsi, les scouts doivent patienter ... . Lisez entre les lignes. Ainsi, cette fois, je lis Huguet (Tarare), Labrosse, etc. Ce sont des vicaires aumôniers scouts. La somme devait aller au compte Mikawajima et être envoyée là directement. De même pour la somme des timbres de Don Escursell. Tant pis si ça coûte plus cher : deux mandats à deux adresses différentes. On le regagne. De grâce, séparez bien les comptes." Il donnait alors trois instructions numérotées, avec la liste de neuf personnes bienfaitrices exclusives des scouts de Mikawajima, et prière instante de conserver la lettre pour mémoire à l'avenir.

"J'espère que ce sera bien compris. Excusez ce petit ton d'autorité. Mais pensez que ma troupe est misérable, que je regorge de demandes d'admissions et que je manque de t[ou]t le matériel d'instruction. Trouvez-moi des Troupes ou des C[ommunau]tés de Guides à Lyon pour m'adopter. Faites faire un appel par J[eunesse et] M[issions) ou B[ulletin] S[alésien] pour les Troupes qui portent le nom de Don Bosco. Mais agissez. ... Si vous voyiez la misère de mes gosses et le bon boulot qu'on abat. J'ai écrit à Saint-Dizier, un collège bourgeois, où Mr Chiron, un vieux copain, est aumônier [de la troupe], avec l'abbé Caboche, mon ancien élève [de Melles]. On n'a pas même daigné me répondre. C'est pas chic." Etc.[45]

Peu après cette mercuriale à M. Malaquin, Francisque repartait en guerre, cette fois à l'adresse du P. Ange Bérichel. La lettre commençait par tenter d'arrondir les angles. "Merci de votre longue lettre et des sommes envoyées. J'admire votre dévouement à tous à La Mulatière [localité précise du scolasticat lyonnais] et votre bonne volonté. Vous me permettrez [toutefois] quelques remarques de bon confrère pour faciliter notre tâche et simplifier les comptes." Suivait une série d'instructions en partie identiques à celles données précédemment à M. Malaquin. On lisait par exemple : "Vous bloquez le compte Scout avec le compte P. Tanguy ou Dupont au scolasticat, sans signaler que ces sommes sont pour les Scouts. Je sais que Labrosse, Huguet, etc. oublient de mettre "pour Scouts". Mais c'est leur intention. Il m'est délicat ensuite de faire valoir les droits de mes scouts dans ces conditions. J'ai ainsi perdu 30 yens et plus ces temps-ci. J'achetais toute une clique avec ces 30 yens. *Je rage, voyez-vous* (souligné). Donc, tenez compte de ces observations. De grâce, séparez les comptes."[46]

Tout n'était pas encore clarifié pour autant. "Décidément, je dois m'expliquer bien mal ou une fatalité nous poursuit, lisait le même Bérichel dans une lettre du 16 mai qui suivait. ... Je vous rappelle que les sommes qui n'ont pas de destination précise doivent s'envoyer à mon nom chez le Père Tanguy, car je

suis théologien et habite 6 jours sur 7 au Scolasticat. Seules les sommes qui proviennent d'un groupe Scout ou qui portent la destination "Scouts de Mikawajima", "Scouts du P. Dupont" ou t[ou]te autre de ce genre sont destinées à mes scouts et s'envoient à Mikawajima en mon nom. Vous devez avoir une liste des personnes qui, a priori, même sans indication, destinent leurs sommes aux scouts ... " Au fil de la même lettre, il insistait, craignant de n'être pas encore bien entendu : "Rappelez-vous que je suis le type à double personnalité, théologien du lundi au samedi et scout les deux autres jours. Et ainsi j'ai deux bourses, une pour le scolasticat, et une pour mes scouts. Et ceci ne fait pas la félicité du Groupe missionnaire ! Enfin, je ne pense pas qu'il m'en voudra pour ce supplément de travail."[47]

Au Groupe missionnaire de Lyon-Fontanières les charges n'étaient pas soigneusement distribuées. Qui fait quoi chez vous ? interrogeait en substance Francisque au début de l'année 1937[48]. La situation s'améliora quand l'abbé Marcel Chardin eut été élu président en octobre 1937. Désormais, Francisque ne se plaignit plus des mélanges de comptes ou des erreurs dans la destination de l'argent. Car M. Chardin, vocation tardive, agent commercial avant d'opter pour la vie salésienne, tenait lui-même toute la comptabilité, aussi bien celle du Service philatélique qu'il avait fondé, que celle du Siège social de l'abbé Dupont. Les rappels à l'ordre disparurent du courrier.

Si, à Tokyo, Francisque ne "sortait pas", il agissait de loin. Son siège social lyonnais devrait rayonner dans tout le pays. En 1936, notre apôtre fit du groupe de Lyon un modèle à imiter par des associations analogues de "jeunes amis" des missions. "Plusieurs de nos jeunes amis, écrivait en octobre 1936 "l'Equipe Japoneries", c'est-à-dire l'abbé Francisque Dupont, élèves d'un Collège Secondaire ou de telle Ecole Primaire et Primaire Supérieure, ou encore d'un Patronage ou d'une Troupe Scoute brûlent du désir de mieux nous servir. Ils n'ont que leurs prières, disent-ils, leurs sacrifices et leur maigre bourse d'étudiant. C'est déjà pas mal. Pas assez, nous sommes de leur avis. Seuls, ils ne peuvent rien de plus. En équipe, ils pourraient beaucoup plus. Qu'attendent-ils pour lancer dans leur maison d'éducation ou dans leur groupe de jeunesse un Groupe Missionnaire qui nous adopterait et qui travaillerait avec nous à convertir le Japon ? De le savoir sans doute ! Eh bien ! notre Groupe Missionnaire de Lyon met à leur service toute une riche expérience et son grand coeur pour leur apprendre à fonder, diriger et faire prospérer un groupe missionnaire. Ils n'ont qu'à lui écrire. Outre un échange de correspondance avec le missionnaire qu'ils adopteront, ce Groupe avec nous leur conseillera de faire connaissance avec "Jeunesse et Missions", "Japoneries", "Tous Missionnaires" et avec ce petit chef-d'oeuvre de brochure : "Les Missions Salésiennes" [par le P. A. Auffray]. Avec ce matériel, on peut emballer des douzaines de garçons pour l'idéal missionnaire. Nous serons aussi toujours prêts pour les débrouiller !"[49]

Sur le succès de cette campagne, la documentation, parce qu'éparpillée dans les diverses chroniques des maisons salésiennes de France, qu'elles soient imprimées ou restées manuscrites, nous fait complètement défaut. Toutefois, l'une ou l'autre allusion dans la correspondance de l'abbé Dupont au Groupe

missionnaire de Lyon-Fontanières nous assure que sa proposition de créer des groupes missionnaires locaux fut entendue en plusieurs endroits. On lit par exemple dans la lettre citée à Ange Bérichel datée du 16 mai 1937 : "Félicitations pour le "Tous Missionnaires" [feuillet imprimé du Groupe dans l'esprit de l'article de *Japoneries* paru sous ce titre] et pour le beau travail des Groupes. Vous faites de la belle ouvrage. Le Christ vous bénira et notre chère France à cause de vous ... Je compte faire écrire une belle lettre par mes Scouts chrétiens aux Groupes Missionnaires de France avec une gerbe de prières et [de] sacrifices."[50]

Le missionnaire Francisque Dupont, étudiant en théologie, vivait en pauvre dans un institut salésien très pauvre. En conséquence, jamais de cadeaux à sa famille de France. Il semblait même ne guère penser à son filleul et à sa soeur de Tassin. C'est vrai, reconnaissait-il, tout en implorant leur compréhension. "D'une part, pauvreté extrême de notre Mission, d'où gêne de demander aux Supérieurs de prélever sur une offrande une certaine somme pour vous envoyer quelque petit rien. D'autre part, le voeu de pauvreté m'oblige à leur demander de m'acheter quelque objet pour vous l'envoyer. Quand je les sens en difficultés financières, je n'ose le leur demander." Plus tard, quand il sera prêtre, il aura les coudées plus franches. "Vois-tu, écrivait-il à sa soeur, c'est encore un sacrifice de la vie religieuse. Et je le ressens beaucoup, sois-en sûre." S'il était resté dans le monde, elle devine trop combien, selon sa fortune, il l'aurait gâtée et son filleul Frantz encore plus. Il ne se serait laissé battre par personne.[51] Mais pour son apostolat, les choses en allaient différemment. Les cailles ne lui tomberaient pas toutes rôties dans l'assiette. Comme don Bosco avait fait en son temps, il étalait ses besoins et se démenait pour réunir les fonds nécessaires à ses entreprises.

Notes

1. A Louis Micolon, Tokyo, 30 avril 1936, *Lettres*, p. 253.

2. D'après J. Tanguy, "Le Patronage Salésien de Tokyo, Mikawajima", *Bulletin salésien*, janvier 1936, p. 22-24.

3. A tante Maria, Tokyo, 30 décembre 1935, *Lettres*, p. 148.

4. D'après J. Tanguy, *article cité*, p. 24.

5. F. Dupont, "La vie d'un Petit Séminaire japonais", *Bulletin salésien*, mai 1935, p. 150.

6. A Georges, Tokyo, 22 février 1936, *Lettres*, p. 94.

7. A tante Maria, Tokyo, 5 avril 1936, *Lettres*, p. 149.

8. Voir éventuellement le petit article de l'abbé F. Dupont, "Nos scouts de Mikawajima", *Japoneries*, 4, mai 1936, p. 6-8, qu'illustrent trois photographies très instructives : le groupe posant avec les personnalités et quelques salésiens, la cour du patro pendant le chant de l'hymne national et le passage des invités sous la voûte des bâtons.

9. A Louis Micolon, Tokyo, 30 avril 1936, *Lettres*, p. 254.

10. *Japoneries*, 5, octobre 1936, p. 17.

11. A Louis Micolon, Tokyo, 11 mai 1936, *Lettres*, p. 255.

12. Cette photo dans la revue *Les Missions Catholiques*, n° 3265, 1er avril 1937, p. 167. Longue et pittoresque description du camp dans la *Chronique du PSP*, novembre 1936, p.3-4. La retrouver en Annexe 1, *ci-dessous*.

13. *Japoneries*, 5, octobre 1936, p. 18.

14. F. Dupont, "La Première Catholique de Tokyo", dans la revue *Les Missions Catholiques*, n° 3265, 1er avril 1937, p. 167-168.

15. A Louis Micolon, Tokyo, 21 janvier 1938, *Lettres*, p. 262.

16. On y apprend que ce numéro de "Japoneries" avait été tiré à 1.300 exemplaires et que le "Courrier de Mikawajima" (mensuel) du P. Escursell était tiré à 200 exemplaires.

17. A Louis Micolon, Tokyo, 21 janvier 1938, *Lettres*, p. 263.

18. A Louis Micolon, Tokyo, 29 septembre 1937, *Lettres*, p. 260.

19. A Louis Micolon, Tokyo, 29 septembre 1937, *ibidem.*

20. A Louis Micolon, Tokyo, 29 septembre 1937, *ibidem.*

21. A Louis Micolon, Tokyo, 21 janvier 1938, *Lettres*, p. 263.

22. A Louis Micolon, Tokyo, 1er avril 1937, *Lettres*, p. 256-257.

23. A Louis Micolon, Tokyo, 29 septembre 1937, *Lettres*, p. 260.

24. A Louis Micolon, Tokyo, 7 janvier 1937, *Lettres*, p. 255.

25. D'après le *Courrier de Mikawajima*, mars 1937.

26. A Louis Micolon, Tokyo, 1er avril 1937, *Lettres*, p. 256.

27. A Louis Micolon, Tokyo, 23 juillet 1937, *Lettres*, p. 258.

28. A Louis Micolon, Tokyo, 29 septembre 1937, *Lettres*, p. 259-260.

29. A Marcel Chardin, Tokyo, 10 novembre et 29 décembre 1937, Archives de la province salésienne, Paris, dossier Francisque Dupont.

30. A Louis Micolon, Tokyo, 21 janvier 1938, *Lettres*, p. 262.

31. A Louis Micolon, Tokyo, 20 février 1938, *Lettres*, p. 264.

32. A Marcel Chardin, Tokyo, 20 avril 1938, Archives de la province, Paris, dossier Francisque Dupont.

33. A Louis Micolon, Tokyo, 9 mai 1938, *Lettres*, p. 264.

34. Au Groupe Missionnaire de Lyon-Fontanières, 7 juillet 1938, Archives de la province, Paris, dossier Francisque Dupont.

35. A Louis Micolon, Tokyo, 8 juillet 1938, *Lettres*, p. 265.

36. Au Père Marcel Chardin, Tokyo, 22 juillet 1938, Archives de la province, Paris, dossier Francisque Dupont.

37. A tante Maria, Tokyo, 22 août 1938, *Lettres*, p. 156 ; à Louis Micolon, Tokyo, 11 octobre 1938, *Lettres*, p. 265.

38. Au Père Julien Dhuit, Tokyo, 7 septembre 1938, *Chronique du P.S.P.*, septembre 1938, p. 9.

39. (A Ange Bérichel, Tokyo, 6 janvier 1937, Archives de la province, Paris, dossier Fr. Dupont.) A Louis Micolon, Tokyo, 11 octobre 1938, *Lettres*, p. 266.

40. A Louis Micolon, Tokyo, 9 janvier 1939, *Lettres*, p. 267.

41. Francisque Dupont, missionnaire salésien, "Japon. Le lent travail de la grâce", *Bulletin salésien*, juin 1939, p. 182.

42. F. Dupont, votre missionnaire, "A la grande famille du P.S.P.", *Chronique du P.S.P.*, avril 1936, p. 6-7.

43. A Marcel Chardin, Tokyo, 6 janvier 1937, Archives de la province de Paris, dossier Fr. Dupont.

44. A Marcel Chardin, Tokyo, 6 janvier 1937, *ibidem.*

45. A M. Malaquin, Tokyo, 30 décembre 1936, Archives de la province, Paris, dossier Fr. Dupont.

46. A Ange Bérichel, Tokyo, 6 janvier 1937, Archives de la province, Paris, dossier Fr. Dupont.

47. A Ange Bérichel, Tokyo, 16 mai 1937, Archives de la province, Paris, dossier Francisque Dupont.

48. A Marcel Chardin, Tokyo, 6 janvier 1937, Archives de la province, Paris, dossier Francisque Dupont.

49. "Tous missionnaires", *Japoneries*, 5, octobre 1936, p. 1.

50. A M. Ange Bérichel, 16 mai 1937, Archives de la province, Paris, dossier Francisque Dupont.

51. A Janine, Tokyo, 4 janvier 1938, *Lettres*, p. 107.

Chapitre huitième

LA PROGRESSION VERS LA PRETRISE ET LA GUERRE MONDIALE

Un Français patriote dans un monde en ébullition

Tandis qu'à Tokyo Francisque se préparait au sacerdoce, le monde traversait dans plusieurs pays des années pénibles et, pour certains, sinistres. Aux événements qui se succédaient en Europe, en Afrique et en Asie, il réagissait en Français profondément patriote, attristé par les faiblesses de sa nation, rageur sous les reproches et les moqueries de ses voisins, mais aussi extrêmement prudent pour ne pas compromettre son statut du missionnaire chrétien en un Japon nationaliste impliqué dans une terrible guerre en Chine. Il vivait, au sein d'une communauté majoritairement italienne, une période de régimes totalitaires triomphants narguant les démocraties, leurs voisines, d'un pacifisme peureux. Les constitutions salésiennes de l'époque tentaient de prévenir les affrontements dans les communautés analogues à la sienne. "On évitera les discussions politiques et les questions de nationalité, surtout parmi les confrères de pays différents. Dans ce but, que la lecture des journaux soit maintenue dans de justes limites. L'Inspecteur seul a le pouvoir de fixer les journaux que l'on peut recevoir, et les confrères qui peuvent les lire"[1] Des règles générales, bien difficiles à appliquer en milieu international dans la conjoncture des années 1930.

Francisque, un temps fidèle de l'Action française, témoignait, on s'en doute, d'un patriotisme ombrageux et exigeant. En avril 1936, à partir de l'exemple du Japon et par le canal de la *Chronique*, il en dégageait les composantes vertueuses à l'intention de ses "petits frères", les enfants du P.S.P. de Paris Ménilmontant. "Je voudrais vous célébrer l'ardent patriotisme [des Japonais] qui a pour base l'esprit d'union et de sacrifice. C'est une vertu qui se perd chez nous, le patriotisme. Et c'est un crime, car c'est le suicide prochain de la France. Vous, chers petits, vous devrez être les ouvriers convaincus et infatigables du rapprochement des Français, des arbitres et pour cela des chefs. Cela exigera de vous un profond esprit chrétien, des principes solides. Et le P.S.P., le cercle d'études, l'étude constante de votre Religion vous les donneront. Mais vous devez cultiver en vos coeurs l'amour de la Patrie, un amour raisonnable, sans haine, sans orgueil fou, mais un amour de notre histoire, de la belle vocation historique de la France et de sa mission spirituelle dans le monde, l'amour sacré de tout notre patrimoine et de nos possibilités. Il faut vouloir qu'elle vive ! Préparez-vous dans l'amour de votre Patro, par le travail intellectuel et surnaturel, sportif aussi, à jouer demain merveilleusement votre beau métier de citoyen français. Les petits

Japonais vous donnent une leçon d'amour de la patrie. Montrez au monde que la France ne saurait déchoir."[2]

Dans un monde en éruptions, la tâche n'était pas facile à la France divisée et amoindrie des années 1930 : recul face à l'Allemagne sur la Ruhr, Front populaire de 1936, communisme pro-soviétique révolutionnaire, grèves massives, longues occupations d'usines, dévaluations répétées du franc. Elle projetait à la face du monde une piètre image d'elle-même. Et, inévitablement, Francisque peinait à la défendre dans sa communauté cosmopolite.

"Si tous vos Hommes, vos Grands et vos Enfants, voyaient le patriotisme de la jeunesse japonaise ! s'exclamait-il au Père Dhuit en avril 1936. Les Français qui sont ici, missionnaires ou laïcs, pleurent et frémissent à la fois en pensant à nos divisions en France, à cette absence totale d'union, de sens du sacrifice et d'amour sacré de la Patrie ! Non, notre chère France ne doit pas mourir, se suicider dans la mésentente et par sa dénatalité ! Elle a une mission à remplir dans le monde, encore et toujours, une mission historique. Nos jeunes devraient le comprendre et lutter pour cette idée. Loin de la France, nous pleurons de rage d'assister à ses divisions, à ses lentes déchéances, à la perte de son influence alors qu'elle a tant de magnifiques réserves et, mon Dieu, une belle jeunesse malgré tout ! Le P.S.P. se doit donc de travailler à la réconciliation des Français et à la résurrection du Pays. Dieu, Patrie, Famille, j'ai appris cela intensément ici."[3]

Le stalinisme communiste dévastait alors l'URSS, la collectivisation des terres y entraînait en 1933 une épouvantable famine, et, en 1934, la terreur croissait encore. En Allemagne, Adolf Hitler venait d'être élu chancelier (30 janvier 1933). Un mois après, à Berlin, le Reichstag, symbole du pouvoir démocratique, flambait; et les premiers camps de concentration apparaissaient sur le territoire. A la même époque, le Japon envahissait le Ho Pei au nord de la Chine, puis marchait sur Pékin (23 février-12 mars 1933). Le 27 mars 1933, face aux protestations étrangères il se retirait de la Société des Nations, cette ONU de l'Entre-Deux Guerres, qu'il jugeait trop favorable aux communistes. De fait, l'URSS, jusque-là exclue, y serait admise le 18 septembre 1934. En 1936, l'Allemagne remilitarisait la Rhénanie ... Les démocraties s'inclinaient face aux puissances totalitaires.

Le fascisme mussolinien et la guerre d'Espagne

En Italie, le fascisme mussolinien traversait ses meilleures années et s'affichait catholique et impérialiste tout à la fois. Les accords du Latran (1929) avaient rétabli les liens entre le Vatican et l'Etat italien. Les Romains allaient retrouver leur antique puissance dans un monde de bâtards. Ils reprendraient la Corse et Nice que la France leur avait volées. En Afrique, l'Italie pacifiait rudement la Cyrénaïque, et Mussolini reprenait ses projets sur l'Ethiopie, voisine de l'Erytrée où elle était installée. Le 5 décembre 1934, l'incident d'Oual-Oual préludait à l'invasion de ce pays par l'armée italienne. Le 2 octobre 1935, alors que Francisque vivait depuis six mois dans la communauté de Tokyo, cette armée l'attaquait. Mussolini comptait sur la bienveillance des nations voisines. Il se

trompait. Dès le 6 octobre, le comité des Six de la S.D.N., analogue au Conseil de sécurité de la future O.N.U., déclarait l'Italie en rupture de pacte et adoptait le principe de sanctions économiques, dont la liste, arrêtée le 3 novembre, entrait en vigueur dès le 18 du même mois. L'opinion publique italienne ressentait comme une injustice un traitement brutal jugé par elle discrimatoire et se soudait autour du régime dans un vaste effort national. Certes, les opérations militaires s'embourbèrent pendant l'automne, mais elles reprirent en février 1936 pour une campagne facile et faussement triomphante avec, le 5 mai, l'entrée des troupes dans la capitale, Addis Abéba. Quatre jours après, le roi se proclamait roi d'Italie et empereur d'Ethiopie (9 mai 1936). Aujourd'hui, on croit rêver à pareille nouvelle dans une nation apparemment insensible à sa sonorité ridicule.

Retrouvez en pensée Francisque dans sa communauté salésienne de Tokyo durant cette campagne d'Ethiopie. Vers midi, après trois heures de cours, il rentrait du séminaire des Pères des Missions Etrangères de Paris, très peu tendres envers Mussolini. Il bouillait. "Tu peux imaginer les petites souffrances de ma vie religieuse au milieu de confrères en majorité italiens !!!, écrivait-il alors à son ami Micolon. Heureusement, mon Directeur est français. En général, l'Italien se rit de notre pays, il n'y voit que la franc-maçonnerie, le marteau et la faucille ... Mon orgueil et ma sensibilité de Français en souffrent souvent. Pour cette guerre éthiopienne, je préfère me taire pour ne pas avoir à me disputer. Mais tous les Italiens, les prêtres comme les autres, se croient dans leur droit : il faut entendre comment ils arrangent le Négus et les Ethiopiens. Ça me dégoûte. Ah, Louis, on est loin de pouvoir discuter de telles questions sur un plan catholique et entre chrétiens. C'est triste. L'Italie *adore* (souligné) Musso ... J'attends avec impatience le message Chamois."[4] De fait, dans l'ensemble les salésiens italiens avouaient sans complexe leur fibre fasciste. La congrégation avait fourni aux armées leur aumônier général. Les enfants des collèges étaient enrôlés dans les rangs des balillas. On y chantait joyeusement : "Giovinezza, giovinezza, primavera di bellezza (Jeunesse, printemps de beauté)", avec autant de coeur que les petits Français de 1941 entonneraient "Maréchal , nous voilà ..."

Peu après l'aventure éthiopienne des Italiens, une autre, beaucoup plus grave, appelée "le soulèvement" (*el alzamiento*), éclatait en Espagne. Elle créerait d'autres problèmes à notre Français de Tokyo. Essayons de comprendre cette affaire compliquée. Depuis plusieurs années, des forces régionales, anarchistes ou révolutionnaires bousculaient la vie politique du pays. En 1931, le roi Alphonse XIII l'avait quitté et la République y avait été proclamée. Les mesures anticléricales du ministère républicain : sécularisation de l'enseignement, expulsion des jésuites, introduction du divorce suscitèrent immédiatement l'inquiétude des modérés. Un premier *pronunciamiento* militaire échoua en 1932, mais précipita la discussion sur une réforme agraire destinée à faire disparaître les *latifundia*, ces vastes propriétés relevant de propriétaires absents. Les anarchistes troublaient systématiquement le jeu réformateur, qu'ils estimaient trop lent. Les grands corps traditionnels, l'Eglise et l'armée, se sentaient ébranlés. Sur ce, en février 1936, les partis de gauche, unis en un *Frente popular* frère du Front populaire français, remportèrent les élections. La droite se maintint assez bien, mais le centre en sortit écrasé. Toutefois les socialistes révolutionnaires ne furent pas associés au

gouvernement. Et le désordre s'installa, des églises furent brûlées, des rencontres sanglantes opposèrent militants d'extrême gauche et phalangistes gouvernementaux. Le gouvernement républicain semblait dépassé par l'émeute. Au jugement des hommes d'ordre le point de rupture était atteint.

L'assassinat de Calvo Sotelo, l'un des chefs de l'opposition aux Cortès (parlement), déclencha, en juillet 1936, le "soulèvement", préparé depuis plusieurs mois, des forces armées du nord (général Mola) et du sud (général Franco, à partir du Maroc). Ce *pronunciamiento* en principe expéditif ne fit dans un premier temps qu'amorcer un extrême désordre, favorable aux anarchistes. A Madrid et à Barcelone, il échoua totalement après qu'un nouveau gouvernement se fût décidé à distribuer des armes aux milices ouvrières. Des poches et des villes de l'intérieur se soumettaient aux "nationalistes" putschistes, tandis que toute la façade méditerranéenne restait entre les mains des républicains. L'Espagne se trouvait pour près de trois années partagée en deux zones avec deux régimes opposés. Le front se stabilisa pour partie grâce aux interventions étrangères. Un comité de non-intervention mis sur pied par l'initiative de la France et de l'Angleterre ne put empêcher l'Italie et l'Allemagne d'entrer dans la guerre. Ces deux pays quittèrent officiellement le comité le 23 juin 1937. Bien avant cette date, des renforts fascistes italiens et des spécialistes nazis, avec matériel de guerre (la légion Condor), étaient arrivés en Espagne aux côtés des nationalistes ; tandis qu'une quantité considérable de matériel était fournie aux républicains par la Russie soviétique. Le 26 avril 1937, les avions allemands détruisaient déjà Guernica. Des volontaires (les Brigades internationales) en provenance de cinquante pays et au nombre estimé à trente-huit mille se présentaient pour appuyer les républicains, avec la devise : "No pasaran". Malheureusement pour eux, les républicains divisés finirent par se battre entre factions rivales; tandis que les excès souvent épouvantables commis dans leur camp (collectivisation forcée des campagnes en Aragon, collectivisation forcée des usines en Catalogne, plus de culte, sauf en pays basque, églises, collèges et couvents dévastés et à l'occasion brûlés, prêtres, religieux et religieuses arrêtés, emprisonnés, humiliés et parfois exécutés) coalisaient leurs adversaires nationalistes. En conséquence, avec les encouragements de l'épiscopat, la guerre du général Franco se transformait en croisade. En décembre 1938, une offensive nationaliste en Catalogne repoussa en France plus de 400.000 personnes, encadrées par les Brigadistes. Finalement, dans la zone encore républicaine de Madrid-Valence, les partisans de la reddition l'emportèrent sur ceux de la résistance à tout prix. Tout fut terminé le 31 mars 1939. L'ère franquiste commençait.

La communauté salésienne de Tokyo recevait gratuitement d'Italie des publications fascistes qui révulsaient notre Francisque. Il leur préférait de loin la lecture française d'une revue et d'un hebdomadaire des Editions du Cerf. "Je reçois *Sept* et la *Vie intellectuelle*, naturellement avec trois bonnes semaines de retard, mais avec quelle joie !", écrivait-il à son beau-frère Georges, le 24 mars 1936[5]. Depuis plusieurs années, Francisque lisait épisodiquement cette *Vie intellectuelle*, mensuel engagé des dominicains de Paris. Or, en 1934, estimant devoir suivre le monde de plus près et plus vite, l'équipe dominicaine avait créé, auprès de ce mensuel, l'hebdomadaire *Sept* (sous-entendu : jours).. *Sept* analysait

l'actualité du point de vue de la foi et de la vie chrétienne. Le journal avait pour secrétaire général le très actif Joseph Folliet. En Europe, l'invasion de l'Ethiopie par les armées de Mussolini, invasion que l'épiscopat italien ne désavouait pas, et la guerre civile espagnole, à partir d'un *pronunciamiento* jugé fasciste par le journal et transformé en croisade par les évêques, heurtaient les sentiments démocratiques des rédacteurs, qui le faisaient savoir avec brio. *Sept* était progressivement considéré comme un hebdomadaire de gauche, celui des "rouges chrétiens" ... Vous voyez la couleur. Les dénonciations, à Rome bien entendu, comme les pamphlets ne manquaient pas. La publication bénéficiait pourtant d'une large audience, renforcée encore par les groupes de sympathisants.[6] Le cocktail entre les articles de *Sept* et l'opinion majoritaire de la communauté salésienne ne pouvait qu'être explosif. La bonhomie naturelle du P. Tanguy tempérait un peu le climat. D'ailleurs, les massacres de prêtres et de religieuses en Espagne tendaient à rejeter Francisque hors du camp républicain, qui était officiellement celui de la France et, plus ou moins clairement, celui du journal. Car, en septembre 1936, il annonçait à sa tante : "On compte déjà en Espagne une quarantaine de martyrs parmi nos confrères, et on ne sait pas tout ! Et puis la plupart de nos collèges, églises, brûlés. Quelle tempête !" Il ajoutait, connaissant bien son pays : "La Pacaudière doit pencher pour les socialistes et communistes, en général !"[7]

Toutefois, un jour vint où l'affreuse guerre d'Espagne eut raison de l'hebdomadaire ami de Francisque. Durant l'été 1937, des provinces dominicaines non-françaises protestèrent violemment contre ses articles relatifs à cette guerre, notamment à l'attitude du primat de Tolède, alors que plus de cent dominicains avaient été fusillés par les républicains. Le P. Gillet, maître général de l'ordre, notifia au journal sa suspension. Il laissait entendre que la mesure appliquait des décisions prises au-dessus de lui. Ainsi va l'Eglise. Francisque fut désolé. "Je viens de recevoir un paquet de *Sept*, écrivait-il alors à Louis Micolon. Le dernier, car notre cher vieux *Sept* cesse de paraître. C'était pourtant une tribune si chrétienne, si de notre temps. On l'avait tant désiré ce "journal" ! Tant d'espoirs en lui ! Te rappelles-tu le temps où l'on dévorait l'A[ction] F[rançaise] ?"[8]

La culture intellectuelle

Francisque avait faim d'instruments de culture intellectuelle. L'étude des manuels théologiques du séminaire ne lui suffisait pas. "J'aimerais bien pouvoir fréquenter davantage les Pères [de l'Eglise], confiait-il à son ami Micolon. Si tu as des livres dont tu n'aies plus besoin, pense à moi. Tout sera accueilli avec plaisir : livres de culture [en] théologie, philosophie, sociale, histoire, Ecriture sainte. Je suis bien pauvre. Quelques revues dont tu n'as que faire seraient aussi les bienvenues."[9] Deux mois passaient, il se plaignait au Groupe missionnaire de Lyon. "*Sept* est tombé, le pauvre vieux. Le P. Tanguy reçoit la *Croix du Dimanche*, c'est bien maigrillon ! Mais heureusement, la *Vie Intellectuelle* nous arrive toujours (substantiel). Ici, on est bombardé de journaux fascistes envoyés gratuitement par le Parti !!! Chaque semaine, on y peut lire une "amabilité" pour la France."[10]

"Tu m'avais promis *Esprit*", rappelait Francisque à Louis Micolon le jour où il déplorait la disparition de *Sept*. Il recevra par la suite avec reconnaissance quelques numéros de ce mensuel personnaliste fondé en octobre 1932 par un groupe de jeunes hommes autour d'Emmanuel Mounier "pour un approfondissement des valeurs spirituelles et une recherche en commun des révolutions temporelles qu'elles commandent". Cette déclaration figurant en appendice au livre de Mounier, *Révolution personnaliste et communautaire* (Paris, 1939) éclairait parfaitement la partie essentielle du programme d'*Esprit*, celle qui fut le plus discutée et qui scandalisa même certains. Le seul mot de révolution leur donnait des frissons. Ils croyaient y respirer une odeur crypto-communiste. Mais les "révolutions temporelles" désirées et appelées par la revue ne se situaient nullement dans la ligne du matérialisme athée. Tout au contraire, elles devraient, dans la structure du monde, faire enfin triompher les valeurs spirituelles. Le changement radical obtenu par la "révolution personnaliste" assurerait, si possible partout, la promotion de la personne dans son intégralité. Pour l'heure, la revue partait en guerre contre tous les fascismes, broyeurs des libertés personnelles, qu'ils fussent d'Allemagne, d'Italie ou d'Espagne. La proximité spirituelle entre *Sept* et *Esprit* était manifeste.

Au reste, avec les mêmes collaborateurs, *Sept* ressuscitait alors en *Temps présent*, hebdomadaire qui enthousiasmait Francisque. "Je te le conseille vivement de préférence à toute autre revue ou journal, écrivait-il à son beau-frère. Ce n'est pas trop difficile pour toi. Tu as une idée chrétienne sur l'organisation de la Cité, un jugement chrétien sur les faits de la semaine, un plan d'action pour refaire une France, où tous les Français pourront vivre heureux dans un régime où la Personne humaine sera sauvée et où les principes chrétiens pénétreront le temporel, sans confusion ni séparation des deux pouvoirs spirituel et temporel, mais dans une juste harmonie."[11]

Au fil d'une lettre de 1938, Francisque confia qu'il aimait beaucoup Daniel-Rops, dont il venait de lire *Ce qui meurt et ce qui naît*, paru en 1937[12]. Il s'était probablement aussi déjà penché sur l'un ou l'autre des précédents essais de cet auteur : *Le monde sans âme* (1932), *Eléments de notre destin* (1934), *La misère et nous* (1935), tous ouvrages alors passionnément suivis en France, surtout dans les milieux de jeunesse. Ils contribuaient à fixer des notions éclairées sur les rapports entre le spirituel et le charnel, les valeurs de culture et les valeurs de civilisation, l'ordre traditionnel et les libertés ou les servitudes liées à l'essor du machinisme, autant de questions que les traités du grand séminaire n'abordaient pas. Et Daniel-Rops faisait preuve dans ses écrits d'un sens peu commun de la vie fraternelle, animée d'esprit chrétien. Francisque ne pouvait qu'être ravi par Daniel-Rops.

La correspondance de Francisque avec le Groupe missionnaire de Lyon-Fontanières nous le montre quêtant des abonnements à la *Nouvelle Revue Théologique* des jésuites belges, aux *Etudes* des jésuites parisiens, à la *Vie intellectuelle* des dominicains, à *Science et Vie,* revue de vulgarisation des sciences naturelles, cette dernière à l'intention du P. Tanguy, son directeur.[13] .

Un jour il découvrit au séminaire un article de Pierre Teilhard de Chardin, le savant jésuite alors plus ou moins exilé en Chine (1926-1939). "J'ai lu au G[ran]d Séminaire le fameux article de Teilhard. Merveilleux. Puissant."[14]. Il n'en donnait pas le titre, mais il devait s'agir de *L'énergie humaine*, fascicule dactylographié ronéoté, 68 p., daté de Marseille-Shanghaï, 6 août-8 septembre, avec Appendice daté de Péking, 20 octobre 1937. On sait que les travaux du P. Teilhard, jugés aventureux par les autorités, ne circulaient que ronéotés dans les séminaires de l'époque. L'article sur "l'Energie humaine" tâchait de rendre compte de la présence et de l'action dans l'homme d'une double énergie à la fois spirituelle et matérielle en interdépendance mutuelle : "Pour penser, il faut manger." Mais les courbes des deux énergies, l'énergie physique et l'énergie psychique, ne correspondent pas ... Etc. Francisque était séduit. L'ensemble du système teilhardien, où le Christ est le point oméga de l'évolution universelle, l'aurait enchanté. La mort l'empêcha de connaître la théorie grandiose de Teilhard de Chardin publiée seulement après la deuxième guerre mondiale.

Les amertumes d'un salésien français du Japon à la fin des années trente

En 1937, dans son scolasticat salésien de Tokyo Francisque peinait sous une pression communautaire qu'il éprouvait hostile à sa patrie. Il souffrait. Après s'être émerveillé du soutien parfaitement désintéressé que lui apportaient ses compatriotes de Paris, de Lyon et d'ailleurs, il enchaînait. "Vraiment la France est généreuse. Et dire qu'une certaine presse étrangère s'acharne à la représenter comme le pays de t[ou]tes les horreurs, du communisme, du désordre, des sacrilèges et des tueries. Les lettres que je reçois d'un peu partout sont autrement optimistes. Vous jugez du peu de goût qu'on ait à vivre dans certaines ambiances." Et l'apôtre de s'élever : "Mais les âmes japonaises valent bien quelques coups durs." Puis : "Priez pour ma santé et mon moral surtout, pour que Dieu m'éclaire dans certaine question."[15]

En France, le 21 juin 1937, le temps du Front populaire, dévastateur pour l'économie et le prestige du pays, s'était clos avec la chute du ministère de Léon Blum. Georges Durget aura donc ses "trois semaines de congés" payés "par la grâce du seigneur Blum". Mais, observait Francisque, "les affaires n'ont pas l'air brillantes après un an de Front populaire et avec ces successions de ministères. Enfin, Dieu aura pitié de notre chère Patrie. Toujours est-il que le franc vient encore de recevoir un dur choc." Il invitait sa soeur et son beau-frère à se tourner vers le Ciel : "Demandons à Notre Dame des Gaules de nous donner le Chef qui redressera le pays, imprimera à notre politique une direction populaire et nationale, dans le sens de ses meilleures traditions, un gouvernement d'honnêteté et de bien commun. Nous, les Français à l'étranger, on souffre tant de la diminution du prestige de notre pays. Prions pour la réconciliation des Français, qui, seule, assurera le relèvement et la prospérité nationale." Trois mois après, il déplorait aux mêmes : "On est bien pauvres, surtout avec la débâcle du franc. Les générosités de France se font bien rares. Tous nos coopérateurs sentent les effets du Front populaire ... et nous aussi."[16]

Le 25 novembre 1936, le pacte anti-Komintern (contre l'Internationale communiste) avait uni au Japon l'Italie et l'Allemagne. La guerre d'Espagne entraînait en effet le Japon dans une alliance d'opposition au communisme soviétique, qui, dans le pays, rendait la situation inconfortable aux Français soumis au Front populaire et officiellement du côté républicain. "Cette alliance de la croix gammée et de la croix de Savoie (ce duo Hitléro-Mussolinien) ne me dit rien qui vaille. Ici, on jubile à cause de l'alliance du Japon avec l'Allemagne et l'Italie contre le communisme. [Mais] que sortira-t-il de tout cela ?"[17]. ."Les relations avec l'Italie et l'Allemagne sont très bonnes, pouvait annoncer Francisque au Groupe missionnaire lyonnais en choisissant ses mots. G[ran]d enthousiasme pour le pacte anticommuniste des trois Puissances fascistes. Pour nous Français, c'est plus délicat !!!"

Et il s'ouvrait sur une idée qui lui trottait dans la tête depuis quelque temps. Pourquoi ne pas constituer dans les colonies françaises d'Afrique ou d'Asie une mission salésienne qui serait purement française ? "Vous ne vous rendez pas compte de certaines situations ! s'exclamait-il. A quand la Mission salésienne française dans *nos* (souligné) colonies ? Il faudra y venir."[18]. Six semaines passaient, et il revenait sur son idée auprès du même correspondant. "Pense-t-on à une Mission salésienne *française* (souligné). Ce serait une riche idée et bien nécessaire. Ici, l'ambiance se dessine de plus en plus italienne à 100 %. Je n'engage pas mon avenir. Il faudrait pourtant s'orienter. Pour poursuivre la Route ensemble et faire équipe, il faut des principes d'Action missionnaire communs et très concrets. La neutralité missionnaire est bien difficile. Enfin, à Dieu l'avenir. Mais, à l'heure où l'influence française est partout menacée et où des peuples jeunes affirment leur nationalité, q[uan]d on a des territoires immenses à christianiser où flotte notre drapeau tricolore, il serait juste d'y aller servir. *Caveant consules et ... nos etiam* (traduction : que les autorités s'en préoccupent, mais nous aussi !)."[19] Il reviendra sur la proposition à la veille du chapitre général salésien de 1938, où le P. Tanguy représenta le Japon. Le P. Tanguy "vous porte mon coeur, si profondément resté français, trop peut-être, confiait-il alors au même Groupe missionnaire de Lyon. C'est dû à certaines réactions. Que voulez-vous ? Tâchez au Chapitre de plaider ou faire plaider la cause d'une Mission franç[aise] pour les Salésiens français !!! Le reste n'est que dangereuse utopie, piétinement sur place, démission de la France au profit ... C'est du moins ma ferme conviction. *Caveant consules* avant qu'il ne soit trop tard. Si vous avez le moyen de faire triompher cette thèse, je crois que ce serait une bonne idée, un chic truc ... En attendant, travaillons pour le Roi du Ciel sans peur ni reproche." Il signait : "Un jeune-vieux grognard; F. Dupont"[20]. "Ici, on ne peut même plus critiquer la persécution d'Adolphe !", pestait-il à l'attention du Groupe missionnaire de Lyon.[21]

L'année 1938, celle des pires incertitudes, s'était ouverte. Les lettres de voeux de Francisque disaient à la fois ses dégoûts et ses espoirs. A Louis Micolon, il écrivait : "Moi aussi, mon vieux, je suis outré et dégoûté de certaines politiques, spécialement du fascisme italien. Si tu lisais leurs revues, journaux, [leur] campagne odieuse contre la France au sujet de la Corse et à propos d'un discours (pas très heureux, s'il est vrai) de notre Ministre de la Marine. C'est intéressant -

mais triste - d'étudier et surtout d'expérimenter les différences si profondes entre catholiques, religieux de diverses nations. Et je ne parle pas seulement des Italiens. Heureusement, il y a d'autres points qui nous unissent, et puis, avec la Grâce du Christ, sa Charité nous aide à se supporter les uns les autres malgré ces différences". Venaient alors souhaits et espoirs. "Action Catholique, liberté, recherche de plus de justice sociale et de plus de charité, éviter la dictature. Il paraît que *Sept* revit en *Temps Présent* avec encore plus d'allant. J'ai lu "Ce qui meurt et ce qui naît" de Daniel-Rops, écrivain que j'aime beaucoup. Espérons en la France. Dieu la bénit et la bénira, car elle recherche la Paix. Prions pour la Paix en Europe et par ici. Quel sera l'avenir de nos Missions Catholiques ? Courage, Louis !"[22]

Hélas, en Autriche, le parti nazi l'emportait et offrait le pays à Hitler, qui, le 14 mars, faisait son entrée triomphale à Vienne. "La guerre est si menaçante, écrivait alors Francisque à sa tante. Les nouvelles ne sont pas bonnes ces jours-ci. Tension franco-italienne et puis, après le coup d'Hitler, l'Anschluss, il faut s'attendre au pire. Prions la Reine de la Paix et son Divin Fils d'épargner à notre Patrie les horreurs d'une guerre civile ou étrangère."[23] Ou bien, au Groupe missionnaire de Lyon : "Comment vont les affaires en Europe ? L'Anschluss est réalisé ? A qui le tour d'être grignoté ? C'est vraiment inquiétant. Prions la Reine de la paix pour le monde et notre chère Patrie." Puis, trois semaines ayant passé : "En France, on dirait que ça va un peu mieux. Vous avez eu très peur après l'Anschluss, et surtout avant ?!! Espérons que le rapprochement franco-anglo-italien éclaircira la situation internationale. La France a bien besoin de se ressaisir. Espérons. Confiance."[24]

Quand vint l'été, la peur s'accrut et fit frémir le monde ; la France frôla la guerre. L'Allemagne prétendait annexer en Tchécoslovaquie le territoire des Sudètes, population de race germanique, qui, du reste, penchait pour elle. La France déclenchait une mobilisation partielle. Mais l'amour de la paix à tout prix l'emportait. L'ultimatum de Hitler à Prague le 27 septembre conduisait le 29 aux honteux accords de Munich entre la Grande-Bretagne, la France et l'Allemagne hitlérienne. Si la guerre était évitée, Hitler entrait virtuellement en territoire tchécoslovaque. La colonie française de Tokyo avait suivi angoissée, puis (provisoirement !) soulagée, les événements. Le 10 octobre, Francisque racontait à sa tante. "Ce mois-ci, vous avez vécu - et nous aussi - des heures angoissantes. Chaque jour, matin, midi et soir, on attendait les journaux, les éditions spéciales, on écoutait la radio et regardait avec fébrilité le courrier, pour y trouver soit la feuille de Route [pour une mobilisation], soit la déclaration de guerre. Ce fut moins une ! Il semble que la Paix soit revenue. Chamberlain et Daladier ont bien travaillé. Toutefois le péril allemand est plus menaçant que jamais. La pauvre Tchécoslovaquie mangée, affaiblie, appelée à être la proie de l'Allemagne. Nous sommes libres de nos engagements avec la Russie, c'est peut-être un grand bien. Mais il nous faut augmenter notre défense nationale et arriver à nous entendre avec l'Italie, si c'est possible. Mussolini, après nous avoir gravement insultés, semble revenir à de meilleurs sentiments. Il faudrait bien que les Français s'unissent, se sacrifient un peu plus (natalité toujours décroissante) et qu'ouvriers et patrons finissent par s'entendre."[25] Le jour suivant, il détaillait à Micolon son

point de vue sur les récents événements : "Vous avez vécu (et nous aussi) des heures angoissantes en Europe. La paix semble revenir. La carte géographique se modifie. Est-ce un bien pour la France ? La Tchécoslovaquie est mangée ou à peu près. Ce qui naîtra du nouvel état de choses risquera d'être sous la tutelle de Hitler. On s'est libéré de notre pacte avec les soviets. Nous voici bien seuls. Il semble se dessiner une alliance anglo-franco-italienne pour s'opposer au dynamisme germain, mais l'axe Rome-Berlin joue toujours. Et que projette Mussolini ? Il nous a salement insultés : "plus stupides que dangereux". C'est le chaos. Que sortira-t-il de tout ce changement si brusque ? Il faudrait bien nous unir et cesser nos divisions, organiser la protection et chasser les pêcheurs en eau trouble, agitateurs étrangers, etc., et surtout sauver la famille. Notre dénatalité est terrible, c'est notre grand péché, une menace de mort. Arrivera-t-on à remonter le courant ?"

Durant ces mois difficiles l'ambiance du scolasticat lui pesait. Il se consolait un peu dans le climat français du séminaire des Missions Etrangères, où les Pères lui montraient beaucoup d'égards. Il allait souvent dans leurs chambres parler de la France, de son Action catholique, parler français, "rire à la française", trouver quelque réconfort. "Tu ne réalises guère, observait-il à Micolon, ce que c'est de vivre dans un milieu cosmopolite ou italien, ou japonais." Et il lui confiait son voeu (prémonitoire !) plusieurs fois exprimé au Groupe missionnaire de Lyon, d'"une Mission salésienne française en Indochine ou ailleurs dans nos Colonies. Il y a pénurie de missionnaires français dans nos Colonies. On recule devant l'Etranger. C'est humiliant. Arriverai-je à persuader mes supérieurs ?"[26]

En novembre, Francisque ne "digérait" toujours pas "la honte de Munich", qui aboutissait seulement à menacer la France d'"une terrible coalition". Son analyse était aussi lucide que courageuse. "Vous aurez eu bien peur, écrivait-il à sa soeur. Moi je m'apprêtais à rentrer, attendant ma feuille de route ou m'engageant comme aumônier militaire si elle ne venait pas. Hélas on a laissé manger notre amie, on a cédé à la peur, à la violence, on pourrait le payer cher. On paye notre dénatalité et nos divisions sociales. Une France unie, forte, disciplinée et pleine de berceaux imposerait silence aux violents, protégerait les faibles, apporterait la Paix. Notre faiblesse et nos lâchetés ne font que retarder la guerre et chaque recul nous rend plus faibles, plus isolés. Nous avons tout perdu en Europe centrale. Nous voici à peu près seuls ... Elevez vos enfants dans le grand amour du Christ et de la France. Pour moi j'aurais été heureux de mourir sur un champ de bataille pour témoigner contre la violence, le paganisme germain de la Race. Nous avons préféré la honte et une Paix de quelques mois. Espérons que bientôt du sang français n'ait pas à couler pour défendre l'intégrité de notre sol plus qu'hier, parce que nous serons plus seuls. Préparons toujours nos âmes aux coups durs à venir."[27]

Au terme de 1938, ce n'était encore que partie remise. Hitler prétendait conquérir à l'Allemagne tout son territoire vital (*Lebensraum*). Il visait Dantzig, la Pologne et la France elle-même. Depuis sa retraite japonaise, Francisque déplorait éloquemment les faiblesses et les erreurs de son pays au cours des années trente et prévoyait sans guère se tromper leurs terribles conséquences. "La paix exige des

sacrifices. ... C'est par l'égoïsme criminel, l'amour du bien-être et de la vie facile de tant de foyers français que le pays court aujourd'hui un si grave péril et que la France de partout est menacée gravement. Nous avons trop de tombes et pas assez de berceaux. Si nous avions eu plus de jeunesse, plus de berceaux, plus d'union, moins de politiciens après-guerre et plus de consciences, nous n'aurions pas perdu la Tchécoslovaquie, Hitler n'aurait jamais eu de telles prétentions et arrogances et nous ne connaîtrions pas les sommations injurieuses de Mussolini et du fascisme avec ses revendications insolentes. Voici que tout est de nouveau en question, la paix et la guerre, deux mois après Munich. Et, cette fois, plus moyen de reculer sous peine d'être amputés, de n'être plus français, parce que le courage d'avoir une famille a manqué à tant de français et de françaises, parce que l'on a aimé la luxure et tous ses crimes, parce qu'après guerre, notre bourgeoisie a manqué l'heure des grandes réformes sociales, de liquider le capitalisme dans l'ordre et la paix. Aujourd'hui dans la douleur, la révolution et la menace de la guerre, on doit le faire."

Il rageait : "Et si encore on reconstruisait. On ne voit pas encore poindre ce renouveau politique, cette reconstruction indispensable pour sauver le pays. Voici que la France, de partout, est menacée gravement. Voici que la France, malgré ses 1.500 mille morts et sa victoire, est traitée comme le Christ par les Juifs, menacée de la Croix, et fait figure de vaincue, de dégénérée, de malfaitrice. ... Eviterons-nous la guerre sans trahir notre honneur et sans toucher à l'intégrité du patrimoine de ceux qui firent la France telle que nous l'avons et l'aimons, dans sa grandeur actuelle ? Faudra-t-il encore le sacrifice de quelques générations pour la sauver et avec l'Europe, de tous les paganismes modernes ? Eh bien, ce courage, cet héroïsme, nous l'aurons. Vous devez l'avoir vous aussi, les jeunes françaises."[28]

Les idées de la revue personnaliste d'Emmanuel Mounier imprégnaient ses observations politiques. "Si Munich, cette gifle du paganisme hitlérien à notre peur et à notre lâcheté, peut être une ligne de départ vers une France nouvelle qui traduira l'Evangile du Christ dans la cité, se dressant contre le capitalisme, le libéralisme, le communisme et tous les fascismes, ces nouveaux dieux païens dévorant la personne humaine et instaurant un régime où la personne humaine et la communauté trouveront à vivre en paix dans la Charité du Christ, alors on pourra chanter le Te Deum. Mais j'ai peur que Munich n'ait été qu'une grande veulerie, une lâcheté envers la Tchécoslovaquie, une capitulation devant la violence et deux monstres païens, la grande défaite de notre Histoire nationale et, en fin de compte, une défaite du christianisme. Car c'est le sort si noble et si tragique à la fois de notre Pays, que tout soufflet donné à la France est une perte pour l'Eglise, une reculade de l'Esprit de Dieu dans le monde. Notre tâche est claire et dure. Nous sommes menacés de toutes parts. Depuis Munich il y a eu le discours de Ciano [gendre de Mussolini, alors ministre des Affaires étrangères d'Italie], c'était fatal. Je connais le fascisme, je n'y crois pas. Mussolini - comme Hitler [et] peut-être plus que lui - est le numéro 1 de la France. Ils veulent nous écraser, l'un pour instaurer dans le monde le germanisme, l'autre l'Empire Romain, jusqu'au jour où ils se dévoreront. ... Je crains que cette paix obtenue n'en soit pas une, mais une

faute, une lâcheté, une grande capitulation devant la violence. Et déjà la violence fait entendre ses réclamations."

"Tu imagines ma délicate situation au milieu d'Italiens, écrivait alors Francisque à son beau-frère. Il faut du tact et de la patience, mais je ne suis pas l'homme à cacher mes opinions, ni à mettre mon drapeau dans la poche."[29]

A la "Famille du Patronage Saint-Pierre" de Paris-Ménilmontant, notre missionnaire exhalait sa douleur . "Il faut que tous les Français s'unissent, cessent leurs divisions. Nos chefs religieux et civils nous en ont avertis, c'est une question de vie et de mort pour le pays. Ici, nous missionnaires, nous pouvons constater combien nous nous sommes sentis faibles, déshonorés, diminués par cette dernière affaire. Douleur pour nos coeurs de Français ! Prions pour que la paix dure, et surtout pour que la France, par l'esprit de sacrifice, de travail et de patriotisme, de tous ses fils, retrouve ses traditions et sa vraie grandeur, sa place dans l'Europe et le monde, et surtout dans l'Eglise."[30]

La progression vers le sacerdoce

Cependant, peu à peu, au fur et à mesure que les traités de théologie défilaient au séminaire et que la paix internationale se dégradait en Europe, Francisque se rapprochait de l'ordination à la prêtrise, le but auquel il aspirait de tout son coeur. Louis Micolon, son condisciple de Saint-Gildas, avait été ordonné prêtre à vingt-trois ans en 1935, quand lui-même, âgé de vingt-sept ans, entamait seulement la première de ses quatre années de théologie. C'était à désespérer. Lui faudrait-il attendre ses trente-et-un ans pour devenir prêtre ? Heureusement, Mgr Cimatti, qui comprenait sa souffrance, y remédierait partiellement en précipitant un peu les échéances.

La réforme des degrés obligatoires jusqu'au sacerdoce n'avait pas encore fait disparaître de l'organisme ecclésial les quatre ordres, dits mineurs, vestiges de temps médiévaux. Le 19 septembre 1936, Francisque recevait les deux premiers de ces ordres, ceux de lecteur et de portier. Un an après, le 25 septembre 1937, venaient les deux autres, ceux d'acolyte et d'exorciste. Notre théologien salésien n'y attachait d'importance que dans la mesure où ces paliers le rapprochaient du but tant désiré. Quand, le 11 octobre suivant, il annonçait à sa soeur la réception des deux derniers ordres mineurs, il enchaînait : "Je pense être sous-diacre à Pâques et prêtre pour Noël 1938", donc trois mois avant l'échéance des quatre années de théologie.[31] Le sous-diaconat, étape décisive pour le clerc diocésain, qui s'astreignait par là au célibat, n'avait pas la même portée pour le profès perpétuel salésien. Cet ordre, le premier des trois ordres dits alors majeurs, entraînait seulement pour lui l'obligation nouvelle de prier la liturgie des Heures, des matines à complies, ce qui supposait la disposition d'un bréviaire.

Il s'ouvrait sur ce point à sa soeur après lui avoir annoncé la réception des deux derniers ordres mineurs. "Tu sais qu'avec le sous-diaconat commence pour moi l'obligation du bréviaire chaque jour. Le bréviaire, la prière officielle de l'Eglise, le livre aussi dans lequel le prêtre prie pour tout le Corps Mystique. Ce

livre, je dois l'avoir bientôt." Or, continuait-il, "j'aimerais à réciter mon office quotidien dans un bréviaire que m'auraient acheté les êtres qui me sont les plus chers. J'en ai déjà fait part à Tante Maria. Je pense que tu désirerais t'associer à elle pour m'acheter ce bréviaire." Il tenait à unir les siens à sa prière nippone. Les quatre tomes sous bonne reliure des bréviaires du temps revenaient assez cher. Connaissant les problèmes financiers du foyer de Janine, Francisque développait sa requête sous une argumentation religieuse et fraternelle, qui coulait toute seule quand il écrivait aux siens ou à ses amis. "Ce serait une certitude pour toi que, chaque jour, en lisant mon office, je ne pourrais oublier de prier pour toi, pour Georges, pour ton fils, pour tous nos chers parents vivants et défunts. Et, pour moi, une grande consolation, une grande joie de prier dans un brévaire offert par les miens. Vous m'offrirez, me consacrerez en quelque sorte au Seigneur, par ce cadeau. Si tu te joins à Tante Maria pour cet achat (voir avec Tantine) la dépense devient peu importante. Arrangez-vous avec Tante Maria. Ne te gêne pas. Je sais tes difficultés, la méchanceté des temps, tes charges, ce que tu fais à ma place pour papa. Aussi, je ne fais que suggérer la chose au cas où tu tiendrais absolument à y participer, car tante Maria, de toutes façons, se chargerait de l'achat, aidée peut-être par Thizy et Pouilly [parenté Dupont]. C'est un usage chez les salésiens que la famille, si elle le peut, achète le bréviaire du jeune sous-diacre. Donc, faites-le de suite, si vous en avez l'intention. Mets-toi d'accord avec Tante Maria." Il désirait un bréviaire des éditions Mame, acheté à Lyon, chez Vitte, place Bellecour. Francisque s'en voulait de tant insister sur une conséquence somme toute secondaire de l'ordination au sous-diaconat. La menace hitlérienne ne risquait-elle pas d'anéantir ses espérances d'une prochaine ordination sacerdotale ? "Surtout prie pour moi, afin que je me sanctifie à bloc pour cette ordination si importante, pour ma première messe assez proche. Tu peux même en hâter le jour, si tu le demandes avec ferveur à Notre Dame Auxiliatrice et à saint Jean Bosco. ... Prie pour la Paix dans le monde afin qu'aucune catastrophe ne vienne retarder ou faire sombrer le rêve dans un lac de sang, dans la boue d'une tranchée !"[32]

L'ordination au sous-diaconat advint plus tôt qu'il avait prévu. "Heureuse surprise", "grande grâce" pour lui, Francisque reçut cet ordre dès le 21 décembre, aux quatre-temps de décembre 1937, en la fête de saint Thomas, apôtre, entre 7 heures et 8 heures du matin, dans l'intimité de la chapelle du Grand Séminaire. Monseigneur Chambon, archevêque de Tokyo, le lui conféra en même temps qu'à un séminariste japonais. Ce devait être la dernière ordination de cet archevêque au titre du diocèse de Tokyo. Francisque pouvait désormais prévoir la réception du diaconat pour la Saint-Joseph (19 mars) ou le dimanche de la Passion de 1938. Il gagnait un an. Autre "belle grâce", "belle coïncidence", il serait ordonné prêtre en l'année du cinquantenaire de la mort de don Bosco.

Au début de janvier, il attendait "pour bientôt" le bréviaire promis de son sous-diaconat, signe de "l'exquise bonté" des siens, de celle de sa soeur surtout. Ces "chers souvenirs" lui seraient "si chers, si chers" ! Une certaine tristesse se mêlait toutefois à sa joie. Car sa famille ne pourrait assister à l'ordination décisive, qui se déroulerait au Japon. Tous en souffriraient, lui le premier. Mais la foi, prévoyait-il, transformerait leur peine multiple en sacrifice rédempteur. Et il s'épanchait dans une petite homélie à sa soeur qui, autre difficulté, attendait alors

un deuxième enfant. "Mets tout cela sur le plan de la foi, conseillait-il. Alors tout devient facile, la peine se change en joie profonde, la joie de contribuer au salut de nombreuses âmes par ces sacrifices, ces privations. Donc joie, paix, joie dans le Christ. Ainsi tu prépares ma première Hostie, ma première Messe. Tu en es la victime avec le Christ, la matière du Sacrifice que j'offrirai, que je ferai devenir le Christ. C'est à ce plan-là qu'il faut élever le débat et regarder ces circonstances. Dieu ne demande cela qu'à ceux qu'il sait généreux et qu'il aime. Donc, sois sans souci. Dieu, [qui] a accepté nos sacrifices, nous donnera ces joies que nous désirons. Vis dans l'Espérance, mais surtout dans la Foi, fille de la Charité, c'est-à-dire du grand Amour de Jésus, de la volonté du Père et de l'amour des âmes. Sois missionnaire avec moi par ce renoncement aux joies de ce monde. Donc je veux que tu sois calme, joyeuse, pacifiée. Aie confiance en Notre Seigneur, en saint Jean Bosco, Marie Auxiliatrice. Pense à la grande joie de Pâques, ton frère diacre, une âme chrétienne de plus en ton foyer. Prépare-toi en union avec la Vierge de Nazareth à ce grand événement, mère pour la deuxième fois. Je prie bien, bien pour toi."[33]

Le diaconat et la prêtrise (21 mars et 29 juin 1938)

Au début de 1938, Francisque vivait dans l'attente fébrile, quoique joyeuse, de l'ordination sacerdotale désormais fixée à la fin juin. Serait-il jamais à la hauteur de pareille dignité ? A son ami déjà prêtre, il écrivait : "Prie bien pour moi. Aide-moi à me préparer à ce grand pas. Oui, il faut tant lutter pour approcher de l'idéal rêvé et réalisé par tel et tel prêtre."[34] Et, à sa tante Maria : "Vivons dans cette grande attente et dans cette espérance avec plus de ferveur et de générosité. Pensez que je serai bientôt *votre prêtre* (souligné), "le prêtre de la famille". Je suis certain que c'est tante de Paray [la religieuse visitandine Anne-Marie Dupont, décédée en 1935] qui m'a valu cette avance de quelques mois. Prie-la bien pour qu'elle me prépare du Ciel à mon sacerdoce, à ma première Messe et qu'elle en hâte la date, s'il plaît à Dieu. Prions pour la Paix, afin que je puisse achever tranquillement ma préparation et être enfin Prêtre. Que ma joie soit ta joie, bien chère Tante, cette Grâce, ta récompense, le prix magnifique de tous tes sacrifices pour moi !"[35]

A la mi-février, les quatre tomes du bréviaire attendu, éditions Mame, achetés par la famille, arrivèrent à Tokyo, accompagnés d'images-souvenirs et de dessins dédicacés. Le colis ravit Francisque. "Vraiment, j'ai été bien touché de vos attentions si délicates. Vous avez fait les choses d'une façon exquise. Je me sens beaucoup plus de ferveur à prier dans ce beau bréviaire, geste de votre amour, de vos sacrifices, de votre charité. Il est vraiment très beau. Vous ne pouviez me faire un plus grand plaisir et un plus joli cadeau. Vous avez pensé à tout, même aux offices particuliers à ma Société. Et les images ? Cette délicatesse m'a été des plus sensibles. Qui a peint certaines images qui me semblent peintes à la main ? Jean de Saint-Etienne est-il artiste en peinture ? Est-ce Antoinette ? Qui a peinte l'image de tante Maria ? Je me perds en conjectures. Toutes les dédicaces sont l'expression de vos admirables sentiments à mon égard et de vos sentiments chrétiens si consolants. L'image de Frantz [son filleul] m'est chère entre toutes, s'il m'est permis d'instituer des comparaisons. Mais personne ne me jalousera

cette préférence. Je ne m'étonne pas qu'il comprenne déjà. Je vous remercie de l'élever dans l'affection la plus tendre pour son cher parrain."[36]

L'ordination au diaconat, prévue par Francisque le 19 mars, lui fut en réalité conférée le 21 dans la chapelle du Grand Séminaire par le nouvel archevêque japonais de Tokyo. C'était sa première ordination. Il y avait vingt-et-un ordinands : deux prêtres japonais, trois diacres (deux japonais et Francisque), et seize sous-diacres (quinze japonais et un italien). "Diacre, quel grand pas !" s'exclamait Francisque annonçant l'événement à sa tante. Il pourrait exposer la très saint sacrement, assister de très près le célébrant lors des messes solennelles. De fait, le lendemain de l'ordination, le 22 mars, il exposait pour la première fois le très saint sacrement ; et, le 25, fête de l'Annonciation à Marie, il accompagnait le prêtre célébrant au titre de diacre lors de la grand-messe du scolasticat et chantait son premier Ite Missa Est. "Prie pour que je me donne avec toute ma jeunesse, avec enthousiasme, au Jésus de mon Sacerdoce", demandait-il alors à sa correspondante.[37]

Désormais, l'ordination presbytérale se rapprochait à vive allure. L'événement aurait lieu le 29 juin, en la fête des saints Pierre et Paul, appelés ainsi à devenir ses modèles. Mais parviendrait-il jamais à imiter sur les terres d'Extrême-Orient ces "colonnes de l'Eglise", ces "grands et héroïques" disciples du Christ, avec "la même fougue, la même foi, le même don de soi" ? C'était une "effrayante responsabilité". Il faut s'ensevelir et mourir avec le Christ pour ressusciter avec lui.[38]

Francisque appartenait à un monde chrétien où, avant les grandes entreprises de la vie, l'homme implorait la bénédiction de son père. Au cours d'une immense lettre de prière remplie de sentiments d'humilité, de gratitude, de tendresse et de confiance en Dieu, il se tourna vers sa tante Maria, qui, pour lui, avait constitué son seul véritable foyer. D'autres lui avaient donné la vie et il leur en savait gré. Elle lui avait assuré le climat où sa vocation avait pu naître et se développer. Elle avait multiplié les sacrifices qui lui permettaient d'atteindre enfin l'autel. Il le gravirait, "poussé par sa tendresse, par sa charité", par celle de la bonne Joséphine et par toutes leurs immolations. Aussi. "Bonne Tante, je veux avant mon sacerdoce te demander pardon - je voudrais être à genoux à tes pieds pour le *recevoir avec ta bénédiction* (soulignés) - de tous mes péchés de colère, de toutes mes impertinences et désobéissances de jeunesse, de mon exécrable orgueil, de mon égoïsme, de ma dureté en certaines circonstances, *d'un certain mépris* (soulignés). C'était de surface, passager, "pour la galerie". Je te remercie de cette patience dont tu as usé, de tes pardons répétés. J'ai pleuré souvent de ne t'avoir montré que mon vilain côté, l'être de rébellion, de péché, de chair, et pas assez mon coeur, mes sentiments profonds, ma réelle et puissante affection pour toi, ma fidélité. Je me suis moi-même privé de grandes joies et douceurs, faute de n'avoir pas sû être assez humble, et t'ai fait souffrir."

Certes, les années passant, au cours de sa vie religieuse et salésienne il avait tâché de réparer sa "jeunesse tempétueuse". D'ailleurs, Dieu s'était chargé d'assez bien mâter son "moi", son orgueil, ses accès de colère, ses volontés trop

affirmées, il avait limé ce qu'il appelait ses "excroissances de personnalité". Bien entendu, il se trouvait encore fort éloigné de l'idéal de prêtre de Jésus Christ, loin de ressembler "même un petit peu" à saint Jean Bosco ou à saint François de Sales, à être le salésien tel qu'il aurait dû l'être. Mais ce sera l'oeuvre de toute sa vie ! La prière de sa tante l'aidera à ne pas trop décevoir l'amitié de son Seigneur et Maître, Jésus, la confiance de l'Eglise et de sa Société religieuse, ainsi que l'attente des âmes, dont "la clameur de pitié et de détresse éveillait dans [son] coeur des soifs de dévouement et de don total".

Puisse-t-il ajouter modestement son nom à la liste des missionnaires d'Extrême-Orient, qui honorèrent tant leur foi et leur patrie ! Sa vocation l'émerveillait. Son coeur se sentait trop petit et trop faible devant "la débauche de grâces" que le Christ lui dispensait. Il était sur le point de "presque défaillir" devant les sommets où son sauveur voulait l'entraîner pour boire à son calice et offrir à son Père l'Oblation Sainte du Calvaire. Il suppliait sa tante : "Vis avec moi la grandeur de mon appel, de ma vocation sacerdotale. Adore avec moi le mystère de mon élection. Remercie Dieu qui a daigné regarder la bassesse, le néant, la misère de son serviteur, pour l'élever à un sacerdoce divin et royal, à une Mission co-rédemptrice. In aeternum cantabo misericordias Domini." .De cette vocation, il discernait les multiples sources, pour la plupart bien cachées. Car une vocation, "c'est le confluent de tant de mérites ignorés, obscurs, lointains, de prières inconnues, de sacrifices insoupçonnés. C'est l'aboutissement de tant de vies qui n'ont eu de sens que dans la pointe de cette Croix, que dans le sommet de cet autel, où un jeune prêtre dira *Ceci est mon corps.*" Avec la fidèle Joséphine, tante Maria sera l'une de ces vies récompensées sur l'autel où Francisque offrira ses premières messes pour la Rédemption du monde, pour son salut et celui de tous ceux qui lui avaient été ou lui étaient toujours chers.

"Merci, merci, merci, bonne et chère Tante, je ne puis rien t'écrire de plus. Je voudrais te l'exprimer dans une étreinte, mais nos coeurs se comprennent. Merci, saintes femmes, soeurs de Marie, de Marthe de Béthanie, merci, vaillantes et humbles mamans. Le Jésus de mon sacerdoce, de mes premières Messes vous bénira avec sa libéralité divine. Priez bien pour moi, priez, priez, priez. Au ciel , tu penses à la fête que ce sera, surtout pour Maman et Tante de Paray. Elles seront à mes côtés comme deux anges, lors de mon ordination et de mes premières Messes. Elles m'ont mérité cette Grâce. Déjà, elles en prégoûtent les joies et les douceurs."

Au seuil du sacerdoce, des sentiments violents emportaient Francisque dans un tourbillon de bonheur et d'accablement. C'était la paix, la joie, la confiance en son Sauveur, Celui qui l'appela, le choisit et le garda pour ce jour extraordinaire. C'était aussi l'émotion, l'appréhension, l'inquiétude, la hâte, la crainte des nouvelles responsabilités. Voilà que l'amour miséricordieux de Jésus, l'amour de son coeur adorable l'appelait dans sa plus stricte intimité. Il allait être distributeur des sacrements, d'hosties, de grâces de salut et de rédemption. Il offrirait le Sacrifice pour les vivants et pour les morts, pour sa chère maman et pour tante de Paray, par conséquent. Il serait Médiateur. "Pense à toutes ces responsabilités et à ce rôle immense", s'exclamait-il dans sa longue missive à tante Maria. Il allait devoir prêcher le Verbe, le Message, être levain, lumière, exemple,

évangile vivant, le Christ au milieu d'un monde païen. Une charge multiple, étourdissante, en même temps qu'un indicible honneur.[39] L'image-souvenir de l'ordination qu'il faisait imprimer annonçait : "Scio cui credidi", je sais en qui j'ai mis ma confiance, "expression précise de la foi résolue et de l'amour conquérant qui font les apôtres et les saints", écrira un jour le P. René Caro[40].

Dix jours de retraite dans l'intimité du scolasticat, seul avec Dieu, précédèrent le grand acte de l'ordination presbytérale. Mgr Pierre Doï, premier archevêque japonais de Tokyo, procéda à la cérémonie dans le collège des Dames du Sacré Coeur. Ces religieuses désiraient pour leurs élèves en majorité païennes les splendeurs d'une ordination. Francisque fut ordonné, seul européen, en la compagnie de deux autres prêtres et d'un sous-diacre japonais et en la présence d'une quarantaine de prêtres. Pour aider les siens restés en France à l'imaginer au Japon, il chronométra les étapes les plus marquantes pour lui d'une cérémonie, qui dura de 9 h 30 à 12 h 30. Suivons-le nous-mêmes afin d'entrer un peu dans ses états d'âme au cours d'une matinée décisive de son existence. A 10 h 3/4, première imposition des mains par l'évêque sur la tête des ordinands, "l'un des rites essentiels au sacrement de l'ordre" ; à 10 h 55, imposition de la chasuble ; à 11 h, consécration des mains avec l'huile sainte, des mains qui devront "tenir le corps du Christ" ; à 11 h 03, tradition du calice et de la patène, "autre rite essentiel pour faire un prêtre". "A cette heure, il était 2 h du matin chez vous, j'étais prêtre pour l'Eternité". Enfin, à 11 h 37, Francisque communiait à l'hostie qu'il avait *consacrée* (souligné) avec l'évêque. Durant tout ce temps, surtout aux deux Mementos de la messe, il avait passé en revue ses chers vivants et ses chers défunts. A la suite de la cérémonie, les prêtres et autres assistants défilèrent désireux de recevoir la bénédiction des jeunes prêtres et de baiser leurs mains consacrées.

Au déjeuner officiel, Francisque fut placé à la droite de l'archevêque japonais. Les salésiens de Tokyo s'ingénièrent à solenniser au maximum une journée extraordinaire pour lui et à remplacer le mieux possible à ses côtés sa famille et ses confrères de France. A 17 h, on le fêta au scolasticat. Supérieurs et confrères furent "admirables", racontera-t-il. Ils cherchaient à lui tenir lieu à la fois "de père, de mère, de frères, de soeur et y ont réussi". L'académie musicale et littéraire de circonstance, dans une salle décorée de drapeaux et produisant en grand la devise choisie par Francisque : *Scio cui credidi*, fut de bonne qualité. Des confrères avaient composé en son honneur un hymne et un *Tu es sacerdos*. De "superbes tableaux vivants avec jeux de lumière" évoquaient le Sacerdoce, la Passion, la Cène. En somme, jugeait Francisque, "une belle démonstration d'affection". A 19 h, il pouvait donner pour la première fois la bénédiction solennelle du très saint sacrement.

Toute la journée du lendemain, 30 juin, la fête salésienne reprit au scolasticat. Les Dames du Sacré Coeur avaient offert à Francisque un bel assortiment de vêtements liturgiques. A 10 h, il montait à l'autel pour y chanter une première messe, au cours de laquelle ses confrères exécutaient une Messe de Pérosi à trois voix d'hommes. Sermon de circonstance. Il avait la joie de communier ses confrères et l'un de ses chefs scouts. A 12 h, dîner de famille très

joyeux, présidé par lui, ce qui lui permettait de bénir la table. La pluie ayant cessé, il était alors possible de prendre quelques photos. Le soir, une "belle séance de théâtre" clôtura la fête du scolasticat .

Les réjouissances se répétèrent sur un mode mineur le 1er juillet, quand, à l'Ecole professionnelle voisine, il célébra la messe devant une assistance japonaise et, le dimanche 3, quand il chanta la grand-messe pour la paroisse de Mikawajima, où chrétiens et scouts le fêtèrent "chaleureusement". Des cadeaux lui étaient présentés. Les scouts lui offraient un stylo portant son nom et la date de l'ordination, ainsi qu'une statue représentant un scout ; ses confrères, deux statues, l'une de la Vierge, l'autre du Christ, ainsi qu'un tableau de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.

"Oh, bien chère Tante, écrivait Francisque le 6 juillet à tante Maria et à la fidèle Joséphine, une grande paix, une grande joie a rempli mon âme, malgré le sacrifice de ne pas vous avoir eues en ces jours divins. J'espère que vous aurez goûté la même paix et la même joie. Remercions Dieu ensemble. Tout ce que je suis, je le suis par sa Grâce et sa Miséricorde. Il m'a conduit jusqu'à l'autel de ma première messe. Prie-Le de me rendre chaque jour moins indigne de monter à l'autel, de toucher mon Seigneur chaque matin. Je tremble, tellement je me sens indigne de ce *Pouvoir* (souligné). Changer tous les matins ce pain en Son Corps, ce vin en Son Sang, L'avoir dans mes mains, sous mes yeux, Le rompre, Le manipuler comme un enfant, comme *ma* (souligné) chose, c'est presque fou d'y penser, et c'est ainsi. Et c'est ma part, mon rôle, *ma joie* (soulignés), ma Grâce, le Don de mon Dieu à mes 30 ans. [Son anniversaire tombait le 14.] Comme Maman et Tante de Paray et tous mes morts, doivent jouir là-haut en me contemplant à l'autel chaque matin ! Prie afin que ma foi ne défaille jamais et que je conserve la ferveur de mes premières messes, la paix, le calme et la joie de ces jours de Paradis. Prie pour que je me sanctifie et que je sanctifie les autres par ma messe."

Son ardente lettre s'achevait sur une bénédiction en forme. "Mettez-vous à genoux, toutes deux. Je vous bénis avec toutes vos intentions et vos familles, de tout mon coeur de jeune prêtre et de fils. Benedictio Dei omnipotentis, Patris et Filii et Spiritus Sancti, descendat super vos et maneat semper. Amen ! Affectueux baisers, joie, paix.

Francisque + s.s. prêtre pour l'Eternité."[41]

Prêtre à Mikawajima

Maintenant qu'il était ordonné prêtre, Francisque pouvait se consacrer au ministère sacerdotal dans la paroisse de Mikawajima. L'occasion lui en fut donnée sans tarder. En août, il y passait un mois pour remplacer le curé absent, tâche qui l'obligeait à prêcher chaque dimanche en japonais. Il avait alors porté la communion à une tuberculeuse dans un "pauvre hôpital païen". Les infirmières riaient, s'amusaient, chantaient. Mais, remarquait-il, quelle joie pour un malade de voir chaque semaine le prêtre lui apporter Jésus ! Le curé Francisque baptisa deux enfants, une Catherine et une Marie, et célébra deux funérailles. A deux reprises, il lui fallut "biner", c'est-à-dire célébrer deux messes le même jour. Ainsi, le 15 août,

il chanta deux grands-messes, une au Carmel, une autre au scolasticat salésien.[42] Les catholiques du vingt-et-unième siècle ignorent tout de la peine causée au prêtre par deux messes célébrées l'une après l'autre en matinée "absolument à jeun depuis minuit". La règle ne souffrait pas d'exceptions, surtout dans le cas de Francisque. Et puis, prêcher en japonais compliquait encore les choses pour lui. "Je t'envie toi, écrira-t-il un peu plus tard à son ami prêtre en France, Louis Micolon, qui peux parler, prêcher le Christ librement et facilement. Avoir un message à dire et ne pas savoir encore bien le dire, c'est un martyre. Prie pour moi."[43]

Le temps clôtura bruyamment le service paroissial de Francisque. Une terrible tempête s'abattit sur Tokyo dans la nuit du 31 août au 1er septembre. Commencée à 10 h du soir, elle ne se calma que vers 5 h du matin. Francisque n'avait jamais vu "pareille horreur". Des voitures volaient en l'air, des étages entiers de maisons étaient emportés par un vent d'une vitesse invraisemblable et d'une puissance inouïe. Quelle nuit terrible ! Sur le qui-vive et quelle peur ! Notre curé intérimaire récita plusieurs fois son acte de contrition. Tonnerre, foudre, pluie torrentielle, des arbres, des poteaux électriques renversés, les rues pleines d'eau jusqu'à mi-jambes. Le courant électrique avait été aussitôt coupé, cependant de nombreux incendies se déclaraient. Toute la nuit résonna des sirènes de pompiers et de voitures d'ambulances. Beaucoup de maisons furent complètement inondées. Par bonheur, les locaux paroissiaux ne peinèrent pas trop. Le toit de l'église souffrit un peu, et, de ci, de là, des fenêtres furent brisées. Toute la nuit, il avait fallu barricader portes et fenêtres avec des bancs, des tables, des cordes. L'eau pénétrait dans toutes les pièces par le toit. Et "la maison se balançait comme un nid sur une branche". "Naturellement, on n'a pas fermé l'oeil. Mais, Deo gratias, aucun accident de personne chez nous", alors que Tokyo déplorait plusieurs centaines de victimes.[44]

Francisque reprit ses cours. Il lui fallait terminer sa quatrième année de théologie, autrement dit suivre les leçons du séminaire jusqu'en mars 1939. Bien entendu, il poursuivait simultanément son apostolat à Mikawajima, où, devenu prêtre, il faisait fonction de vicaire du curé Escursell.[45] C'est en janvier qu'il composa pour le *Bulletin salésien* du P. Auffray un article sur "le lent travail de la grâce" dans cette oeuvre qu'il chérissait.[46] La méthode apostolique "indirecte" qu'il préconisait portait des fruits à Mikawajima. Il en rendait compte.

"Mikawajima ! Quel parfum exotique dans ce nom qui vient du pays de la verdure, du soleil et des fleurs ! Mikawajima est le nom de notre belle et florissante paroisse ! Pensez donc : 400.000 âmes !" Dieu bénissait cette mission et réservait à ses apôtres des joies qui les encourageaient. Ainsi, à Noël, ils avaient baptisé sept catéchumènes. Et Francisque de commenter : "Sept baptêmes pour une paroisse de 400.000 âmes, c'est peu, direz-vous. Apparemment, oui ; mais il faut se rappeler que nous ne sommes pas en Europe. Ici, l'Esprit Saint ne souffle pas en tornades comme autrefois après les discours de saint Paul ! Il pose des jalons !" L'article signalait parmi les nouveaux convertis "deux cas intéressants et consolants". Une maîtresse du jardin d'enfants, vraie "maman d'âmes", et une fillette de douze ans assidue au patro, avaient reçu le baptême ! Ces cas étaient

intéressants, parce qu'ils sanctionnaient éloquemment les méthodes indirectes d'apostolat, pour lesquelles les missionnaires avaient opté, telles que les oeuvres sociales et charitables, et les oeuvres d'éducation même conçues dans l'esprit le plus large. Ils étaient aussi consolants pour des salésiens, car ils les déterminaient à poursuivre dans une voie entreprise selon les directives de don Bosco : "patronages, scoutisme, catéchismes et toutes les formes d'Action catholique, jusqu'aux jardins d'enfants." Et Francisque de s'en féliciter. "Par le jeu, un jeu sain, éducateur, par des histoires qui tendent à former le caractère, quelquefois par des causeries déjà plus religieuses, voire même par l'exposé de la doctrine chrétienne ou le récit de faits bibliques, par le film bien choisi (et le Japon a des films très éducateurs pour la jeunesse), par le théâtre, etc., peu à peu un travail sous-jacent se fait. Un climat se prépare : à notre tour, nous semons ! Et puis, des liens d'amitié se nouent ... Enfin, si par un bonheur qui n'est pas rare, dans les rangs de la jeunesse catholique on découvre une âme d'apôtre, un de ces militants d'A.C., comme en voulait le Pape des Missions, Pie XI, alors, les promesses deviennent des fruits. Quelquefois même, le cas s'est déjà vu, la famille tout entière sera gagnée et demandera à étudier le catéchisme ... "

Quand il composait son article, Francisque racontait à sa tante : "Je t'envoie aujourd'hui une photo des sept baptêmes d'adultes que j'ai eu la joie d'administrer la nuit de Noël. Ce fut une bien grande joie pour moi. Regarde la photo, le prêtre au centre est le Directeur, un salésien espagnol. Les deux enfants à gauche sont deux coréens (scouts), 12 ans. La fillette est une fillette qui fréquente depuis plusieurs années le patronage. La bonne vieille maman est sourde. Au lieu de répondre "je crois" à mes interrogations, elle disait toujours "je ne crois pas", se trompant d'émotion et étant très dure d'oreilles !!! Mais elle acquiesçait de la tête. Le jeune homme est un coréen. Une jeune ouvrière. Et la dernière à droite, une maîtresse de notre jardin d'enfants paroissial. A part les deux garçons de gauche qui sont frères, tous les autres sont de familles différentes.

"Cette même nuit, je chantais la grand-messe de minuit, puis célébrais les deux autres messes ; aux trois messes, les chrétiens assistaient. J'ai donné plus de deux cents communions. La paroisse a 300 chrétiens sur ... 400.000 âmes ! Tu vois le travail. Après les trois messes, j'ai encore administré un baptême d'enfant, dont le papa japonais a étudié à Paris à la Sorbonne et parle très bien le français."[47]

Francisque était calme, quand il écrivait son article et sa lettre. Puis, brusquement, tout changea pour lui dans sa vie à Tokyo. Par un effet auquel il était loin de s'attendre, en mars de cette année 1939, la fin de la guerre d'Espagne poussa le Catalan P. Escursell, curé et directeur de Mikawajima, à demander de rentrer dans son pays martyrisé. Mgr Cimatti prévoyait de le faire remplacer par le P. Tanguy, dès son retour d'Europe où il s'était rendu un an plus tôt pour participer au chapitre général des salésiens. En mars, le P. Escursell quitta Tokyo et laissa toute l'oeuvre entre les mains de Francisque. Or, en France, à la suite de la mort subite du directeur en charge, le P. Tanguy avait été nommé provisoirement directeur de la maison de Maretz. Conséquence. "Je dois assurer l'intérim, expliquait Francisque à tante Maria. Qui sait s'il rentrera jamais ! Cela

menace d'être long." Certes, cet apostolat lui plaisait. Il était "consolant et beau de pardonner les âmes au tribunal de la Pénitence, d'enseigner la parole de Dieu, de distribuer le Pain de Vie, d'encourager les âmes, d'en orienter de non-chrétiennes vers la Vérité, vers Notre Seigneur. On trouve de si belles âmes et l'âme japonaise a de si belles qualités."

Mais une charge écrasante tombait à l'improviste sur les épaules inexpérimentées de notre jeune prêtre. Il haletait. "Me voilà avec de gros soucis ... financiers et spirituels ... Charge de 400.000 âmes infidèles ... à convertir, 400 chrétiens et des oeuvres, dispensaire : 3 infirmières, médecin ; jardin d'enfants : 4 maîtresses, 150 élèves, [puis] patronage, scouts, cours du soir, catéchiste, domestique, deux jeunes confrères, [un] coadjuteur et [un] abbé à nourrir [le coadjuteur Giacomo Ferrari et le clerc Giulio Manganelli.], ... c'est-à-dire un budget de 5.000 frs par mois à trouver. Rien [ne m'arrive] des supérieurs, ni de Rome. Tout à trouver chez quelques bienfaiteurs à Tokyo ... et surtout en Europe ... en France, parmi mes propres amis, étant seul à présent ici responsable."[48] En effet, il ne pouvait pas compter sur les bienfaiteurs du P. Escursell ou du P. Tanguy, qui ne le connaissaient pas.

Le P. Tanguy ne reparaîtra jamais à Tokyo. "Si tu savais ma vie ! expliquait Francisque à son beau-frère le 15 juin. Depuis 4, 5 h du matin jusqu'à 10 ou 11 h du soir, *pas une minute* (souligné) de repos. Et voici les chaleurs qui fatiguent énormément ici. Je ne dors même plus la nuit, aussi tu piges ! Et puis des soucis, des soucis ! Soucis des âmes, souvent si peu de foi parmi les chrétiens, des pécheurs à convertir. Conversions, apostolat difficiles. Et les soucis matériels *écrasants* (souligné). Je dois m'arranger tout *seul* (souligné) pour faire face à un budget de 5 à 6.000 francs par mois, que je dois trouver tout seul parmi quelques rares bienfaiteurs de Tokyo et les amis de France. J'ai un dispensaire (1 docteur, 1.600 frs par mois de traitement, 2 infirmières, 650 frs par mois) aux services gratuits pour les malades ; un asile, jardin d'enfants de 140 élèves ; un Patronage de 200 élèves, des cours du soir, un catéchiste (700 frs par mois) et une immense maison à entretenir, manger, se vêtir. Et la vie augmente tous les jours, on est en guerre ... Et les bienfaiteurs se raréfient, se font moins généreux, les sympathies (tu comprends pourquoi) se font plus rares. Alors ... il faut sans cesse aller tendre la main, essuyer des affronts comme Don Bosco. Et, avec ça diriger le personnel, faire les catéchismes, visiter les chrétiens. Bref, de 4 h du matin à 10-11 h du soir, je ne me repose pas un instant. Heureusement, jusqu'ici la santé est bonne, mais, parfois, je commence à sentir le poids de la journée."[49]

La *Chronique du Patronage Saint-Pierre* de Paris-Ménilmontant transmettait le cri de détresse de son Missionnaire aux abois. Ce mois-là, le dispensaire, qui, gratuit lui-même, lui procurait en principe 4.000 frs mensuels de bénéfices sur la vente des médicaments, était en déficit de 2.000 frs. Francisque devait compter sur des arrivées de France, qui ne venaient pas. La maison n'avait plus un sou en banque. Quand le directeur aura payé le personnel, ce sera la fin. Il lui fallait sans cesse quémander auprès des bienfaiteurs, pour essuyer régulièrement des refus. Car, même pour les offrandes, la politique des Axes (Rome-Berlin-Tokyo) jouait. Ici, on lui refusait parce que l'oeuvre était italienne,

là parce qu'il était Français. Motifs : on n'aimait pas ceux-ci ou ceux-là, ceci ou cela. Il fallait recourir à des stratagèmes spéciaux : concerts, souscriptions, pour obtenir un peu d'argent. "Mais on fatigue les gens à force de demander. ... "

"Amis et Bienfaiteurs des missions, vous qui savez le prix d'une âme, commentait la rédaction, écoutez cette longue plainte de l'envoyé du Christ à la recherche des brebis perdues et faites pour lui venir en aide ce que votre bon coeur vous inspirera."[50]

Les prodromes de la guerre

Le monde ballottait durant le premier semestre de 1939. Les pions de la guerre avançaient sur l'échiquier européen. En mars, Hitler avait contraint la Lituanie à lui céder Memel. Peu après, Chamberlain donnait à la Pologne, puis à la Grèce la garantie anglaise, tandis que Mussolini occupait très peu glorieusement l'Albanie. Hitler dénonçait l'accord naval anglo-allemand et l'accord germano-polonais, avant de conclure, le 22 mai, une alliance militaire avec Mussolini. Les antagonistes se positionnaient.

Cependant, la vie japonaise de notre salésien continuait très animée à Mikawajima en ces mois d'été 1939. La Pentecôte y avait été l'occasion d'une belle journée de confirmation. Cérémonie dans une église archi-pleine, suivie des agapes fraternelles des 300 chrétiens sous la présidence de l'évêque, de théâtre, de chants, avec quelques retours à Dieu réconfortants pour Francisque. "Une belle fête", concluait-il.. En juin, au dispensaire trois petits en danger de mort avaient été baptisés. Le jardin d'enfants fonctionnait à plein. "En ce moment, écrivait Francisque le 1er juillet, il danse au son de la radio, comme chaque matin. Ils sont là 150 petits diables ... Les gosses sont partout les mêmes. Ils sont espiègles, ne me craignent pas, viennent tirer ma soutane et me dire "Kochyo bakka !", ce qui se traduit : Mr le Directeur, idiot !! Dans ce quartier, les enfants n'y regardent pas de si près !!! Ils aiment bien les bonbons. "Kochyo, ame ! ame !" Mr le Directeur, des bonbons !"[51]

Parmi les bambins qui le tiraillaient, la pensée du P. Dupont allait vers l'Europe, où des troupes allemandes se massaient à la frontière de la Pologne. Devant la menace de Hitler sur ce pays et à mesure que courait le mois d'août, sauf à se déshonorer définitivement, la guerre semblait de moins en moins évitable pour la France amie de la Pologne. Certes, Francisque souhaitait la paix, mais pas dans la veulerie et la lâcheté, comme à Munich aux dépens de la Tchécoslovaquie. Le 27, il écrivait : "Nous sommes encore dans les transes par la grâce de Hitler. ... Prions pour une paix dans la justice et la charité, une paix qui ne soit pas une concession lâche devant l'orgueil et la force, une lésion des droits les plus humains, la mort d'un peuple catholique, cultivé, le sacrifice de l'indépendance et de la vie de nos amis polonais."

L'inéluctabilité du sacrifice emportait sa lettre dans une envolée parfaitement maîtrisée digne des orateurs de l'an II. "Il faut que les Français sachent mourir pour la justice, le droit, la liberté, mourir pour la vie de leurs amis.

Si nous les trahissons, nous n'aurons la paix que pour quelques mois. La guerre viendrait plus terrible, et ce serait la mort sans phrases de notre patrie, de notre indépendance, de notre liberté, de notre culture, de notre langue, donc de toutes les raisons pour lesquelles des hommes libres doivent vivre. Dans ces conditions, la mort pour l'idéal de la justice et de la liberté est préférable à une vie dans la servitude et le déshonneur. Si Hitler nous impose la guerre, je pense que Français et Françaises, sans haine, sans joie, mais avec calme, avec la sérénité d'une conscience pure, avec le calme d'une conscience ayant accompli un grand devoir, un grand sacrifice qui ne sera pas perdu, nous la ferons la guerre avec vaillance. Et la victoire sera avec nous, car, si Dieu est avec nous, qui sera contre nous ? Je prie pour que la France soit résolue. Et moi aussi, joyeux, j'accourrai faire mon devoir. Sans doute, un peu de peine, de douleur, en quittant mes chers chrétiens, mais voler faire son devoir est aussi une grande joie. Si, pour refaire un monde meilleur et plus chrétien, il faut le sacrifice de nos jeunes vies, *fiat voluntas*. La vie vaut par le but et par l'idéal qui l'animent, non pas le nombre des années. Et, cette fois, nous saurons que nous mourons vraiment pour une cause juste, pour un grand idéal de paix fondée sur la justice, pour la liberté d'un peuple catholique. Et Dieu bénira le sacrifice des Français et des Françaises."[52]

Cinq jours après cette lettre de Francisque, Hitler envahissait la Pologne. Et, le 3 septembre, la Grande-Bretagne et la France déclaraient la guerre à l'Allemagne. Depuis son arrivée à Tokyo, le P. Dupont avait vu venir cette guerre. En contact avec des confrères salésiens de plusieurs nations étrangères, il avait mieux compris les situations et l'imminence du danger.[53]

Vaines tentatives pour rentrer servir en France

Francisque s'apprêtait à recevoir sa feuille de route, à partir combattre en Europe, s'il le fallait à y mourir pour la liberté du peuple polonais et contribuer ainsi à l'idéal de paix et de justice sur lequel il méditait depuis des mois. Cette feuille lui parvint. Il quitterait le Japon, de Tokyo le 14 de ce mois de septembre, et, du port de Kobé, le 16. Plus de quarante prêtres français du Japon se disposaient ainsi à rentrer en France pour remplir leur devoir de bons citoyens. "Tous, nous partons calmes, joyeux d'accomplir un grand devoir, sans haine mais sans peur. Nous avons le Droit pour nous. Notre cause est juste et sacrée. Nous nous battons contre la Croix gammée et le marteau soviétique [le 23 août, un pacte germano-soviétique avait été signé, à la grande colère des Japonais], donc contre l'Anti-Christ. Nous servons la Justice, la Liberté et la vraie Paix. Nous arrêtons l'orgueil allemand destructeur des peuples libres et de la Paix. Nous arrêtons le paganisme moderne. La victoire est certaine. Espérons qu'elle vienne vite, mais soyons prêts à tous les sacrifices."

Assurément, il quitterait ses chrétiens avec tristesse et une profonde douleur. C'était pour lui "un énorme sacrifice". Tous l'aimaient et lui les aimait tellement. Le dimanche 10, ils lui avaient fait des adieux particulièrement touchants. Chaque mois, jusqu'à son retour sain et sauf de la guerre, ils feraient célébrer une messe au jour anniversaire de son départ. "Si Dieu la lui demandait", Francisque offrait volontiers sa vie pour eux et pour tous les siens. Avant de courir

au front, il espérait revoir sa soeur Janine et l'exhortait : "Vive la France ! Vive le Christ ! Sois généreuse et forte. Sers bien la Patrie de toute ton âme. Notre cause est noble, sainte et sacrée. ... Sois forte. Ne pleure pas. Dieu me protégera, Dieu protégera Georges, Dieu te bénira. Encore une fois, vive la France, vive le Christ ! On aura la victoire. Confiance !"[54] C'est dans ces sentiments que, le 11 septembre, Francisque, preux chevalier du vingtième siècle, se disposait à partir en croisade.

Nous n'avons pas à imaginer le mot, "croisade" traduisait exactement la guerre de Francisque en Europe. "Dieu bénira nos armes, écrira-t-il en octobre. La France sert le Droit et la Justice, arrête le flot des Barbares. C'est une nouvelle Croisade contre le néo-paganisme. Nos soldats sont les Croisés de la Croix du Christ contre la croix nordique et satanique. Ne craignons donc pas, Dieu est avec nous. La victoire finale est pour nous. Sans doute, il faudra bien des sacrifices. Ayons la foi. ... L'union de Hitler et de Staline a produit un grand dégoût dans le public [japonais]. La France est toujours généreuse et grande, digne de son histoire et de son passé glorieux. Soyons fiers d'être les Français d'un temps douloureux et triste, et d'avoir à écrire, à la gloire de notre pays, des pages de sacrifice et d'honneur dans un monde vil et menteur."

Le départ, fixé initialement au 12 septembre, fut renvoyé au 16. Les chrétiens, en grande pompe, accompagnèrent Francisque à la gare de Tokyo. Des fleurs, des vivats, etc. Dix heures de train étaient nécessaires pour joindre Kobé, port de l'embarquement. Mais là, grande, énorme déception. Il y avait contre-ordre. "On est rentré penauds, honteux. On nous a même mis en état de démobilisation."[55]

C'était le premier acte d'une suite de départs manqués. Le 25 octobre, Francisque s'exclamait : "C'est à devenir fou ! Encore un changement. On ne part plus. Voilà deux fois qu'on nous mobilise et redémobilise. Il paraît cette fois que les missionnaires ne partiraient pas, même si leurs classes étaient rappelées." D'autres en eussent été ravis, non pas Francisque. "Je rage et fais des démarches pour rentrer." Hélas, ses premières tentatives s'étaient soldées par un échec : il ne pourrait revenir en France qu'à ses frais. Or les 10.000 francs nécessaires au voyage lui manquaient. Cependant, il tenait à partir. Seul Français salésien au Japon, sa situation n'était pas gaie. Il souffrait à la pensée de tous ses parents, amis, frères en religion, qui se battaient pour la liberté et pour l'honneur de la France, alors que lui restait tranquille au chaud dans un pays lointain, "serviteur bien inutile" de la Patrie et même de l'Eglise. Reverrait-il sa soeur Janine et ses petits neveux avant la fin de l'année ? Beaucoup de ses chrétiennes les connaissaient avec leurs papa et maman. Lors du premier départ, elles lui avaient réclamé leurs photos. Il les avait servies autant qu'il l'avait pu.[56]

D'octobre à fin décembre, Francisque continua de piaffer à Tokyo. Il avait été mobilisé trois fois et trois fois démobilisé. On envisageait désormais de l'orienter vers l'Indochine, tandis qu'en France "la drôle de guerre" planait sur des troupes désoeuvrées. La lettre de souhaits à sa soeur pour l'année 1940 exprimait sa double et dure souffrance. Il avait d'abord "honte" de se trouver "relativement bien, alors que (ses) frères, ceux de (son) âge, parents, amis, confrères (étaient)

sur la ligne en attendant les coups durs." Malgré tout, l'espoir véhément qu'à l'heure H, lui aussi serait sur les parallèles de départ, ne le quittait pas. Sa soeur ne connaîtrait-elle pas quelque personne haut placée (les amis des amis) dans le monde politique ou militaire, capable de le faire rapatrier comme aumônier militaire ou dans n'importe quel service de l'Armée ? Seul Français de sa Société au Japon, la situation de notre bouillant patriote n'était "pas bien gaie". Le désir de mieux servir le brûlait d'autant plus dans sa retraite, qu'il n'y pouvait rendre aucun service appréciable au bénéfice de son pays. Ah, il ne cherchait pas à rester tranquille. S'il avait pu partir plus tôt, ce serait déjà fait. "Je t'assure que je fais mon Purgatoire, que je monte mon Calvaire à rester ici, si loin de la Patrie en danger et en veillée d'armes."

A la peine d'une mobilisation tant de fois remise s'ajoutait désormais l'absence totale de nouvelles des siens. Il mandait à Janine : "Six mois que je suis sans nouvelles de toi, de tante Maria, de tous." Il n'avait reçu qu'une lettre du P. Dhuit arrivée par avion en dix-huit jours. Pourtant, deux fois par mois des bateaux français accostaient à Kobé et y apportaient du courrier. "Tu crois peut-être que je t'oublie, que je ne pense pas à toi. Tous les jours, je pense à toi ..., je prie pour toi, j'attends à te lire. Hélas, six mois que je ne te lis plus ..., que je ne vous lis plus. Tout cela pour le compère Hitler ... Ma petite soeur, aimons-nous bien. Le Christ Jésus m'a donné une grande force pour porter cette croix, cette longue absence de toute lettre, la première si longue absence de toute ma vie. Mais j'espère te lire bientôt et, mieux, te revoir bientôt. Prie bien, mange souvent le Pain des Forts, reçois souvent le Maître dans ton coeur ... . Je te pense courageuse, forte, digne de Jeanne d'Arc, fière chrétienne, forte française, vaillante, généreuse, toute à ton foyer, à tes fils ... pour remplacer le père, si Georges n'est point rentré. ... Chère Janine, comme je voudrais être près de toi ... connaître les petits, les embrasser, les voir, les entendre ... te revoir, t'embrasser, te dire tant de choses. J'ai eu deux baptêmes à Noël, mes chrétiennes m'aiment bien. Une d'elles t'a envoyé une belle poupée japonaise pour les petits. Sera-t-elle arrivée ? Ecris-moi vite, bien chère Janine ! M'aimes-tu encore ?"

"Tous mes meilleurs voeux, ma bien aimée petite soeur, ma bien tendre petite soeur. Voeux de temps de guerre, mais bien chrétiens. Sois forte, sois bonne, sois fidèle. La Paix viendra sur les ailes de notre victoire. Il faudra des larmes encore, du sang, de la patience, du courage, des sacrifices, mais on refera un monde meilleur, une Europe plus chrétienne et surtout notre chère France. Dans la douleur, le sacrifice va cimenter son union, [faire] fleurir de nouvelles fleurs de sainteté, [elle va] se refaire un beau visage de chrétienté. Que cette année me ramène au sol natal, c'est ma prière de tous les jours. Que ce soit la tienne aussi !"

Ses fêtes de Noël avaient été bien tristes, même si le Seigneur lui avait donné de grosses joies de la part de ses chrétiens. Son très grand bonheur eût été de lire une lettre des siens. Tous les autres Français de Tokyo avaient reçu des nouvelles. La comparaison lui faisait mal. L'affection de sa soeur aurait-elle diminué ? Et il imaginait que des sentiments identiques faisaient peut-être pleurer le coeur de Janine : Francisque m'oublie, Francisque a cessé de m'aimer ! "Tout

cela pour un méchant, un affamé d'orgueil. Et dire qu'il y a des milliers et des milliers de coeurs qui connaissent notre souffrance et pis encore, à cause de cet être ... Pensons à nos frères de Pologne ! Courage, je t'embrasse. Vive la France, vive la Victoire !"[57]

Quelques jours après, Francisque apprenait qu'il partirait en Indochine le 15 janvier. Et puis, et puis ... c'était remis "à nouvel ordre". Il espérait que ses saintes de France, la petite Thérèse, Jeanne d'Arc ne le "laisseraient pas dans le pétrin et l'isolement plus longtemps". Les supérieurs salésiens lui permettraient, pensait-il, de rentrer en France à ses frais. Si sa famille en exprimait le vif désir, ce ne serait pas impossible. Enfin, il avait écrit à l'Aumônier général des Armées à Paris, lui exposant son cas, dans l'espoir de recevoir un ordre de mobilisation, soit comme Aumônier, soit dans quelque service sanitaire.[58]

En tout cas, ses démarches auprès de l'Attaché militaire français à Tokyo pour être incorporé aumônier militaire tombaient dans le vide. Les instructions de Paris étaient toujours ... à venir. Georges connaissait-il "quelque piston" capable de le "déplanquer ? Il n'avait aucune envie de passer la guerre au Japon seul salésien français, alors que tous ses copains souffraient et se faisaient tuer dans son pays pour un si magnifique idéal : "se croiser contre la croix gammée et la faucille rouge", arrêter un flot de barbaries, de mensonges et de funestes erreurs. "Manquer ce coup-là" et assister presque complice au développement autour de lui d'influences fort étrangères à la France, il ne s'y résignait pas.

Francisque multipliait les phrases pour répéter sa volonté de partir en guerre. Il estimait cette volonté en parfaite cohérence avec sa vocation de missionnaire au Japon. Huit siècles auparavant les Templiers n'auraient pas hésité à l'intégrer dans leur ordre pour les Croisades de l'époque. Ce chevalier du vingtième siècle répandrait son sang pour la cause de la Chrétienté. "Ma place est "quelque part en France", à aider mes frères à défendre vaillamment, jusqu'à l'héroïsme et le sacrifice même de la vie, ces valeurs chrétiennes pour lesquelles un jour j'ai quitté la Patrie, afin de les porter à un peuple qui n'en vit pas encore. Maintenant, il s'agit qu'elles ne meurent pas chez nous ; et cela, me semble-t-il, vaut bien un retour, même dangereux ! ... Je n'ai aucunement l'intention de me planquer, au contraire. Il y a un trop chic boulot sacerdotal à faire au milieu de nos frères d'armes pour m'y dérober, même si les besognes militaires et leurs dangers m'attendent. Ni les unes ni les autres à cette heure ne sont vils, car il s'agit bien d'une vraie croisade pour la défense de ce qui reste de chrétienté en Europe ... Je ne doute pas du moral de la France. Notre cause est trop juste, trop humaine pour manquer de courage devant les sacrifices nécessaires ; notre cause est trop noble pour ne pas la conduire jusqu'à la victoire ; notre cause est trop chrétienne pour douter de la victoire. Notre seul regret est de ne pas être assez saints pour en être de dignes champions."[59]

Un jour, devant la mer immense qui borde le Japon, au port de Yokohama, devant tous ces bateaux alignés, il s'était mis à penser aux siens, à Louis Micolon, à ses confrères salésiens, à tous ses amis de Lyon ou de Roanne.

Et pas un bateau ne consentait à le prendre pour l'emporter près d'eux ! Que veux-tu, Louis, "on est les pauvres du Christ", lui écrivait-il.[60]

Et, brusquement, un ordre de mobilisation lui parvint. Il était affecté à l'armée française d'Indochine. A la mi-avril 1940, Francisque quitta donc le Japon, abandonnant à d'autres mains Mikawajima, son jardin d'enfants, son dispensaire, ses scouts, ses paroissiens, ses amis. Et, le 15 mai, il annonçait à sa soeur Janine et, par elle, à toute sa famille, que, mobilisé, il se trouvait depuis peu à Hanoï, en Indochine. Elle était priée d'informer Lyon-Fontanières et les supérieurs de France de sa mobilisation en Indochine et d'agir en conséquence. Les salésiens du Japon ne pouvaient l'aider. Alors ... Il était "fauché". Tante Maria pourrait-elle lui envoyer un peu d'argent ? [61]

Notes

1. Constitutions salésiennes, éd. de 1923, art. 14.
2. F. Dupont, "Aux enfants du P.S.P.", Chronique du P.S.P., avril 1936, p. 6-7.
3. Au Père Julien Dhuit, Tokyo, 5 avril 1936, *Chronique du P.S.P.*, juillet 1936, p. 3.
4. A Louis Micolon, Tokyo, 30 avril 1936, *Lettres*, p. 254.
5. *Lettres*, p. 80.
6. A quatorze ans, l'auteur de ces lignes, à qui la passait un grand séminariste ami, y trouvait beaucoup d'intérêt.
7. A tante Maria, Tokyo, 11 septembre 1936, *Lettres*, p. 150.
8. A Louis Micolon, Tokyo, 29 septembre 1937, *Lettres*, p. 260.
9. A Louis Micolon, Tokyo, 29 septembre 1937, *Lettres*, p. 260.
10. A Marcel Chardin, Tokyo, 10 novembre 1937, Archives de la Province, Paris, dossier Francisque Dupont.
11. A Georges, Tokyo, 7 décembre 1938, *Lettres*, p. 119.
12. Voir plus bas, n. 22.
13. A Marcel Chardin, Tokyo, 29 décembre 1937 ; à Pierre Faudet, Tokyo, 17 février 1938 ; à Marcel Chardin, Tokyo, 20 avril 1938. Ces pièces aux Archives de la Province, Paris, dossier Francisque Dupont.
14. A Marcel Chardin, Tokyo, 20 avril 1938, Archives de la Province, Paris, dossier Francisque Dupont.
15. A Ange Bérichel, Tokyo, 10 juin 1937, Archives de la Province, Paris, dossier Francisque Dupont.
16. A Georges et Janine, Tokyo, 16 juillet et 11 octobre 1937, *Lettres*, p. 102.
17. A Georges et Janine, Tokyo, 8 novembre 1937, *Lettres*, p. 105.
18. A Marcel Chardin, Tokyo, 10 novembre 1937, Archives de la Province, Paris, dossier Francisque Dupont.
19. A Marcel Chardin, Tokyo, 29 décembre 1937, Archives de la Province, Paris, dossier Fr. Dupont.
20. A Marcel Chardin, Tokyo, 4 avril 1938, Archives provinciales, Paris, dossier Fr. Dupont.
21. Annotation sur une lettre réexpédiée que Pierre Faudet lui avait adressée le 5 décembre 1937, Archives de la Province, Paris, dossier Fr. Dupont.
22. A Louis Micolon, Tokyo, 21 janvier 1938, *Lettres*, p. 263.
23. A tante Maria, Tokyo, 2 avril 1938, *Lettres*, p. 153.
24. A Marcel Chardin, Tokyo, 4 et 29 avril 1938, Archives de la Province, Paris, dossier Fr. Dupont.
25. A tante Maria, Tokyo, 10 octobre 1938, *Lettres*, p. 159.
26. A Louis Micolon, Tokyo, 11 octobre 1938, *Lettres*, p. 266.
27. A Georges et Janine, Tokyo, 23 novembre 1938, *Lettres*, p. 115-116.

28. A Janine, Tokyo, 7 décembre 1938, *Lettres*, p. 117.

29. A Georges, Tokyo, 7 décembre 1938, *Lettres*, p. 119.

30. Lettre à la Famille du P.S.P., *Chronique du P.S.P.*, décembre 1938, p. 7.

31. A Janine et Georges, Tokyo, 1er septembre 1936, *Lettres*, p. 96 ; à tante Maria, Tokyo, 11 septembre 1936, *Lettres*, p. 150 ; à Janine, Tokyo, 11 octobre 1937, *Lettres*, p. 102.

32. A Janine, Tokyo, 11 octobre 1937, *Lettres*, p. 103.

33. A Marcel Chardin, Tokyo, 29 décembre 1937, Archives de la Province, Paris, dossier Fr. Dupont ; à Janine, Tokyo, 4 janvier 1938, *Lettres*, p. 106-107 ; à tante Maria, Tokyo, 5 janvier 1938, *Lettres*, p. 152.

34. A Louis Micolon, Tokyo, 21 janvier 1938, *Lettres*, p. 262.

35. A tante Maria, Tokyo, 5 janvier 1938, *Lettres*, p. 152.

36. A Janine et Georges, Tokyo, 16 février 1938, *Lettres*, p. 109.

37. A tante Maria, Tokyo, 28 février et 2 avril 1938, *Lettres*, p. 152, 153.

38. A Laurent Dupont, Tokyo, 26 avril 1938, *Lettres*, p. 172-173. Voir cette lettre en Annexe 2.

39. A tante Maria, Tokyo, 26 avril 1938, *Lettres*, p. 155-156.

40. Lettre au P. Prévost, Port-à-Binson, 19 octobre 1945, dans *Recueil*, p. 99.

41. A tante Maria, Tokyo, 6 juillet 1938, *Lettres*, p. 156-158. A la suite de la signature, la croix dit la prêtrise, s.s. se traduit: Société Salésienne. Description analogue de l'ordination, avec en finale bénédiction identique, dans une longue lettre à Janine et Georges, Tokyo, 5 juillet 1938, *Lettres*, p. 112-114. On peut être assuré que sa photographie "en bénédiction", reproduite au début de ce chapitre, fut expédiée à sa soeur et à sa tante en même temps que ces deux lettres.

42. A tante Maria, Tokyo-Mikawajima, 22 août 1938, *Lettres*, p. 158-159.

43. A Louis Micolon, Tokyo, 11 octobre 1938, *Lettres*, p. 266.

44. D'après une lettre au P. Dhuit, Tokyo, 7 septembre 1938, *Chronique du P.S.P.*, septembre 1938, p. 8 ; et une lettre à tante Maria, Tokyo, 10 octobre 1938, *Lettres*, p. 159.

45. A tante Maria, Tokyo, 10 octobre 1938, *Lettres*, p. 159.

46. Francisque Dupont, missionnaire salésien, "Japon. Le lent travail de la grâce", *Bulletin salésien*, juin 1939, p. 180-182.

47. A tante Maria, Tokyo, 9 janvier 1939, *Lettres*, p. 160.

48. A tante Maria, Tokyo, 24 mars 1939, *Lettres*, p. 161.

49. A Georges, Tokyo, 15 juin 1939, *Lettres*, p. 121.

50. F. Dupont, "Au secours ! A l'aide !", *Chronique du P.S.P.*, juillet 1939, p. 9-10.

51. A Janine, Tokyo, 1er juillet 1939, *Lettres*, p. 122.

52. A Janine et Georges, Tokyo, 27 août 1939, *Lettres*, p. 123.

53. A Louis Micolon, Tokyo, 7 février 1940, *Lettres*, p. 268.

54. A Janine, Tokyo, 11 septembre 1939, *Lettres*, p. 124.

55. A Janine, Tokyo, 19 octobre 1939, *Lettres*, p. 125.

56. A Janine, Tokyo, 25 octobre 1939, *Lettres*, p. 125-126.

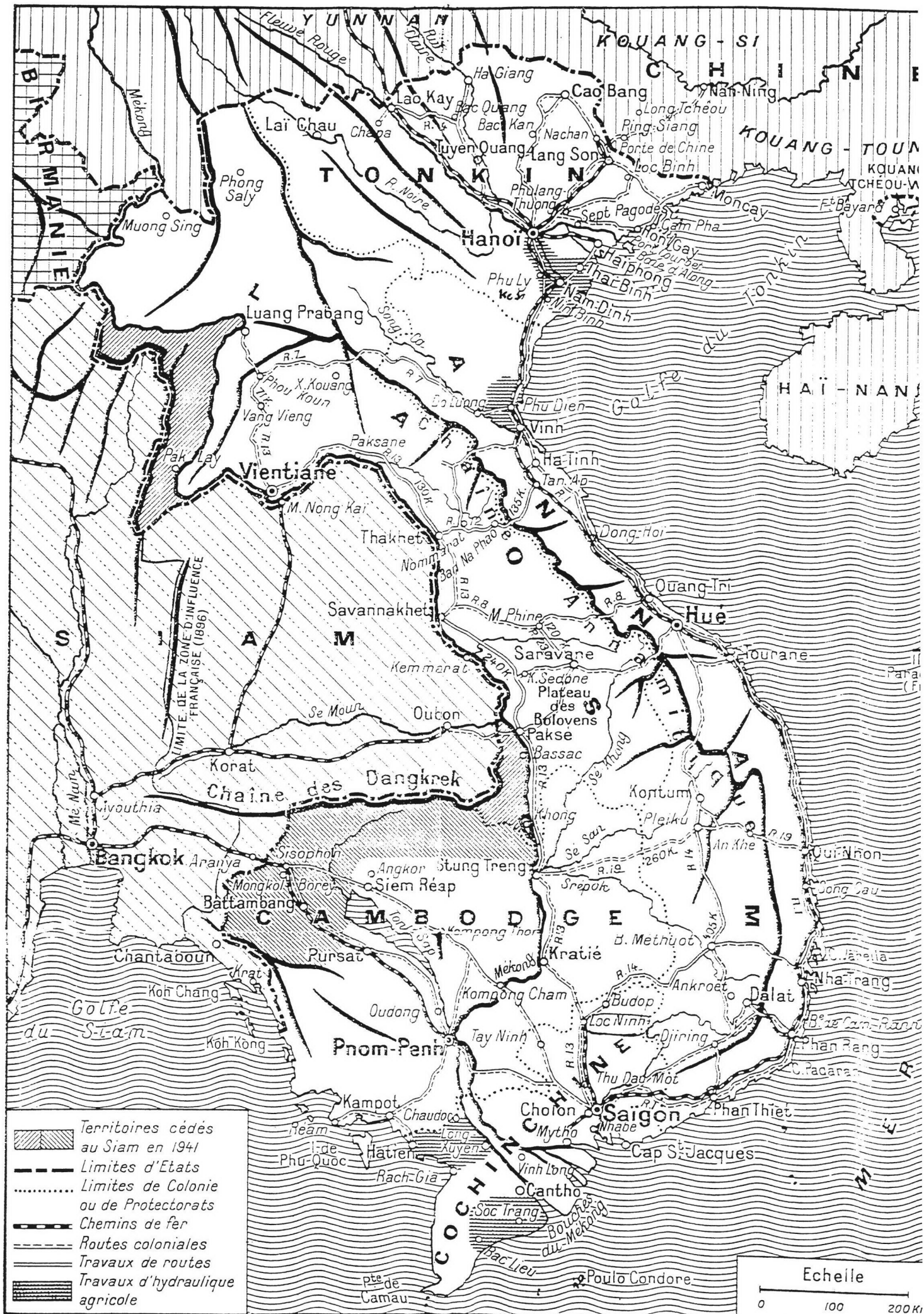
57. A Janine, Tokyo-Mikawajima, 31 décembre 1939, *Lettres*, p. 126-127.

58. A tante Maria, Tokyo, 7 février 1940, *Lettres*, p. 164.

59. A Georges et Janine, Tokyo, 17 février 1940, *Lettres*, p. 128-129.

60. A Louis Micolon, Tokyo, 7 février 1940, *Lettres*, p. 268.

61. A Janine, Hanoï, 15 mai 1940, *Lettres*, p. 129.


YUNNAN
KOUANG - SI
CHINE
Fleuve Rouge
Rivière Claire
Ha Giang
Cao Bang
Nan-Ning
Lao Kay
Bac Quang
Long Tcheou
Ping-Siang
Lai Chau
Chapa
Bac Kan
Nachan
Porte de Chine
KOUANG - TOUN
Tuyen Quang
Lang Son
Loc Binh
TONKIN
Phong Saly
R. Noire
Phulang-Thuong
Moncay
Ft Bayard
Muong Sing
Sept Pagodes
Hanoi
Kebao
Hon Gay
Haiphong
Thai Binh
Nam-Dinh
Phu Ly
Luang Prabang
Song Ca
Phu Dien
Vinh
Phou Khoun
X. Kouang
Vang Vieng
Paksane
Pak Lay
Vientiane
Ha-Tinh
M. Nong Kai
Thakhet
Dong-Hoi
Savannakhet
Quang-Tri
Hue
M. Phine
Saravane
Tourane
Kemmarat
Plateau des Bolovens
Se Moun
Pakse
Bassac
Korat
Chaîne des Dangkrek
Kontum
Se Khong
Pleiku
Bangkok
Sisophon
Angkor
Stung Treng
An Khe
Quin-Nhon
Siem Réap
Srepok
Battambang
CAMBODGE
Kompong Thom
B. Methuot
Chantaboun
Pursat
Kratié
Nha-Trang
Koh Chang
Mekong
Ankroet
Dalat
Golfe du Siam
Oudong
Kompong Cham
Budop
Tay Ninh
Loc Ninh
Djiring
Phan Rang
Pnom-Penh
Thu Dau Mot
Kampot
Chaudoc
Choion
Saigon
Phan Thiet
Ream
Mytho
Nhabe
Cap St Jacques
Hatien
Long Xuyen
Vinh Long
Cantho
Rach-Gia
Soc Trang
Bouches du Mekong
Bac Lieu
Poulo Condore
Pte de Camau
Koh Kong
Koh Tang
Territoires cédés au Siam en 1941
Limites d'Etats
Limites de Colonie ou de Protectorats
Chemins de fer
Routes coloniales
Travaux de routes
Travaux d'hydraulique agricole
LIMITE DE LA ZONE D'INFLUENCE FRANÇAISE (1896)
Echelle
0
100
200 Km

Chapitre neuvième

LE PERE DUPONT EN INDOCHINE FRANCAISE

L'Indochine française

Au printemps 1940, le P. Dupont tombait dans un monde qu'il ignorait, très différent du Japon relativement proche, avec lequel il s'était familiarisé. Il avait quitté une nation indépendante, forte et fière, traitant d'égale à égale avec les grandes puissances d'Europe et d'Amérique, pour débarquer dans une colonie asiatique composite, vassalisée depuis cinquante ans par la France malgré une civilisation millénaire, qui revendiquait de plus en plus fermement ses droits et son autonomie dans le contexte fiévreux des premières hostilités de la guerre mondiale. Or ce pays tout autre allait sceller son destin.

En 1940, on comprenait sous le nom générique d'Indochine française un territoire de 680.000 kilomètres carrés, d'une longueur de quelque 1.800 kilomètres, réunissant dans le Sud-Est de l'Asie la Cochinchine (avec Saïgon), le Cambodge (avec Phnom-Penh), le royaume d'Annam (avec Hué), le royaume du Laos (avec Louang-Prabang) et le Tonkin adossé à la frontière chinoise (avec Hanoï). Sur cette étendue, on dénombrait 25 milllions d'habitants, dont 40.000 Français. L'occupation de ces territoires, au titre soit de protectorats (Annam, Cambodge, Laos), soit de colonies pures et simples (Cochinchine, Tonkin), avait été considérée comme achevée en 1887, quand un gouverneur général y avait été nommé. Sous le nom d'Union indochinoise, toutes les parties de l'Indochine française étaient désormais groupées sous l'autorité de ce personnage, résidant officiellement à Saïgon. Le gouverneur général, qui présentait les fonctionnaires supérieurs à .leur nomination par le ministre français des Colonies, nommait directement les autres agents et préparait le budget de l'Union, destiné à être voté chaque année par son Conseil supérieur, disposait de pouvoirs très étendus. En avril 1940, ce poste était tenu depuis le 30 août précédent par le général Georges Catroux (1877-1969).

La France exploitait rudement l'Indochine.[1] Certes pour le bien général du pays, les autorités coloniales avaient, en un demi-siècle de présence, perpétué la tradition séculaire des dynasties vietnamiennes en entreprenant d'ambitieux travaux publics. Elles avaient construit une ligne de chemin de fer reliant le nord et le sud, entre Hanoï et Saïgon, des ports, des digues, un vaste système d'irrigation et de drainage, créé des services publics et des instituts de recherche. Mais, triste revers de la médaille, pour financer cette politique d'équipement les Français avaient très lourdement imposé les paysans. L'économie rurale traditionnelle s'en était trouvée bouleversée. Les colonies devaient enrichir la métropole. Les

Français s'étaient octroyé les monopoles de l'alcool, du sel et de l'opium. Ils avaient injecté des capitaux là où ils pouvaient être rentables : dans les mines de charbon, d'étain, de tungstène et de zinc, dans les plantations de thé, de café et de caoutchouc. Or les entrepreneurs français avaient la réputation (méritée) de sous-payer et de maltraiter leurs employés vietnamiens. On calculera que, sur les 45.000 travailleurs engagés dans une plantation de caoutchouc Michelin entre 1917 et 1944, 12.000 mourront de maladie ou de sous-alimentation. Une infime partie de la population concentrait la terre entre ses mains. Ainsi, en Cochinchine, 2,5 % possédaient 45 % des terres. S'était ainsi formé un sous-prolétariat de paysans sans terre et déracinés, au mieux condamnés au métayage et redevables d'un loyer représentant jusqu'à 60 % de leurs récoltes. Alors que, avant l'arrivée des Français, les paysans vietnamiens possédaient pour la plupart leurs propres terres, dans les années 1930, quand Francisque apprenait à connaître le pays, près de 70 % d'entre eux louaient leurs bras sur celles d'autrui. Depuis 1887, la politique coloniale avait appauvri les Indochinois.

L'anticolonialisme indochinois

La majorité des Vietnamiens cultivés n'avait cessé d'aspirer à l'indépendance de leur pays. Les bouillonnements nationalistes se traduisaient à l'occasion par une hostilité ouverte envers les Français. La Cour impériale annamite de Hué tentait de fixer chez elle le centre du nationalisme vietnamien. Ainsi, l'empereur Thanh Thaï, qui régna à Hué de 1889 à 1907, date à laquelle les Français découvrirent qu'il complotait contre eux. Déporté dans l'île de la Réunion, il y restera jusqu'en 1947. Les premiers troubles populaires furent provoqués dans le Centre-Annam au printemps 1908 par les abus de la fiscalité et des corvées. Par la suite, des militants organisèrent à partir de Canton une Ligue pour la restauration du Vietnam, qui entama une campagne de terrorisme (attentat de 1912 contre le gouverneur général Albert Sarraut). Puis le fils et successeur de Thanh Thaï, Duy Tan, profitant de la première guerre mondiale, prépara en 1916, avec le poète Tran Cao Van une rébellion générale dans sa capitale. Mais, avertis, les Français firent décapiter Tran Cao Van et expédièrent Duy Tan auprès de son père à la Réunion. Au terme d'un règne intermédiaire, en 1925 le jeune Bao Daï (douze ans) apprit la nouvelle de son accession au trône à Paris, où il poursuivait ses études. Sagement, en 1945 il abdiquera sous la poussée communiste. (Bao Dai est mort à Paris en 1997.)

En 1925, un gouverneur général de bonne volonté crut pouvoir appuyer les voeux de réformes préconisées par un Parti constitutionaliste que des bourgeois et des intellectuels avaient fondé à Saïgon. Mais l'accès des Vietnamiens à égalité avec les métropolitains dans l'administration française, la réglementation du travail sur les plantations et une plus grande liberté de la presse dressèrent contre lui les groupes de pression coloniaux, sur place et à Paris. Le gouverneur échoua. Et des éléments plus radicaux éclipsèrent le Parti constitutionnaliste jugé trop mou.

Peu à peu une volonté de libération se répandait dans tout le peuple, des coolies prolétaires du Tonkin aux ouvriers du du sud. Lors de leurs séjours en

France, les Vietnamiens lettrés découvraient la liberté politique et contribuaient ensuite à transformer chez eux une opinion populaire plutôt servile à l'égard du pouvoir. S'y ajoutaient les idées rapportées d'Europe par les 100.000 Vietnamiens qui y avaient été envoyés pendant la première guerre mondiale. Un parti nationaliste des classes moyennes créé sur le modèle du parti nationaliste chinois, dit Guomindang, vit le jour en 1927. Parmi ses pères fondateurs on trouve Nguyen Thai Hoc, que les Français firent guillotiner en 1930 "pour l'exemple" avec douze de ses camarades, à la suite d'une tentative de rébellion. Elle avait éclaté en février quand les tirailleurs annamites de la garnison de Yen Bay, dans le nord-ouest du delta tonkinois, se mutinèrent et massacrèrent leurs officiers. Nous en reparlerons à propos des communistes, principaux fomentateurs du soulèvement.

On le devine, la France, puissance colonisatrice, méconnaissait ses devoirs envers l'Indochine. Toute colonisation ne doit-elle pas déboucher sur une émancipation volontaire des peuples que le pays colonisateur a dominés pour un temps déterminé ? Selon une formule attribuée au maréchal Lyautey, "une colonie bien administrée évolue nécessairement vers son émancipation, sinon, c'est qu'elle est mal administrée". Mgr Paul Seitz, grand ami du P. Dupont à Hanoi, expliquera plus tard que la première chose ressentie par lui à son entrée au Vietnam en 1937, donc à l'apogée de la colonisation française, c'était que, "puissance colonisatrice, nous [Français] avions méconnu ce devoir de conduire vers l'émancipation. On ne s'y orientait qu'avec réticence et une extrême lenteur." La France avait mal décelé et apprécié le patriotisme très profond, très respectable qui brûlait le coeur des Vietnamiens, donnant à l'émancipation un caractère d'urgence de plus en plus inquiétante. Mis à part quelques administrateurs, les Français négligeaient les légitimes aspirations des colonisés vers une indépendance qui eût été la reconnaissance de leur personnalité propre, de leurs qualités et de leurs virtualités incontestables. Les révoltes locales témoignaient d'une réalité que les Français ne voulaient pas reconnaître. Le devoir de libération échappait à leur conscience. Depuis plusieurs années, des polytechniciens, des centraliens, des ingénieurs, des intellectuels sortis des grandes écoles françaises, une fois revenus au pays, n'y avaient reçu que des emplois subalternes, des salaires inférieurs à leurs capacités et aucune responsabilité. Grave erreur, car, au lieu de susciter des amis, la formation donnée en France lui avait forgé ses ennemis de l'avenir.[2] Le parti communiste profitera de ce réseau jusqu'à sa victoire de Dien Ben Phu (1954).

Dans le Vietnam de 1940 les anticolonialistes les plus efficaces étaient, depuis une quinzaine d'années, les communistes, seuls à vraiment comprendre les frustrations et les aspirations de la population, tout spécialement celles des paysans, puis à canaliser et organiser leurs revendications. Le premier groupe marxiste d'Indochine s'était appelé la Ligue de la jeunesse révolutionnaire vietnamienne, fondée en 1925 à Canton (en Chine, par conséquent) par Ho Chi Minh (1890-1969). Cette ligue était devenue en 1930 successivement le Parti communiste vietnamien, puis le Parti communiste indochinois. (En 1941 le Parti deviendra, toujours sous la houlette de Ho Chi Minh, la Ligue pour l'indépendance du Vietnam, connue sous le nom de Viet Minh.) Les grandes grèves des années 1920 démontraient déjà la réussite des communistes. Pendant la révolte dite du Nghe Tinh (1930-1931) les comités révolutionnaires prirent le

contrôle d'une partie des provinces de *Nghe* An et Ha *Tinh* (d'où la dénomination *Nghe Tinh*). Les Français réagirent avec violence. Le parti avait espéré un soulèvement général, qui n'eut pas lieu. La répression fut aussi prompte que brutale : des colonnes de paysans subirent des bombardements aériens, les chefs furent exécutés, déportés ou emprisonnés. Bombardements, exécutions, déportations prirent une telle ampleur qu'une partie de l'opinion métropolitaine s'émut. Interdit, le parti communiste se reconstitua dans la clandestinité. L'avènement du Front populaire en France parut propice à la détente. Quelques réformes furent tentées : droit d'association en Cochinchine, liberté de la presse et, après les grèves de 1937, journée de neuf heures et salaire minimal. Bref intermède, car le Parti colonial veillait et, contre les politiciens de la métropole, bien des colons allaient jusqu'à envisager une solution séparatiste.

Quand, en avril 1940, le P. Dupont débarquait à Haïphong, le grand port tonkinois proche de Hanoï, une autre révolte se préparait dans le Sud. Et la répression française remplissait un peu plus les prisons de cadres du parti, les transformant en écoles d'enseignement marxiste-léniniste.

La guerre sino-japonaise et son retentissement sur l'Indochine

A ctte époque, quand la métropole elle-même succombait en quelques semaines (à partir du 10 mai 1940) sous la poussée des troupes allemandes depuis la Belgique et la trouée de Sedan, la guerre sino-japonaise fragilisait les positions françaises en Indochine.

La compréhension au moins sommaire de cette guerre entre la Chine et le Japon s'impose ici, tant son déroulement influa sur la vie de Francisque. On sait l'appétit du Japon envers l'empire chinois en décomposition. Les Japonais profitaient d'incidents mineurs pour y élargir leur influence. En 1937, à l'ouverture d'une guerre non reconnue comme telle, ils se trouvaient face à deux forces qui, après s'être combattues (la Longue Marche de Mao en 1934-1935 conclut une défaite des communistes), s'étaient liguées contre l'envahisseur nippon : l'armée nationaliste du Guomindang sous les ordres de Chang Kai Chek et l'armée du parti communiste chinois commandée par Mao Tsé Toung (1893-1976), créateur de ce parti en 1921. Les Japonais s'implantaient dans les villes au bord de la côte et, au sud, repoussaient Chang Kai Chek d'une capitale provisoire à l'autre vers l'intérieur du pays, sans pourtant jamais tout à fait maîtriser des zones de résistance. En 1938, tandis que les communistes gagnaient du terrain au centre, Chang Kai Chek s'installait pour sept ans dans la province de Chong Qing au nord du Tonkin. L'année suivante 1939, pour en venir à bout les Japonais cherchèrent à arrêter toute arrivée de matériels et de renforts à leurs adversaires. Ils ne pouvaient barrer au nord l'aide communiste en provenance de l'Union soviétique. En revanche, à l'est et au sud ils se mirent à bloquer tout le littoral chinois et entreprirent d'empêcher tout ravitaillement armé à travers les frontières. Or, le sud, c'était le Tonkin, avec le chemin de fer du Yunnan, qui, depuis l'Indochine, pénétrait en territoire chinois. Les Japonais occupèrent donc l'île de Hainan face à Haïphong et multiplièrent les pressions pour surveiller eux-mêmes le trafic de matériels de guerre vers la Chine à partir de ce port indochinois.

Un futur ami de Francisque, le commissaire Sabatier, nommé en juillet 1940 à la direction de la sûreté de Haïphong, décrira de son point de vue policier le visage louche de ce port à l'époque. "Rabatteurs et espions grouillaient à Haïphong : observateurs tenaces du Service des Renseignements japonais ; diplomates chinois en quête de licences douanières à décrocher et de consciences à acheter ; honorables correspondants de l'Intelligence Service britannique ; importateurs américains à face de gangsters ; margoulins de toutes races venus de Shangaï ; affairistes français au passé énigmatique (...) La Japon avait âprement protesté auprès de la France contre le transit de matériels de guerre s'effectuant par Haïphong ; des assurances lui avaient été données que ce trafic allait cesser et qu'il ne s'exercerait plus que sur des marchandises normales, non prohibées." En fait, le pavillon français couvrait les astuces des trafiquants d'armes. "Depuis 1939, le trafic ne faisait que s'accroître au prix de ruses ne pouvant abuser personne : les matériels de guerre circulaient sous de fausses rubriques douanières : tanks = outillage agricole, bandes de mitrailleuses = courroies de transmission, masques à gaz = articles d'hygiène, etc."[3]

Le 14 juin, Paris était occupé par les Allemands. Le maréchal Pétain, prenant acte de la défaite, recevait la direction du gouvernement (16 juin). De Londres, le général de Gaulle appelait les Français à la résistance à l'envahisseur (18 juin). Enfin, l'armistice franco-allemand était signé le 25 juin. La France était vaincue. En mai 1940, alors que la débâcle française commençait, les Japonais avaient relancé le gouvernement français et exigé qu'il mît fin, une fois pour toutes, au trafic d'armes par le Tonkin. Leur pression s'aggrava fin mai à Paris pour atteindre son paroxysme fin juin auprès du gouvernement de l'armistice. Le général Catroux, gouverneur général de l'Indochine, avait reçu ordre de contrôler la cessation du trafic de guerre et en avait accepté l'exécution. C'est sous son gouvernement et avec son autorisation que l'on vit arriver au Tonkin les premiers avions japonais transportant les missions de contrôle prévues par l'accord. En contrepartie, les Japonais garantissaient à la France sa souveraineté sur l'Indochine. Une petite canonière était venue mouiller à Haïphong. Et, brusquement un contre-torpilleur la releva. Les Japonais avaient obtenu des concessions et ne se laisseraient pas berner par les Français s'ils y contrevenaient.

Le caporal Dupont, interprète français auprès de la mission japonaise

Le caporal Dupont apparaît à nos yeux dans ce contexte spécial. Sa connaissance de la langue japonaise l'avait rapidement promu interprète (à un rang très subalterne, il est vrai) auprès de la mission de Haïphong. Le commissaire Sabatier a décrit en quelles circonstances macabres, à la mi-juillet 1940, il le connut en la compagnie de cette mission dans un cimetière de la ville. Un avion civil français avait été abattu par la D.C.A. japonaise dans le détroit de Haïnan, qui, en face de Haïphong, sépare le Tonkin de l'île de ce nom. Or, parmi ses passagers se trouvait, avec plusieurs officiers français, un capitaine de l'Etat-major japonais. Sur une grève, des corps avaient été retrouvés en partie carbonisés et rongés par des crabes. Parmi eux les Japonais avaient cru reconnaître la dépouille de leur capitaine. Ses restes présumés avaient donc été ramenés solennellement à

Haïphong pour leur incinération à la mode japonaise. Toutefois un doute subsistait chez les Japonais, qui redoutaient une quelconque confusion entre les cadavres. Ils ne pouvaient accepter le risque de mêler les cendres de leur officier à celles d'un Européen. Une autopsie avait donc été décidée et notre commissaire s'y rendit en corvée officielle. "Chaleur accablante de l'été tonkinois, cérémonie interminable au cimetière, racontera Sabatier, vérifications minutieuses, poussières et libations, je m'ennuyais ferme, assis sur une tombe à côté d'un caporal français, garçon de mon âge, assez dépenaillé, dont la présence m'intriguait. Nous choquons nos verres de bière japonaise et nous nous mettons à blaguer pendant que médecins français et japonais discutaient en anglais sur les dimensions possibles du fémur du capitaine Motoki." Le caporal était Francisque Dupont, qui, à juger par sa tenue, manquait évidemment de linge et d'argent.

Le commissaire Sabatier et le caporal Dupont se lièrent d'amitié. Ils échangeaient leurs impressions sur la mentalité de leurs compatriotes en Indochine. Selon Sabatier, Francisque était l'un des très rares Français présents là-bas, à l'exception des missionnaires arrivés comme lui du Japon, qui eussent immédiatement mesuré l'importance de la première vague d'infiltration japonaise. Les Français ne savaient pas ce qu'était le Japon. Ils se refusaient à le croire, même après l'écroulement de leur pays sous les vagues allemandes qui y avaient déferlé. La plupart de leurs dirigeants vivaient sur le souvenir des gloires de 1918 et ne concevaient pas qu'une jeune puissance asiatique aient pu mépriser les maigres forces françaises d'outre-mer et faire peu de cas des forces anglo-saxonnes stationnées dans le Pacifique. Or, ses services de renseignements l'informaient au mieux.

Le Père Dupont, quant à lui, gardait un souvenir angoissé de ce qu'il avait vu et pressenti au Japon. Il comparait ce pays à une chaudière surchauffée qui ne pouvait qu'exploser et mettre le feu à l'Asie entière. La volonté de puissance de ce peuple l'effrayait. Il pensait que l'Indochine serait pour lui le tremplin de la conquête. Mais qu'importait l'avis du caporal Dupont, se souvenait le commissaire Sabatier, qui le revoyait en pensée exprimer ses perplexités à des officiers supérieurs, gaillards bien nourris, ventripotents, un tantinet congestionnés. Certes, ils se montraient aimables avec ce grand garçon basané qui venait de loin et, ils le savaient, avait des "relations", mais on les sentait secrètement choqués par l'inconvenance relative d'une théorie débitée par un "moinillon" en short. Il fallait vraiment un événement hors-série - l'armistice - , pour qu'ils condescendissent à des entretiens jugés par eux déprimants.[4]

La politique française en Indochine lors de l'armistice

L'armistice, signé à Rethondes le 22 juin, était dans les jours suivants à travers toute l'Indochine au centre des conversations. La nouvelle y produisit un véritable cataclysme.[5] Elle plongea les Français dans la stupeur et troubla profondément les élites et la masse autochtone. Les Français d'Indochine interrogeaient l'avenir avec angoisse. Chacun se demandait où était le salut, ce que pouvait être son devoir. Le premier réflexe de la plupart et bientôt l'espoir unanime des meilleurs était que l'Empire français, de l'Afrique à l'Asie et à

l'Océanie, pourrait, malgré la défaite des armées métropolitaines, se battre sous la direction d'un gouvernement extérieur. L'amiral Decoux reproduisit dans son livre un télégramme en ce sens à l'amiral Darlan daté du 23 juin. La réponse du 24 fut décevante : la résistance est impossible en Afrique du Nord ... Ne fallait-il pas dans ce cas, à l'exemple du général de Gaulle, poursuivre la guerre aux côtés de l'Angleterre ? L'effervescence agitait Saïgon, centre nerveux de l'Indochine. Des réunions d'anciens combattants mettaient en demeure le gouvernenr général Catroux de continuer la lutte. Des manifestations bruyantes se succédaient devant la demeure du consul général de Grande-Bretagne, tandis que la plupart des devantures de la principale artère de la ville déployaient en bonne place les drapeaux enlacés de la France et de la Grande-Bretagne. Au Tonkin, Hanoï, peuplée en partie de fonctionnaires, demeurait plus calme. Seul, le milieu militaire manifestait une grande nervosité. Quelques jeunes officiers tenaient des conciliabules secrets, où l'on envisageait des solutions extrêmes.

L'Indochine entrerait-elle en dissidence pour participer au combat aux côtés des Anglais et se couper ainsi du gouvernement français d'abord réfugié à Bordeaux et sur le point de choisir Vichy ? Cette solution tenta le gouverneur Catroux qui, au bout du compte, s'y refusa. Les autres colonies d'Afrique et du Moyen-Orient ne bougeaient pas (encore). Toute modification au *statu quo* en Asie dresserait le Japon contre la France. L'Indochine demeurerait donc fidèle au gouvernement en place, celui du maréchal Pétain. Le 9 juillet, Catroux mandait à l'ambassadeur de France à Tokyo : "Je précise pour votre information personnelle que l'Indochine n'est pas en dissidence et que, si j'avais été tenté de faire sécession, j'en aurais été empêché par l'obligation de ne pas porter atteinte au *statu quo* politique de l'Asie, que le Japon s'est déclaré décidé à faire respecter." Quant à l'amiral Decoux, qui se préparait à succéder au général Catroux le 20 juillet, il informait le 28 juin l'amiral anglais de la flotte du Pacifique que les forces navales placées sous son autorité se conformeraient aux clauses de l'armistice. Les dés étaient donc jetés, même s'ils n'avaient pas encore tout à fait défini les frontières des deux camps : Pétain à Vichy, de Gaulle à Londres. On observe en effet que, de retour en France, le général Georges Catroux se rallia dès cette année 1940 au général de Gaulle, lequel le nommera haut-commissaire au Levant (1941-1944), puis ambassadeur à Moscou (1945-1948). Catroux mourra en 1969 grand chancelier de la Légion d'honneur, distinction que l'amiral Decoux, trop loyal au gouvernement en place, ne recevra jamais, loin de là ... Il n'aura eu que la consolation morale d'avoir maintenu la souveraineté française en Indochine entre 1940 et 1945.

Le caporal Dupont et les représentants nippons durant l'été 1940

Face aux exigences japonaises de l'été 1940 et lors de la tragédie de Langson le caporal Dupont tint une place non négligeable parmi les conseillers du gouverneur Decoux installé à Hanoï.[6]

Un petit groupe s'était créé à Haïphong pour résister le mieux possible aux prétentions des Japonais, qui, à la vérité, entendaient disposer à leur gré de toute l'Indochine. Il comprenait le commandant Fradin, réserviste de la Marine,

camarade de promotion de l'amiral Decoux et donc proche de lui, qui était officiellement chargé des affaires japonaises à Haïphong ; le lieutenant d'infanterie coloniale Monthéard, administrateur des services civils d'Indochine, officier de liaison du commandant Fradin ; le commissaire Sabatier et ... le caporal Dupont, interprète attitré du lieutenant Monthéard, son double par conséquent auprès des Japonais. Les quatre hommes constituaient un service officieux de renseignements. Il y avait bien en Indochine un Service de Renseignements reconnu, mais, selon Sabatier, il vacillait, miné par les jalousies et les contradictions, tiraillé qu'il était entre le pétainisme et le gaullisme. D'ailleurs, ce Service résidait à Hanoï, alors que les informations gisaient à Haïphong, bien meilleur lieu d'écoute.

Les quatre amis, quant à eux, partageaient la même foi : pétainistes convaincus, ils entendaient servir la France sans arrière-pensées sous les ordres du gouverneur général. Leur groupe agirait la main dans la main, unirait ressources et possibilités, échangerait avis et renseignements pour bien informer l'amiral Decoux de l'évolution d'une situation que le pouvoir central connaissait mal à travers des rapports édulcorés.

Le groupe échouait souvent, mais il lui arrivait de réussir. Le commissaire Sabatier prétendra qu'améliorer le *look*, la "face" de l'interprète Dupont dans ses contacts avec les généraux japonais l'obligea à de multiples démarches. Finalement on lui obtint le droit à la tenue civile, du linge de rechange, de l'argent de poche et une pension confortable dans le meilleur hôtel de la ville. De fait, au printemps de 1941, il pouvait aprendre à sa soeur et à sa tante Maria depuis l'hôtel de l'Europe à Haïphong, que sa vie, mi-civile, mi-militaire, en sa qualité d'interprète de l'Etat-major de liaison, n'avait rien de pénible, qu'il jouissait d'une santé "excellente", qu'il s'était fait beaucoup d'amis, qu'il n'avait "aucun souci", que les loisirs ne lui manquaient pas, et que sa seule, mais grande peine était, à la différence de plusieurs autour de lui, de ne rien recevoir de France. "Notre vie n'est guère difficile matériellement. Elle est même trop belle en comparaison de la vôtre. J'ai peur que vous ayez bien souffert du froid et du manque de ravitaillement." "Nous sommes honteux. Ici, on ne souffre d'aucune privation. On a tout ce qu'il faut."[7]

Au cours de l'été 1940, les préparatifs de guerre japonais, puis l'affaire de Langson, démontrèrent à l'état-major français d'Indochine la justesse des idées de leur interprète. Le commissaire Sabatier s'en est expliqué avec une profusion de détails éclairants pour nous qui ne croyons pas d'entrée de jeu à la perspicacité et à l'influence du caporal salésien sur le cours des événements de la malheureuse colonie. Démarquons son récit.

Haïphong était en 1940 un entrepôt multiple bourré de 70 000 tonnes de matériels de guerre, bloqués par les événements, portés au compte de firmes sino-américaines et couverts par le pavillon américain. Les Américains sommaient les Français de protéger "leurs" marchandises. Les Chinois les revendiquaient. Mais les Japonais brûlaient de faire main basse sur des stocks d'une valeur énorme destinés à leurs ennemis de l'autre côté de la frontière. Le 31 juillet, une mission japonaise venue de Hanoï obtint de visiter de grands entrepôts dans la banlieue de

Haïphong et invita les officiers français à un banquet fastueux à l'hôtel de l'Europe. Un général japonais prononça un discours qu'un interprète japonais qualifié traduisit à la satisfaction des Français : à peine une allusion aux menues difficultés des relations franco-japonaises. Climat très détendu par conséquent. Hélas, racontera Sabatier, le caporal Dupont, relégué avec lui en bout de table, avertit son ami que la traduction avait été arrangée. En réalité, dans un discours des plus menaçants, le général avait dit savoir à quoi s'en tenir sur le contenu réel des entrepôts, sur la duplicité de la douane française et sur l'esprit de mensonge du gouvernement général d'Indochine. Aux Français de peser leurs actes, on ne saurait se moquer impunément du Japon. Le commissaire Sabatier avertit qui de droit. Stupeur, incrédulité de l'administration. Ce caporal, qui prétendait mieux connaître le japonais que l'honorable traducteur, jouait à l'important. Les deux amis fournirent des précisions, établirent des recoupements. C'était bien ennuyeux ! On entendra encore parler des entrepôts truqués, avertit le caporal-interprète.

La théorie du Père Dupont sur le style des relations avec les Japonais s'affinait de jour en jour. Dans la partie désormais engagée, les Français ne l'emporteraient pas. L'honnêteté demeure toujours la meilleure arme diplomatique. En tout cas, ne rivalisons pas d'astuce et de fourberie avec les Asiatiques, nous serions battus d'avance. Avec des positions nettes et claires, nous serons toujours bien placés pour défendre notre droit et mériter le respect d'adversaires plus sensibles qu'on ne pense à la dignité manifestée par autrui. Le fair-play est compatible avec un jeu serré. Francisque pratiquait l'esprit scout, qu'il avait prêché à la troupe de Tokyo. Il gagnait ainsi visiblement dans l'estime de ses interlocuteurs japonais. Au jugement de Sabatier, le caporal Dupont bénéficiait d'un "singulier prestige" auprès des officiers japonais. D'après lui, sa connaissance de la langue et de la psychologie nippones ne l'expliquait pas entièrement. Au vrai, ses commensaux japonais de l'hôtel de l'Europe, bien qu'hostiles à toute expression du christianisme, "étaient subjugués par l'assurance tranquille et la fermeté souriante d'un homme qui les décontenançait et qu'ils respectaient".

Observateur attentif, Francisque notait tous les indices des véritables intentions japonaises. Le chef de la mission de Haïphong, dénommé Odagiri, s'était pris d'affection pour lui. Officier remarquable à bien des égards, Odagiri avait ses moments de dépression, qu'il noyait dans des boissons fortes. Il lui arriva de faire mander le caporal Dupont à minuit ou deux heures du matin et, "tout hoquetant", de prononcer de solennels avertissements. Lui, Odagiri, était bien disposé à l'égard de la France et des Français, mais, vraiment, sa patience était à bout. On lui avait menti, des intrigues se nouaient avec les Anglais. Et tout cela finirait très mal : les têtes voltigeraient, sauf celle du cher Dupont, qui aurait fait un bien bel officier s'il n'avait été qu'un prêtre de chétive condition. Patiemment, avec l'un des inspecteurs du commissaire dont Odagiri s'était aussi entiché, le caporal Dupont bavardait avec ce personnage, qui exigeait des "tournées de cointreau". Alors, les précisions apparaissaient, les cartes du grand jeu à venir semblaient s'abattre. Au-delà des trafics d'armes dont le Japon n'était pas dupe, la volonté du Nippon apparaissait de s'implanter en Indochine, d'y préparer un tremplin, d'où il bondirait sur l'Insulinde et la Malaisie pour l'édification de la

"sphère de co-prospérité de la plus grande Asie centrale". Ces divagations prophétiques étaient prononcées en l'année qui précéda Pearl Harbor. Il y avait chez Odagiri un mixe curieux de désirs : prévenir des catastrophes, faire verser le sang et l'épargner à la fois. Grâce à Dupont, le groupe des quatre prit conscience d'un péril imminent. D'après Sabatier, ses précieux commentaires transmis à Hanoï y furent étudiés, discutés et critiqués "avec le sérieux convenable".

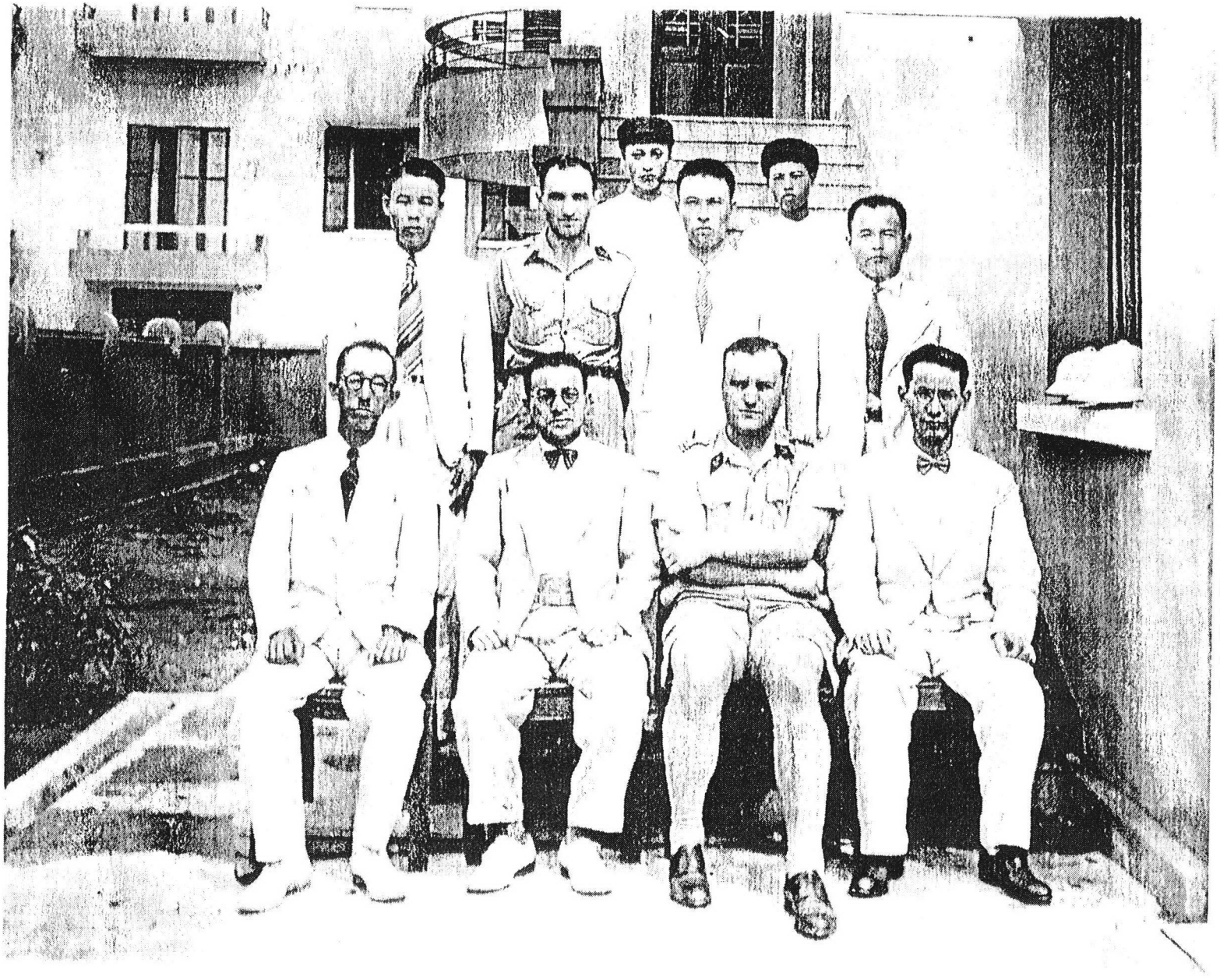
La politique du gouverneur général Decoux à l'égard des Japonais

Dès son entrée en fonctions, le gouverneur Decoux avait adressé au ministère français des Colonies installé à Vichy un télégramme sur la situation qu'il découvrait de l'Indochine face aux Japonais et sur ses intentions à cet égard. Des concessions trop larges leur avaient été accordées, dans l'espoir d'obtenir des garanties avérées sans consistance. Les appétits nippons avaient aussitôt augmenté. Si le gouvernement français était d'accord, lui-même arrêterait les empiètements japonais et rouvrirait dans une certaine mesure la frontière avec la Chine, après entente préalable avec la mission japonaise sur les marchandises qui pourraient être transportées et transitées. Mais il se trouvait placé devant un état de fait très sérieux, tendant en réalité à la conquête pacifique de l'Indochine par le Japon.[8] Decoux arrivait trop tard : la machine était lancée et le grand état-major japonais retenait que l'Indochine s'apprêtait à lui accorder des facilités militaires, moyennant une garantie politique, qu'il était bien décidé à rendre aussi symbolique que possible. Tout se précipita. Le 2 août (deux jours après le banquet apparemment amical de Haïphong, rappelez-vous), le gouverneur général recevait un ultimatum du chef de l'armée japonaise de Canton (au nord du Tonkin). "Le projet d'alliance défensive franco-japonaise dont le général Catroux a pris l'initiative implique une collaboration militaire. Il y a nécessité absolue et immédiate de régler l'incident de Chine [en clair : la guerre contre Chang Kaï Chek], et le passage des troupes japonaises en Indochine est l'âme même de l'alliance. En conséquence, le colonel Sato demande le passage des troupes envoyées contre Chang Kaï Chek, l'utilisation des aéroports indochinois, les troupes nippones en assurant la sécurité, enfin toutes facilités pour le transport des armes, munitions et vivres"[9] En parfaite harmonie avec cette pièce, le ministre français des Colonies Lémery mandait le 3 août de Vichy au gouverneur Decoux : "Le gouvernement japonais a remis à notre ambassadeur un aide-mémoire nous demandant façon pressante le libre passage des troupes japonaises au Tonkin, l'installation d'aérodromes et un accord de principe sur un rattachement presque complet de l'économie indochinoise à l'économie japonaise. Nous venons de répondre négativement à cette demande qui était accompagnée de commentaires verbaux menaçants, mais nous avons proposé l'ouverture immédiate d'une large négociation. Tenez-vous prêts à repousser par la force toute attaque. Evitez soigneusement tous incidents avec les membres de la Commission de Contrôle japonaise."[10] Les échanges entre les trois pôles concernés : l'amiral Decoux à Hanoï, l'ambassadeur de France à Tokyo et le ministère des Colonies à Vichy s'intensifièrent au long de ce mois d'août 1940. L'amiral Decoux, parfois accusé d'avoir bradé l'Indochine au Japon, s'opposait au contraire violemment au passage des troupes à travers le Tonkin et à l'utilisation des aérodromes par les Japonais.[11]

Mais les négociations directes entre Vichy et Tokyo aboutirent le 30 août à un règlement qui ne lui donna pas raison. Et l'amiral Decoux, qui ne partageait pas sur l'honneur français les sentiments du général de Gaulle, s'y plia. En voici les principales dispositions : "1° Le gouvernement japonais reconnaît la souveraineté française sur l'Indochine et s'engage à respecter l'intégrité territoriale de celle-ci dans toutes ses parties. - 2° La France, de son côté, admet la situation prééminente du Japon en Extrême-Orient, et accepte d'accorder au Tonkin certaines facilités militaires aux forces nippones, pour leur permettre de liquider l'incident de Chine [expression diplomatique à bien traduire]. - 3° Une convention militaire doit être conclue sans délai à Hanoï entre les deux commandements français et japonais, afin de régler au mieux les modalités d'application de l'accord politique."[12] Le maréchal Pétain, rendu inquiet par les protestations du gouverneur général, lui adressa le 2 septembre un message qui, dira-t-il, le "réconforta" : "Je comprends vos appréhensions, vos angoisses. C'est après mûre réflexion que j'ai ordonné à mon gouvernement d'ouvrir des négociations avec le Japon qui, en évitant un conflit total pour l'Indochine, doivent sauvegarder l'essentiel de nos droits. Je compte sur vous pour mener au mieux les négociations d'ordre militaire, et pour donner l'exemple de la discipline à tous les Français. Pétain."[13] On retrouve dans cette politique la crainte vichyssoise des conflits, qui, en France, allait déboucher sur une triste collaboration avec la puissance occupante. Relevons les dates. Le 24 octobre suivant, à Montoire Pétain et Hitler se serraient la main et convenaient du principe d'une collaboration politique. Et, le 30, le maréchal adressait aux Français un message les incitant à entrer dans la voie de la collaboration d'Etat. Toutefois, en Indochine, jusqu'au coup de force du 9 mars 1945 tout au moins, le Japon respectera *grosso modo* la souveraineté française.

Les affaires de Langson et de Haïphong

L'accord du 30 août n'entra pas en vigueur sans de violents soubresauts auxquels le Père Dupont fut parfois mêlé. Selon l'accord, une convention militaire devait être conclue "sans délai" entre les états-majors japonais et français. Les atermoiements français (dont je fais grâce aux lecteurs)[14] excédèrent les Japonais, qui intimèrent à leurs interlocuteurs par ultimatum de signer la convention avant le 23 septembre. Ce fut fait le 22 après-midi. Ses clauses principales prévoyaient notamment, selon l'amiral Decoux : 1° La mise à la disposition de l'armée nippone de trois aérodromes au Tonkin. - 2° Le droit pour le commandement japonais d'entretenir 6 000 hommes de troupes au Tonkin. - 3° La possibilité de laisser traverser éventuellement le Tonkin par des forces japonaises allant opérer en direction du Yunnan [sud de la Chine]. Le total des effectifs présents au même moment en Indochine ne devra, en aucun cas, dépasser 25 000 hommes. - 4° Le transfert à travers le delta tonkinois, en vue de son rembarquement par mer, de la division de l'armée de Canton massée à la frontière. Ce mouvement toutefois ne devait être entrepris, aux termes de l'accord, qu'à la suite d'un engagement particulier réglant le plan de transport des effectifs en cause.[15] L'exécution fut laborieuse et même sanglante sur deux fronts : au nord, à la frontière chinoise, sur la côte, dans la zone de Haïphong.



Octobre 1940
Derrière, debout :
Deux domestiques annamites
Debout, de gauche à droite :
- un secrétaire annamite
- le caporal F. DUPONT
- le marin TAKABASHI
- l 'adjudant de gendarmerie YAMADA

assis, de gauche à droite :
- Namba TADASHI, commerçant japonais
- le commandant ODAGIRI de la Marine japonaise
- le lieutenant MONTHEARD
- le chancelier SHIBASAKI

La division japonaise de Canton "massée à la frontière" chinoise (quatrième clause) prétendit la forcer dans la nuit du 22 au 23. En le quittant en soirée le 22, le général français Martin avait pourtant affirmé au gouverneur Decoux que, "si les Nippons se risquaient à pénétrer chez nous, il se faisait fort de leur infliger un cuisant échec."[16] Sa forfanterie lui coûta cher. En quatre jours (22-26 septembre), l'armée de Canton bouscula les avant-postes français et s'empara de Langson, "porte de la Chine". Si elle avait voulu pousser son avantage, la route de Hanoï lui était ouverte. Heureusement, un armistice fut conclu, le mikado tenant à ne pas se brouiller avec la France. Dans cette biographie du Père Dupont, l'échec de Langson témoigne pour nous de la faiblesse des services officiels de renseignements du côté français, comparée à l'efficacité du service parallèle du groupe des quatre oeuvrant à Haïphong. Francisque ne se serait pas laissé tromper. L'amiral Decoux est formel : "L'erreur, en fait, écrira-t-il, était beaucoup moins imputable à lui-même [le général Martin, qui attribuait à ses troupes une capacité de résistance excessive], qu'au 2ème Bureau et à la section d'Etudes, dont les renseignements s'accordaient à dépeindre les divisions japonaises opérant dans le Kwang-Si comme des unités démoralisées, décimées par la maladie et inaptes au combat de nuit. C'est sur ces données fantaisistes que les troupes françaises d'Indochine abordèrent avec une belle insouciance la rude épreuve de Langson, et, bien entendu, notre commandement ne fut pas long à découvrir que la dure réalité était toute différente de cet aimable tableau."[17]

Durant les mêmes journées, le groupe des quatre se débattait à Haïphong avec un officier français dépêché pour négocier et calmer le jeu tant à Langson que sur la côte. Ils devaient intervenir auprès du chef de la mission japonaise, le général Nishiara, sur le vaisseau amiral stationné au large de ce port. Le commissaire Sabatier a décrit minutieusement leurs démarches répétées, harassantes et humiliantes, entre le 22 et le 26 septembre, auprès du "magnifique" Etat-major japonais, puis sur la côte, quand des troupes eurent débarqué à l'improviste . En voici un extrait, qui illustre le rôle du caporal-interprète Dupont.

"(Le 25, en soirée) au retour sur le "Capitaine Coulon", épuisé par l'humiliation, le chagrin, le commandant Lacomme a une défaillance nerveuse ; le caporal Dupont et moi, nous le couchons et le consolons de notre mieux. On nous attend au téléphone de l'hôtel de Doson. Nous sommes heureux de dire l'accomplissement de notre mission, mais nous apprenons avec stupeur qu'il faut tout recommencer. Une trêve était bien intervenue à Langson dans la journée, mais des avions japonais, chargés de lancer des tracts pour cette trêve, avaient été interceptés par nos mitailleuses de D.C.A. ; d'où reprise générale de l'offensive sur un front déjà crevé. De Hanoï, on demande au commandant Lacomme de repartir en mer pour exposer l'erreur commise et faire cesser à nouveau les combats. Il se récuse, disant être nerveusement épuisé et n'avoir plus la force morale requise pour affronter l'Etat-major japonais. Désolés, nous rentrons à Haïphong. Une nouvelle expédition s'impose : dans la nuit, repartent en mer le commandant Fradin, le lieutenant Monthéard et le caporal Dupont, qui ne peuvent joindre Nishiara et se heurtent au mauvais vouloir des officiers japonais, dont

l'exaspération grandit. Dans la journée du mercredi 25, un troisième voyage les amène encore à bord du vaisseau amiral. L'affaire de Langson, peu sanglante, se solde alors par la capture ou la débandade de nos troupes et une sorte d'armistice local. Reste à régler la question du débarquement de Haïphong [troisième clause de la convention]. Nos plénipotentiaires rentrent à Haïphong au soir, annonçant que les Japonais doivent débarquer pacifiquement dans le port de Haïphong le 26 à 10 h. Mais Dupont et Monthéard sont sceptiques et ont le pressentiment d'un coup de théâtre imminent.

"Nuit du 25 au 26 : les troupes japonaises débarquent silencieusement aux alentours de Doson sans que Haïphong puisse en être avisé par les postes côtiers encerclés et neutralisés. Le 26 septembre, à 7 heures du matin, des avions japonais survolent la ville et lâchent trois bombes sur un passage à niveau. Dans l'affolement général, je vais ramasser morts et blessés. Hanoï, désemparé, demande d'éviter tout combat, et l'indispensable caporal Dupont est réclamé une fois de plus pour aller au devant des troupes japonaises marchant sur Haïphong. Il part en voiture avec le lieutenant Elie, joindre à Kien-An les premiers échelons japonais. Je le rejoins à Kien-An où je tombe sur Monthéard. Discussions sur place : le caporal Dupont arrange les choses et conduit à l'Etat-major français de Haïphong un colonel nippon, Naklai, qui conclut un accord provisoire avec le commandement français pour l'entrée en ville des blindés japonais et des troupes de débarquement. Très à l'aise, calme, le caporal Dupont vient à bout de la pagaille et souffle les mesures à prendre aux dirigeants militaires français, totalement ahuris, qui s'en remettent à lui pour toutes choses. C'est ainsi que Haïphong fut occupé par les Japonais le 26 septembre 1940."[18] Leurs soldats circuleront désormais au Tonkin, comme faisaient les soldats allemands dans la France occupée.

Le caporal-interprète dans les affaires de police

Le groupe des quatre eut dès lors à régler en ville d'inévitables incidents avec la gendarmerie japonaise, commandée par un adjudant, dénommé Hamade, précédemment garde du corps du commandant Odagiri. Le commissaire Sabatier en a laissé un portrait d'affreux : "Cette brute sinistre, au demeurant fort intelligente, ne comptait plus ses exactions et ses atrocités en Chine et s'en montrait très fier. Sa gendarmerie, vraie Gestapo orientale menée avec une main de fer, allait devenir un centre d'intrigues anti-françaises et le point de ralliement des agitateurs nationalistes annamites. Nos difficultés avec cette officine devinrent quotidiennes." Démarquons le récit du commissaire, qui souligne le rôle tenu par le caporal Dupont dans la solution de ces "difficultés".

Sabatier et Dupont passèrent des heures à parlementer à la gendarmerie pour obtenir la relaxe de Français arrêtés arbitrairement et sauvagement tabassés par les gendarmes nippons et leurs acolytes chinois et annamites. Fin octobre 1940, les Japonais exigèrent l'arrestation et la condamnation d'une Européenne (Mme Sabourain), entrée en collision de bicyclette avec un soldat nippon. Le groupe des quatre refusa. Il fut fait prisonnier sous la menace de mitraillettes dans le bureau du commandant Fradin. Après six heures de séquestration, l'adjudant de

police Yamada[19] demanda aux séquestrés s'ils avaient une requête à formuler. Au nom des quatre, le caporal Dupont réclama de la bière et des sandwichs. On les leur apporta et ils mangèrent tranquillement devant des Japonais passablement déconcertés. Le groupe tint bon et retrouva sa liberté sans avoir rien cédé sur le cas Sabourain. Une autre fois, Monthéard, Dupont et Sabatier partirent au secours d'un ingénieur suisse de la Société cotonnière qu'une patrouille nippone avait brutalisé et séquestré. Tous trois furent eux-mêmes arrêtés et menacés d'être liés à un arbre. Heureusement, le chancelier Shibasaki, autre membre de la Mission de contrôle[20], les tira du guêpier. Des incidents survenaient constamment dans les dancings et les établissements de plaisir. A la première alerte, Sabatier courait sur les lieux avec le caporal Dupont. Le commissaire et son interprète débarquaient ainsi dans des cabarets louches, des maisons closes, des fumeries d'opium, des tripots. Il fallait au plus vite dépanner des Français, généralement des soldats en difficulté avec des soldats japonais. Il leur est aussi arrivé de tirer des griffes de la gendarmerie japonaise un vice-consul et une journaliste américains imprudemment fourvoyés dans un de ces lieux. Les intéressés ne les remercièrent pas, bien au contraire, écrivit laconiquement Sabatier. Les scènes prenaient parfois une tournure burlesque. Le caporal Dupont gardait sa bonne humeur, rien ne le démontait. Souvent le fou rire prenait nos deux Français à la colère des gendarmes nippons. Parfois aussi, l'affaire tournait au tragique. Vers le mois d'août 1941, Sabatier et Dupont allèrent sortir de la gendarmerie japonaise l'un de leurs meilleurs brigadiers annamites, qui avait été kidnappé au cours d'une surveillance et durement torturé par les gendarmes. Transporté à l'hôpital avec une fracture du crâne, le malheureux vit sa chambre envahie par des sbires japonais prétendant lui faire signer de force un acte reconnaissant qu'il avait été traité humainement par la gendarmerie nippone. Une bagarre s'engagea dans la chambre. Le caporal Dupont tint bon jusqu'à l'arrivée de renforts. Souplesse, sang-froid, persévérance, efficacité caractérisaient son action en toute circonstance.

L'affaire des entrepôts de matériel de guerre tournait au cauchemar pour nos quatre amis. Le caporal Dupont avait appris que la gendarmerie japonaise s'apprêtait à déclencher un scandale à l'occasion du départ d'un cargo français. Il devait officiellement ramener à Manille le matériel américain dont il était bourré. En réalité, le cargo irait à Rangoun, en Birmanie, par un déroutement tenu secret. Or la Birmanie, qui touche la Chine du Sud, constituait une voie de ravitaillement pour les troupes de Chang Kaï Chek. Le "manifeste" de la cargaison avait été truqué, grâce à des compromissions, de curieuses complaisances et des pots de vin. Seul manquait encore l'aval du gouvernement de Hanoï. Le groupe l'alerta : les Japonais connaissaient la nature exacte de la cargaison et ne s'en laisseraient pas conter. En vain. Finalement, une fouille fut ordonnée en présence d'officiels français et les Japonais découvrirent sans grand mal des masques à gaz, du matériel aéronautique, du matériel de transmission, etc Ce scandale sans remède mit le Gouvernement général en mauvaise posture, car les Japonais accrurent leurs pressions et augmentèrent leurs exigences.[21]

L'administration coloniale de l'Indochine française laisse donc une piètre impression. au lecteur de la relation Sabatier. Elle assemblait une collection de médiocres et de profiteurs. Officiers supérieurs et administrateurs civils s'étaient

installés volontairement à Hanoï dans des sinécures bien payées. Ces personnages ignoraient ou niaient l'importance du rôle joué à Haïphong par le Père Dupont. Ils l'utilisaient peu ou mal, le reléguant dans de fastidieuses besognes subalternes. Seul apparemment, l'amiral Decoux, qui le reçut à plusieurs reprises et lui témoignait une réelle confiance, appréciait en Francisque l'homme et le prêtre. Il le prouvera dans les mois qui suivirent. Mais on conçoit la rage des Vietnamiens éclairés contre certaine administration incapable, symbole de la colonisation française.

Le temps de la Révolution nationale

Nos quatre amis, "pétainistes convaincus" selon Sabatier, partageaient la même foi en la Révolution nationale qui, en France, après s'être débarrassée de la république, célébrait le Travail, la Famille et la Patrie. Francisque était comblé. Jamais il n'avait aimé la république. A dix-huit ans, avec les Camelots du Roi, il avait hurlé : "Ca ira ! Ca ira ! Ca ira ! La République à la lanterne ! Ca ira ! Ca ira ! Ca ira ! La gueuse, on la pendra ! A la lanterne (bis)." Puis la chute de la prospérité après le crash de 1929, les reculades répétées des gouvernements face à l'Allemagne nazie, les dévaluations successives du franc, l'avènement du Front populaire, les grèves et les occupations d'usines que le gouvernement cautionnait, jusqu'à la honteuse capitulation de Munich et la défaite humiliante de juin 1940, l'avaient révolté d'année en année. Le remplacement de la République française par l'Etat français, voté par le Parlement en juillet 1940, lui parut donc providentiel. Son programme répondait tout à fait à ses aspirations. Il appartenait à la congrégation de don Bosco, qui avait choisi entre autres pour devise : Travail et Tempérance ! On a pu lire dans son courrier de missionnaire au Japon sa déploration répétée de la dénatalité française et ses éloges des foyers féconds, des familles dignes de ce nom. Reconstruire la France par le travail et la famille, que souhaiter de mieux pour un fervent patriote comme il l'était ? Donc, plein accord sur la devise : Travail, Famille, Patrie, slogan du nouveau régime de la mère patrie.

Il adhérait, en 1940, sur le plan moral et sentimental (distingué ici du plan institutionnel) aux principales thèses de la Révolution nationale proclamée par le gouvernement du maréchal Pétain. La Révolution nationale ralliait alors l'immense majorité des Français. Sans être contredit, Henri Amouroux a publié sous le titre provocateur "Quarante millions de pétainistes"[22] le deuxième tome - celui qui concerne la période couvrant les douze mois cruciaux allant de juin 1940 à juin 1941 - de sa "Grande histoire des Français sous l'Occupation". En effet, à cette époque le redressement national captait et alimentait à travers le pays un élan authentique et généreux. Un nouvel ordre temporel s'imposait. On a intérêt à relire, deux générations étant passées, la note que le général Weygand remit le 20 juin 1940 au maréchal Pétain et à quelques membres du gouvernement. Ce texte explique très bien, avant même la naissance de Vichy, quelles seront les idées forces qui l'animeront. "L'ancien ordre des choses, écrivait Weygand, c'est-à-dire un régime politique de compromissions maçonniques, capitalistes et internationales, nous a conduits où nous sommes. La France n'en veut plus ... La famille doit être remise à l'honneur. La vague de matérialisme, qui a submergé la France, l'esprit de jouissance et de facilité sont la cause profonde de nos faiblesses

et de nos abandons. Il faut revenir au culte et à la pratique d'un idéal résumé en quelques mots ; Dieu, Patrie, Famille. L'éducation de notre jeunesse est à réformer. Ces réformes sont trop fondamentales pour qu'elles puissent être accomplies par un personnel usé qui n'inspire plus confiance. La France ne comprendrait pas qu'on la livre encore une fois à lui. Elle en perdrait toute foi en son redressement. A programme nouveau, hommes nouveaux. Le temps nous presse. Les vieux cadres responsables, qui craignent le châtiment, travaillent dans l'ombre pour reconquérir le pouvoir. L'ennemi occupe notre sol et cherche à s'y faire une clientèle. Demain, il sera trop tard. Aujourd'hui, c'est une équipe composée d'un petit nombre d'hommes nouveaux sans taches ni attaches, animés de la seule volonté de servir qui doit, sous la direction du maréchal Pétain, chef reconnu de tous, proclamer son programme et se mettre à l'oeuvre."[23]

Bien des jeunes adultes, frappés par le traumatisme de la défaite et révoltés par les médiocrités de l'avant-guerre, se mobilisaient pour la construction d'un ordre nouveau au service de la communauté nationale et au-delà des clivages politiques traditionnels. Le sentiment patriotique et la conscience du péril de l'emprise nazie étaient pour eux de puissants motifs de s'engager dans la tradition française dont se réclamait le Maréchal. L'élan était sincère et le plus souvent désintéressé. A un plan plus intellectuel, les déclarations et les programmes officiels de la nouvelle Révolution partaient fréquemment d'analyses relevant du bon sens, bien qu'occultées par la Troisième République agonisante Il fallait être aveugle pour ne pas constater et déplorer la faiblesse démographique française, les lacunes d'en enseignement trop intellectuel au détriment du sport, de l'initiative, du civisme et des responsabilités, une lutte des classes endémique et systématiquement entretenue, l'exclusion de la classe ouvrière et du monde paysan des charges politiques et de la vie culturelle de la nation. Une partie de la littérature officielle, notamment celle qui s'adressait à la jeunesse, véhiculait ainsi, sous l'étiquette de Révolution nationale, des analyses et des propositions qui répondaient à de véritables problèmes. En revanche, les solutions préconisées n'étaient pas uniformément acceptables, loin de là. Il fallait, disaient les nouveaux prophètes, revenir aux corporations et encourager les éléments sains de la nation, c'est-à-dire les anciens combattants, les paysans, les pères de famille, les mères au foyer. On institua donc la "fête des mères", on préconisa une natalité maximale. Soit ! Mais, envers du tableau, ceux que leurs origines ou leurs idées désignaient comme mauvais citoyens, à savoir les juifs, les étrangers, les francs-maçons, les communistes ou les élus démocrates, se trouvaient écartés.

Bien entendu, porté par les journaux français, le programme de la Révolution nationale arrivait en Indochine. Francisque y adhérait dans son principe, sans nécessairement faire siennes toutes ses options politiques. "Le programme de la Révolution nationale ? interrogera plus tard son ami, l'amiral Decoux. C'était avant tout, je dirais même uniquement, le relèvement de la France, le salut de l'Empire, le sauvetage de l'Indochine."[24] Le Père Dupont eut l'occasion de s'exprimer publiquement dans le même sens. Nous ne l'avons pas encore entendu développer sa philosophie de la société française. Il va nous satisfaire.

Une conférence sur l'Ordre nouveau en décembre 1940

Ses sermons dans les églises de Haïphong ou de Hanoï avaient rapidement rendu manifestes ses talents d'orateur. La langue japonaise ne freinait plus ses élans et sa recherche permanente du terme exact. A la suggestion des groupements de jeunesse catholique, auxquels le Père Dupont s'intéressait beaucoup, on fit appel à lui pour une conférence très officielle prononcée dès le 11 décembre 1940 au théâtre municipal de Hanoï devant l'amiral Decoux et "toutes les autorités religieuses, civiles et militaires, qui [avaient bien] voulu, avec tant d'empressement et de bonne grâce, honorer de leur illustre présence cette conférence". Elle sera ensuite polycopiée sous le titre "Les grandes conférences" probablement par les soins du gouvernement général.[25] La salle était pleine, m'a rapporté une auditrice (Mireille B., 26 juin 2002.) L'obscur caporal-interprète des quais de Haïphong montait sur l'estrade et parlait aux autorités.

Ce qui meurt. La destruction de l'homme

Le thème du changement opéré par la Révolution nationale en France apparut dès la sentence liminale de l'exposé : "Ce qui meurt et ce qui naît. Vers un ordre nouveau." A partir d'un Moyen Age idéalisé, Francisque proposait, pour résoudre les multiples crises de son temps, qui se ramenaient selon lui à une "crise de l'homme", un ordre différent de celui des Lumières, un ordre nouveau, humaniste et personnaliste, refusant à la fois le matérialisme dialectique des marxistes et le libéralisme échevelé des capitalistes, qui faisaient de l'argent leur dieu. De temps à autre, il disait s'inspirer de réflexions de Daniel-Rops (lu au Japon, vous vous en souvenez) et de Thierry-Maunier, homme de droite, qui avait écrit dans *l'Action française* et que l'on retrouvera dans le *Figaro*. Mais on perçoit partout sous-jacente dans son discours les options d'Emmanuel Mounier et de son personnalisme structuré.

Le Père Dupont traçait un tableau très noir de la civilisation contemporaine, comparée à celle du Moyen Age. Les courants nationalistes redevenus vivaces dans la France secouée par la défaite lui fournissaient le modèle médiéval d'un ordre temporel chrétien. L'idéal des mouvements d'Action Catholique d'alors ("Nous referons chrétiens nos frères.") traversait ce modèle. La bonne santé de l'anthropologie de ce temps révolu le ravissait. L'homme était alors pleinement homme. "Le Moyen Age, enseignait notre orateur, avait été le terme d'un long effort de la chrétienté pour réaliser un ordre temporel chrétien. Il avait été une réussite assez parfaite, dans un moment historique donné, d'un saint humanisme. Saint Louis, saint Thomas d'Aquin, la chevalerie, les cathédrales sont les sommets de cet âge. Sa conception de l'homme, basée sur la notion de personne, avait produit un beau type de civilisation. Selon les paroles de Daniel-Rops, dans cette civilisation, "à la base de tout était une reconnaissance des hiérarchies, qui plaçait l'être humain à son rang, le plus haut dans tous les ordres. L'homme n'avait pas encore le regard fixé sur soi dans un narcissisme qui, à la fois, l'exalte et le détruit. Le souci de l'être faisait dépasser ce qu'il y a dans la personne humaine de transitoire et de périssable. Il le forçait à se concevoir comme promis à une signification éternelle : ce qui est sans doute lui rendre un meilleur hommage, que de ne considérer en lui que des passions ou un mécanisme

intellectuel ... La civilisation du Moyen Age est essentiellement morale (cette morale n'étant elle-même conçue que comme protection d'une loi métaphysique). La plus grande réalité est, non pas dans l'intelligence, mais dans la conscience." Le Moyen Age avait donc vécu selon une juste notion de l'homme. Or, estimait Francisque, "une juste notion de l'homme, transposée dans l'ordre temporel, façonne la civilisation dans un effort de progrès spirituel, de dépassement, de conquête".

Une interminable crise de la pensée avait suivi et détruit l'homme. Le Père Dupont jugeait (selon un schéma caricatural de l'histoire, caractéristique du courant contre-révolutionnaire français), que la fin du Moyen Age amorça une rupture, aggravée régulièrement au cours des siècles qui suivirent. Jusque-là, l'ordre de la civilisation appartenait à l'Eglise. Mais l'Eglise ne parvint pas à intégrer la Renaissance et le phénomène des grandes découvertes. L'accord entre la vie de la conscience et la vie tout court périclita. Le divorce s'accentua au XVIIIème siècle. Selon le Père Dupont, Descartes fut l'artisan d'une "première césure entre le spirituel et le temporel". A partir de la Révolution française, la notion de l'homme et la conception du monde changèrent totalement et bouleversèrent de fond en comble la Société. L'homme se replia sur lui-même. Dieu ne fut plus sa réalité suprême. L'homme, qui ramenait tout à lui, ne rendait plus hommage à la création et à son créateur. Se faisant le centre de lui-même, il coupait toute relation avec son Dieu. "L'homme de la raison" naissait, l'intelligence se révoltait contre toutes limites, toutes contraintes, toutes dépendances. Renan consacra une évolution en marche incessante.

Soit ! Mais de manière inattendue et très abusive, le P. Dupont voyait l'histoire sombrer ainsi dans la "dégradation de l'intelligence" et ses lamentables conséquences. Notre orateur brodait à l'aventure sur une prétendue déchéance, instruisant le procès de toute la société moderne, de l'information à l'école. "On pense par son journal. On substitue de plus en plus la revue au livre. L'image tend à prendre toute la place du texte. Imprimerie, cinéma, radio ont tué le goût de l'effort personnel. Dans l'enseignement, les mathématiques et les sciences ont envahi les programmes, au grand dam des lettres et, en définitive, de l'esprit. Cet enseignement est essentiellement impersonnaliste. Le manuel supplante souvent le professeur. L'école, d'ailleurs, instruit surtout, mais n'éduque plus guère. Une jeunesse s'y élève dans le scepticisme et dans l'éclectisme. On n'enseigne plus à penser, à former le goût, le sens du beau, à rechercher le vrai, à comprendre, mais simplement à connaître une quantité de choses. Tous les systèmes ont une valeur égale, les mêmes droits. La vérité est relative. Une seule vérité compte : le fait social. L'objet propre de la philosophie se réduit à la sociologie. L'homme moderne extrait la vérité de la Société. La grande ambition des philosophes est de ramener la philosophie à un domaine quantitatif qu'ils jugent "incontestable" et d'abord de découvrir pour elle un domaine matériellement explorable, mensurable, réductible en formules et en nombres. Les nouveaux alchimistes réduisent toutes les sciences, particulièrement la philosophie, à une mathématique supérieure, dans l'espoir de libérer l'esprit, en substituant peu à peu ce qui compte, ce qui se mesure, à ce qui se juge."

A cet endroit, l'orateur défendait son propos, qui paraissait l'avoir éloigné de son sujet. "Il n'était pas inutile de s'étendre à cette crise de la pensée. Elle est à l'origine des autres. La crise de l'intelligence est devenue une crise de tout l'homme. La dissolution de la Société a suivi la dissociation de la pensée. Métier, famille, communauté européenne, tout devait se diviser, se déchirer." La crise de la pensée a propagé les plaies de l'individualisme, du libéralisme, du matérialisme, du nationalisme exagéré, puis du collectivisme, voire de certains totalitarismes. Dans le capitalisme, puis dans le marxisme, apparaît la notion de l'"homme utile". Ce sera l'homme machine, le prolétaire, l'homo economicus.

Et Francisque de s'emporter sur la culture d'une société sans âme. Dépersonnalisée, la voici livrée au règne de l'argent avec ses conséquences néfastes. "L'anarchie, le désordre, le chômage et les crises économiques et sociales de ces dernières années viennent tout droit du libéralisme. La Société capitaliste n'a connu que la loi du profit. Elle a été amenée à entrer dans un circuit sans issue : toujours produire davantage, produire pour produire. L'homme qu'on avait prétendu affranchir, libérer, enrichir, rendre maître, en réalité on l'avait dépossédé. Il ne possède plus que son métier, ses moyens de travail. Il n'est plus qu'un électeur, un bulletin de vote, dans la société un instrument de profits et intéressant seulement pour cela. Son pain, celui de sa famille dépend de circonstances économiques. Sa vie est à la merci d'un coup de bourse, d'une usine qui ferme. Le chômage est la plaie de notre époque. Le laisser-faire, le laisser-passer du libéralisme a créé de l'anarchie ; il n'a pas pu organiser la vie des hommes, la profession : il a écrasé l'homme au lieu de le sauver. Un monde où l'argent est roi engendre naturellement la lutte des classes. Elle est inscrite dans le système libéral lui-même, qui est un système de luttes, une sorte d'application au monde humain, d'un darwinisme et d'un scientisme frénétique", s'exclamait Francisque, répétant Thierry-Maunier.

L'argent, devenu maître du monde, a pris la place de l'homme et en a fait son esclave. Le Père Dupont lui attribuait la déchéance morale des années trente qu'il dénonçait violemment et, en bon orateur populaire, sans guère se soucier des nuances. "Depuis quelques années on sentait la crise s'aggraver et le besoin de faire un monde nouveau. Une crise de moeurs effrayante, tant dans le domaine privé que public, s'ajoutait aux autres. Toutes se tenaient d'ailleurs. Le sens de l'honneur, du devoir s'était émoussé, il avait même complètement disparu de certains milieux. On niait les réalités les plus essentielles de la vie humaine : Dieu, Famille, Patrie. Le vice avait droit de cité partout sans vergogne. Plus de conscience professionnelle. On ne travaillait que pour le profit et l'argent. Plus de joie au travail. Nous étions en pleine décadence des moeurs. La moralité publique n'allait être bientôt qu'un souvenir. Les hommes de volonté se faisaient de plus en plus rares. Les qualités physiques de la race étaient menacées. Le sport, diminué par des questions d'argent, lui aussi, tuait l'homme. Tout était commercialisé : art, littérature, sport, l'âme et le corps des hommes. Les classes dirigeantes ne dirigeaient plus rien. Une crise de chefs sans précédent. On n'aimait plus le risque, la vie dangereuse, les responsabilités. Partout le règne des puissances d'argent. La recommandation servait de valeur. Du plaqué, de la contrefaçon servait de beauté.

Des plaisirs frelatés remplaçaient la joie ; la violence verbale, la force. Démission de l'homme sur toute la ligne."

Rapidement, Francisque montrait que, parallèlement, des régimes autoritaires avaient essayé de parer aux dommages de la modernité capitaliste. Affichant un certain mépris de l'argent et apportant une mystique à des peuples jeunes, ils offraient à la jeunesse une place prépondérante, développaient le sens de la communauté, du travail en équipe, éveillaient le goût d'une vie austère et plus pauvre. Mais notre orateur se rattrapait vite sur ce terrain glissant: "Nous connaissons trop les condamnations religieuses portées contre la philosophie de ces régimes, contre leurs abus d'autorité et contre leurs tendances à faire de l'Etat un Dieu et de négliger dans l'homme les droits souverains de la personne ; mieux, de ne voir dans le citoyen qu'un être à immoler à l'Etat, une chose publique. Par là, ils rejoignent l'Etat marxiste." C'était au fond toujours le même mal, pensait-il, celui de l'Etat bourgeois, capitaliste, ou de l'Etat soviétisé, le matérialisme. Là encore, l'homme n'est pas sauvé. Francisque prenait donc garde de verser dans les dogmes fascistes, qu'il exécrait, ... Tel était devenu, selon lui, en France, le monde qui sombrait dans un bain matérialiste de profiteurs hédonistes.

Un ordre nouveau sous le signe de la personne

L'orateur passait alors au deuxième volet de son discours sur le monde contemporain. Après ce qui meurt, ce qui naît. Après la mort de juin, la résurrection de juillet.

Il commençait par tempérer ses vitupérations des années trente. La renaissance qu'il voyait poindre dans la Révolution nationale avait été préparée, notamment dans l'Eglise. A sauver l'homme, à restaurer dans la société la notion de personne, à sauvegarder les valeurs qui ont créé la civilisation occidentale, civilisation qui ne s'explique pas sans le christianisme, avec l'Eglise et sous son égide et même en dehors d'elle, de tous les coins de l'horizon religieux, social et politique français, des bonnes volontés avaient travaillé avec le sens des réalités, avec surtout un grand amour de leurs frères, les hommes. Francisque saluait à cet endroit "certains mouvements de jeunes", tels que les Equipes sociales, les mouvements de la jeunesse catholique, jocistes, jacistes, jécistes, les fédérations du scoutisme. A l'université, à l'atelier, aux champs, partout, dans toutes les classes de la Société, une phalange de jeunes apôtres préparait la résurrection du pays, l'ordre nouveau. Coup de chapeau aux jeunes de la salle, Francisque ajoutait que ce travail avait été entrepris, "non seulement en France, mais dans la plus grande France".

Et voilà qu'une terrible épreuve était venue secouer "le pays et l'empire". Le coup était dur et imprévu. Heureusement, constatait-il, les énergies se regroupaient plus décidées que jamais. La défaite aura peut-être simplement hâté la "révolution nécessaire". Et l'orateur d'interpeller l'assemblée. "Notre salut dépend de nous. Cet ordre nouveau qui doit naître pour sauver l'homme, travaillons dans l'union et la discipline à le faire surgir d'abord chez nous. Nous avons assez parlé des causes lointaines et profondes de notre désastre et du

désordre actuel du monde pour comprendre déjà ce qui doit naître." Cet appel à l'union et à la discipline résonnait fort dans l'auditoire depuis le 18 juin du général de Gaulle.

"Renaître à nouveau", la consigne évangélique devait entrer dans la vie des Français. "Nous allons bâtir un monde nouveau sous le signe de la personne", déclarait Francisque, qui commençait par schématiser son programme personnaliste et chrétien de régénération sociale. Il vaut la peine de reproduire ce programme avec ses mots à lui afin de bien comprendre son "ordre nouveau", formule piégée selon nous. Cet ordre réel s'ouvrait à Dieu. "Nous voulons créer de l'ordre. Cela suppose de la variété et de l'unité, des hiérarchies et des aristocraties. C'est une exigence d'autorité et de discipline. C'est une organisation. Cette société sera pour l'homme, et non l'homme pour la société. Cet ordre temporel poursuivra le bien commun des personnes. Nous avons dit un ordre temporel, donc bien attaché au réel, à des données concrètes, un ordre servant l'homme dans des conditions historiques bien déterminées. Cet ordre sera conscient de ses limites, de ses possibilités. Il sera en quelque sorte une incarnation, un ordre charnel comme disait Péguy. Il servira un homme qui mange, qui boit, qui souffre, qui rit, qui chante, qui pleure, qui travaille, qui pense, aime, espère, croit. Il servira des personnes, c'est-à-dire des êtres doués d'intelligence et de libertés, des suppôts [terme de philosophie scolastique] intelligents, c'est-à-dire des centres d'opérations physiques et intellectuelles, des êtres responsables de leurs actes et de leurs pensées, des êtres qui ont un "JE" et qui répondent à l'unique et éternel "Je", à la source de toute vie et de tout être. Mais ces êtres ont un principe de vie immortel, une âme. Ils ont un destin éternel, une vocation à quelque chose d'éternel et à quelqu'un qui les dépasse. Ce sont des êtres ouverts sur le ciel. Mais leur vocation spirituelle, ils doivent la réaliser dans le temps. Ils ont un corps, ils sont aussi matière, ils ont les pieds fixés sur un sol, ils ont une famille, une patrie, un métier. A travers ces petites sociétés, la région, leur profession, leur foyer, ils doivent s'accomplir, se dépasser."

La suite du discours développera des considérations sur les conditions nécessaires à la réussite de l'ordre nouveau. Francisque puisait en vrac dans la masse de ses réflexions sur la réforme sociale .

Il ouvrait par une vue d'ensemble sur la personne placée au centre du renouveau. Prière de la distinguer de l'individu. La personne respecte l'ordre, le désire, le sert, parce qu'il sert ses libertés, la met à l'abri dans l'acceptation des disciplines de la cité et des exigences du bien commun. Le souci de l'ordre ne l'enferme pas en elle-même. "Au contraire de l'individu, la personne s'élargit, tend à se communiquer, à se donner. Elle s'évade par la charité de son moi et s'ouvre sur le prochain. Notre notion d'homme, c'est une personne 1) fixée au réel, incarnée dans le temps, s'y mouvant ; 2) ouverte sur le prochain, agrandie, soulevée, ennoblie, dépassée par la charité ; 3) tendue vers son destin éternel, vers Dieu pour le parfait achèvement de son être devant communier à l'Etre."

L'ordre temporel espéré appelle l'homme à se dépasser. Il exalte ses valeurs de culture. Il le sert pour le faire monter, et, simultanément, lui demande

de se pencher sur ses frères pour les aider. La personne accepte librement, spontanément cet ordre au service du bien commun.

On parle de révolution. Eh bien, s'exclamait Francisque, "la révolution à faire, c'est la révolution des personnes. Il ne s'agit pas tant de changer les institutions que les moeurs. C'est l'homme, son intelligence, sa volonté, son coeur, qu'il faut changer. Il faut retourner aux valeurs éternelles de l'homme pour construire le monde nouveau. Il faut susciter des hommes, il faut dégager des aristocraties". Et notre Francisque de s'embarquer dans la description des "aristocrates" du caractère dans l'ordre nouveau, un "ordre moral" évidemment. Il ne craignait pas l'expression, comme le feraient d'autres générations. Les utopies grouillaient dans son discours. Il était naïf, comme Péguy l'avait été. Mais son exaltation emportait l'auditeur (ou le lecteur) bienveillant. Et n'oublions pas qu'il décrivait un idéal.

Son "aristocrate" était d'abord capable de "consentir". Ce consentement, dans la tête de Francisque, l'entraînait loin et haut. "Consentir, voilà le mot que nous devons sans cesse prononcer. Accepter la vie avec ses joies et ses douleurs, ses promesses et ses déceptions, ses réalités et ses espérances. Consentir, c'est se faire perméable à l'amour. Le dévouement à quelque chose qui le dépasse, le don de soi total à un idéal plus grand que lui-même, voilà qui grandit l'homme." L'orateur rencontrait là un vieil ennemi. "Dans la société à bâtir, l'homme nouveau n'aura pas le culte de l'argent. Rien dans cette société ne sera organisé pour l'argent. Le citoyen apprendra à aimer le service gratuit. Il voudra travailler en équipe, collaborer à une oeuvre commune, durable, désintéressée. Il ne cherchera plus le seul profit, le rapport, l'utilité, le similis [comprendre le non-authentique, tel que le simili-cuir ou le simili-bois], mais la beauté, la perfection, la grandeur." ... "Dans le service constant de la communauté, dans son dévouement à la chose publique, le citoyen prendra le sens du progrès moral, il acquerra le goût de l'effort, il retrouvera les énergies de sa race, les meilleures traditions de nos colons, administrateurs, explorateurs, marins, soldats, missionnaires. L'homme nouveau s'ouvrira aux généreuses initiatives. Dans notre ordre temporel qui restaure les valeurs d'homme, sauve l'esprit, se met au service de la personne, les élites peuvent se dégager, les chefs assumer des responsabilités, les aptitudes se révéler et oeuvrer. Le commandement revient au mérite. Aucun nivellement dans la médiocrité, par le bas, mais une assomption de toutes les valeurs pour se hiérarchiser selon les différences des personnes et s'unir par le haut dans la communion des efforts de dépassement vers un idéal commun. L'esprit de la communauté développe dans les personnes l'amour de la pauvreté, de la joie, de l'espérance. Il y allume la ferveur, l'enthousiasme. L'homme en optant pour l'argent trahit l'esprit. En optant pour la pauvreté, il le sauve." La belle antithèse parut peut-être excessive à un correcteur. Francisque se rattrapa : "Je ne parle pas ici de l'argent, lien d'échange, signe monétaire, juste salaire. Je parle de l'argent devenu la mesure des valeurs de l'homme."

Il retrouvait ses propres principes de vie quand, à vingt ans, dans son horreur de la médiocrité, il voulait devenir un héros et un saint. "L'ordre nouveau exige l'héroïsme, surtout celui de la pauvreté et celui de la charité. Le manque

d'héroïsme du monde moderne a engendré le désespoir, le refus de la vie, la médiocrité." Le "refus de la vie" dans la France des années trente avait désolé Francisque. "Les causes de notre dénatalité sont surtout là : manque de confiance en soi et en la Providence, amour du lucre, du confort, peur de s'engager." Il nuançait toutefois sa pensée. "La lamentable histoire du prolétariat et des classes moyennes entre évidemment en ligne de compte avec d'autres raisons. Mais les motifs spirituels y ont eu une large part."

Le citoyen de la cité nouvelle rayonnera de façon durable par les valeurs de charité. Par son esprit de sacrifice il saura se consumer dans le don de soi. Il ouvrira son coeur aux souffles de l'espérance. Les plus riches d'espoir mènent l'humanité. L'espérance suppose la foi dans l'homme. Espérer, c'est partir de la misère de l'homme pour aller au delà vers une réalité plus haute et plus vraie, vers quelque chose qui, en l'homme, ne sera pas détruit. Sans espérance, aucune politique n'est possible. "Après moi, le déluge", c'est la "formule la plus odieuse des démissions", assurait Francisque. L'homme nouveau doit s'affirmer, être présent partout. L'homme de la cité nouvelle aura le culte du devoir. Il aura de la conscience. C'est par la conscience que l'homme affirme davantage son être. Avant d'agir parmi les hommes, il faut d'abord, en face de soi-même, "être", estimait Francisque, qui ajoutait curieusement :"C'est là l'étape suprême et le dernier effort, celui qui donne à tous les autres leur sens et leur portée".

L'orateur rassemblait dans un unique paragraphe les vertus de son "aristocrate" du caractère. "La pratique de ces petites vertus, pauvreté, humilité, obéissance, espérance, don de soi, ascèse, goût du risque, recherche des responsabilités, culte du devoir, souci de la conscience droite, amour de l'effort, du progrès moral, ambition de se dépasser, constituera les éléments fondamentaux d'une culture vraiment humaine."

A travers le prisme du Moyen Age, il voyait se lever en son temps troublé "une nouvelle chevalerie", une nouvelle ère de l'amour courtois, "où le fort aura le respect du faible, où le droit prendra le pas sur la violence, où la puissance ne sera que la servante de la justice, où la charité adoucira les rigueurs de celle-ci, où la courtoisie, le respect, une politesse, une noblesse donneront à la Société un charme, une douceur, de la paix. Cet esprit chevaleresque placera la politique sous le signe de l'honneur, de la loyauté, de la franchise, du respect de la personne, de la fidélité à la parole donnée. Elle donnera ainsi aux relations des hommes "du prix". En accord avec la vie, cette culture jettera les bases d'une civilisation de la personne, "l'humanisme du temps présent", pensait Francisque.

Un ordre social renouvelé

L'ordre nouveau affectera la Société. La politique ébauchée par la Révolution nationale en France s'imposait dans cette partie du discours. L'orateur s'étendait sur le travail et son organisation corporative.

Le travail est, pour l'homme, non seulement un gagne-pain, mais un moyen de s'accomplir, de se réaliser, de s'achever, annonçait-il. C'est une activité

d'homme, par conséquent de son intelligence, de sa sensibilité, de sa volonté autant que de ses bras. Il doit y trouver la joie, l'épanouissement de toutes ses facultés, de sa sensibilité et de son intelligence, de son coeur et de sa volonté, l'occasion de développer sa personnalité, tout son être, d'exprimer sa personne et d'apporter sa pierre à l'édifice commun de la cité, de faire de la beauté, de continuer ainsi le poème de la création. Oui, mais ... Evidemment, déplorait-il, la machine a tué le sens du travail. L'ouvrier qui rive du matin au soir, toute sa vie, les mêmes boulons sur la même pièce, ne peut guère trouver de joie au travail. Toutefois, certains labeurs permettent à la personne humaine de s'exprimer. Il y a de l'intelligence dans le travail de l'ébéniste. Les travaux des champs requièrent du goût, de l'intelligence, de l'amour. Ils ont leur poésie, ils élèvent vers le beau. Le développement de l'artisanat, un certain retour à la terre arrêteront peut-être la multiplication de l'ouvrier type standard, du prolétaire, de l'homme-machine qui n'est plus un homme. Telle était en effet, l'une des idées sociales des penseurs de l'ordre nouveau français.

Notre orateur passait bientôt à une autre intention du nouveau régime. Les syndicats avaient laissé de mauvais souvenirs en France. "Dans une société personnaliste, la profession sera organisée, disait Francisque. On revient au système des corporations. Ce système est assez large pour accueillir sous ce titre générique de nombreux types de corporations."

Et il se risquait à énumérer les avantages (contestables pour une société moderne) de la formule. C'était, entre autres (car il était très abondant sur la question), ceux-ci. Alors que la société capitaliste ne connaissait que la propriété de l'argent, la société corporative donnera au travailleur la propriété de son métier. La société corporative ne réduit l'homme ni à l'intérêt, ni à l'histoire, ni à elle-même. Elle y voit une personne qui s'appartient en propre. Pour elle, l'ouvrier appartient d'abord à des groupes "prochains" : famille, profession, religion, et enfin seulement au tout social, à la cité. La société corporative personnaliste utilise ses groupes dans le but de créer une harmonie, un service des personnes. Elle reconnaît l'existence, les droits et la force des groupes sociaux naturels. Pour elle, pas de société contre la famille, ni sans la famille. Dans cette société le juste salaire assure l'existence de toute la famille. La société corporative et personnaliste introduit dans sa conception du salaire la notion de besoin différent. Elle mesure le salaire au service que rend la personne. Un service qui dépend de sa compétence, de ses goûts, de ses aptitudes, de sa valeur. Le métier, dans l'ordre nouveau, deviendra un état et non une location, [il deviendra] une possession, non un échange. Dans la société corporative, le travailleur possède son métier, il accède au patrimoine corporatif, il contrôle la profession choisie par lui. Son contrat de travail n'est plus l'échange de ses activités d'homme contre de l'argent. Le salaire n'est pas la fin de son travail.[26]

Du travail en corporation, notre orateur passait progressivement de la petite à la grande patrie, autre pilier personnaliste de l'ordre nouveau. Il expliquait : "Intégré dans une famille, dans une profession, l'homme du régime corporatif s'intègre dans une région naturelle, dans une petite patrie. Il se fixe à son sol, il s'attache à sa région. C'est un racisme de bonne saison que de

proclamer les liens profonds, les intérêts spirituels et matériels, les biens communs, les traditions, aspirations semblables qui unissent les membres d'une commune, d'une région. Un régime personnaliste donnera plus d'importance à la profession dans le cadre régional, il permettra aux diverses physionomies des régions de s'exprimer. Il facilitera le pouvoir aux personnes là où elles peuvent l'exercer avec compétence, dans le cadre familial, communal, régional. Dans le cadre corporatif, toutes les personnes, selon leurs fonctions, déterminées elles-mêmes d'après leur compétence, peuvent exercer un pouvoir réel, durable, être des chefs." Après de brèves considérations sur l'Etat, qui "ne perd jamais de vue le bien commun des personnes", Francisque débouchait enfin sur la Patrie, envers laquelle il professait des sentiments très républicains. "La personne sait qu'elle doit aimer plus qu'elle-même cette patrie, c'est-à-dire ces horizons, ces champs, ces maisons, cette terre où dorment ses morts, cette culture et ces traditions que lui ont léguées ses ancêtres, parce que c'est le sol, le lieu où elle doit accomplir sa destinée. L'homme doit aimer sa patrie plus que toutes les autres, non pas parce que c'est la plus grande, la plus puissante, la plus civilisée, pour tout cela peut-être, mais avant tout parce que c'est la sienne, celle que Dieu lui donne d'aimer de préférence à toute autre. Il sait d'ailleurs que sa patrie doit s'intégrer dans la grande famille de l'humanité, qu'elle doit collaborer à un ordre plus vaste, à l'oeuvre de la paix des nations."

Le conférencier estimait avoir ainsi tracé "les grandes avenues d'un ordre temporel qui s'ouvrirait à l'esprit, sans perdre le contact avec les réalités charnelles. Ce pourrait être l'esquisse d'un ordre nouveau social, construit pour le salut de l'homme, pour le triomphe de la personne."

Cet ordre naît-il chez nous ? se demandait Francisque au moment de conclure. Il n'avait pas encore évoqué le maréchal Pétain, dont les idées affleuraient dans certains de ses paragraphes. Sa figure apparut en fin de discours dans la réponse que l'orateur donnait à la question essentielle pour les Français de 1940. La France sortira-t-elle du bourbier ? L'ordre nouveau restera-t-il une utopie à ranger dans les cartons ? Non, opinait Francisque. "Il semble que, par une attention délicate de la Providence, dans l'épreuve et le sacrifice sans doute, grâce au Chef qu'elle a voulu accorder à notre Patrie pour la relever et la conduire vers ses destinées, cet ordre s'élabore. Dieu vient de rentrer officiellement par l'école dans la Patrie française. Sachons l'y garder et demain sera moins triste. Si nous sommes fidèles aux exigences d'une politique de la personne, la France se ressaisira et avec son âme chrétienne, retrouvera sa grandeur. Soyons les hommes nouveaux par qui se fera la renaissance française. Soyons les partisans de l'ordre nouveau par qui la France sera encore une fois l'Espoir du Monde."

Un ancien élève du Père Dupont en Indochine m'a assuré en 2003, qu'il fit partie de la Légion des Volontaires de la Révolution nationale, apparue là-bas en 1941 sur les instructions du maréchal Pétain. Les explications données par l'amiral Decoux sur le fonctionnement de cette Légion interdisent de douter du sens de cette inscription. "La création des "Volontaires de la Révolution nationale" suscita aussitôt la plus vive faveur dans tous les milieux français d'Indochine, écrivait l'amiral. Non seulement les anciens combattants se firent

inscrire en grand nombre, mais des femmes elles-mêmes suivirent le mouvement. Tous ces légionaires étaient animés des plus nobles sentiments patriotiques. Ils avaient à la fois la volonté de se rendre utiles à la communauté, le désir de se dévouer, l'ambition de servir la France et, avant tout, le ferme propos de concourir au sauvetage de l'Indochine. Il n'est pas douteux que la Légion a cristallisé et galvanisé ces velléités d'action des Français coupés de la métropole."[27] Francisque portera lors des manifestations officielles l'insigne de la Légion, mais sans l'épée, car il n'était pas ancien combattant.

Pendant combien de temps, le Père Dupont n'hésitera-t-il pas à se donner publiquement pour fidèle à l'ordre nouveau du gouvernement de Vichy ? Il est difficile d'en décider faute de documents. Ses quelques lettres à sa famille pour l'année 1941 sont muettes sur ce point. Et, conséquence de Pearl Harbor (7 décembre 1941), la rupture entre Américains et Japonais coupa toute correspondance entre l'Indochine et la France, à partir de décembre 1941. Sans doute, imita-t-il la majorité des Français de la métropole. Après une année 1941 de pleine confiance envers le Maréchal, son inquiétude, en 1942, devant le sort réservé aux Juifs par son gouvernement (le 6 juin, Darquier de Pellepoix fut nommé commissaire aux Questions juives ; la "rafle du Vel' d'hiv" fut organisée à Paris le 17 juin ; en août, des juifs étrangers de la zone sud, dite encore libre, furent livrés aux Allemands ; le même mois, Mgr Saliège, archevêque de Toulouse, diffusait une lettre pastorale s'élevant contre les persécutions des juifs), puis devant l'occupation de la zone sud par la Wehrmacht (11 novembre 1942), cette inquiétude entama et ruina certainement peu à peu en lui un loyalisme d'abord sans faille. Le gouvernement de Vichy passait sous la coupe allemande et nazie. En 1942, le Père Dupont faisait certainement chanter "Maréchal, nous voilà !" par les enfants de l'orphelinat René Robin. Mais, j'imagine qu'à partir de 1943 il se tut sur la politique française. Cependant, il ne soutint pas le maquis résistant désormais encouragé dans le pays par les Américains. D'ailleurs, l'action pastorale et éducative absorbait désormais son temps et ses préoccupations.

Ministère sacerdotal à Hanoï

En effet, en 1941, notre apôtre salésien ne se satisfaisait pas d'une existence confortable. Heureusement pour lui un ministère actif finira par lui être confié.

Le Père Dupont, interprète attitré, résida à Haïphong jusqu'à l'automne 1941. En mai, il avait annoncé aux siens : "Je suis maintenu pour quelque temps, un temps indéterminé du reste, dans les cadres d'interprète. Situation matérielle très bonne. J'espère en octobre pouvoir rentrer en France. J'ai la permission de mon provincial. Je pense n'avoir pas de difficultés à ce sujet du côté de l'Armée, d'autant que ma classe est démobilisée. Si les mers redeviennent plus sûres, ou si la paix approche avec l'automne, on pourrait donc espérer se revoir avant l'hiver."[28] Il continua jusqu'en août à dater ses lettres de l'"hôtel de l'Europe" de Haïphong. Sa vie rendue aisée par une solde coquette, ne lui plaisait pas, surtout quand il la comparait à celle de ses compatriotes de la métropole soumis au froid et à la disette. Elle l'attristait. Le 24 août 1941, dans une lettre à sa soeur et à son

beau-frère, il avouait souffrir "plutôt moralement". "Pas assez occupé. Et puis vie à l'hôtel, toujours dans le monde. Vie religieuse au ralenti, forcément. Pas de communauté salésienne et un travail fort peu apostolique. Voir sa jeunesse un peu gâchée par l'inutilité, par des occupations inadéquates, alors que le monde se meurt d'apôtres et de saints."[29]

Puis, en septembre ou octobre de cette année-là, enfin libéré, quoique toujours interprète, Francisque quitta Haïphong et l'hôtel de l'Europe pour s'installer à Hanoï, dans la Mission catholique, avec la charge de vicaire de la paroisse Saint-Antoine au sud de la ville.[30] Hanoï, capitale du Tonkin, située sur les bords du fleuve Rouge, était alors peuplée d'environ 200 000 habitants. Cité surtout commerçante, les chrétiens y étaient relativement nombreux dans la population indigène : 1/5 du total, contre 1/12 en moyenne pour l'ensemble de l'Indochine. Chacune des cinq ou six paroisses d'Hanoï comptait de 1000 à 2000 chrétiens. L'ensemble était régi par la Mission du Tonkin confiée à Mgr Chaize.[31]

La paroisse Saint Antoine avait pour curé le Père Depaulis, prêtre des Missions Etrangères de Paris âgé de quelque soixante-cinq ans. Il fit prêcher son vicaire Dupont aux grands messes dominicales et, parce que salésien, lui confia la jeunesse. Le Père Dupont devint ainsi aumônier du lycée Raspail. Une auditrice se rappelle une série de conférences qu'il y prononça sur l'existence de Dieu.

J'ai pu recueillir quelques anecdotes sur son ministère à Hanoï. Bel homme au visage basané, se souviennent des témoins, bec d'aigle, yeux noirs très vifs, regard direct, allure rapide et ferme, sa seule présence impressionnait. "Sa jeunesse, sa voix puissante, sincère et convaincante, son patriotisme enflammé, son enthousiasme pour Don Bosco, faisaient de lui le prédicateur les plus aimé et le plus écouté. On aimait l'écouter, mais surtout lui parler, se confier à lui, lui demander conseil. Il était si jeune et si accueillant, toujours poli et souriant, toujours prêt à comprendre les autres."[32]

C'était un excellent conférencier recherché par les gens instruits. L'un de ses anciens orphelins eurasiens remarque aujourd'hui qu'il était plutôt porté vers le "haut monde", la "caste des gens cultivés : professeurs, médecins, intellectuels, parmi lesquels il avait un franc succès par ses conférences." On a vu plus haut que ses conférences pouvaient avoir une teneur politique. D'autres étaient de nature apologétique. D'après le même témoin, il prononça à St Antoine au long d'une année une série de conférences pour démontrer la divinité du Christ. Selon lui, des francs-maçons y assistaient, quitte à sortir de l'église après le prêche. Plusieurs francs-maçons notoires auraient été ainsi convertis par le Père Dupont.[33]

"Je me rappelle ses sermons brillants et bien construits, explique aujourd'hui l'un de ses auditeurs d'alors, délivrés avec passion parfois, passion patriotique notamment, car la France passait par de dures épreuves en ce temps-là. Je suis sûr, par des conversations avec des adultes (j'avais 14/15 ans à l'époque), que ses sermons étaient très prisés et en touchaient beaucoup, notamment à une époque où le retour vers des valeurs plus traditionnelles et morales était devenu prégnant, même en Indochine !"[34]

Orateur, le Père Dupont emballait ses auditoires. Plusieurs témoins m'ont assuré que les chrétiens français allaient assister à la messe de Saint Antoine pour le plaisir de l'entendre. Une dame aujourd'hui septuagénaire, Yolande G., m'a confié demeurer, soixante ans après, impressionnée par un chemin de croix que prêcha le Père à Saint Antoine en 1942. "Dès l'annonce de son décès, j'ai aussitôt pensé à cette belle voix qui accompagnait chaque station de commentaires, qui nous avaient portés au bord des larmes. Le Père Dupont était un orateur, les mots sortaient de ses lèvres avec une telle force, une telle foi que, pour la première fois, je comprenais le long et atroce martyre du Christ."[35] La souffrance et la mort ont en effet toujours été au centre des méditations de notre héros. Une autre auditrice, qui deviendra religieuse mariste, Renée V., se souvient encore aujourd'hui d'un sermon du Père sur la vision béatifique. "Il était tellement emporté qu'il semblait voir le ciel." Chacun d'entre nous est une coupe, petite ou grande, expliquait-il. Dans la vision, toutes les coupes sont remplies. Il en transpirait de bonheur. Renée se confessait au Père Dupont. Sa reconnaissance envers lui était telle que, pour son entrée en religion, elle choisit de s'appeler soeur Marie-Francisque. Satisfaction qui, malheureusement, lui fut refusée. Le 15 novembre 2002, à soixante-seize ans, elle me confiait le prier tous les jours depuis l'âge de quinze ans. D'ailleurs sa photographie trônait en bonne place sur sa table de travail. Une autre élève de ce temps, Marie-Simone B., raconte qu'elle fut baptisée par le Père le 6 décembre 1941, quand elle avait neuf ans. "Toi, tu seras religieuse", lui annonça-t-il. "Oui, lui répondit-elle. Comme cela, j'aurai beaucoup d'enfants." En effet, elle n'imaginait les soeurs que parmi les enfants. L'admirable, poursuit-elle aujourd'hui, c'est que la prophétie se réalisa. Marie-Simone B. est entrée quelques années après chez les Soeurs de Notre-Dame des Missions.

Le Père Dupont s'occupait des scouts et des jécistes. Yvonne, Marie-Antoinette C. raconte : "Mes parents dépendaient de l'église St Antoine à Hanoï. J'étais guide de France, CE (chef d'équipe) d'une équipe de dix guides, l'équipe des Aigles. Andrée D. était ma SE (sous-chef d'équipe). Il y avait en tout sept ou huit équipes. Le Père Dupont était notre aumônier. Nous aimions beaucoup notre aumônier, car il nous était très dévoué."[36] Calculez : la troupe des guides de St Antoine rassemblait quelque soixante-dix ou quatre-vingts filles. Qui a suivi Francisque Dupont à Charlieu et à Tokyo l'imagine difficilement négliger les scouts pour se consacrer aux seules filles. En effet, "dès son arrivée à Hanoï, il fut nommé aumônier d'une troupe scoute, la troupe St Georges, avant de devenir aumônier de la troupe Maud'huy, celle de l'orphelinat.".

"Par la suite, continue mon informateur, il devint directeur général de la J.E.C. de l'Indochine et rédacteur de sa feuille mensuelle "Responsables". Il.consacrait beaucoup de temps à la J.E.C. et partait en tournées jusqu'à Dalat et Saïgon pour parler aux jeunes. Ce sont les J.E.C.F. (jécistes féminines) qui lui offrirent la montre-bracelet qu'il portait encore le jour de sa mort."[37]

La spiritualité du mouvement jéciste selon le Père Dupont

Combien l'on aimerait disposer d'une collection de la feuille *Responsables* ! Il ne nous en reste qu'un article daté de février 1941. Mais, intitulées : "Chantons, amis, la vie est belle !", ses quatre pages expriment à elles seules et avec bonheur l'âme et la spiritualité que notre aumônier salésien voulait infuser aux jeunes chrétiens confiés à ses soins. On y retrouve le Père Dupont avec sa simplicité, son dynamisme de bon aloi, sa foi en Jésus Christ et son intense amour de la jeunesse. Ses conférences, ses allocutions, ses "mots du soir" aux enfants nous manquent irrémédiablement. Pour y suppléer, il convient donc de lire cet unique article avec beaucoup d'attention.[38]

Le Père Dupont centrait son exposé sur l'amitié. Depuis l'adolescence, il accordait à ce sentiment une place majeure dans sa propre vie. A ses yeux l'amitié entre soi et avec le Christ transformait les équipes jécistes en parcelles vivantes du Corps mystique de Jésus. Il commençait : "Si j'ai bien compris notre mouvement, l'amitié en est la base, le moteur, la fraîcheur, la vie et le cachet original. Notre amitié est la règle fondamentale du mouvement. Elle nous unit et nous dirige. C'est elle qui nous a rassemblés pour réaliser un idéal commun, pour un même but clairement défini : refaire chrétiens nos frères." Il remarquait que l'amitié fait accepter l'indispensable discipline, qu'elle donne même à la discipline jéciste de la spontanéité, de la vigueur, du dynamisme. "Rassemblés par un même amour, celui du Christ, appelés par une même mère, leur Eglise, unis pour un même service, christianiser le milieu de l'Ecole, les jécistes travaillent sous le signe d'une amitié féconde. Cette amitié est celle du Corps mystique. Elle a sa raison profonde dans le signe du même baptême, qui n'est pas rapprochement, voisinage, mais union profonde. Une foi les unit, un même Credo religieux, une même adhésion à l'Eglise, une même incorporation à la vie divine du Christ Jésus. Sa grâce, son amitié, sa force circule - ou devrait circuler - dans toutes les âmes jécistes."

L'amitié prêchée par le Père Dupont était d'une essence rare. Nulle frivolité dans son programme. Lisez plutôt le parcours qu'il lui proposait jusqu'à la Croix inclusivement: "L'amitié jéciste prend sa source dans le Coeur du Christ. C'est la réponse à son désir ardent : Qu'ils soient un. C'est l'obéissance à son commandement : Aimez-vous les uns les autres. C'est l'engagement à sa suite. Notre amitié a la chaleur du Banquet du Jeudi-saint. Elle sait accepter aussi la Nuit de l'Agonie, la Veillée dans le Jardin de la Passion, la montée au Golgotha avec Lui et les Dernières heures de faction auprès de la Croix." Francisque, qui voyait souvent le martyre se profiler au terme de l'existence chrétienne, résumait ainsi, nous le savons, sa propre spiritualité.

Pareille amitié doit être nourrie et se faire active. Francisque, fervent des sommets, fut toujours exigeant pour lui-même d'abord, pour ses auditeurs chrétiens aussi, malgré une infinie compréhension de la faiblesse humaine. "Par la prière, par la méditation de l'Evangile, par notre soif de sainteté, de progrès moral, par nos contacts personnels avec le Maître, par nos Communions, faisons nos âmes plus richement jécistes. Disposons-les à savoir aimer. Mais aimer, c'est se donner, comme notre Maître se donna à ses chers disciples, aux Douze. Le don du Christ aux Douze, c'est le don de la J.E.C. et des jécistes à leurs frères des Ecoles,

des Universités, de tout le monde scolaire, étudiant. La réponse tardive, mais généreuse quand même, des Douze au Maître, ce sera la réponse de tous les jécistes, de toutes nos sections, de toutes nos équipes de Militants de l'Amour de Jésus, à son appel transmis par l'Eglise, par les papes."

Les alinéas entassaient les exhortations de plus en plus vibrantes. Il en ressortait que "l'Amitié jéciste entreprend tout, ose tout. La conquête urge. Les âmes hésitent, attendent, se perdent. De toutes les Universités, de toutes les Ecoles, le même appel de désarroi, d'angoisse retentit. Le même besoin de salut s'y découvre. L'oeuvre de dix-neuf siècles de christianisme semble écrasée sous les couches de cinquante ans de laïcisme, d'un paganisme jeune et audacieux, d'un matérialisme capiteux. Il est temps que les Sauveurs paraissent, porteurs du Message."

Enfin, notre aumônier demandait pour l'amitié jéciste une série de qualités, empruntées, semble-t-il, à la Loi scoute de Baden Powell et du Père Sevin. Cette amitié aspire à se donner, détruisant l'égoïsme, allumant la ferveur, l'enthousiasme, la générosité. "Quand on a commencé à se donner, on ne s'arrête pas", affirmait le Père Dupont, qui, à notre avis, parlait d'expérience. Cette amitié est saine, elle est franche, "d'une franchise brutale". Dans le jécisme on n'aime pas les détours, le formalisme, les périphrases, les sous-entendus. On se parle sincèrement, nettement, sans arrière-pensée. Tout passe, tout s'accepte, parce que tout vient du coeur. On reconnaît ses torts, n'oubliant pas que l'humilité fait partie du Message. L'amitié jéciste est pure. Elle aime la pureté virile de l'Evangile. Elle aime la lumière, les regards clairs, où éclate le feu des âmes. Elle aime les poignées de mains franches, les attitudes énergiques et sans équivoques. Parce qu'elle aime ce climat de lumière, de force, de santé morale, de respect des personnes et de tout ce qui touche le mystère qui protège la grâce des âmes, l'amitié jéciste est joyeuse. Elle éclate en chants virils, fuse en francs rires. Cette joie donne un charme sans prix à l'amitié jéciste. Quand un rêve de conquête et de charité passionne un coeur humain, surtout un rêve grandiose comme celui de la J.E.C., peut-il y avoir place pour la tristesse, l'ennui, le crachin dans l'âme ? Non, c'est le soleil, l'air des sommets, la blancheur des neiges qui, avec la pureté et l'amitié jécistes, doivent se manifester dans la joie jéciste. Une telle amitié s'épanouit dans la simplicité. Elle déteste le luxe, le conventionnel, le mondain, le faste. Elle méprise les fausses grandeurs, surtout l'Argent. Dans la simplicité des vies, dans l'austérité même de l'Evangile, les âmes se rapprochent davantage du Maître, se relient plus facilement à Lui. Les âmes se rassemblent mieux, les coeurs se fondent. La pureté, dans cette pauvreté, remporte ses victoires.

Francisque s'exclamait : "Le jécisme a tout un climat de pureté à refaire, un climat de saine joie, d'amour du travail intellectuel et de toutes les disciplines qu'il suppose. Une campagne immense que seule Son Amitié pourra réaliser."

Et il concluait : "Jécistes, à l'oeuvre sans hésitation !"

A la fin de cette année 1941, lui-même se verrait confier l'oeuvre qui couronnerait et même auréolerait aux yeux de la postérité sa brève existence salésienne. Il l'acceptera sans hésitation.

L'Orphelinat René Robin

"Doué d'une intelligence supérieure, organisateur infatigable, orateur né, le R. P. Francisque Dupont avait su allier une foi inébranlable à une largeur d'esprit peu commune. Tout en prêchant inlassablement la "Bonne Nouvelle", il s'était astreint à mettre en oeuvre, toujours et partout, le plus beau des commandements de l'Evangile, celui qui nous prescrit d'aimer notre prochain comme nous-mêmes", publiait, avec une emphase plutôt creuse, un journal lyonnais au lendemain de sa mort.[39]

L'orphelinat René Robin, qui abritait en ville de jeunes eurasiens, lui permit de donner sa pleine mesure entre 1942 et 1945. C'était une "splendide" construction moderne d'un étage au 57 de la rue de Beylié, alors vers la bordure de la cité, dans un espace aéré, où l'on jouissait à cette époque d'un calme inconnu en ville. L'orphelinat, qui avait reçu le patronyme de René Robin, ancien (et bon) gouverneur général de l'Indochine ("Précieuse expérience", "prestige exceptionnel", selon l'amiral Decoux, *A la barre de l'Indochine*, p. 426.) relevait de la "Société d'Assistance aux Enfants Franco-Indochinois", en clair "aux jeunes nés de militaires français et de mères vietnamiennes". Ces enfants logeaient à l'orphelinat et allaient à l'école ou au lycée selon leur âge. L'oeuvre, qui rassemblait une centaine de garçons de 6 à 18 ans, avait à sa tête un directeur laïc, qu'assistaient des surveillants laïcs comme lui. Pas de problèmes financiers à René Robin, que le gouvernement général subventionnait généreusement, mais un système d'éducation déplorable, estimait en 1941 l'amiral Decoux, alerté par de "bonnes âmes", rendues inquiètes par la mauvaise réputation de la maison[40]. Or, le gouverneur général prenait très au sérieux les oeuvres de jeunesse, "où il y avait terriblement à faire"[42]. Dans le monde des fonctionnaires, grands ou petits, il remplaçait systématiquement "les incapables, les inadaptables, les malhonnêtes ou les indisciplinés", quitte à susciter contre lui des "rancunes tenaces". (J. Decoux, *A la barre de l'Indochine*, p. 363.) "Depuis de longues années, expliquera l'amiral, l'oeuvre des métis indochinois était confiée à des laïcs hommes et femmes, au hasard des recommandations politiques. Tous ces établissements marchant en dépit du bon sens, je décidai de les confier à des Pères (pour les garçons) et à des Soeurs [de Notre Dame] des Missions (pour les filles)"[44].

D'après les informations recueillies auprès d'anciens élèves de l'époque, ce jugement absolu, exact pour les garçons, l'était beaucoup moins pour les filles. Les anciennes élèves consultées de l'orphelinat Honoré Tissot ne reprochent rien à leurs directrices de l'époque. "Nous étions des élèves très protégées", dit aujourd'hui Renée V. Au contraire, selon un ancien de René Robin, "les dirigeants [de René Robin] ne s'intéressaient pas du tout aux élèves, et ceux-ci faisaient ce qu'ils voulaient. Les dortoirs et les études n'étaient en général que de gros chahuts. Presque personne ne travaillait. Le soir, quelques-uns faisaient le mur pour aller on ne sait où. Tout le monde ne parlait qu'annamite et articulait à peine

quelques mots de français." Or, remarque-t-il, le fait de ne pas savoir le français faisait d'eux des ignorants sans "avenir correct". "Il y avait peu de catholiques sincères, continue mon informateur. Certains se préparaient au baptême et à la première communion surtout pour l'argent, les bonbons et le complet neuf que cela leur rapportait. La pureté était chose totalement inconnue dans notre école. Nous étions tous vicieux. Personne ne nous aimait et nous n'aimions personne. Nous étions hostiles aux prêtres surtout. C'était pour nous de bons viveurs, des êtres pleins de charité chrétienne vis-à-vis des riches et toujours grimaçants et furieux à la vue d'un pauvre."[45] "Notre éducation morale et religieuse était tout à fait déficiente. Nous étions des (baptisés) athées pratiques et nous nous moquions éperduement du catéchisme et de la messe. Inévitablement le climat moral s'en ressentait. Pour être bref, "rien n'allait plus", et le tout de mal en pis. Le dimanche, arrivés à l'église, nous nous cachions du curé et allions prendre l'air pendant que les petits se barbaient dans l'église. Nous les rejoignions à la sortie."[46] "Des laïcs dirigeaient l'orphelinat et les enfants ne recevaient aucune éducation religieuse. Nous étions traités à la dure, et la seule méthode qu'appliquaient le directeur et le personnel était la répression, les privations et même le cachot."[47]

Le Père Dupont devient directeur de l'Orphelinat René Robin

Le Père Dupont, vicaire de Saint Antoine, connaissait la troupe de bambins de l'orphelinat René Robin, parquée durant la grand-messe dans un coin de l'église. Les plus grands, lui apprenait-on, après avoir fait mine de rentrer, s'en allaient flâner sur la rue. Dans un coin opposé, un groupe de fillettes, celui de l'orphelinat Honoré Tissot, moins remuantes, mais facilement bavardes malgré les regards courroucés des surveillantes, lui faisait pendant. Les deux groupes convenaient tout à fait à sa vocation salésienne. D'ailleurs, il allait régulièrement confesser les fillettes au titre de vicaire de la paroisse. Son arrivée les mettait en joie. "Le Père Dupont, c'était un soleil dans l'orphelinat", m'a déclaré Yvonne G., qui le connut en 1941[48]. Plusieurs filles se faisaient régulièrement diriger par lui. "Le Père Dupont, je lui dois tout !", me répondait une autre, devenue religieuse, à qui, par téléphone, je demandais ses souvenirs sur lui. Or, en cette année 1941, il était en quête d'un travail à plein temps et tout à fait salésien, c'est-à-dire auprès de la jeunesse pauvre. On lui avait déjà offert une maison de correction indigène, non loin d'Hanoï. Mais don Braga, provincial de Chine en résidence à Hong Kong avec qui il demeurait en relations, ne l'autorisa pas à accepter ce poste, où il n'aurait pu appliquer le système préventif, tel que don Bosco l'avait conçu. Au reste, il y eût été seul, ignorant l'annamite et dans une région très malsaine. C'est alors que l'amiral Decoux lui proposa la direction de l'orphelinat René Robin, situé sur sa paroisse.

Un ancien élève raconte. "Un beau jour, en décembre 1941, on pouvait entendre dans nos rangs chuchoter que le R.P. Dupont allait peut-être devenir notre directeur. Nous étions bien flattés et surtout fiers d'une telle attention. On se disait : "Tu sais, ce jeune prêtre qui fait de si beaux sermons à Saint Antoine, il paraît qu'il va être notre directeur. D'ailleurs, tu le vois bien attraper quelques gosses à la sortie de la messe, les caresser paternellement. Cela serait rudement chic."[49] De fait, le Père Dupont entreprenait les démarches nécessaires auprès de

son supérieur, don Braga, qui lui donnait son accord et lui promettait de l'aide dans son orphelinat.[50] Le P. Dupont, après une visite non officielle de l'établissement, signait alors avec la Société d'Assistance un contrat à renouveler chaque année.

Le 24 décembre 1941, les enfants le virent arriver avec de gros paquets de bonbons et en la compagnie de Mr le Président de la Société d'Assistance, qui les fit rassembler et le présenta. Ensuite, d'après mon informateur, que d'autres témoins confirment en substance, "le Révérend Père Dupont prit la parole et nous parla en termes bien simples. Il dit notamment ceci : "Mes enfants, je me suis chargé de votre éducation. Je vous élèverai selon la méthode salésienne, celle de Don Bosco ... Ne vous effrayez pas, la méthode salésienne n'est pas bien compliquée. Voici en quoi elle consiste. Désormais, je vous donne mon coeur. Il faudra qu'en retour vous me donniez le vôtre et vous verrez que cela marchera admirablement. Alors c'est entendu, n'est-ce pas ?" (Existe-t-il meilleure présentation de ce que l'on appelle le "système préventif" ou, mieux, la méthode éducative de don Bosco ?) Ensuite, il fit distribuer ses bonbons et dit aux garçons qu'il devait les quitter jusqu'au 3 janvier 1942, date à laquelle il les prendrait officiellement en charge. Notre bienveillant témoin ajoute : "Nous étions tout étonnés et charmés de ce nouveau langage, mais nous comprîmes que quelque chose de grand allait se produire dans nos vies, confusément d'ailleurs."[51] Un autre témoin reflète sur la même scène les impressions des grands adolescents. "Il était si gentil et si souriant quand il nous a rendu visite pour la première fois en compagnie du président de la Société à laquelle appartenait l'orphelinat ! Nos amers préjugés sur les prêtres nous firent bien mal interpréter ces sourires et ces gentillesses. Nous nous disions : "Il se fait aimable et s'attendrit devant le président, mais, quand il sera seul avec nous, la trique va tomber, l'orphelinat deviendra une prison." Son premier contact avec nous n'a [donc] pas été fait pour l'encourager, [mais] il ne nous en tiendra pas rigueur."

Le 2 janvier 1942, il vint examiner minutieusement la maison et observa sa marche. Le lendemain, il était installé, et le grand changement commença. Il faisait froid le jour de son arrivée et les enfants préféraient rester blottis dans les coins. Le Père n'aimait pas l'inertie malsaine. Il les obligea à quitter leurs pulls pour jouer, courir et crier. Lui-même retroussa sa soutane (et, note curieusement à cet endroit Jean Dialinas, "pour la première fois, nous comprenions ce que c'est qu'un prêtre"). Il donna l'exemple, mit de l'animation dans le jeu, se révélant excellent coureur. A la fin de la partie, ce n'était déjà plus pour les garçons un "supérieur réfrigérant", mais quelqu'un qu'ils se surprenaient déjà à aimer. Ils lui parlaient sans crainte et avec le sourire. Le Père Dupont reprenait d'emblée le programme des journées de colos avec les Ménilmontagnards en 1933 et 1934, quand, à Domfront, il était surnommé l'abbé Moto. En soirée, dans la grande salle d'études, il apprit des chants aux garçons. "Plus fort, on ne vous entend pas !" Ils chantèrent de toute la force de leurs poumons, et ce fut la "grande joie dans toute la salle d'études".[52]

Le problème était de réorganiser l'institution. Un contact personnel avec chacun s'imposait. Le Père invita les garçons chez lui. Grande hésitation. Puis, un

grand fit le brave et se décida. On se parla un quart d'heure, et toute glace fut rompue. Dès la première semaine, pour resserrer son intimité avec les jeunes, il consacra à chacun un petit quart d'heure de conversation paternelle dans son bureau. Ces enfants portaient tous gravée en eux-mêmes une histoire plus ou moins triste : un père disparu quelque part en France, une mère obligée de se livrer à un autre homme, des coups, des privations, et maintenant la chute dans l'anonymat d'une institution, où ils se sentaient méprisés pour leurs origines bariolées. Le Père changeait tout. Peu lui importaient leurs ignorances et leurs médiocrités. Il les aimait d'emblée comme des fils. Rien ne le décourageait. Ces enfants savaient à peine parler le français. Il ne leur dit pas comme tant d'autres : "Contentez-vous de votre sort, un avenir modeste vous suffira largement." Pourquoi, avec un peu de détermination, n'entreraient-ils pas dans l'enseignement secondaire au lycée Albert Sarraut ? Et, un jour, qui sait ? dans l'enseignement supérieur. Le Père encouragera sans trêve les jeunes travailleurs. Sans tenir compte de leurs retards "parfois considérables", il les poussera jusqu'au bout de leurs études. Lui-même contrôlera leur travail scolaire, les aidera dans leurs devoirs de classe, leur fera réciter leurs leçons. Ne pouvant à lui seul apporter l'attention désirable à tous les élèves, il fera appel aux Français d'Hanoï. Des dames charitables sacrifieront leurs soirées pour aider des garçons dans leurs études, d'autres donneront des cours particuliers à quelques élèves plus âgés, handicapés par un retard important. Le Père Dupont parvint ainsi au bout de quelques mois à vaincre toutes sortes de difficultés et à mettre sérieusement au travail l'ensemble de sa maisonnée.

On le comprend, le Père Dupont se dépensait au maximum pour aider ses enfants, usant de la popularité qu'il avait acquise par ses conférences auprès de la haute société d'Hanoï. On vit ainsi, nous assure un témoin peut-être excessif dans son entousiasme, "affluer chez nous quantité de gens, professeurs, ingénieurs, musiciens, qui se proposaient de nous donner des cours gratuitement, et avec la meilleure volonté, car Dieu sait s'il en fallait." Et puis, les dons se multiplièrent. Ils se traduisaient pour les jeunes en achats de jeux, d'articles de sport et aussi en promenades et en camps. Le général commandant les troupes d'Indochine leur offrit quelques balades en camions militaires. Pour encourager le Père Dupont, le gouverneur général Decoux rendit visite à l'orphelinat, qui avait préparé en son honneur une manifestation sportive et artistique.

Le Père Dupont voulait et devait transformer une caserne en maison salésienne. Comment faire durer la joie du premier jour chez les grands et chez les petits ? Comment égayer tout son monde au long des journées sans classes, les jeudis et les dimanches ? Le Père se retrouvait seul. La Société ne rétribuait pas suffisamment les surveillants, de ce fait peu corrects et mal instruits. Le Père Dupont puisera dans le trésor d'amitiés conquises depuis dix-huit mois dans la société française d'Hanoï. De jeunes étudiants devinrent "assistants" de cette jeunesse, acceptant de vivre parmi elle comme de "joyeux frères". Des dames chargées de gâteries s'offrirent pour emmener les tout petits en promenade, les faire jouer et chanter. Des chefs et des cheftaines se chargèrent de la petite troupe scoute de l'orphelinat, qui,. grâce au Père Dupont, finira par rassembler la majorité des élèves. Pour les scouts, chaque semaine, jeux, chants, feux de camp furent

organisés. Le dimanche et les jours de congé, ils partaient souvent camper soit à pied, soit en train, soit même en car. Tous les mois, une grande promenade était organisée pour la maisonnée en la bonne compagnie du Père Directeur.[53]

La réussite fut complète, nous assurent aujourd'hui les témoins et bénéficiaires de l'action du Père Dupont. Dans une école jusque-là sans discipline et même rebelle à toute discipline, sans brutalités ni éclats de voix, il parvint immédiatement à faire régner facilement "le plus grand ordre". Au reste, d'instinct ces asiatiques préféraient l'ordre et la sérénité. Dès le premier jour, disent-ils, rassemblements, couchers et réveils sont rapides. Dans les rangs, au dortoir comme en étude aux heures de travail, "les élèves observent le plus grand silence". "Tous mettent la meilleure volonté à se plier aux exigences de la discipline et le Père Dupont n'est pas obligé d'être partout à la fois pour rappeler à tout moment cette discipline."

Ils avouent : "Nous ne sommes ni honnêtes, ni loyaux. Le R.P. Dupont, hardiment, nous fait confiance quand même. N'importe quel élève pourra fouiller sa chambre ou son bureau ou lui prendre telle ou telle chose. C'est à ses élèves qu'il confiera parfois le soin de compter son argent. Les cadenas disparaîtront des armoires et les élèves ne voleront plus." Pour gagner leur confiance, le Père ne frappera jamais ses enfants et les assistants ne se comporteront plus en adjudants ou en chiens de garde. Ces grands frères n'auront jamais le droit de brutaliser les jeunes. En somme, dans l'orphelinat René Robin de 1942 le Père Dupont parvint rapidement à appliquer et faire appliquer les grands principes du petit exposé de don Bosco en 1877 sur le "Système préventif dans l'éducation de la jeunesse".

Avec l'amitié et la confiance entre éducateurs et éduqués, don Bosco recommandait la pratique religieuse. Le Père Dupont marchait sur ses traces. L'ancien élève, mon informateur, explique ici crûment qu'"il s'agissait de transformer notre vie quasi animale en une vie chrétienne". A peine arrivé, il réaménagea une salle d'étude en chapelle. Pour la première fois, un peu de vie religieuse apparaissait dans l'école. Grâce aux dons de personnes généreuses, cette chapelle fut bientôt garnie d'un autel en bonne forme, de cierges, de statues et, bien entendu, de fleurs. Elle devint "jolie", la chapelle des orphelins ! Des crucifix furent accrochés dans toutes les pièces de l'école. Matin et soir des prières très courtes ("pour ne pas trop nous effrayer") donnaient une tonalité religieuse aux journées. Eh oui, la prière en commun était introduite dans la maison, ce qui n'était jamais arrivé depuis sa fondation ostensiblement laïque (c'était en 1907). Pendant quelques jours réservée à quelques fervents du catéchisme, elle fut bientôt acceptée par tous. Acharnés à démontrer au Père Directeur qu'ils connaissaient désormais par coeur les formules du Notre Père, du Je vous salue, Marie, du Je crois en Dieu et du Salut, ô Reine, les garçons les récitaient à toute vitesse. Au point qu'il fallut calmer leur "frénésie", nous confie l'un de mes informateurs.

Après les prières du soir, le Père Dupont, fidèle à la tradition salésienne, leur adressait un petit mot, toujours très goûté. Il tirait des leçons de quelque fait de la journée, donnait quelque consigne pour l'avenir et terminait invariablement par un "Bonne nuit, mes enfants", qui touchait beaucoup ces pauvres garçons

privés d'affection familiale. Une seule fois, nous dit-on, il s'en abstint et conclut son propos en ces termes : "Quand don Bosco n'était pas content de ses enfants, il ne leur disait pas bonsoir. Eh bien, mes enfants, je ne suis pas content de vous, vous pouvez aller vous coucher." Intutile de dire que ce mot les "bouleversa complètement".

En outre, *benedicite* aux repas. Et puis, après ou au cours du mot du soir, à l'heure du coucher, récits de la vie de don Bosco. Mon informateur certifie à cet endroit : "Il nous a tant et tant parlé de don Bosco que, lorsque j'ai lu le livre du R. P. Auffray [une biographie de 590 pages !], je n'ai presque pas été plus renseigné. Pour tous ceux qui ont été les élèves du R. P. Dupont, don Bosco restera toujours le grand patron, le saint modèle."

Le jeudi et le dimanche, les enfants recevaient un bref cours de catéchisme et entendaient "des homélies si intéressantes que les élèves, qui écoutaient toujours avec la plus grande attention et sans jamais se lasser, se les rappelaient encore plusieurs semaines après" (*sic*). Pour que les messes, les prières du matin et du soir soient toujours accompagnées de chants, le Père forma une chorale. Une dame et l'un des "plus grands chefs d'orchestre d'Hanoï" venaient plusieurs fois la semaine à l'orphelinat y enseigner le solfège et le chant. Beaucoup d'élèves arrivés païens devaient être baptisés. Le Père Dupont leur trouva des parrains et des marraines dans les familles les plus riches de la ville. Les filleuls recevaient de beaux habits. On les choyait, surtout à Noël et au Nouvel An. Certains orphelins purent de la sorte passer d'agréables dimanches chez leurs parrains et marraines.

Les fervents pouvaient alimenter leur vie religieuse. En semaine, le Père Dupont célébrait la messe dans une communauté de religieuses. Mais, avant de partir, il distribuait la communion à ceux qui le désiraient. Il était donc possible de communier chaque jour. Puis, la chapelle restait ouverte à tout moment de la journée pour y prier et adorer le saint sacrement. Enfin, chaque semaine, un prêtre venait entendre en confession ceux qui, en toute liberté, voulaient le rencontrer.

Sous le régime antérieur l'immoralité avait régné dans l'orphelinat. Le Père Dupont assainit l'atmosphère. Il lui fallut probablement quelque temps pour y parvenir. Mais le fait que certaines paroles et certains gestes déplaisaient à un directeur très aimé retentit sans tarder sur le comportement des garçons. On ne pouvait rien lui refuser. D'ailleurs, il se montra bientôt intraitable en matière de pureté. Pas de jeux de mains facilement équivoques, pas de conversations grivoises dans les coins. Il paraît qu'il renvoya sans pitié les récidivistes, brebis malsaines qui gâtaient leurs camarades. En quelques semaines, les élèves découvrirent ainsi la franchise, la loyauté, l'honnêteté. Ils manifestèrent leur gaieté en récréation et en promenade. Aidés par leur Père Directeur, ils se rendirent capables d'"étouffer leur impureté" et de mettre "du coeur dans leur prière", pour reprendre les formules de notre principal informateur.

En juin 1942, l'orphelinat laïque René Robin, où régnaient désormais, sous la direction du Père Dupont, l'ordre consenti, le travail régulier, la piété

décontractée et la joie des coeurs purs, méritait le titre de maison de don Bosco, même si jamais nul catalogue officiel ne s'avisa de le ranger sous ce titre.

L'orphelinat vivait progressivement au rythme des fêtes religieuses et salésiennes. Aucune grande fête chrétienne n'était négligée. La Société consentit à défrayer Pâques et Noël. Le Père Dupont se débrouilla pour les autres, organisant des quêtes et profitant, pour trouver de l'argent, de ses tournées de conférencier à travers l'Indochine, en particulier au titre de président de la J.E.C. Il mettait ses amitiés au service de ses orphelins, usant de ses bonnes relations avec le gouverneur Decoux pour défendre énergiquement la cause des eurasiens abandonnés.

Noël 1942 se passa dans l'intimité. La messe de minuit, célébrée dans la chapelle, fut chantée à plusieurs voix par les élèves, qui s'y étaient exercés depuis de longues semaines. Un beau réveillon avait été préparé avec gâteaux, bûches de Noël et boissons variées. Les étrennes distribuées ce jour-là à chaque enfant furent, malgré la guerre et la vie chère, et grâce au Père Dupont, qui était allé les quémander chez ses amis de Hanoï, "des étrennes de riches", assure mon informateur. L'école elle-même se vit à cette occasion dotée de divers articles de sport : ballons, table de ping-pong, agrès, billard, filets de volley-ball, panneaux de basket, etc.

A René Robin, on célébrait, comme dans chaque maison salésienne, la fête de l'Immaculée Conception le 8 décembre, celle de saint Jean Bosco le 31 janvier et celle de Marie Auxiliatrice le 24 mai.

En 1943 et 1944, le Père Dupont s'ingénia à faire vivre aux siens de vraies vacances à la montagne agrémentées chaque semaine de promenades inoubliables. Ses élèves se souviendront toujours de celles de Mau Son dues à sa seule persévérante ingéniosité. Des prêtres canadiens lui avaient offert pour ses jeunes en vacances une magnifique villa perdue dans la montagne avec chapelle, piscine et terrain de jeu. Un rêve pour ces pauvres orphelins.

Lisons Robert Orsini, soucieux de bien cadrer son histoire des vacances de 1943. "Mau Son est le nom d'une montagne de 1.453 m. entourée de collines, le tout dans la brousse et dans la forêt. C'est sur une de ces collines que nous étions installés, à 900 m. d'altitude, dans un site merveilleux. Grâce au général Mordant, nous eûmes des camions pour nous ravitailler tous les deux jours. Il faut dire que, plusloin, se trouvait uncamp militaire et que nous profitions de leur voiture. Malheureusement il pleuvait souvent. Cependant nous profitions du site pour faire des balades interminables dans les forêts, en dépit des herbes tranchantes, des sangsues et des serpents. Le Père Directeur se révélait excellent marcheur, toujours joyeux et plein d'allant, prenant toutjours la tête de la colonne. Il ramassait ainsi la plupart des sangsues perchées sur toutes les feuilles des arbustes. Souvent il revenait, comme un bon pasteur, avec un petit exténué sur les épaules. Il aimait alors nous parler de sa vie dans les Chasseurs, et c'était l'une des rares circonstances où il se livrait."

Les enfants de l'orphelinat René Robin avaient définitivement perdu leurs yeux tristes et leurs visages maussades. Ils étaient heureux sous l'égide de don Bosco.[54]

Un adjoint incommode, le Père Raymond Petit

Pendant environ trois mois, le Père Dupont dut travailler seul, aidé par deux, parfois trois assistants laïcs. Mais la tâche dépassait ses forces. Il appela à l'aide auprès de son supérieur, le Père Braga. Et celui-ci lui envoya en mars 1942 un confrère prêtre français, alors à Shangaï. Les membres d'une communauté religieuse ne se ressemblent jamais tout à fait, malgré l'esprit commun qui les anime (ou doit les animer). Mais il est plutôt rare que, la communauté étant réduite à deux personnes, des hommes aussi différents que nos deux salésiens y soient obligés d'assumer de conserve la même tâche. Nous connaissons désormais le Père Dupont, jovial, optimiste, distingué, sensible, amoureux de sa soeur, cultivé, causeur agréable en société, excellent orateur; à l'aise aussi bien dans les salons d'aristocrates que parmi les pauvres gens des taudis. Ces honnêtes qualités manquaient au rude et même grossier Raymond Petit. Une générosité extraordinaire compensait leur absence, comme l'ont démontré son courage et son dévouement au service des jeunes Eurasiens entre 1945 et 1951. Que sa mémoire me pardonne au moment de dévoiler surtout ses déficiences pour une mise en valeur équitable du héros de notre histoire.

Commençons par dessiner le parcours antérieur de cet homme que la vie avait déjà mûri. Raymond Petit, né à Oyonnax (Ain) le 21 août 1902, allait avoir quarante ans.[55] C'était ce que l'on appelait alors une vocation tardive. Il avait commencé par mener la vie d'un garçon de classe moyenne, étudiant dans un collège de Chambéry. A son entrée chez les salésiens, il se donnera pour titulaire du baccalauréat. Puis il avait voulu travailler dans les colonies. Nous le découvrons à 19 ans à Marseille suivant des cours de navigation. Après son service militaire, il avait d'abord oeuvré un an à Bamako (Soudan) pour la Compagnie Française d'Afrique Occidentale, puis deux ans, à Marseille cette fois, comme employé de la Compagnie des Messageries Maritimes. Et c'est là qu'il avait obliqué. En 1927, Raymond demanda à entrer dans la congrégation salésienne, très probablement décidé à se consacrer au plus tôt aux missions lointaines. Profès salésien en 1929, étudiant en philosophie à Montpellier de 1929 à 1931, il fit en France trois années de stage pratique et, en 1934, s'en fut au Siam dans la maison de Bang Nok Khueck. C'est là qu'il suivra des cours de théologie entre l'année 1935 et son ordination sacerdotale le 3 juin 1939. Comme son confrère de Tokyo, il ne put à cette date rejoindre son pays en guerre. Le provincial l'envoya à Shangaï et, au début de 1942, l'invita à passer à Hanoï auprès du Père Dupont.

On se partagea les tâches. Le Père Dupont se chargeait du contrôle des études des garçons, de la comptabilité qu'il fallait régulièrement soumettre aux administrateurs pointilleux de la Société d'Assistance, enfin des courses en ville et des visites aux bienfaiteurs. Pas de voiture, mais une bicyclette. N'oublions pas que Francisque demeurait vicaire de Saint Antoine. A ce titre, il assurait des cours

d'instruction religieuse aux deux Ecoles Primaires Supérieures du quartier, celle des garçons et celle des filles. Jean Dialinas raconte qu'élève lui-même à l'E.P.S., le Père Dupont le prenait sur le cadre de son vélo "et, en avant à travers la ville". Cela ne le gênait nullement, mais "paraissait énorme aux bons coloniaux passablement bedonnants et proportionnellement graves et majestueux" qu'ils croisaient en chemin. Enfin, dès qu'il le pouvait, le Père partageait les récréations des élèves de l'orphelinat. Il nouait autour de sa taille les deux pans de sa soutane annamite pour se lancer parmi les enfants dans d'interminables parties de drapeau chevalier ou autres. Tout avantage était assuré au camp qui bénéficiait de son concours.

Au Père Petit incombaient la discipline de l'établissement, le contrôle du travail des garçons en étude, divers cours de rattrapage, le souci du personnel, l'hygiène de l'ensemble. Les deux prêtres se partageaient l'instruction religieuse de l'orphelinat. Reconnaissons ici, à sa décharge, le côté ingrat de la tâche du Père Raymond Petit.

Le Père Dupont tentait de s'entendre avec son confrère, mais trop souvent sans succès, si bien que les élèves de cette époque se souviennent fort exactement de scènes qui les opposaient l'un à l'autre. Tout laisse penser que le Père Petit jalousait les facilités du Père Dupont dans ses relations aussi bien avec les enfants qu'avec le public. En outre, il avait, sur la pratique des voeux de pauvreté et de chasteté, des idées absolues. Le vrai religieux, pensait-il, limite au maximum ses contacts avec le monde, en clair avec les femmes, les riches ou les puissants. Il refuse toute dépense non absolument nécessaire. Enfin, comme beaucoup de salésiens de l'époque, il estimait que le système préventif de sa congrégation obligeait à mettre les enfants dans l'impossibilité de commettre le mal. Ces règles valaient pour le Père Dupont comme pour lui-même. Si bien que, quelque temps après son arrivée, le Père Petit se mit à manifester son mécontentement de diverses manières.

Toutes ces femmes arrivant à l'école, les unes comme cheftaines, d'autres pour aider des élèves dans leurs études ou leur enseigner le chant, d'autres encore pour emmener les plus petits en promenade, toutes ces femmes déplaisaient au Père Petit. On peut se passer d'elles. D'ailleurs, l'orphelinat n'élève pas des fillettes, mais des garçons appelés à devenir des hommes. Peu à peu, pour rester en bons termes avec son confrère, le Père Dupont se vit obligé de supprimer les avantages offerts par ces dames. Autre point de litige, le Père Dupont avait beaucoup développé le scoutisme dans l'établissement. Les scouts, qui pouvaient partir camper le dimanche et durant les vacances, étaient donc choyés. Certes, le Père Dupont n'oubliait pas les autres, qui bénéficiaient de grandes promenades. Il n'empêche, la différence de traitement choquait le Père Petit, qui y voyait une injustice. Et puis, il reprochait au scoutisme d'accorder trop de liberté et de confiance à l'enfant. En 1944, il n'y aura plus de scoutisme à René Robin. Autre question, pour gagner des bienfaiteurs, le Père Dupont organisait souvent des réceptions. Ces jours-là, le Père Petit disparaissait. De telles manifestations le gênaient. On ne le vit même pas à la bénédiction de la chapelle par l'évêque de Hanoï. Son absence embarrassait le Père Dupont, à qui les visiteurs demandaient

des nouvelles de son confrère. L'attitude du Père Petit indisposa progressivement les jeunes assistants suffisamment instruits que le Père Dupont avait recrutés. La plupart s'en iront. Les parrains et marraines de la ville désireux de voir leurs filleuls étaient fraîchement accueillis par le Père Petit, qui refusa même un jour de rencontrer le maire de Hanoï et sa femme, parrain et marraine d'un élève.

Plus sensible encore a été son refus de participer aux vacances du Mont Bavi durant l'été de 1943 dans des locaux militaires. L'année précédente, elles avaient eu beaucoup de succès. Le Père Dupont s'ingénia à trouver l'argent nécessaire auprès de la Société et de quelques bienfaiteurs, et obtint, par l'entremise de Mgr Seitz, son ami, une importante réduction. Le Père Petit prétendait, paraît-il, ne pas accepter de vivre sous les ordres d'officiers. Le Père Dupont dut partir seul au Mont Bavi avec ses enfants. Leurs vacances se passèrent dans les meilleures conditions, jamais ils n'avaient été aussi bien nourris. La vie d'équipe franche, loyale, en lien avec le prêtre, les enchanta. Selon Jean Dialinas, ils revinrent "fort joyeux et plus chrétiens".

Le Père Petit semblait s'opposer systématiquement au Père Dupont. "Aux yeux des élèves, le premier détestait l'autre. A les entendre se parler, n'importe qui aurait pris le Père Petit pour le supérieur de la maison." (Jean Dialinas) Il leur arriva un matin d'entrer en altercation au point de ne plus se dire un mot de la journée. Le Père Petit s'enferma dans sa chambre, ne mangea pas, tandis que le Père Dupont se réfugiait à la chapelle pour pleurer. Le Père Dupont aimait (comme don Bosco, du reste !) le bon café, qui l'aidait à résister à la fatigue. Un jour de grande promenade, le Père Petit, découvrant une bouteille de café dans son sac, la lança avec violence en criant : "Je ne suis pas le Père Dupont, moi !" Lors d'une promenade en montagne, le Père Dupont, en tête de file, s'était arrêté et s'interrogeait sur la route à suivre, se demandant s'il ne s'était pas égaré. Le groupe se trouvait bloqué. En queue, le Père Petit, que cet arrêt dérangeait, se mit à lui crier : "Avancez donc, ce n'est pas en vous arrêtant que vous trouverez le bon chemin !" Puis, se parlant à lui-même et à haute voix : "Il ne sait même pas où il veut aller !" Autant de malheureuses réflexions que les garçons, très dévoués au Père Dupont, enregistraient et n'oubliaient pas. Un autre trait, lors d'un camp en montagne les 14 et 15 août, les marqua profondément. Un garçon se plaignait d'un bouton à la lèvre et se révélait un peu fiévreux. Le Père Petit le déclara en danger et réclama une ambulance ou un médecin. Mais on est loin de tout ! Pour trouver un médecin, il faut parcourir 23 kilomètres en pleine nuit. Le Père Dupont s'en chargera à bicyclette. Un déplacement avéré finalement inutile, car Madame Dubois, qui assure l'intendance des grandes sorties, s'est débrouillée pour faire transporter le malade chez le médecin. Il n'a rien et le fait savoir au Père Petit. Le Père Dupont rentre de bonne heure parmi ses garçons le lendemain 15 août. Triste fête de la Vierge, plus triste qu'un jour ordinaire, nous apprend le témoin Dialinas. Le Père Petit, vexé par sa méprise, de mauvaise humeur, ne veut pas être dérangé. La messe n'est pas chantée, les repas sont quelconques, les caramels achetés pour la circonstance par Madame Dubois ne seront distribués que dix jours après, quand la chaleur les aura fait fondre.[56]

D'après cette dame, le Père Petit soupçonnait même le Père Dupont d'en être amoureux, parce qu'ils se parlaient trop fréquemment. On comprend que le Père Dupont ait pu un jour s'exclamer à la suite de quelque dispute: "Vivement la paix, pour que je m'en aille !" Lassé d'être perpétuellement contredit, il aurait plusieurs fois proposé au Père Petit de prendre la direction de l'école. En vain, le métier était trop ingrat, pense notre informateur. Et le Père Dupont continua de supporter vaillamment la charge, malgré un poids inutilement aggravé par sa mésentente continue avec son principal adjoint.[57]

Repli de l'orphelinat dans la mission de Ke So

Cette charge l'amena fin 1943 à évacuer avec ses enfants l'orphelinat René Robin. Le développement de la guerre américano-japonaise l'obligeait à fuir la ville de Hanoï.

Il faut avoir sous les yeux une carte de l'est du Pacifique pour connaître cette guerre, surtout aéro-navale, qui se déroulait sur des dizaines de millions de kilomètres carrés, essentiellement au sud de l'archipel japonais. Sa première phase, celle de l'expansion foudroyante japonaise, amorcée par l'attaque surprise de la flotte américaine à Pearl Harbor (rade de l'une des îles Hawaï) le 7 décembre 1941, ne prit fin que par l'échec nippon dans la bataille navale de la mer de Corail en mai 1942, bataille qui sauva l'Australie de l'invasion. A cette date, réalisons que les Japonais, bénéficiant de leur position stratégique, avaient conquis de multiples territoires colonisés soit par l'Angleterre, soit par les Pays-Bas (les Indes Néerlandaises) : la Birmanie, les Philippines, la Malaisie, Singapour, l'Indonésie, l'île Guam, les îles Gilbert, les îles Salomons. Ils étaient entrés en Nouvelle Guinée, où on leur résistait furieusement. Mais, à partir d'un débarquement réussi à Guadalcanal, sud des îles Salomons (7 août 1942), changement de décor, la guerre entrait dans sa deuxième phase. Les Américains bloquaient l'offensive et, après le 8 février 1943, quand ils eurent forcé les Japonais à évacuer cette île de Guadalcanal au nord-est de l'Australie, pays allié sur lequel ils s'appuyaient, ils réduisaient progressivement leurs adversaires à la défensive. Ile par île, archipel par archipel, le terrain était repris dans des combats acharnés, car les Japonais préféraient mourir plutôt que de se rendre. En juin 1944, les Américains pénétraient enfin sur leur territoire national au sud des îles Mariannes. Cependant, comme nous le savons, les affreuses bombes atomiques jetées sur Nagasaki et Hiroshima ne mirent fin à la guerre du Pacifique qu'en août 1945.

Voyez l'Indochine française enserrée dans cet Extrême Orient passé aux mains des Japonais, puis repris par les Américains. Les troupes nippones y circulaient librement, elles occupaient les aéroports. C'était une base ou un relais d'attaque commode pour leurs conquêtes du Sud. Le schéma de la guerre de 1941 à 1945 aide à comprendre que, déjà au cours de l'année 1943, l'Indochine soit entrée dans la zone des combats entre Américains et Japonais. Les Américains s'efforçaient de couper les Japonais de leurs ravitaillements en armes et en hommes. Ils bombardaient les voies de communication et, en novembre, démolissaient à moitié le port de Haïphong.. Hanoï devint, le dimanche 12 décembre, la cible de leur aviation. Il y aurait eu quatre mille morts durant cette

semaine sanglante. L'administration générale envisagea l'évacuation de tous les établissements scolaires. Le Père Dupont se démena et, grâce à l'intervention de l'évêque Mgr Chaize, trouva pour l'orphelinat René Robin un refuge approprié dans un ensemble relevant des Pères des Missions Etrangères de Paris.

Ce serait au village catholique de Ke So à quelque soixante kilomètres de Hanoï et à sept kilomètres de la petite ville de Phu Ly. Ke So, village de 5 à 600 habitants, s'enorgueillissait d'une honorable "cathédrale", témoin d'un temps où il avait été siège du vicariat apostolique du Tonkin, confié à cette Société. C'était désormais l'église de la paroisse, dont un clergé annamite assurait le service.[58]

Le Père Dupont se multiplie à Ke So

A Ke So, en 1944, le Père, qui n'avait plus charge de ministère à Hanoï, se consacrera à ses seuls orphelins et se multipliera pour eux, dès l'installation qui fut laborieuse. Car les locaux étaient misérables. Un témoin, Robert Orsini, les a décrits :

"La maison est un ensemble de vieux bâtiments à caractère de forteresse, un séminaire préparant des catéchistes, de vieilles bicoques, le tout croulant de vétusté. C'est dans l'un de ces bâtiments, le plus en bordure, que le bon Père Cantaloube (des Missions étrangères), procureur de la Mission, nous installa. Inutile de dire que nous dûmes remettre tout en état (le Père Directeur passa souvent une jambe à travers le plancher de sa chambre, au grand dam de son tibia et de sa soutane), et y importer tout le matériel indispensable à une installation décente. Les premiers temps, tout le monde coucha sur le carreau, supérieurs comme élèves. Bientôt arrivèrent les lits, les matelas et le reste du matériel. [Noter ici que le Père Dupont ne dormait jamais dans sa chambre, mais toujours au dortoir et en la compagnie des garçons. Là, il couchait sur une planche recouverte d'une natte.] Pour les classes, il fallait construire des tables, des bancs. Il n'y avait pas d'eau courante, on se lavait avec l'eau de la mare, pas d'éclairage, juste trois lampes à acétylène. Quant aux bains, on allait à la rivière, quand il n'y avait pas de cadavres."[59] Un garçon de cette époque, Abel Romero, n'hésitera pas à dénommer l'établissement "orphelinat Don Bosco".[60]

Il fallait transformer le foyer de Hanoï en école à Ke So, et donc organiser les cours pour une centaine d'enfants échelonnés entre six et seize ou dix-sept ans. Les plus petits ignoraient l'alphabet, les plus grands étaient bacheliers. Pour obtenir le soutien de la Société d'Assistance, le Père Dupont discuta âprement avec le président et le trésorier, peu disposés à augmenter le budget de l'orphelinat par un accroissement de son personnel ou le placement des garçons dans des internats. Finalement, les plus âgés furent envoyés comme pensionnaires dans des lycées ou une Ecole Pratique Industrielle, et l'un ou l'autre des "grands" restés sur place tint lieu de professeur avec quelques enseignants annamites "assez falots". En 1944, le Père Dupont obtint même le concours d'un instituteur patenté. Jean Dialinas estimait .que, tout compte fait, avec l'aide du Père Petit, de l'instituteur et d'assistants plus ou moins qualifiés, le Père Dupont parvint à organiser

d'"excellentes classes" pour l'année scolaire 1943-1944. Ce fut un prodige d'organisation, et, au bout de quelque temps tout marcha à merveille, écrivit-il.

L'horaire était dense. D'abord, messe tous les jours. Les Pères Dupont et Petit se partageaient le travail principal : classes, catéchismes, loisirs dirigés, c'est-à-dire lectures, auditions de phonographe, appareil payé par le Père Dupont, surveillances. Et ici, observe le "grand" devenu surveillant, Robert Orsini, qui parlait en connaissance de cause, le lecteur n'imagine peut-être pas ce que voulait dire surveiller des enfants s'ébattant sous un soleil torride, en participant à leurs jeux (foot-ball, basket ...). Une heure quinze suffisait à vous fatiguer pour le reste de la journée. Et, naturellement, le Père Dupont s'attribuait les heures les plus dures, entre 12 h et 14 h.. En outre, il s'adjugeait régulièrement cinq, six, parfois huit heures de classe par jour de semaine, alors que, selon le même témoin, "avec quatre ou cinq nous en avions largement assez".[61] Certains garçons comblèrent leur retard. Tous se félicitèrent des résultats obtenus.

C'est dans cette atmosphère de ruche laborieuse que l'été indochinois tomba sur l'orphelinat replié à Ke So : chaleurs étouffantes, mouches, moustiques, insectes divers. On replia bagage pour rejoindre en camions le coin bénit de Mau Son. Départ le 8 juillet de cette année 1944. Après avoir essuyé un mitraillage à Kep, entre Hanoï et Lang Son, mitraillage au cours duquel le Père Dupont faillit être tué (une balle lui rasa la tête) et tous les bagages manquèrent d'être brûlés, la troupe, remise de ses émotions, retrouva la fraîcheur, très relative d'ailleurs, et la sérénité du site de 1943. Elle réédita les promenades de cette année-là, poussant si possible plus haut et plus loin. C'est ainsi qu'elle marcha parfois huit, neuf et dix heures en forêt. Et le Père Directeur, selon Robert Orsini, "malgré la fatigue, les hémorragies (dues aux sangsues), n'en était que plus rayonnant."

Malheureusement, la construction difficile de 1944 croula durant l'automne (tandis que, après le débarquement américain des 5-6 juin, la France se libérait sur le front Atlantique). Au nom de son pays, le général de Gaulle avait déclaré la guerre au Japon. Une épidémie de teigne commençait de sévir chez les plus jeunes (un élève mourut), et le Père Petit en accompagna une vingtaine à Hanoï pour les faire soigner séparés de leurs camarades. Ils ne reviendront plus à Ke So. L'instituteur et les assistants européens ne reparurent pas non plus pour l'année scolaire 1944-1945, la Société ne les rétribuait pas suffisamment, nous dit-on.

Que faire ? Jean Dialinas, qui poursuivait des études supérieures à Dalat proposa d'aider le Père Dupont, seul désormais. Le Père refusa : il ne voulait à aucun prix le voir interrompre son travail scolaire, bien sacré pour tous ses orphelins. Dialinas débarqua quand même à Ke So pour ne pas abandonner son bienfaiteur parmi ses enfants. La solution préconisée par l'inspecteur de l'Enseignement public pour le défaut de personnel consistait à créer deux blocs de quarante garçons, sans trop se préoccuper du niveau de chacun. La Société d'Assistance partageait son point de vue. En effet, à lire Dialinas, bien des membres de cette Société considéraient les élèves comme "des fils de dégénérés, incapables d'atteindre un certain degré d'instruction et de correction". Leur

charité se bornait à les gaver de riz pour les rendre capables d'entrer un jour dans le service armé. "Une honte !" répliquait le Père Dupont, qui tenait à préparer pour chacun un digne avenir. Il lui paraissait infâme de sacrifier ses jeunes à d'inacceptables préjugés. Chaque élève devait être instruit jusqu'au niveau réel de ses capacités. En quoi, le Père Dupont se montrait digne fils de don Bosco.

Il se réserva la part la plus importante du travail : réveil à 5 h 15, huit heures de classe par jour, coucher à 10 h., 11 h. ou minuit. On ne mélangea pas les élèves de niveaux différents. La classe de quatrième aura trois élèves, la classe de cinquième deux élèves, la sixième deux élèves. En primaire, il y aura un cours supérieur, un cours moyen, un cours élémentaire et un cours préparatoire. Et, dans chaque classe l'instituteur s'ingéniera, recommandait le Père Directeur, à aider les faibles comme les forts. Tous les élèves sans exception devaient profiter de l'enseignement. Le Père Directeur enseignera le français, le latin, l'histoire et la géographie aux classes secondaires et au cours supérieur. Il contrôlera de près les autres classes. Et Jean Dialinas de s'exclamer à cet endroit : "Si l'école a pu travailler avec tant de profit pendant toute une période trouble et difficile, elle le doit uniquement au formidable désintéressement de son Père Directeur, désintéressement de Saint." A la même époque, c'était la famine dans le pays. Il y aura un million de morts en Indochine durant l'hiver 1944-1945.[62] Le Père Dupont refusera toujours de la part de Madame Dubois, l'épouse d'un lieutenant français qui faisait fonction d'économe, quelque supplément que ce soit au pauvre menu des garçons. Il mangera comme eux, pas plus. Si on lui offre autre chose, il en fait bénéficier autrui. En fait, il jeûne et se macère. Après sa mort, on trouvera une discipline "crasseuse" dans son bureau.

Il prie et prêche à la plus grande édification des siens. Le Christ l'accompagne. Son modèle demeure don Bosco, témoin ce passage d'une lettre de décembre 1944 à une jeune dirigée, qui lui avait annoncé son entrée en religion. "Vous prierez aussi pour ma nichée. Je suis depuis un an en ce Kesô évacué ..., comme dans un cloître. Mais le bon Jésus me donne assez de consolations avec ces enfants, mes enfants. Aidez-moi à leur faire beaucoup de bien, à ne pas les décevoir, eux qui attendent de moi une copie vivante de Don Bosco. Et j'en suis hélas trop loin. Vos sacrifices et vos prières de novice m'y pousseront un peu plus près de sa hauteur. J'ai l'excuse qu'il fut un géant de sainteté. Paix, joie !"[63] "Et ses sermons !, écrivait Jean Dialinas à Janine Durget en 1946. Que d'heures divertissantes et utiles vous auriez passées en l'écoutant ! Ses sermons, tout en étant très sérieux, étaient divertissants. C'est bien simple, pendant le sermon, il fallait parfois se retenir pour ne pas rire aux éclats. Evidemment, il savait aussi s'indigner et nous communiquer son indignation pour nos vices, surtout celui de l'impureté. Il savait aussi parler terriblement de l'éternité et nous faire aimer les saints au point de vouloir coûte que coûte les connaître. Après le sermon, bien d'entre nous, s'apercevant du fond de gravité, s'efforçaient de faire un pas en avant dans la bonne voie. Je vous assure qu'il lui fallait un talent rare pour pouvoir, dans un français très pur, nous intéresser et nous captiver, nous qui, pour la plupart, n'aimions ni parler ni entendre parler le français. Notre langue maternelle était l'annamite. Il était amusant de regarder cette assistance de petits, raidis sur leurs sièges et les yeux grands ouverts quand il parlait."

Jean Dialinas a dit toute son admiration pour l'énergique Père Dupont au début de l'année 1945. "Les bombardements qui empêchent ses élèves de fréquenter les écoles de l'Etat, la situation qui met à bas tous ses projets d'école salésienne en Indochine, la Société qui refuse de payer un nombre suffisant d'assistants instituteurs, la teigne qui lui enlève le Père Petit, le toit de la maison de Ke So qui s'écroule lors d'un orage et le prive de plusieurs locaux, tout cela ne l'a pas découragé : il travaille toujours, il veut sauver ses élèves."[64]

Le coup de force japonais du 9 mars 1945 et ses conséquences à Ke So

Un Père dominicain, professeur au collège Pasteur réfugié lui aussi à Ke So, logeait dans une aile de l'ancien Grand Séminaire, asile de René Robin. Il y passa le premier semestre de l'année 1944-1945. Chaque jour, racontera-t-il, il apercevait le Père Dupont. Il leur arrivait aussi d'entamer un brin de causette dans sa chambre. Ce Père aimait parler avec lui, car, dira-t-il, il était intelligent, charmant causeur, se tenant au courant de tout. Il en conserva le souvenir d'un homme très doux, très affable, toujours souriant. C'était à ses yeux le dévouement personnifié. Il aimait beaucoup les jeunes et se dépensait sans compter, trop peut-être, pour son oeuvre. Aussi lui arrivait-il de temps en temps d'être très fatigué. Cependant, de plus en plus, les événements d'Europe aidant, quand l'Allemagne pliait et succombait sous la pression des Russes à l'est et des Américains à l'ouest, il sentait le Père Dupont triste, craignant on ne sait quoi. Il percevait autour de lui une ambiance de sourde hostilité. Pour autant, il n'était pas découragé, se laissait même aller à la joie et chantait de tout son coeur en faisant les cent pas, seul, non loin de la chambre du Père Taillandier. "Alors, lui disait celui-ci, Père Dupont, vous êtes dans la joie aujourd'hui ?" Ca fait du bien de chanter, lui répondait-il, ça détend". Et ils bavardaient un peu.[65]

Les Français réfléchis se sentaient menacés de deux côtés. Les Japonais voyaient en eux des ennemis parce que alliés de plus en plus probables des Anglo-Américains sur le point d'envahir l'Indochine ; et les Annamites, inspirés et poussés par le Parti communiste de Ho Chi Minh, des colonisateurs détestés, contre lesquels ils se soulèveraient à la première occasion favorable. Le coup le plus terrible leur fut asséné par les Japonais le 9 mars 1945.

Une note remise la veille au gouverneur général Decoux, alors à Saïgon, lui intimait : "a) Que, pendant la durée de la présente circonstance, l'armée de terre, de mer et de l'air, et la police armée indochinoise, soient placées sous le commandement unique de l'armée japonaise, qu'elles se conforment entièrement aux indications de celle-ci, en ce qui concerne l'organisation, la disposition et le mouvement des troupes, des armements et des matériaux, et que le chemin de fer, le transport maritime et fluvial, la communication intérieure et extérieure, et toutes autres indications nécessaires à l'opération militaire, soient placés effectivement sous la gestion de l'armée japonaise ; b) Que toutes les fonctions de l'administration indochinoise soient immédiatement prescrites à concourir, fidèlement et intégralement, à la requête du Japon ci-dessus formulée."[66] Inutile de dire que cet ultimatum, qui livrait l'Indochine au Japon, fut repoussé.

C'est ainsi que, alors qu'elles persistaient à ne pas croire au danger, les garnisons françaises furent, le 9 mars, brusquement assaillies par l'armée japonaise. La plupart des militaires résistèrent, certains parvinrent à s'enfuir vers la Chine. Ce jour-là, la ville de Hanoï prit l'allure d'un champ de bataille. Les Français ne capitulèrent que le lendemain. Des chefs, qui refusaient de se rendre, eurent la tête tranchée. Simultanément, partout sur le territoire indochinois, les administrateurs, que les Japonais forçaient à coopérer, étaient inquiétés, parfois arrêtés et exécutés. Tout Français devenait suspect. Des femmes, des religieuses elles-mêmes, étaient emprisonnées. Mère Sainte Jeanne d'Arc, témoin et victime, écrira que les Japonais transformèrent alors Hanoï "en un vaste camp de concentration"[67].

Averti au début de la matinée du 9 mars, le monde du Père Dupont, qui, à juste titre, craignait non seulement les Japonais, mais aussi et surtout les Annamites francophobes, fut autorisé à aller se cacher dans une ferme appartenant aux Pères des Missions Etrangères. Partie à 8 heures du matin, la troupe ne parvint à destination que vers 4 heures de l'après-midi, sans avoir pu manger. Une soupe de riz rouge les restaura un peu. Au mot du soir, le Père Dupont exprima sa détresse. "Mes chers enfants, je n'ai rien pour vous nourrir, je ne veux pas vous voir mourir de faim sous mes yeux, que ceux qui peuvent être nourris par leurs parents rentrent chez eux. Et puis, si j'étais pris, soyez obéissants aux assistants et aux plus grands, car il n'y a qu'eux qui pourront s'occuper de vous" Il suppliait : "Priez bien le Bon Dieu, notre Père des Cieux ne nous abandonnera pas, il veille sur nous." Mais, suffoqué par les sanglots, il ne put poursuivre. Puis, au cours de la journée du 10, un assistant indochinois vint annoncer la capitulation des Français. En outre, les autorités japonaises adressaient à la population civile européenne un appel au calme et à la reprise normale des activités. Le groupe rentra à Ke sô la nuit par jonque. Ce fut long, angoissant et fatigant. Sur le fleuve, que parfois des avions survolaient, la troupe, les privilégiés sur le pont, les autres entassés au fond de l'embarcation où ils peinaient à respirer, s'attendait à tout moment à une attaque des bandits.[68]

En fait, les Japonais maintenaient l'ordre dans le pays, aidés par des collaborateurs indigènes, tandis que le Viet Minh annamite cherchait à profiter de l'asservissement des Français.

De retour à Ke So, le Père Dupont s'inquiéta du silence prolongé de la Société d'Assistance, fondement de ses ressources. Faute d'argent, il lui fallut renvoyer les boys, au reste non seulement parce qu'il ne pouvait plus les payer, mais aussi parce que les Annamites risquaient toujours de se retourner contre les Français, eurasiens compris. Et deux assistants annamites seulement restèrent, les autres ayant quitté volontairement la maison. De ce fait, les élèves durent assurer la cuisine, le nettoyage, la buanderie. Ils y mirent d'ailleurs la meilleure bonne volonté. Des restrictions furent apportées aux repas, pourtant bien sobres. On réduisit celui du soir à une soupe de riz. Pas de classe évidemment. Cette situation précaire dura un mois. Enfin, la Société d'Assistance se manifesta, renfloua la

caisse, et permit à l'école, grâce à l'embauche de trois boys, de retrouver une vie normale, les plus grands enseignant aux plus petits. .

Malgré l'atmosphère d'antipathie et de haine qui enveloppait sa maison, le Père Dupont la fit fonctionner correctement jusqu'aux examens de fin d'année. En présence de tous les élèves, il annonça les résultats et les commenta en vue d'une autre année scolaire. Révisions et examens absorbaient tellement les garçons qu'ils parvenaient à oublier l'instabilité de leur situation. Les villageois ne se gênaient plus pour exprimer leur haine de la France et des Français. Des manifestations proclamaient leur patriotisme, que soutenait le Viet Minh rouge. Ils provoquaient les garçons de l'orphelinat. Les élèves catéchistes voisins (des "séminaristes" pour l'orphelinat) insultaient les plus grands de René Robin et lançaient des pierres contre les plus petits. Ils envoyaient leur ballon dans la mare, occupaient leur terrain de jeu. Le Père Dupont, sachant les siens fort énervés, faisait l'impossible pour les calmer. En conversation, toute allusion à la situation ainsi créée était formellement interdite. Aux "séminaristes" provocateurs, qui venaient écouter ses sermons dans la chapelle, le Père Dupont répondait en prêchant l'amour et l'amitié "en Notre Seigneur Jésus-Christ". Un jour, un papier de menaces signé Viet Minh arriva à l'orphelinat. Un enfant l'avait écrit, mais le Père Cantaloube (des Missions Etrangères) fit remarquer au vicaire de la paroisse que le geste aurait pu entraîner de graves conséquences, s'il avait été connu des Japonais. Le village déforma l'observation. L'orphelinat passa pour pro-japonais et contraire à l'indépendance du pays. Les catholiques de l'endroit ne résistèrent plus à la rumeur, d'autant moins que des Japonais avaient profité des capacités d'interprète du Père Dupont pour le rencontrer. Cependant, ses élèves, privés de leurs vacances à la montagne, étaient fatigués et nerveux. Des bains quotidiens à la rivière ne les compensaient pas. Pour se calmer au cours des longs après-midi de juillet, les quatre "grands" qui aidaient le Père se réfugiaient dans le cimetière la tête sur les tombes à l'ombre et dans la fraîcheur relative des filaos. Autour d'eux, la francophobie régnait de plus en plus dans le village. Madame Dubois elle-même eut à en souffrir à la sortie d'une messe de l'église paroissiale.

Le clergé annamite de la paroisse n'était pas en reste. Un jour, selon Robert Orsini, un grand se querella avec un jeune "séminariste", lequel était, paraît-il, dans son tort. Le Père Dupont alla trouver le vicaire pour lui dire combien il tenait à empêcher de telles manifestations "idiotes". Très grossier, le vicaire le tutoya : "Toi, tu es un menteur et mes enfants de choeur sont plus loyaux que toi !" Le Père Dupont rentra furieux. D'après Jean Dialinas, outré par les vexations incessantes contre ses enfants dues à de jeunes "catéchistes" du curé de la paroisse, le Père Dupont lui écrivit demandant des excuses de leur part. Pas de réponse. "Le R. P. Dupont va voir M. le Curé, qui se met à crier et à ameuter tout le village. Le R. P. Dupont est vite entouré. On se moque de lui, on l'insulte, on le menace. Voici ce qu'un "séminariste" lui a dit : "N'oublie pas qu'on peut te ligoter !" Le R. P. Dupont leur a exprimé sa honte de voir des "séminaristes" insulter des prêtres, alors que le Japon, ce pays païen pourtant, savait les respecter, et prouvait ainsi qu'il avait une civilisation, cinquante siècles de civilisation." L'été fatal de cette année 1945 avançait à Ke So dans une ambiance délétère. La mauvaise conduite de deux brebis galeuses de sa troupe, dont il se

disposait à annoncer le renvoi à la Société d'Assistance, ajoutait encore à l'accablement du Père Dupont.[69]

Le drame du 10 août 1945

La neuvaine préparatoire à la fête de l'Assomption, le 15 août, commença le 5 de ce mois dans ces pénibles conditions. (Je suis de préférence à cet endroit le récit de Jean Dialinas, témoin le plus qualifié de l'événement, que d'autres, témoins ou pas, ont raconté de leurs points de vue plus ou moins différents.) Un bouquet spirituel annoncé la veille marquait chaque jour de cette neuvaine. Des élèves désignés se relayaient la nuit pour veiller. Le 8 et le 9, on surprit deux individus armés dans la Mission. La mort rôdait. Les Français se disposèrent à demander au bureau japonais de Phuly l'autorisation de se replier sur Hanoï.

Le vendredi 10, vers midi, le Père Cantaloube, procureur de la Mission, aurait prévenu le Père Dupont de l'imminence du danger. En tout cas, le Père Dupont, ayant à peine touché à son repas, réunit alors les assistants et leur adressa ses dernières recommandations. La vraie raison de son départ ne devait absolument pas être ébruitée parmi les élèves, qui continueraient à jouer et à aller en classe. Officiellement, la Société l'appelait d'urgence à Hanoï. Mme Dubois reçut la caisse et les comptes de l'école. Pourtant, le Père hésitait. Comment les siens se défendraient-ils en cas d'attaque de la part du village et surtout du "séminaire", qui les détestait. Son devoir n'était-il pas de rester sur place à tout prix ? Il renonça donc. Mais ses jeunes assistants lui rappelèrent que la menace le concernait, lui, non pas les élèves, qu'il devait partir, et que, d'ailleurs, il reviendrait sitôt le danger écarté. Vers deux heures, le voilà sur sa bicyclette dans la direction de Phuly, où les autorités japonaises lui délivreraient, espérait-il, le laissez-passer nécessaire pour Hanoï. Là, il subit un interrogatoire serré de Japonais apparemment très au courant de ses différends avec la "Mission". Ils l'invitèrent à repasser le lendemain. En chemin vers Ke So, il croisa le P. Cantaloube, décidé à coucher à Phuly, s'il n'obtenait pas son laissez-passer vers Hanoï. Pourquoi ne l'avoir pas imité ? ... Le Père Dupont, de retour parmi les siens, réunit à nouveau ses assistants, leur raconta son entrevue avec les Japonais et leur dit la ferme décision du Père Cantaloube de ne pas rejoindre Ke So, tellement la menace lui paraissait sérieuse. Aux assistants "inquiets et impuissants", très calme, le Père Dupont répliqua selon Dialinas : "Nous ne pouvons plus rien, laissons faire la Providence et ayons grande confiance en Don Bosco !" Puis, il fit appeler les deux élèves qu'il voulait éloigner et leur parla longuement dans son bureau. Quand la nuit s'annonça, au mot du soir qui suivit les prières quotidiennes, le Père Dupont proposa le bouquet spirituel du lendemain.

On prit quelques précautions pour la nuit. Les grands armés de bâtons veilleraient à tour de rôle ; et, au dortoir, le Père Dupont changea de place, mouvement peu compliqué, car le lit du Père comme celui des élèves consistait en une simple natte. Epuisés par la journée, le Père Dupont et ses assistants s'endormirent sans tarder. Mais, à cet endroit, laissons parler Dialinas.

"Vers 21 h 30, je fus réveillé en sursaut par l'élève de garde. Le R.P. Dupont était déjà entouré de bandits. L'élève de garde, qui les avait vus arriver, avait aussitôt prévenu le R.P. Dupont, qui s'était mis à dire à haute voix : "Où sont-ils ? Où sont-ils ?" Il fut ainsi repéré et immobilisé par cinq ou six bandits qui essayèrent de le ligoter. D'autres bandits (ils étaient plus d'une vingtaine au total), armés de baïonnettes et de poignards, tinrent en respect les élèves et les assistants. Quand je fus debout, le R.P. Dupont était déjà entouré et malmené. Le chef de bande, au milieu de la chambre avec sa mitraillette Sten, qu'il braquait dans toutes les directions, réveilla tout le :monde par des "Haut les mains, tous ! Haut les mains, tous !" Certains élèves, trop lents pour réaliser, furent brutalisés. J'étais le plus grand, j'avais un ridicule bâton dans les mains, que je dus d'ailleurs abandonner. Aussitôt réveillé, je courus vers le R. P. Dupont. Hélas ! inutilement. Je fus vite repéré et un bandit, revolver d'une main, poignard de l'autre, me surveilla tout spécialement. Les mains levées, nous assistions impuissants à l'enlèvement de notre Père Directeur. Il se débattait tant qu'il pouvait et criait au secours. On ne lui ménagea pas les brutalités : coups de poing, coups de crosse, coups de pieds au ventre et dans le dos. Notre Père Dupont put réciter à haute voix son acte de contrition et fut finalement réduit au silence par un morceau de moustiquaire qu'on lui avait enfoncé de force dans la bouche et un bâillon. Le chef de bande nous donna la prétendue raison de cet enlèvement : "Père Dupont, ami des Japonais". Ils se disaient Viet Minh et nous réclamaient des armes et des tissus. Des armes ? Nous n'en avions guère. Le R. P. Dupont, ligoté et bâillonné, dut les conduire à la lingerie où ils prirent plusieurs ballots de tissus. Notre Père Directeur, bâillonné, ne put rien dire en nous quittant. Et nous-mêmes, surpris par cette attaque, nous ne sûmes rien lui dire. Notre immobilité semblait être de l'indifférence et nous eûmes la douleur de ressentir toute notre impuissance. Le chef de bande, avant de nous quitter, s'efforça de nous calmer. Il nous fit savoir qu'il ne voulait aucun mal aux élèves qui pouvaient se rendormir en toute tranquillité. Il nous répéta que c'était en tant qu'ami des Japonais que le R. P. Dupont était arrêté. Nous essayâmes de lui expliquer que le R. P. Dupont ne vivait que pour ses enfants. "Interrogez-le. S'il a été contre vous, faites de lui ce que vous voudrez. Mais s'il n'a été que pour ses enfants, alors ramenez-le nous, nous vous en supplions." Paroles vaines, le chef ne répondit pas. Notre Père Directeur, en pyjama, pieds nus, les mains ligotées, bâillonné, fut dirigé vers le fleuve à plus d'un kilomètre de l'école, par un chemin caillouteux et pénible."[70]

Simultanément, les bandits assassinaient dans sa chambre le Père Baron, des Missions Etrangères de Paris, et pillaient la maison des Soeurs.

Vingt mimutes après leur départ, les prêtres annamites de la Mission, curé en tête, et des curieux vinrent voir ce qui s'était passé. Ils questionnèrent les jeunes, examinèrent l'école en détail, commentèrent l'enlèvement et disparurent au bout d'une demi-heure. Bien entendu, les élèves, tout agités, ne purent dormir de la nuit.

Le lendemain, la Sûreté officielle vint enquêter, examina soigneusement l'école et harcela les élèves de questions. Les braves enfants passaient leur temps à prier dans la chapelle pour obtenir le retour de leur Père Directeur. Ils espéraient

qu'il leur reviendrait, le chef de la bande ne leur ayant pas dit qu'on le tuerait. Vers quatre heures de l'après-midi, un soldat vietnamien vint leur affirmer avoir vu un Français mort sur la rive. Les plus grands se dépêchèrent à l'endroit indiqué, tandis que leurs camarades continuaient de prier, n'osant encore croire à la redoutable nouvelle. Dialinas et trois ou quatre autres découvrirent sur la rive des taches de sang, se déshabillèrent sur-le-champ et plongèrent à la vaine recherche du corps de leur Père Directeur. La nuit approchait. Madame Dubois demanda à un pêcheur de ratisser l'eau avec un filet. Une heure passa. Enfin, le filet lancé accrocha le corps qui émergea. Le visage bâillonné et crispé, les mains ligotées et repliées sur la poitrine, le Père Dupont semblait encore prier, assure Dialinas. Au poignet gauche, les aiguilles de la montre s'étaient arrêtées sur onze heures. Le corps plié et raidi une fois ramené sur la rive, les garçons examinèrent les blessures. Une balle tirée dans la tempe lui avait fracassé la tête et il avait probablement reçu un coup de baïonnette dans le dos. Selon notre témoin, la position repliée du corps et les mains jointes "indiquaient suffisamment qu'il était mort à genoux et en prière".

Tandis que les "assistants" de René Robin priaient et que quelques annamites présents riaient, le corps étendu sur une civière de corde et recouvert d'un drap attendit un quart d'heure les autorités locales venues constater le décès. Et le Père Dupont reparut à l'orphelinat. Au spectacle de leur père mort et ensanglanté, tous les enfants se mirent à pleurer. Déposé dans sa chambre, les grands lui firent sa toilette mortuaire, le revêtirent d'une chasuble violette ; puis, toute la nuit, des élèves le veillèrent. Le sang ne cessait de couler de ses blessures. Le lendemain dimanche, le curé annamite de la paroisse célébra la messe des funérailles à la fois pour lui et pour le Père Baron. Les enfants sortirent de la chapelle les yeux rougis et gonflés de larmes. Tous accompagnèrent les deux cercueils jusqu'au cimetière des prêtres de Ke So, celui du Père Dupont porté par ses élèves. Là, le curé prononça un sermon en annamite. Une dernière bénédiction et la terre du Vietnam se referma sur les corps des deux prêtres. Le Père Dupont reposera définitivement dans sa deuxième patrie d'adoption.[71]

*

Depuis son petit séminaire à Charlieu, le pieux Francisque Dupont n'avait cessé de méditer sur la Passion de Jésus. Ce thème paraissait l'obséder, nous l'avons plusieurs fois remarqué. Il choisissait pour lui-même la voie royale de la croix. Au noviciat, son discours de mai avait pris pour thème *Mater dolorosa*. Il avait rêvé de mourir martyr en Russie soviétique. Ses sermons sur le chemin de croix du Christ touchaient le coeur de ses auditoires d'Hanoï, tellement il en revivait les douloureuses stations. "Il faut s'ensevelir et mourir avec le Christ pour ressusciter avec Lui, écrivit-il un jour à son père. Il faut nous glorifier dans la Passion et la Croix de notre Sauveur. Et, si nous le faisons, nous goûterons les joies de la Résurrection. Nous sentirons la Paix du Christ ressuscité envahir nos âmes au milieu de nos plus terribles inquiétudes et misères actuelles. " Francisque n'était-il pas comblé ? Digne couronnement de sa vie d'apôtre salésien vouée aux

petits, le 10 août 1945, il avait parcouru lui-même toutes les étapes de la Passion du Maître. Entre le vendredi et le dimanche d'une semaine fatale, ne venait-il pas, lui, notre Francisque, enlevé sous les yeux des siens, ligoté, bâillonné, bousculé, perdant le souffle, avançant pieds nus en sang sur un chemin de cailloux, brutalement exécuté et jeté à l'eau, ne venait-il pas d'imiter presque à la perfection son sauveur autrefois arrêté parmi ses apôtres, faussement accusé, ridiculisé par une couronne d'épines, fouetté, condamné à mourir, marchant les pieds en sang sur un chemin de souffrances et enfin mourant sur le Calvaire ? Les religieuses de la Mission ne s'y trompèrent pas. Quand elle eurent découvert des traces de sang sur le sentier menant au fleuve, elles entreprirent de semer de fleurs le chemin de croix du Père Francisque Dupont.[72]

Notes

1. Les informations sur l'Indochine jusqu'en 1940 sont tirées ici de l'ouvrage de Mason Florence et Robert Storey, *Vietnam*, 5ème éd., Paris, Lonely Planet Publications, 2001. Pour les années 1940-1945, nous aurons souvent recours à l'ouvrage apologétique, mais probe et très informé, de Jean Decoux, *A la barre de l'Indochine. Histoire de mon gouvernement général (1940-1945)*, Paris, Plon, 1949, 507 pages.

2. P. Seitz, "Le sens de la tragédie vietnamienne et ses conséquences", *Recueil*, p. 19.

3. "Souvenirs du Commissaire Sabatier sur le Révérend Père Dupont", Vineul, Loir-et-Cher, 30 mai 1947, dans *Recueil*, p. 177.

4. D'après les "Souvenirs du Commissaire Sabatier ...", *Recueil*, p. 178.

5. Je suis à cet endroit le récit de l'amiral Jean Decoux, *A la barre de l'Indochine. Histoire de mon gouvernement général, (1940-1945)*, p. 33 et suivantes.

6. Ce paragraphe d'après les "Souvenirs du commissaire Sabatier ... ", dans *Recueil*, p. 179-181.

7. A Janine et Georges, Haïphong, 20 février, 16 mars, 31 mars, 25 avril, 12 mai 1941, *Lettres*, p. 129-132 ; à tante Maria, 20 février, 16 mars 1941, *Lettres*, p. 165-166.

8. J. Decoux, Télégramme au Ministère des Colonies, Vichy, 23 juillet 1940, reproduit dans *A la barre de l'Indochine*, p. 93.

9. *A la barre de l'Indochine*, p. 94.

10. *A la barre de l'Indochine*, p. 95-96.

11. Voir éventuellement les messages Gouverneur général, Hanoï à l'Ambassade de France à Tokyo, 19 août 1940 ; Gouverneur général, Hanoï au Ministère des Colonies, Vichy, 24 août 1940 ; Gouverneur général, Hanoï au Ministère des Colonies, Vichy, 27 août 1940 ; Ministère des Colonies, Vichy, au Gouverneur général, Hanoï, 29 août 1940 ; Gouverneur général, Hanoï, au Ministère des Colonies, Vichy, 31 août 1940, toutes pièces reproduites partiellement ou *in-extenso* dans *A la barre de l'Indochine*, p. 97-102.

12. *A la barre de l'Indochine*, p. 100-101.

13. *A la barre de l'Indochine*, p. 102.

14. Les lire éventuellement dans *A la barre de l'Indochine*, p. 103-112.

15. *A la barre de l'Indochine*, p. 112.

16. *A la barre de l'Indochine*, p. 113.

17. *A la barre de l'Indochine*, p. 82.

18. "Souvenirs ..." cités, dans *Recueil*, p. 182-183.

19. Le voir sur la photo de la Mission japonaise, p. 278.

20. Le voir sur la même photo.

21. "Souvenirs ... " cités, dans *Recueil*, p. 183-184.

22. Paris, Robert Laffont,1977.

23. Cité dans Amouroux, *Quarante millions de pétainistes*, p. 271.

24. *A la barre de l'Indochine*, p. 368.

25. "Conférence donnée par le R. P. Dupont le 11 décembre 1940 au théâtre municipal", un cahier ronéoté A 4, 16 pages numérotées. Recopié *in-extenso* sous un titre légèrement adapté dans le *Recueil*, p. 74-84.

26. Ce paragraphe laborieux sur les corporations démarquait certainement un article de la presse française de l'époque. Les penseurs - ou les rêveurs - d'une telle société ignoraient absolument les contraintes du monde moderne, jugeons-nous maintenant. Mais poursuivons la lecture.

27. *A la barre de l'Indochine*, p. 364.

28. A Georges et Janine, Haïphong, 12 mai 1941, *Lettres*, p. 132.

29. A Georges et Janine, Haïphong, 24 août 1941, *Lettres*, p. 133.

30. La relation de Robert Orsini date du milieu de 1941 cette nomination, qui lui donna l'occasion de commencer à connaître le P. Dupont. Voir *Recueil*, p. 125.

31. Informations de Robert Orsini, *ibid.*, p. 125.

32. Relation Jean Dialinas, *Recueil*, p. 140.

33. Relation R. Orsini, dans *Recueil*, p. 137-138. Je répète ces dernières allégations, impossibles à vérifier on s'en doute, seulement pour souligner la réputation du Père à Hanoï.

34. Lettre de Robert Orsini à M. et Mme Durget, Aix, 25 juin 2002.

35. Lettre de Yolande G., 12 octobre 2002.

36. Lettre de Mme Yvonne C., 24 juillet 2002.

37. Relation Robert Orsini, 1946, dans *Recueil*, p. 138.

38. "Chantons, amis, la vie est belle", dans *Recueil*, p. 85-88.

39. M. Lefèvre, inspecteur de la sûreté à Hanoï, dans *Nouvelles*, Lyon, 31 octobre 1945, *Recueil*, p. 110.

40. "Précieuse expérience", "prestige exceptionnel", selon l'amiral Decoux, *A la barre de l'Indochine*, p. 426.

41. D'après Robert Orsini, *Recueil*, p. 136.

42. Lettre de J. Decoux au provincial salésien, Paris, 8 février 1947, dans Recueil, p. 172.

43. J. Decoux, *A la barre de l'Indochine*, p. 363.

44. Lettre citée de J. Decoux, dans *Recueil*, p. 172.

45. Jean Dialinas, Relation, dans *Recueil*, p. 150.

46. Robert Orsini, Relation, *Recueil*, p. 136.

47. D'après Abel Romero et Jacques Ritaly, conversation à Grigny, 5 mai 2002.

48. Conversation, Toulon, 8 mai 2003.

49. Robert Orsini, Relation, dans *Recueil*, p. 136.

50. Notons au passage, que cette lettre de don Braga constituait l'acte de fondation de la première oeuvre salésienne au Vietnam.

51. Robert Orsini, Relation, dans *Recueil*, p. 136.

52. Relation Jean Dialinas, dans *Recueil*, p. 151.

53. Les majuscules sont ici de rigueur pour les anciens élèves de René Robin.

54. Ce paragraphe sur la transformation de René Robin, d'après principalement les Relations de Robert Orsini et de Jean Dialinas, dans *Recueil*, p. 137-139, 150-152.

55. Voir éventuellement sur Raymond Petit, le discours du P. Michel Mouillard lors de ses funérailles, La Navarre, 19 février 1975, dans *Recueil*, p. 209-210.

56. Noter que, dans son histoire du dernier incident, Robert Orsini, Relation, dans *Recueil*, p. 141, n'a pas été aussi sévère que notre informateur principal Dialinas.

57. La question du P. Petit d'après Jean Dialinas, Relation, dans *Recueil*, p. 153-155.

58. R. Orsini, Relation, dans *Recueil*, p. 139-140.

59. R. Orsini, Relation, dans *Recueil*, p. 140.

60. Voir le récit des derniers instants du Père Dupont par Abel Romero, dans le *Recueil*, p. 112.

61. R. Orsini, Relation, dans *Recueil*, p. 140.

62. Causes et détails dans J. Decoux, *A la barre de l'Indochine*, p. 266-267.

63. A Mireille B., Ke Sô, 6 décembre 1944, Archives personnelles.

64. D'après surtout Jean Dialinas, Relation, dans *Recueil*, p. 156. Nombreux détails sur la vie du Père Dupont à Ke So en 1944-1945 dans une lettre du même à Janine Durget, Hanoï, 25 juillet 1946, *Recueil*, p. 125-127. Reproduite en Annexe 3, *ci-dessous*.

65. D'après une lettre du Père H. Taillandier au directeur de Lyon-Fontanières, Villemomble, 7 janvier 1947, dans *Recueil*, p. 170.

66. Aide-mémoire, reproduit dans J. Decoux, *A la barre de l'Indochine*, p. 330.

67. Voir la relation très circonstanciée de mère Sainte Jeanne d'Arc, religieuse de Notre-Dame des Missions, dans le *Recueil*, p. 92-107.

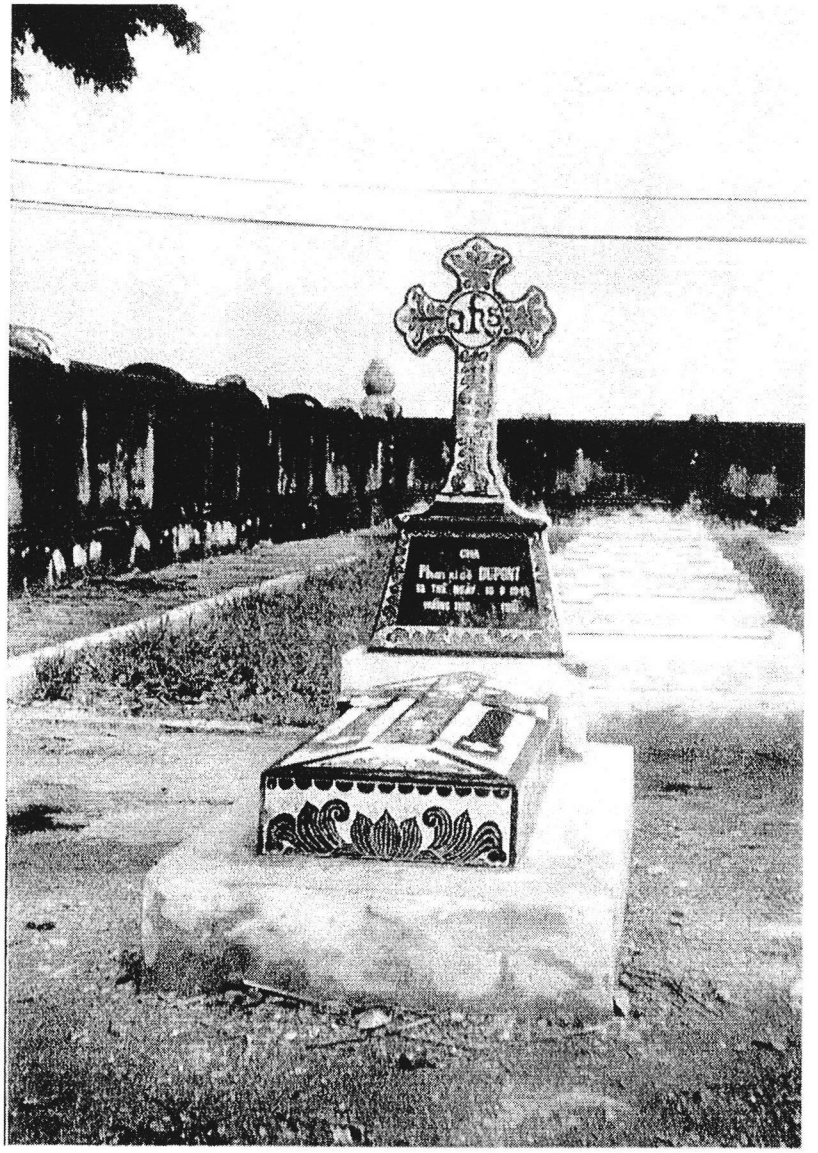
68. D'après deux témoignages qui se recoupent sur la fuite du 9 mars, l'un dans une Relation de Jean Dialinas, *Recueil*, p. 156-157, l'autre dans celle d'Antoine Préa, *Recueil*, p. 165.

69. D'après Robert Orsini, Relation, dans *Recueil*, p. 142-143 ; Jean Dialinas, Relation, dans *Recueil*, p. 157-158 ; et Antoine Préa, Relation, *Recueil*, p. 165-166.

70. Jean Dialinas, Relation, *Recueil*, p. 159-160. Il allait être précipité dans la rivière Day.

71. Le récit du drame du 10 mars, d'après Abel Romero, "Les derniers instants du Révérend Père Dupont, dernier directeur de l'orphelinat Don Bosco", dans *Recueil*, p. 112-113 ; Lettre de Mme Dubois à Mme Durget, 22 novembre 1945, dans *Recueil*, p. 114-115 ; Robert Orsini, Relation, dans *Recueil*, p. 144-146 ; Jean Dialinas (source principale), Relation, dans *Recueil*, p. 158-161 ; Antoine Préa, Relation, dans *Recueil*, p. 165-167 ; François Mack, Jean Decourcy et Maurice Dronet, Lettre aux amis de Jeunesse et Missions, Caluire, 25 janvier 1948, dans la revue *Jeunesse et Missions*, mars 1948, p. 11-12, recopiée dans *Recueil*, p. 187-188. Ce dernier récit, attribué à trois jeunes eurasiens de la maison salésienne de Caluire, fut certainement écrit par un salésien à partir de leurs souvenirs. Voir aussi la lettre du P. Cantaloube à Mme Durget, Hanoï, 10 juillet 1946, dans *Recueil*, p. 124.

72. Qui aimerait lire une conclusion d'ensemble à cette biographie se reportera au portrait du Père Francisque Dupont, dessiné par l'abbé Louis Micolon et publié à Roanne en 1949. Voir ci-dessous l'annexe 7.



CHA
Phan xi cô DUPONT
TẠ THẾ: NGÀY: 10. 8. 1945
HƯỞNG THỌ TUỔI

ANNEXES

1

LE CAMP SCOUT DE L'ETE 1936

La troupe scoute de Francisque a pris forme à Pâques 1936. En septembre, il peut décrire son premier camp à ses anciens colons du Patronage St Pierre de Paris-Ménilmontant.

Tokyo, 2 septembre 1936

Mes bons chers Amis du P.S.P.

Vous recevrez cette missive en pleine rentrée scolaire. Les vacances ne seront déjà qu'un souvenir, pour les petits comme pour les grands ; je l'espère, une série d'agréables souvenirs pour tous.

J'ai pris aussi les miennes, sous la forme d'un camp scout.

Un beau dimanche, je suis parti avec 15 scouts à 100 kilomètres de Tokyo, à Asahimachi. Cela veut dire la *bourgade du soleil levant*. Le voyage est délicieux. Le train longe presque sans cesse l'océan. D'un côté la mer immense, de l'autre des collines de pins, des rizières. Asahimachi, c'est un bled comme La Baroche, si connue des colons du P.S.P. Autrefois, la mer était là ; puis, peu à peu, il y a deux cents ans, elle s'est retirée.

Sous les pins, nous avons planté nos tentes, tout comme rêvait d'en planter sur le Thabor, notre saint Patron. Une tente blanche, pimpante de fraîcheur et de jeunesse, et deux vieilles qui se déchiraient facilement, de-ci de-là, quand on tirait légèrement sur les tendeurs. Avec un peu d'astuce et de patience, on y remédiait. Il n'a plu qu'une seule nuit durant nos huit jours de camp, juste pour nous laisser deviner que nos deux vieilles tentes étaient bien vieilles, débonnaires, comme toutes les vieilles, elles laissaient goutter à l'intérieur. Mais le scout sourit dans ses difficultés et se débrouille !

Nos enfants ont bien dormi. D'ailleurs le sable était abondant, doux, et avec un peu de paille, constituait un excellent matelas.

Ils ont aussi bien mangé. Que voulez-vous, l'air des pins, de la mer, les bains, les courses dans le sable, les jeux dans les bois, et tous les exercices de la vie scoute, de la vie du camp, ça donne de l'appétit. On faisait honneur au riz, au poisson. Le menu n'est guère compliqué pour un Japonais : riz, poisson. Riz le matin, riz à midi, riz le soir. Oui, riez donc ! Ajoutez des pommes de terre, des oeufs, des raves et des fruits, et vous avez épuisé la liste de nos gourmandises. Un grand luxe, ce fut de leur servir un soir du pain avec de la confiture, et de la viande

de conserve. Après un tel repas, tous disaient : "Gotchisosama" (Monsieur, le festin). Traduisez : Vous m'avez honoré d'un repas succulent, bon pour les princes.

D'autres, plus réalistes, plus rabelaisiens, disaient : "Ippaï" (Je suis plein). Vous préférez, je parie, ce compliment ! Et moi aussi.

Chaque jour, matin et soir, c'était le bain, le grand plaisir du camp. Nos petits Japonais sont d'excellents nageurs ; ils apprenent très vite à nager et ne craignent pas les plongeons audacieux.

Tous les soirs on pouvait s'offrir le spectacle d'un départ de pêcheurs : grandes barques qui affrontent chaque nuit le large, ballottées par les vagues, pour chercher la vie de la capitale, de cinq à six millions de personnes ; car le poisson est la moitié de la vie japonaise. Départ toujours impressionnant, car cette pêche dans la nuit est un travail dangereux souvent, toujours pénible.

Par bonheur, tous les chrétiens de ma troupe avaient pu venir au camp. Ils étaient quatre.

J'ai pensé qu'à des milliers de kilomètres, notre prière nous unissait. La grâce de Dieu nous unissait comme les fils d'un même vêtement. On était tous près les uns des autres, sans se voir, mais dans le coeur du Maître, on s'aimait, on était rassemblé.

Le soir du 15 août, on fit un feu de camp pour remercier nos voisins de la plage, si aimables et si bons pour nous. Une famille nous offrit le riz tout cuit, trois jours de suite. Délicatesse de païens ! Et tandis que les étincelles du feu montaient à l'assaut de leurs soeurs du ciel, j'ai pensé que là-bas, dans l'Orne, ce soir-là, d'autres étincelles allaient rejoindre les nôtres, voyageant à travers le monde des étoiles et des astres et ne feraient plus qu'un feu, consumant l'union de nos coeurs. 15 août de Domfront, sur la douce terre de France. 15 août de Asahimachi, sur la terre du Japon. Une même veillée sous le beau ciel du Bon Dieu. Un même élan de coeur vers la Mère de Dieu. Chez vous, essor de tous les coeurs. Chez nous, essor de quelques coeurs ... hélas !

Et voilà pourquoi je suis loin de vous, pour les gagner tous au Christ et à sa Mère.

Abbé F. Dupont

Chronique du Patronage St Pierre, novembre 1936, p. 3-4.

2

LES SENTIMENTS DE FRANCISQUE A LA VEILLE DE L'ORDINATION

Francisque, dans cette lettre à son père, dessine un programme de vie sacerdotale, qu'il remplira à la perfection pendant les sept années qui suivront.

Tokyo, ce 26 avril 1938

Bien cher Papa,

Je te remercie infiniment de ta gentille lettre, pleine d'affection et de tendresse paternelles. Je comprends bien tes peines et tes souffrances physiques, aussi bien que morales. Courage. Haut les coeurs quand même, dans la joie et les certitudes de Pâques. Il faut s'ensevelir et mourir avec le Christ pour ressusciter avec Lui. Il faut nous glorifier dans la Passion et la Croix de notre Sauveur, voilà ce que nous dit St Paul. Et si nous le faisons, nous goûterons les joies de la Résurrection. Nous sentirons la Paix du Christ envahir nos âmes au milieu de nos plus terribles inquiétudes et misères actuelles.

Par toutes tes souffrances, Père, offertes en union au Sacrifice du Christ, tu peux sauver des milliers d'âmes et la tienne, racheter beaucoup de péchés de ce monde soumis à la violence, à l'argent, au mensonge, à l'hypocrisie, à la tyrannie, et mériter des temps plus chrétiens. C'est ainsi que tu vas t'associer au sacrifice que j'offrirai bientôt pour toi et tous les chers nôtres, disparus et vivants. J'ai la joie indicible de t'annoncer à toi le premier officiellement, la date de mon ordination sacerdotale, le 29 juin prochain. A ce jour, je serai prêtre pour l'Eternité. Ton fils sera le prêtre de Jésus-Christ. Je suis certain que tu comprendras tout l'honneur que ton Seigneur te fait en la chair de ta chair, en le sang de ton sang, en le fruit de ta jeunesse.

Cette grâce unique qui m'est faite sera grâce pour toi. Tu m'as donné au Christ à l'heure où j'aurais pu faire ton bonheur matériel. Voici que le Christ me rend à toi sous forme de source de grâces, de puissance de Rédemption, de salut. A chacune de mes messes, tu auras part. Dieu a eu besoin de toi pour faire de moi un prêtre. Tu m'as donné cette vie que, le 29, j'offrirai à mon Christ dans un don parfait. J'offrirai ces mains, ce corps, afin que l'Evêque y trace les onctions saintes, qui feront de moi un autre Christ. Offre-moi aussi, bien cher Papa, à Notre Seigneur afin que le don du fils soit aussi le don du père, et les grâces du fils seront les grâces du père. Evidemment compte sur ma prière intense ce jour où mon Seigneur ne pourra rien me refuser.

Tous ce que tu demanderas par ton fils, ce jour-là, te sera accordé. Offre le sacrifice immense de ne pas voir de tes yeux cette ordination et mes premières Messes. De loin, assiste à ma messe, communie afin d'être plus un avec moi. Tu

me feras grand plaisir si ces jours-là tu assistes à la messe, et si tu communies. Jésus t'attend avec tout son coeur de frère, d'ami et de Père. Va avec confiance. Pense à la joie de maman et de Tante de Paray au ciel, à celle de tes chers parents. En ce jour, pardonne, oublie toutes les misères et affronts de cette terre. Cherche ce qui est de là-haut, où le Christ est assis à la droite du Père, nous attendant pour prendre nos croix et en faire des diadèmes de gloire.

Prie bien pour moi tous ces temps-ci pour m'aider à me préparer à ce jour unique où je deviendrai un autre Christ, où je m'offrirai à l'Amour miséricordieux du Sauveur. Que ma joie soit ta joie, ma paix la tienne, ma récompense la tienne. Offre au Dieu de mon sacerdoce et de mes premières messes, tous tes deuils, toutes tes souffrances, toutes tes larmes, tes humiliations, tes péchés même, ton coeur tout entier, afin que Dieu vienne s'y reposer et devenir ta Récompense. Bien cher Papa, pardon si je ne t'ai pas toujours compris, aimé comme j'aurais dû, si je t'ai fait souffrir ou offensé. A l'autel, je réparerai tout cela. Mon hostie, celle que j'immolerai réparera pour moi et changera tes douleurs en joies célestes.

Remercions donc bien le Bon Dieu de tout l'Amour infiniment miséricordieux qu'il a eu pour nous en se choisissant un prêtre, un Elu, dans notre famille, parmi tes enfants, en m'appelant à son service exclusif. Voilà que l'heure est venue où il va récompenser l'Offrande; le Détachement, le Sacrifice. Nous étions et sommes bien indignes de tant d'Amour. Que cette fête sacerdotale soit une occasion de changer nos coeurs et nos vies dans son Sang, de nous renouveler dans sa Vie et par sa Grâce. Prie pour que je fasse toujours honneur à mon sacerdoce et que j'ajoute mon nom à la glorieuse liste des vaillants missionnaires français. Ainsi, aurai-je fait quelque chose pour toi, beaucoup plus sans doute que dans le monde. Et toi aussi, en m'offrant, tu auras fait beaucoup plus que d'autres pères ; ta vie n'aura pas été inutile, mais grande, ayant donné un prêtre à l'Eglise et aux âmes, un disciple à ton Dieu. Réjouis-toi.

Prépare ton âme à cette fête du 29 juin, où l'Eglise nous rappelle le souvenir des apôtres Pierre et Paul, les colonnes de l'Eglise, les grands et héroïques imitateurs du Christ. Prie pour que je les imite dans ces terres d'Extrême-Orient, avec la même fougue, la même foi, le même don. Père, ma première bénédiction, mon premier memento, seront pour toi. Cher Papa, que ton âme rayonne de joie et exulte dans ses croix. Méprise le monde et ses joies. Réjouis-toi dans tes croix. Tu as vaincu, comme le Christ. Rassasie-toi du Christ, réjouis-toi de sa chair. Je t'embrasse de tout mon coeur de futur prêtre. Ton fils à la veille de son sacerdoce. Je prie pour l'amélioration de ta santé. La mienne est parfaite. Quand j'aurai une photo, je te l'enverrai. Bons baisers.

Francisque

Original autographe. Archives familiales, édité dans *Lettres*, p. 172-173

3

LA JOURNEE DU PERE DUPONT A KE SO

La journée du Père Dupont dans son orphelinat évacué à Ke So en 1944-1945 a été minutieusement décrite par un ancien élève au service militaire, dans une lettre à sa soeur, Janine Durget, onze mois après sa mort.

Deuxième Division Blindée
G.T.M.

Hanoï, le 25 juillet 1946

Chère Madame,

C'est un des anciens élèves du Père Dupont, Jean Dialinas, qui vous écrit.

Après avoir été, pendant trois ans, son élève, je l'ai aidé de mon mieux pendant la dernière année de sa vie, comme surveillant instituteur. Vous désirerez certes que je vous parle de votre frère et que je vous donne des détails sur sa vie. Mais, malgré la très grande intimité dans laquelle j'ai vécu avec lui, que pourrai-je dire de plus qu'Orsini et Préa, ses deux élèves et auxiliaires préférés, actuellement auprès de vous ? Ils sont capables de vous faire connaître à fond les quatre dernières années d'apostolat de votre frère. Si je vous écris quand même, c'est surtout pour connaître la soeur de l'homme qui fut pour moi un père, un ami, un copain même, que j'ai énormément regretté et pleuré : il s'est toujours montré bon, même quand il faisait le gendarme.

De quoi pourrai-je parler, Madame ? De sa mort en martyr ? Cela serait superflu, car Madame Dubois, Orsini et Préa vous l'ont déjà racontée et commentée dans tous ses détails. J'essaierai de vous donner une idée de l'une de ses journées, telles qu'il les a passées durant sa dernière année scolaire.

C'est à 5 h 1/4 qu'il se lève. Après une toilette de cinq minutes à peine, il lit son bréviaire ou fait ses méditations. Si ce jour est un dimanche, il fait une préparation éclair de son sermon, toujours intéressant d'ailleurs. A 5 h 3/4 c'est le réveil des élèves. Leur toilette dure jusqu'à 6 h. Evidemment, le Père se charge de presque toute la surveillance. Il veille à l'ordre, au silence absolu et se montre très sévère pour les élèves qui se savonnent mal la tête ou ne se brossent pas les dents. C'est pour ne pas perdre tous ses élèves qu'il a dû être sévère. En effet, à cause de la teigne, maladie contagieuse qui ne disparaît qu'avec l'âge, vingt de ses élèves déjà vivaient isolés de la communauté. Et ces malades pour plusieurs années ne pouvant être abandonnés, le Père Dupont s'est trouvé obligé de leur laisser le Père Petit, son unique confrère.

Après la toilette, ce sont les prières du matin et la messe. Si beaucoup d'entre nous aiment assister à la messe et en sentent le besoin, ils le doivent à votre frère. Car, à son arrivée à l'école, il n'y avait que des païens ou des catholiques de nom.

Les prières se terminent à 6 h 3/4, les élèves vont prendre leur petit déjeuner, tandis que le Père Directeur commence son action de grâce. A 7 h, pendant que les élèves passent un quart d'heure de récréation, le Père prend en hâte son café au lait, la seule gourmandise qu'il accepte. C'est une gourmandise pour le pays, parce que le lait est rare. Mais ne croyez pas que celui que le Père boit est acheté, il est donné par les religieuses du village. Toutes les autres gourmandises ou mets délicats que Madame Dubois s'ingénie à lui offrir, il n'y touche pas. Cela provoque évidemment le plus grand mécontentement de la part de cette bonne dame. D'ailleurs, croyant que sa cuisine n'était pas du goût du Père, elle la variait et s'efforçait continuellement de la rendre meilleure. Cela n'empêchait pas votre frère de continuer à jeûner. Il a maîtrisé son plaisir de la bonne chère, plaisir qu'il nous a que de fois rappelé en nous parlant de la cuisine de France.

La cloche de notre chapelle fait tinter son premier quart d'heure. Les classes commencent. Trois heures de classe avec, entre chaque heure, 15 minutes de récréation pour les élèves et de surveillance active pour le Père. Il faut avoir l'oeil sur tous, éviter une trop grande dispersion et les maraudes, car les fruits de la mission sont proches et tentants. Aux sorties et rentrées de classes, il faut veiller à la rapidité, l'ordre et le silence dans les rassemblements. Sur ce point les élèves ont toujours fait preuve de bonne volonté et n'ont jamais fatigué le Père.

Nous déjeunons à 11 heures. Le Père mange en moins d'un quart d'heure, abandonne en général plus de la moitié, toujours la meilleure de son repas, puis circule entre les tables des élèves. A 11 heures 1/2, c'est la grande récréation. Ceux qui le désirent vont, en compagnie du Père, se recueillir quelques minutes à la chapelle avant de jouer. Les élèves organisent des jeux, les surveillants sont au milieu d'eux ; le Père, lui, se dirige vers l'infirmerie pour soigner les malades et badigeonner d'alcool iodé les têtes des plus jeunes élèves pour les préserver de la teigne. Les soins terminés, le Père se mêle aux jeux des élèves ou continue son bréviaire. A 1 heure, le Père fait une classe de latin.

A 2 heures, les classes pour tous reprennent jusqu'à 5 h 1/2. Comme le Père n'oublie jamais ses saints, quand nous tombons dans la neuvaine d'une grande fête ou sur le premier vendredi du mois, le Père nous y prépare par une instruction ou un sermon suivi du salut du Saint Sacrement qui se termine à 6 heures. Le repas du soir vient immédiatement après. Une heure d'étude recommence à 7 heures 1/2. Les élèves sont occupés, le Père en profite pour prendre à part le jeune Antoine Préa qui lui avait révélé sa vocation et lui fait du latin.

A 8 h 1/2, c'est la prière du soir et la bonne nuit du Père, mot paternel, réconfortant, qui renouvelle les énergies et l'ardeur dans la piété. A 9 h. 1/4, les élèves sont déjà au lit, le Père prononce la dernière courte prière : Tu autem, Domine, miserere nobis, les élèves répondent : Deo gratias. Ils dorment. Le Père n'a pas fini sa journée, il a les cahiers à corriger, son bréviaire à terminer. A 10 h. 1/2, parfois 11 h. ou minuit, il va au lit. Je veillais souvent avec lui pour mes études et, à le voir travailler toujours gai, cela me donnait du courage. Avant de nous coucher, nous causions joyeusement pendant un certain temps, ou encore je me confiais à lui, il se confiait à moi. La nuit, le veilleur doit le réveiller trois fois, il fait alors des rondes pour s'assurer que tous dorment.

Il faut avouer que c'est une journée bien remplie et qui doit faire grand plaisir au Bon Dieu quand on la lui offre Huit heures de classe par jour, classes consciencieuses où le Père se passionne pour ses élèves et auxquelles ceux-ci prennent grand intérêt.

Quelle chance inouïe pour nous, pauvres enfants abandonnés, d'avoir eu un professeur que bien des riches auraient envié. Il nous a rudement rendu service. Deux de ses élèves ont sauté de classe, viennent de réussir à leur bourse et vont passer l'année prochaine le baccalauréat. D'autres, dont deux encore viennent d'obtenir leur bourse, sont passés dans les classes supérieures. Le latin et le français, qu'ils ont travaillés avec le Père, font d'eux de bons élèves. Si ces élèves ont actuellement la possibilité de viser haut dans l'avenir, ils le doivent au Père. Sans lui, nous aurions échoué pour la plupart dans des ateliers comme ouvriers ou dans l'armée comme sous-officiers de carrière pour les meilleures volontés.

A ces huit heures de classe (j'en faisais quatre par jour et Dieu sait si elles étaient fatigantes quand on se donne), il avait encore des devoirs à corriger, son bréviaire à terminer. Sa surveillance se prolongeait même dans la nuit. C'était lui notre infirmier et notre coiffeur. Il n'avait jamais le temps de se récréer à sa guise. Lui qui aimait tant lire, il ne le pouvait pas.

Le jeudi, il faisait un catéchisme d'une heure. Il devait ensuite songer à sa correspondance avec les élèves loin de lui, avec les amis qu'il avait dans la jeunesse (il a été président de la J.E.C. en Indochine, aumônier d'un camp de jeunesse et d'une troupe scoute). Il devait aussi rendre compte de la marche de l'école et des dépenses à la Société qui l'employait et à celle des Pères Salésiens. Il trouvait encore le temps de faire deux heures de classe aux grands (pour qu'ils rattrapent leur retard dans les études) et à appeler les élèves, un par un, dans son bureau, pour les réconforter, les encourager, leur faire des reproches paternels et aussi pour leur donner des récompenses quand ils avaient fourni un effort en classe.

Le dimanche, il prêchait pendant trois quarts d'heure et s'occupait encore de la correspondance pendant la matinée. Ce n'était que l'après-midi qu'il pouvait se détendre en jouant, en causant avec les enfants.

Et ses sermons ! Que d'heures délicieuses et utiles vous aurriez passées en l'écoutant ! Ses sermons, tout en étant sérieux, étaient divertissants. C'est bien simple, pendant le sermon il fallait parfois se retenir pour ne pas rire aux éclats. (Evidemment, il savait aussi s'indigner et nous communiquer son indignation pour nos vices, surtout celui de l'impureté ; il savait aussi parler terriblement de l'éternité et nous faire aimer les saints jusqu'au point de vouloir coûte que coûte les connaître.) Après le sermon, bien d'entre nous s'apercevant du fond de gravité, s'efforçaient de faire un pas en avant dans la bonne voie. Je vous assure qu'il lui fallait un talent rare pour pouvoir, dans un français très pur, nous intéresser et nous captiver, nous qui, pour la plupart, n'aimions ni parler ni entendre parler le français. (Notre langue maternelle était l'annamite.) Il était amusant de regarder cette assistance de petits, raidis sur leurs sièges et les yeux grands ouverts quand il parlait.

Sa parole, jointe à son exemple, à sa mort, a fait de nous de solides chrétiens. Elle est même arrivée à faire surgir des vocations, dont une est en bonne voie de réalisation en la personne du jeune Antoine Préa. Cette vocation qu'il a encouragée, maintenue et fortifiée, a certainement été sa plus grande consolation et sa plus grande joie d'apôtre sur terre.

Avec son activité continuellement maintenue, écrasante et effrayante qui exigeait un renouvellement incessant de forces, il trouvait le moyen de se mortifier. Il n'est pas étonnant qu'avant sa mort il s'est senti faible et souvent fatigué. Quelles mortifications ! On a trouvé après sa mort une discipline toute crasseuse dans son bureau ; cela prouvait certainement qu'il se la donnait sur la chair même. Je ne l'ai jamais vu prendre un repas plus gros que le poing, même après des promenades d'une dizaine de kilomètres ; souvent il se contentait de quelques cuillerées. La veille de sa mort, il n'a rien mangé. Je me rappelle d'une promenade de trente kilomètres faite pendant son dernier Jour de l'an. Au retour, nous buvions tous abondamment, car la chaleur et la fatigue nous avaient donné soif. Mais le Père n'a pris que deux ou trois petites gorgées pour ne pas mécontenter le paysan qui nous offrait à boire.

J'oserai vous dire un mot de son caractère. Comme toute la lignée des François et Don Bosco, il a été gai, doux, humble et pur. - Gai, on l'a toujours vu souriant ou chantant (même faux parfois). Pour faire rire, il ne se gênait pas à faire les pires grimaces, même dans ses sermons : il touchait de la langue son nez pour prouver qu'il les avait longs et il est allé jusqu'à se faire raser complètement la tête. - Doux, les élèves allaient lui confier leurs peines et toujours il savait les consoler et, à sa mort, nous l'avons tous pleuré comme un père. - Humble, alors que, par ses sermons, il pouvait briller dans le milieu mondain, il ne s'est servi de ce milieu riche que pour nous. Et il a préféré vivre dans un petit village, isolé de tous, comme simple employé, pour soulager des petits eurasiens abandonnés, méprisés par bien des gens et pour leur donner d'autres parents, le Christ, la Vierge, Don Bosco. - Pur, il est mort pour la pureté. Comme l'a si bien dit le R.P. Petit à tous les Salésiens, si nous ne voulons pas abandonner cette école [nous sommes en 1946, et le Père Petit tenait au maintien des salésiens à l'orphelinat de Hanoï], c'est presque uniquement pour empêcher qu'elle pourrisse dans le péché

mortel, dans le vice de l'impureté. Nous ne sommes là que pour ça. Quant au reste de la morale et aux études, bien des laïcs, mieux que nous peut-être, pourraient réussir. [Dialinas tient évidemment à faire partie de la communauté salésienne de Hanoï]

Votre frère est un saint et, pour nous, un grand saint. Il a vécu en saint ; il est mort en saint en récitant à haute voix son dernier acte de contrition, mort pour ses enfants qu'il n'a pas voulu quitter malgré un avertissement absolument sûr.

Mon voeu le plus cher est qu'un jour toute la sainte Eglise, la grande famille de Don Bosco en particulier, le prie.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

Un élève de votre saint frère
J. Dialinas

2ème D.B. IV R.M.T.
15ème compagnie S.P. 50628
HANOI (Indochine)

Original autographe, 2 folios r.v. Archives familiales Durget. Edité dans *Recueil*, p. 125-127.

4

LA DOULEUR DE TANTE MARIA A LA NOUVELLE DE L'ASSASSINAT

Par lettre datée de Hanoï, le 23 septembre 1945, le Père Raymond Petit demanda au Provincial de Lyon d'informer sa famille de l'assassinat du Père Dupont "par des pirates" le 10 août précédent. Voici la réaction de tante Maria.

La Pacaudière 18 8^{bre} 45

Mon R. Père,

J'ai cru mourir de douleur au reçu de la terrible nouvelle. Ce cher enfant, orphelin à six ans, a été élevé avec une affection et un dévouement vraiment maternels par moi, sa tante, et une fidèle domestique à notre service depuis de nombreuses années. Sa douleur est aussi violente que la mienne, de même que celle de proches parents et nombreux amis. Cet enfant était tendrement aimé par tous. Nous l'attendions avec tant d'impatience !

Nous n'avons pas assez de foi pour dire un généreux Fiat ! Nous ne voyons que son martyre. Notre souffrance et notre chagrin ne s'atténueront jamais. Quelle épreuve pour notre vie finissante. J'ai 71 ans, notre fidèle bonne 62. Mon R. Père, pourrions-nous avoir quelques détails sur sa vie durant ces quatre dernières années ? Plus une lettre de lui depuis 41 ... Mais seulement un message en janvier 43 : 7 mots. A-t-il souffert de son exil, des restrictions, de sa solitude spirituelle ? Pendant longtemps il n'y a eu aucun salésien en Indochine. Il en souffrait beaucoup !

Etait-il courageux, zélé, actif, édifiant comme il l'était au Japon ? Où donc se trouve le Père Tanguy ? Faites-lui savoir la douloureuse nouvelle. Pouvez-vous, mon Père, avoir des détails et nous les communiquer. Faut-il lui donner une messe grégorienne [comprendre :faire célébrer un trentain grégorien]. Déjà ici où il était très connu et aimé, il a des messes. Envoyez-moi un mandat-carte et je vous enverrai la somme nécessaire.

Priez pour nous, mon R. Père, et faites prier vos séminaristes pour que le Ciel et le cher martyr nous envoient la résignation.

Agréez, mon R. Père, nos remerciements pour vos paroles réconforrtantes et nos sentiments les plus respectueux.

A. Marie Dupont

Original autographe. Une feuille recto-verso. Archives provinciales de Paris, dossier Francisque Dupont. La lettre du Père Petit se trouve dans le même dossier.

5

LE PERE DUPONT VU PAR L'AMIRAL JEAN DECOUX

Quand il rentra en France, l'amiral Jean Decoux, gouverneur général de l'Indochine entre 1940 et 1945, fut arrêté par le gouvernement gaulliste et assigné à résidence au Val de Grâce, à Paris. C'est de là qu'il répondit à une demande d'informations sur le Père Dupont émanant probablement du Père Auffray.

Val de Grâce, 8 Février 1947

Cher Monsieur l'Abbé,

J'ai été informé récemment par l'Aumônier du Val de Grâce que vous désiriez connaître le souvenir que je gardais de notre cher Père Dupont, de l'ordre des Salésiens, dramatiquement touché au Tonkin après le coup de force japonais du 9 mars 1945. C'était un saint homme pour qui j'avais la plus vive admiration, car tous ses actes étaient animés de la foi la plus profonde, de la volonté de se sacrifier, de servir Dieu et la France.

J'ai fait la connaissance du Père Dupont en juillet 1940 lorsque j'ai pris mes fonctions de Gouverneur Général dans les circonstances dramatiques que vous savez. Depuis cette date, j'ai vu ce saint Père déployer son dévouement dans deux ordres d'activités très différents.

Il était tout d'abord mobilisé, et était attaché en qualité d'interprète à la liaison franco-nippone. Il se dépensait là sans compter, sachant la terrible partie qui était engagée. Si l'irréparable put être évité à la dernière heure, c'est en partie à sa grande connaissance des japonais et de leur langue qu'on le doit. De longs mois après, lorsque la situation politique se stabilisa quelque peu en Indochine, le Père Dupont fut démobilisé. Il y avait terriblement à faire dans tous les domaines notamment dans les oeuvres de jeunesse, et le Père Dupont était spécialement attiré par l'effort considérable qu'exigeaient l'encadrement et la formation morale des Eurasiens (métis franco-indochinois).

Depuis de longues années, l'oeuvre des métis indochinois était confiée à des laïcs hommes et femmes au hasard des recommandations politiques. Tous les établissements marchant en dépit du bon sens, je décidai de les confier à des Pères (pour les garçons) et à des Soeurs des Missions (pour les filles).

C'est ainsi que le Père Dupont prit au Tonkin, avec la confiance et le bel allant qui lui étaient coutumiers, la direction des Eurasiens du Tonkin. Il obtint très vite des résultats inespérés, arrivant d'emblée à se faire respecter et aimer par tous ces garçons, en général fort mal partis. Je le voyais régulièrement au cours de cet apostolat. Il me faisait part de ses difficultés, mais aussi de ses espoirs. J'allais visiter son établissement pour l'encourager, lui et ses élèves.

Il travaillait énormément, trouvant en plus le temps de faire des causeries ou conférences sur les devoirs moraux qui s'imposaient aux français d'Indochine dans les dramatiques circonstances du moment. Je l'ai vu pour la dernière fois au début de 1945, toujours solide au poste, un peu déçu peut-être par les soucis que lui causaient ses élèves. En janvier 1945, le partais pour Saïgon où le coup de force japonais vint me surprendre le 9 mars. C'est bien longtemps après que je fus informé fortuitement de la fin prématurée de ce Saint homme.

Je le pleure avec vous. Il est mort pour Dieu, pour la France et l'Indochine. Son sacrifice contribuera, j'en suis sûr, à nous garder cet admirable pays. J'espère vous reparler un jour de lui, lorsque la justice et la liberté m'auront été rendues.

Croyez, Monsieur l'Abbé, à mes sentiments dévoués.

Amiral Jean Decoux

Original autographe Une feuille grand format, recto et verso. Archives familiales Durget. Ed. dans *Recueil*, p. 172.

6

LA VOLONTE DE SACRIFICE DU PERE FRANCISQUE DUPONT

Lors de la messe célébrée à Tassin, le 10 août 1985, pour le quarantième anniversaire de la mort du Père Dupont, le Père Louis Micolon centra son homélie sur la volonté d'enfouissement et de sacrifice de son vieil ami.

Voici 40 ans, jour pour jour, le Père Francisque Dupont, salésien de Don Bosco, mourait en Indochine, massacré pour n'avoir pas voulu abandonner - on le lui avait conseillé - les petits orphelins dont il avait la charge : ce dont témoigneront après moi deux de ces garçons qui étaient avec lui dans cette nuit du 10 août 1945.

La famille du Père Dupont habite Tassin et, en cet anniversaire, le Père de Galard m'a demandé d'évoquer devant vous la figure de ce jeune religieux.

Le Père Dupont est mort en effet à 37 ans, donc bien jeune encore. Mais, dans ce court espace de temps, il a parcouru plus de chemin que nous à qui a été donnée une longue vie. Ce qui me frappe le plus dans la vie de celui qui fut mon meilleur ami, c'est le choix délibéré qu'il a fait d'emprunter les voies ardues de l'abnégation, du renoncement à soi-même, c'est-à-dire la voie royale de la croix, celle sur laquelle nous a précédés Notre Seigneur, la seule qui soit féconde, car "si le grain de blé qui tombe en terre ne meurt pas, il reste stérile ; si, au contraire, il meurt, il porte du fruit en abondance".

Francisque Dupont avait discerné très tôt et avec beaucoup de lucidité les pentes de sa nature sur lesquelles il ne fallait pas se laisser glisser, mais qu'il fallait remonter courageusement. Sa tentation, c'était l'orgueil. D'un tempérament dominateur, il exerçait dès son adolescence un incontestable ascendant sur ses camarades. Sa capacité d'enthousiasme, servie par une étonnante facilité d'élocution et un style abondant et coloré le prédisposait à un ministère brillant par la plume ou par la parole. Ces dons assez exceptionnels, dont il avait conscience, il voulait certes les mettre au service de Dieu et des âmes dans la vie sacerdotale à laquelle il se préparait. Il ne connut jamais d'autre ambition. Cette ambition s'exprimait un peu naïvement dans cette devise dont nous nous gargarisions alors : "Devenir une valeur pour mieux servir". C'était généreux, mais que c'est dangereux de vouloir devenir "une valeur", même pour mieux servir ! C'est si facile de travailler inconsciemment pour sa propre gloire, alors qu'on s'imagine travailler pour "la plus grande gloire de Dieu" ! Ce danger, Francisque Dupont le flaira très tôt. C'est bien beau de n'avoir d'autre ambition que de servir Dieu et les âmes, mais c'est tout de même une ambition, et l'orgueil risque d'y trouver trop facilement son compte.

Dès lors, toutes les orientations que va prendre Francisque Dupont seront commandées par cette autre devise, tirée de l'*Imitation* : "Ama nesciri", aime à être inconnu ! "et pro nihilo reputari", et à être compté pour rien. ! C'est la voie choisie par le Fils de Dieu pour sauver le monde : "Le Christ Jésus, lui qui est de condition divine, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu, mais il s'est anéanti prenant la condition de serviteur ... Il s'humilia plus encore, obéissant jusqu'à la mort, et la mort sur une croix."

Toute sa vie, Francisque Dupont est allé à contre-courant de sa pente naturelle. Cette volonté de renoncement est comme le fil directeur qui permet de relier les unes aux autres les différentes étapes, souvent imprévues, de sa vie jusqu'à la consommation de son martyre.

Entré au Grand Séminaire de Lyon, il s'oriente très vite vers la vie religieuse, et il choisit non pas un Ordre où on aurait mis ses dons en valeur par de longues études, mais un Ordre encore obscur où ne brillait aucun de ces noms prestigieux qui illustrent les grands Ordres, jésuites ou dominicains. Il sera donc salésien de Don Bosco.

Très vite cependant, ses Supérieurs se rendent compte des capacités du jeune novice, et ils l'envoient auprès du Père Auffray, l'historien de Don Bosco, pour s'y former à son école. Le voilà donc le pied à l'étrier pour faire une carrière de publiciste ou d'écrivain dans la famille salésienne. Sentant le danger, il demande alors à partir en mission au Japon. Là, plus de risques de faire briller ses talents, car il devra apprendre une langue si difficile qu'il n'y sera jamais qu'un débutant. Mais voici que la guerre éclate. Il est mobilisé en Indochine. Sa connaissance du japonais le fait choisir par le gouverneur général, l'amiral Decoux, comme son interprète personnel. Il fréquente alors la haute société d'Hanoï et s'y taille de beaux succès par ses prédications et ses conférences. De nouveau, il sent le danger, et c'est alors qu'il abandonne ce ministère trop brillant pour prendre la direction d'un orphelinat de petits eurasiens.

Toiujours la même ligne directrice. Je n'invente rien. En 1935, il m'écrivait ceci : "Qu'importe si je ne suis toute ma vie qu'un humble petit missionnaire, peut-être réussissant peu ici-bas, si, par ces humiliations, je sauve pour l'éternité beaucoup d'âmes ! Oui, qu'importe le reste ! A certaines heures - écoutez cet aveu - les rêves d'orgueil me reprennent ; à d'autres heures, je désire l'oubli, l'humiliation, le martyre !" Son désir a été exaucé. Il aurait pu, s'il avait vécu plus longtemps, connaître la notoriété, il aurait pu devenir évêque, comme son ami, le Père Seitz. Il en avait l'étoffe. Mais Dieu lui destinait mieux qu'une mitre : l'auréole du martyre:

Il s'y était préparé par cet enfouissement délibéré dans l'humilité d'un modeste orphelinat. C'est l'époque où l'âme du Père Dupont monte en flèche. Une profonde transformation intérieure s'opère alors en lui. La comparaison de deux photos que nous avons de lui, l'une au début de sa vie religieuse, l'autre près de sa fin, en portent un saisissant témoignage. Le regard s'est intériorisé, de

dominateur il est devenu bon, la face s'est émaciée, le front s'est illuminé et tous les traits du visage se sont comme spiritualisés.

Il est prêt dès lors au témoignage suprême de l'amour qui est de donner sa vie pour ceux qu'on aime.

"Si le grain de blé tombé en terre reste seul, il est stérile ; mais, s'il meurt, il porte beaucoupde fruits."

Original, 4 feuilles autographes, grand format. Archives familiales Durget. Edité dans *Recueil*, p. 200-201.

7

PORTRAIT DU PERE FRANCISQUE DUPONT A TRAVERS SA VIE

En 1949, le Père Louis Micolon publia à Roanne et particulièrement à l'intention des élèves et anciens élèves du petit séminaire Saint Gildas, à Charlieu, une esquisse biographique de son ami disparu. Un beau portrait spirituel de Francisque s'en dégage, dessiné par celui qui le connut le mieux..

Un nouveau martyr gildarien, le Père Francisque Dupont (1908-1945)

Le P. Dupont, salésien, massacré dans la nuit du 10 août 1945 par des bandits du Viet-Minh, était un ancien élève de St-Gildas. Il y était arrivé en 5^{e}, à la rentrée de 1923. C'était déjà un grand garçon de 15 ans, il venait pour se préparer au sacerdoce.

Né à Paris, le 14 juillet 1908, deux mois avant terme, il perdit, à l'âge de 6 ans, sa mère. Sa première éducation fut continuée avec beaucoup de dévouement, par sa tante, à Roanne d'abord, puis à La Pacaudière. Son Père s'occupa peu de lui. Il grandit donc dans un milieu entièrement féminin. Quand on sait tout cela, on comprend mieux ce nerveux, sa sensibilité d'écorché, son instabilité.

A 11 ans seulement, il fit sa première communion. Ce n'est pas que sa tante fût janséniste, mais sa religion était sévère. Ce jour-là, Francisque se sentit appelé au sacerdoce. Il ne rentra pourtant au Petit Séminaire que quatre ans plus tard. Comme tant de garçons, il avait gardé son secret au fond de son coeur, sans oser le révéler.

Les cinq ans qu'il passa à St-Gildas le confirmèrent dans sa vocation. Il y fut heureux. Ce furent des années d'épanouissement moral et intellectuel. Entré en 5ème, il n'avait pas fait encore de latin, mais de sérieuses études primaires, ce qui vaut mieux. Les leçons particulières du P. Toly, dont aucun camail ne pourra récompenser le dévouement à ses chers cinquièmes, l'aidèrent à rattraper son retard. Néanmoins, il n'obtint à la fin de l'année qu'un deuxième accessit de "style". Mais, en quatrième, il était sept fois nommé. F. Dupont travaillait, mais par saccades. Son tempérament de grand nerveux, sa santé un peu chétive, ne lui permettaient sans doute pas de faire autrement. Il souffrait cruellement de ses échecs ou de ses demi-succès scolaires qu'il attribuait à sa paresse. Ses carnets intimes sont pleins de regrets véhéments à ce sujet. Il était humilié aussi de n'être pas le premier dans une classe dont il était largement l'aîné. Pendant sa retraite de rentrée en Première, il écrivait : "J'ai médité ces vacances sur ces quatre années à

St-Gildas. J'étais rentré avec un programme, un idéal. Il n'a pas été réalisé. Ce furent quatre années de misère, d'enfantillage, de lâcheté, de paresse, d'orgueil, d'égoïsme. Je suis le plus paresseux des paresseux. De ma paresse découlent, en grande partie, ma faiblesse de caractère, mes lâchetés et mon manque absolu de volonté, enfin mon grand égoïsme et mon insondable orgueil. Vaincre totalement ma paresse, voilà mon programme de cette année. Ce sera ma seule résolution de retraite. La volonté ne peut se former, croître et s'épanouir dans un corps apathique, dans un coeur trop sensible, dans un cerveau trop léger. Or, pour supprimer la légèreté, la sensualité, la mollesse, c'est à la paresse qu'il faut s'attaquer, parce qu'elle est la manifestation et, mieux, la source de ces mauvais instincts."

Comme à tous les adolescents, le sens de la mesure lui manquait, mais non la clairvoyance. Les gens rassis reprochent parfois à cet âge de se gargariser d'illusions et de préférer à l'humble devoir quotidien, des rêves creux. Ce reproche, si inintelligent, ne fut pas épargné à Francisque. Il en souffrit beaucoup. Ce reproche n'était pas fondé. Ce grand garçon n'ignorait pas la distance qui séparait son idéal de la réalité. Il l'exagérait même, et il en souffrait. Il n'était sans doute pas un de ces élèves méthodiques et appliqués qui arrivent à surclasser de plus doués qu'eux, mais ce n'était pas un paresseux, loin de là ! Il travaillait à son rythme, qui était capricieux, parce que c'était le rythme même de sa vie profonde, de sa vie organique.

Il avait son paquet de défauts, comme nous tous. Mais ce qui frappe, dans sa courte vie, c'est la clairvoyance avec laquelle il les a vite discernés et la guerre impitoyable qu'il a menée contre eux. Pour l'aider à se connaître et à se vaincre, il eut le bonheur d'avoir comme directeur cet incomparable éveilleur d'âmes qu'était le P. Duperray : à Francisque, comme à tant d'autres, il sut donner confiance en lui révélant, avec ses défauts, ses qualités, ses possibilités. Direction exigeante, mais pas déprimante, à la fois prudente et optimiste. On en restait marqué pour sa vie.

Le trait dominant de l'âme de F. Dupont, c'était la générosité. C'était un enthousiaste, et même un emballé. Plus d'une fois, il fallut le freiner. On peut relever dans sa vie des erreurs, des fautes, des chutes, mais ni médiocrité, ni petitesse. Futur prêtre, il rêvait d'apostolat, mais il n'en rêvait pas seulement. Il passait ses vacances à Villozon, petit bourg de La Pacaudière. Là, il cherchait le contact avec les gens, les hommes surtout, s'intéressant à leurs travaux, à leurs soucis, pour amener la conversation sur le terrain religieux. Il avait deviné l'influence dans nos campagnes, du journal qui, lentement, forme ou déforme les âmes, et sa tactique préférée consistait à introduire dans les fermes de bonnes lectures : il ne se tenait pas de joie quand il y réussissait.

Apôtre dans son milieu de vacances, il l'était aussi dans son milieu scolaire. Ce grand garçon, notre aîné, nous dominait par son sérieux, sa maturité. Il n'avait pourtant rien de grave ! C'était, au contraire, un joyeux camarade, point ennemi du chahut, et nous en montâmes d'homériques, auxquels il participa copieusement, quand il ne les mena pas. Si on "fourrait" le nez dans ses notes de discipline, il ne s'en dégagerait pas toujours un parfum d'édification ! Dupont

n'avait rien d'un "cul-bénit" et pourtant il était foncièrement sérieux, ce qui le fit choisir comme président de Congrégation. La "Congré" d'alors n'était pas comme ce que le P. Duperray la fit ensuite : dans notre argot nous disions que c'était le refuge des "sanctus", et leur sainteté nous paraissait trop fade. Je ne sais si Mgr Duperray [le Père Duperray était évêque en 1949] me contredira, mais j'ai toujours cru que c'était notre classe qui avait été au point de départ du magnifique renouveau de la Congrégation, dont il fut l'artisan (et pas seulement à St-Gildas !)

Voici comment : nous étions quelques-uns dans notre rhéto 28 [comprendre : de 1928] à être dégoûtés de nous-mêmes d'abord, mais aussi de notre milieu qui nous paraissait terne, médiocre, sans vie, sans idéal. La réalité du petit séminaire ne correspondait pas à nos rêves d'adolescents. Avec quel levier soulever cette masse inerte, ce poids de routines baptisées traditions ? La Congrégation ? Mais nous trouvions que les lys, c'est peut-être touchant à voir, mais que ça manquait de solidité. La J.E.C. ? Mais, ça n'existait pas encore. Restait le scoutisme. Il se présentait alors avec l'attrait auquel succombera toujours la jeunesse, de la nouveauté ; il était du reste discuté, suspecté, combattu par toutes les vieilles barbes, ce qui nous le rendait encore plus sympathique ; mais surtout il y avait en lui quelque chose de jeune, de frais, d'aéré, de joyeux, de spontané, une dose d'idéalisme aussi et un esprit de conquête, de dévouement, d'apostolat, on dirait aujourd'hui de dynamisme qu'il a peut-être un peu perdu en vieillissant et qui nous le firent prendre pour la panacée universelle. Nous avions trouvé le levier avec lequel soulever notre inertie ! Un courant d'air frais allait souffler dans ce séminaire qui sentait trop le renfermé. Dupont prit la tête du mouvement et se lança à fond. Une première patrouille, celle des Chamois, fut formée, dont Francisque fut le C.P. Elle a eu la vie dure, puisqu'elle existe encore ; ses membres sont dans trois parties du monde ; il y a parmi eux des prêtres, missionnaires, curés, professeurs, directeurs d'oeuvres, et des laïcs qui à six totalisent déjà près de trente enfants ! Ce fut un élan magnifique de générosité qui marqua notre jeunesse et je peux le dire vingt ans après, toute notre vie. Car nous avions pris le scoutisme tout à fait au sérieux, comme un moyen de devenir des hommes complets et des chrétiens rayonnants, non comme un jeu. Francisque fut l'animateur de ce groupe. C'est une belle histoire qui sera racontée dans sa biographie quand elle paraîtra. Malheureusement, nous avions agi comme des jeunes, c'est-à-dire sans prudence. Cet âge ne calcule pas (heureusement !). Nous n'avions pris conseil que de notre enthousiasme, et pas de l'autorité ! Elle flaira je ne sais quoi de révolutionnaire dans notre initiative et s'émut quand il parut que c'était vraiment sérieux : jugeant le scoutisme une bonne chose en soi, mais pas dans leur maison, nos Supérieurs nous demandèrent avec autant de fermeté que de délicatesse et en prenant soin de ne pas briser notre élan, de cesser toute activité. Ce fut un coup dur pour Francisque, mais il se soumit en toute loyauté.

Mais cette aventure n'était-elle pas le signe que notre génération avait d'autres besoins, d'autres aspirations que les générations précédentes ? et que la formule traditionnelle de la Congrégation, peut-être même celle du petit séminaire, était à reviser ? C'est ce que comprit fort bien le P. Duperray qui rédigea alors ce fameux "Code d'honneur du congréganiste gildarien", où l'on retrouve assimilé et adapté au P[etit] S[éminaire], tout ce que, précisément, nous avions recherché

dans le scoutisme. Une fois de plus, le P. Duperray se montrait éducateur-né. Tant d'autres, qui ne le sont que par position, se seraient cabrés dans une opposition inintelligente, au nom de l'autorité, de la tradition, de l'expérience, que sais-je ? Ils se croient réalistes, mais ils oublient le principe fondamental du réalisme : "Non imperatur nisi parendo". La première réalité dont doivent tenir compte ces éducateurs, n'est-ce pas les élèves ?

Cette tentative de renouvellement du petit séminaire par le scoutisme a tenu une grande place dans la vie de Francisque. Il exerça alors un ascendant incontestable sur ses camarades. Son tempérament de chef, entraîneur plus qu'organisateur, put y donner toute sa mesure. Enthousiaste lui-même, il savait - ce qui est un don que tous ne reçoivent pas - communiquer la flamme dont il brûlait ; il avait le don d'influence et, au service de ses convictions, un beau talent oratoire et une plume alerte. Le P. Auffray, qui l'eut comme collaborateur pendant un an, a dit de lui qu'il avait une vocation d'écrivain et j'ai rarement été empoigné comme je le fus en 1929, à un feu de camp où il nous adressa la parole, à nous, ses camarades, et aux gens du village où nous campions. Il manquait simplement à sa plume comme à sa parole, d'être disciplinées, mais, je le répète, la discipline ne fut jamais son fort, et, quand, sur la fin de sa vie, il imposera à son tempérament fougueux une ascèse vraiment héroïque, la tension intérieure sculptera jusqu'aux traits de son visage d'une manière qui bouleverse tous ceux qui l'ont connu.

Cet entraîneur avait conscience du rôle qu'il pouvait jouer. Il se sentait taillé pour l'action. Il ne la conçut d'ailleurs autrement qu'au service de Dieu et des âmes. Aucune autre ambition ne traversa sa vie. Mais c'était tout de même une ambition. Et il s'inquiéta : n'était-ce pas de l'orgueil ? Il flairait là, avec beaucoup de perspicacité, un grand danger. Et il avait raison, raison de croire à ses dons, raison de craindre leur dévoiement. S'il entra en religion dans un ordre encore obscur où il avait peu de chances de faire des études brillantes, de devenir un prédicateur ou un écrivain en renom, ce fut pour mater cet orgueil dont il sentait les bouffées lui monter périodiquement à la tête. S'il demanda les missions à un moment où les Salésiens pensaient l'aiguiller vers le journalisme où il réussissait, ce fut pour la même raison. S'il se donna à la fin uniquement à ses pauvres orphelins, alors qu'il était en train de se tailler une réputation flatteuse de prédicateur et de conférencier dans Hanoï auprès des cercles les plus cultivés, ce fut encore pour cette raison. "Pro nihilo reputari", ce fut l'effort de toute sa vie, et, ce faisant, il allait vraiment à contrecourant, avec héroïsme. En 1935, il écrivait : "Qu'importe que je ne sois toute ma vie qu'un humble petit missionnaire peut-être réussissant peu ici-bas, si par ces humiliations, par la sainteté de ma vie, je sauve pour l'éternité beaucoup d'âmes que je ne connaîtrai qu'au ciel ! Oui, qu'importe le reste ! A certaines heures, les rêves d'orgueil me reprennent ; à d'autres, je désire l'oubli, l'humiliation, le martyre." Dieu l'a exaucé.

Il se croyait donc orgueilleux et peut-être l'eut-il été, laissé à sa pente naturelle. Volontiers aussi, dans ses carnets intimes il s'accusa d'égoïsme. Sur ce point, je crois qu'il se trompait carrément, mais c'est à son honneur. Il y aura dans sa biographie un beau chapitre à écrire sur ses amitiés. Ce fut un ami magnifique, tendre, délicat, point susceptible et combien fidèle ! Il souffrit beaucoup, après son

départ au Japon, des longs silences qui paraissaient des oublis, de ceux qu'il avait le plus aimés. Il s'en plaignait doucement, mais sans jamais mettre en doute la solidité de l'affection de ceux qui le négligeaient ainsi. Et c'était lui, qui était écrasé de travail, puisqu'il devait mener de front l'apprentissage du japonais, si difficile, ses études théologiques et un apostolat déjà considérable, qui prenait le temps d'écrire à ses amis, de s'intéresser à leur vie et de les encourager comme il faisait quand il était encore auprès d'eux. L'amitié a vraiment tenu une grande place dans sa vie. Aussi pouvait-il en parler aux jécistes d'Indochine dont il était l'aumônier : "Quand dans la vie on se retourne, vers la trentaine, écrivait-il en 1941 dans leur journal, qu'on regarde la route derrière soi, rien n'y est plus beau à contempler, que les souvenirs d'une pure amitié de jeunesse. Rien n'y fut plus fécond, rien n'y fut plus agréable. C'est peut-être l'unique souvenir précieux qui y subsiste."

Ses amis peuvent témoigner de la largeur et de la tendresse de son coeur. Mais que diraient ses petits élèves de Melles-lez-Tournai qu'il chérissait si virilement, ses chrétiens du Japon qui pleuraient à son départ et voulurent faire célébrer la messe pour lui tous les mois au jour anniversaire de leur séparation ? Sa réponse à tant d'affection, il l'écrivait à sa soeur : "Si je meurs, avertis mes chrétiens que j'ai offert ma vie pour eux." Rien n'est plus beau cependant dans sa courte existence que le don total qu'il fit de lui-même aux petits orphelins eurasiens, abandonnés et méprisés de tous. Là, vraiment, il trouva l'apostolat de son coeur. Faute de place, je n'en peux parler ici : le P. Auffray le fera dans la biographie qu'il prépare. Un mot dira tout : ses enfants l'aimaient non seulement comme leur père, mais plus que leur père. Dans ce ministère, le P. Dupont a poussé l'imitation de Don Bosco, dont il était l'un des fils, jusqu'à la ressemblance parfaite. J'ai reçu les confidences de plusieurs de ces orphelins venus depuis en France : leur affection, leur vénération pour leur "Père" est quelque chose de vraiment bouleversant. Comme il sut les aimer ! Et il les aima jusqu'au bout, puisque c'est pour ne pas avoir voulu les abandonner qu'il tomba entre les mains de ses assassins. Un jour, le secret de son coeur lui échappa. C'était dans une lettre à sa soeur : "Je suis incapable d'aimer à demi ni Dieu, ni les âmes, ni les miens. C'est ma douleur ce soir, la vôtre aussi. Ce sera notre joie et notre gloire demain. Laissons le Christ panser nos coeurs meurtris."

*

Je me suis laissé entraîner à faire le portrait - ou plutôt une esquisse bien incomplète - d'une âme, au lieu de raconter une vie. Je n'en dirai que l'essentiel.

Après sa rhéto, Francisque entra au grand séminaire, bien qu'il eût déjà la volonté de se faire salésien. A peine arrivé, il contracta la fièvre typhoïde dont il faillit mourir. L'année suivante, il était au noviciat. Il accomplit ensuite son service militaire dans les chasseurs. Libéré, il fit un stage comme professeur dans une institution salésienne du Nord, puis fut donné comme auxiliaire au P. Auffray, à Turin. C'est là qu'il prit le microbe des missions. Le 14 décembre 1934, il s'embarquait pour Tokyo, où, comme je l'ai dit, il mena dès lors de front, et avec un succès étonnant, apostolat, théologie et étude du japonais. Le 29 juin 1938, il

était ordonné prêtre à Tokyo par un évêque japonais. Dès lors il se consacra entièrement à l'apostolat. Ce fut lui qui fonda le scoutisme catholique au Japon, où il trouva comme premier chef de troupe un général en retraite. Son coeur l'inclinait vers les pauvres, les petits, et, s'il fréquenta la haute société, comme il le fera aussi en Indochine, dont le gouverneur général, l'amiral Decoux, l'estimait beaucoup, ce fut d'abord pour l'intéresser à son apostolat. La guerre déclarée, il brûle de venir prendre sa place sur les champs de bataille, et il fait démarches sur démarches pour être rapatrié. Mais on ne le laisse pas dépasser l'Indochine. Mobilisé sur place, il prend une part importante, comme interprète de confiance du gouverneur général, à l'accord signé avec le Japon et qui valut, on l'a trop oublié, cinq ans de paix *honorable* à l'Indochine. Mais cette vie trop mondaine lui déplaît et c'est à ce moment qu'il prend en mains l'éducation des petits orphelins eurasiens. Tout était à faire dans ce milieu abandonné. A la stupéfaction de tous, il réussit, mais au prix de quels sacrifices ! C'est l'époque où l'âme du Père Dupont monte en flèche. Une profonde transformation intérieure s'accomplit alors en lui. Les traits de son visage en sont modifiés et portent témoignage du travail qui s'opère dans l'âme : le regard s'intériorise, de dominateur il devient bon ; la face s'émacie, le front s'illumine et tous ses traits se spiritualisent. On pense irrésistiblement en regardant ces deux photos, à celles du P. de Foucauld. Il était prêt dès lors au témoignage suprême de l'amour qui est de donner sa vie pour ceux qu'on aime.

*

Cela arriva dans la nuit du 10 au 11 août 1945, au cours d'un accès de xénophobie, dont fut victime avec lui un vieux missionnaire. La veille, il avait été averti qu'il était menacé de mort sous prétexte qu'il s'opposait à l'indépendance du Viet Nam ! A ceux qui le pressaient de se mettre en sûreté, il répondit qu'il n'abandonnerait pas ses orphelins, et il ajoutait : "Et dire que je n'ai fait que du bien, que j'ai prêché l'entente entre Français et Annamites .... Advienne que pourra ! ... On ne meurt qu'une fois : le P. de Foucauld n'a fait que du bien et on l'a bien tué. J'ai la conscience tranquille, et la Sainte Vierge me protègera." Nerveux comme il était, il ne put rien manger. Peut-être aussi voulait-il appeler par cette mortification la protection du Ciel sur ses enfants : il jeûnait très souvent, donnant sa part aux plus affamés ; j'ajoute qu'on a trouvé après sa mort, soigneusement cachées, deux disciplines dont l'une très usagée.

On se coucha néanmoins comme d'habitude dans l'orphelinat. Bientôt l'alerte fut donnée. Les bandits arrivaient armés de mitraillettes et de sabres. Sitôt reconnu le Père, ils le jetèrent à terre en le brutalisant, puis lui lièrent les mains. Il se débattait et répétait : "Au secours, Jésus, Jésus ... " Puis, quand il eut compris que la situation était sans issue, il récita à haute voix l'acte de contrition et l'acte d'espérance. Les bandits le bâillonnèrent alors et le poussèrent dehors, en pyjama et pieds nus. Par un vrai chemin de croix, insulté, brutalisé, les pieds écorchés sur plusieurs kilomètres d'un sentier pierreux, il allait dans la nuit au martyre, victime de son devoir et de sa charité. Quand la bande fut arrivée près d'une profonde rivière, il reçut un coup de baïonnette dans les reins, puis une balle de revolver à la

tempe gauche, sans doute pour l'achever, et fut jeté à l'eau. On le retrouva le lendemain.

Je terminerai ce récit en cédant la parole à l'un de ses orphelins, entré second l'an dernier dans l'une de nos grandes écoles : "Il n'est pas exagéré de parler pour nous de rédemption. D'ailleurs il y a une similitude assez étonnante entre ses trois années de vie chez nous et la vie publique de N. S., cette mort un vendredi après un véritable calvaire, sur cette sente pierreuse qui devait le mener face aux monts du Ha-Nam encore hantés du souvenir des missionnaires de la période héroïque des Théophane Vénard ... Ainsi nous ne doutons pas que l'une des dernières pensées de notre Père Directeur face à l'eau froide et visqueuse où il allait trouver sa tombe, face à ces montagnes, à cette terre d'Indochine qu'il allait baigner de son sang, fut une acceptation totale de l'holocauste qu'il consentit, afin que le règne du Christ apporte bientôt sa paix à ces contrées sombrant encore dans l'erreur, comme il nous l'avait apportée à nous, ses enfants."

Dans une lettre adressée à sa famille pour annoncer son ordination sacerdotale, le P. Dupont exprimait ce souhait : "Puissé-je aligner mon nom modestement sur la liste des Missionnaires d'Extrême-Orient qui tant honorèrent leur patrie et leur foi !" Son désir a été exaucé, et au-delà ! puisque c'est sur la liste des Martyrs que son nom est désormais inscrit. Sur la liste de nos martyrs gildariens aussi. Mais sa mort a laissé une place vide : n'aurait-il pas déjà inspiré à un de ses petits frères de St-Gildas la volonté de se lever pour aller le remplacer ?

Abbé Louis Micolon

Le Père Francisque Dupont (1908-1945), Roanne, Imprimerie L'Union Républicaine de Roanne, 32-34, rue Brison, 1949, un feuillet sous couverture, 8 pages.

TABLE DES MATIERES

FASCICULE I

Introduction 5
Abréviations 6

Chapitre premier : L'enfance de Francisque (1908-1923) 7
La famille de Francisque, 7. - La Pacaudière, 8. - Villozon, 10.- Francisque à Villozon. Mort d'Anne-Marie Cottier, 11. - L'école Saint Louis de Gonzague de Roanne, 13. - Notes, 15.

Chapitre deuxième : Le petit séminariste de Saint-Gildas (1923-1928) 17
Saint-Gildas à Charlieu, 17. - Les deux premières années à Saint-Gildas (1923-1925), 18. - L'année des grandes décisions (1925-1926), 20. - Etre une âme d'élite, un saint et un savant, 21. - L'Action Française, 25. - Le pèlerinage de Lourdes et la rencontre de l'abbé Jean Dudant (août 1926), 26. - Une année de déceptions (1927-1928), 28. - La vocation religieuse, 30. - Les amitiés de Francisque, 30. - Le scoutisme à Saint-Gildas, 35. - Les souffrances du printemps et de l'été 1928, 37. - Notes, 40.

Chapitre troisième : La préparation salésienne (1928-1931) 43
La prise de soutane à Francheville (octobre 1928), 43. - Prêtre diocésain ou prêtre religieux ?, 45. - La typhoïde, 46. - Les Chamois, 47. - Un postulant salésien bien préparé, 50. - Les premières impressions du postulant de Melles, 51. - La formation de l'éducateur salésien, 52. - La vie salésienne expliquée à Louis Micolon, 55. - La demande d'entrée au noviciat, 57. - La maison du noviciat de Binson, 59. - Les résolutions d'entrée au noviciat salésien, 61. - L'abbé Francisque Dupont parmi ses frères novices, 63. - La construction intérieure du novice Francisque, 68. - La profession religieuse (22 septembre 1931), 73. - Les adieux au noviciat, 75. - Notes, 78.

Chapitre quatrième : Le jeune profès (1931-1934) 81
Les deux premiers mois de service militaire en Alsace, 81. - L'EOR Dupont fait de l'apostolat, 83. - Les méditations religieuses du caporal Dupont, 88. - Francisque hors caserne, 92. - Une année à l'Institut Saint-Paul de Melles, 95. - La colonie du Patronage Saint-Pierre à Domfront, 101. - A l'Oratoire Saint-François de Sales de Turin, 103. - Premiers mois au service de la presse salésienne, 106. - Les événements

de 1934. La canonisation de Don Bosco, 108. - Le mariage de Janine, 110. - Notes, 116.

Chapitre cinquième : De Turin à Tokyo (nov. 1934 - févr. 1935) 119

L'annonce du départ en mission, 119. - A Turin, les préparatifs du départ, 122. - Les adieux aux siens, 125. - Le grand voyage, 128. - Premières impressions sur le Japon, 131. - Au petit séminaire de Miyazaki, 135. - La vie d'un petit séminaire japonais en 1935, 139. - A travers le Japon, jusqu'à Tokyo, 141. Notes, 144.

Annexes 147

Rêverie sur le lac du Bourget (4 mai 1925), 147. - Au Parc de la Tête d'Or, Lyon (5 août 1925), 148. - Les Echarmeaux (14 août 1925), 148. - Ma Méditation sur la Passion (avril 1926), 149. - Premier éditorial de la revue "Chamois",151. - Lettre au provincial de Paris, Henri Crespel, 153.- Sermon du mois de Marie au noviciat, 156. - Bernadette et Don Bosco,160. - Lettre d'adieu au Patronage Saint-Pierre de Ménilmontant, 162.

FASCICULE II

Chapitre sixième : L'entrée en théologie à Tokyo 171

Un projet missionnaire, 171. - Le Japon à évangéliser, 172. - L'idéologie politico-religieuse japonaise des années 1930, 174. - Les oeuvres salésiennes de Tokyo. Mikawajima, 177. - L'imprimerie salésienne de Tokyo. Le lancement de *Japoneries*, 179. - Le grand séminaire régional des Missions Etrangères de Paris, 182. - Un noviciat et un scolasticat auprès de l'école professionnelle, 183. - La question missionnaire au Japon, 184. - La relation au bouddhisme, 187. - Retour sur une vocation salésienne et missionnaire, 188. - La profession perpétuelle (23 octobre 1935), 191. - Epreuves familiales, 192. - Joies familiales, 195. - L'inauguration officielle du scolasticat, 199. - Notes, 200.

Chapitre septième : L'apostolat du théologien Fr. Dupont 203

La volonté apostolique de Francisque, 203. - L'Oratoire salésien de Mikawajima en 1936, 203. - Le scoutisme préconisé à Mikawajima, 205. - L'engagement des scouts de Mikawajima (Pâques 1936), 208. - *Japoneries* durant le premier semestre de 1936, 213. - *Japoneries* en octobre 1936, 215. - Les traités de théologie scolastique du séminaire de Tokyo, 219. - L'évolution de la troupe scoute de Mikawajima, 223. - Francisque en quête de fonds, 229. - Le recours au Groupe missionnaire de Lyon-Fontanières, 230. - Notes, 234.

Chapitre huitième : La progression vers la prêtrise et la guerre mondiale 237

Un Français patriote dans un monde en ébullition, 237. - Le fascisme mussolinien et la guerre d'Espagne, 238. - La culture intellectuelle, 241. - Les amertumes d'un salésien français du Japon à la fin des années trente, 243. - La progression vers le sacerdoce, 248. - Le diaconat et la prêtrise (21 mars et 29 juin 1938), 250. - Prêtre à Mikawajima, 254. - Les prodromes de la guerre, 258. - Vaines tentatives pour rentrer servir en France, 259. - Notes, 263.

Chapitre neuvième : Le Père Dupont en Indochine française 267

L'Indochine française, 267. - L'anticolonialisme indochinois, 268. - La guerre sino-japonaise et son retentissement sur l'Indochine, 270. - Le caporal Dupont, interprète français auprès de la mission japonaise, 271. - La politique française en Indochine lors de l'armistice en France, 272. - Le caporal Dupont et les représentants nippons durant l'été 1940, 273. - La politique du gouverneur général Decoux à l'égard des Japonais, 276. - Le caporal-interprète dans les affaires de police, 280. - Le temps de la Révolution nationale, 282. - Une conférence sur l'Ordre nouveau en décembre 1940, 284. - Ce qui meurt. La destruction de l'homme, 284. - Un ordre nouveau sous le signe de la personne, 287. - Un ordre social renouvelé, 290. - Ministère sacerdotal à Hanoï, 293. - La spiritualité du mouvement jéciste selon le Père Dupont, 296. - L'Orphelinat René Robin, 298. - Le Père Dupont devient directeur de l'Orphelinat René Robin, 299. - Un adjoint incommode, le Père Raymond Petit, 305. - Repli de l'orphelinat dans la mission de Ke So, 308. - Le Père Dupont se multiplie à Ke So, 309. - Le coup de force japonais du 9 mars 1945 et ses conséquences à Ke So, 312. - Le drame du 10 août 1945, 315. - Notes, 318.

Annexes 323

1. Le camp scout de l'été 1936, 323. - 2. Les sentiments de Francisque à la veille de l'Ordination, 325. - 3. La journée du Père Dupont à Ke So, 327. - 4. La douleur de tante Maria à la nouvelle de l'assassinat, 332. - 5. Le Père Dupont vu par l'amiral Jean Decoux, 333. - 6. La volonté de sacrifice du Père Francisque Dupont, 335. - 7. Portrait du Père Francisque Dupont à travers sa vie, 338.